

PATRICIA  
BRIGGS

TERRAIN  
DE CHASSE

ALPHA & OMEGA - TOME 2



Patricia Briggs

# ***Terrain de Chasse***

Alpha  
&  
Omega

**Tome 2**

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Éléonore Kempler



Milady

Milady est un label des éditions Bragelonne

Titre original : *Hunting Ground*

Copyright © 2009 by Hurog, Inc.

© Bragelonne 2011, pour la présente traduction

Illustration de couverture :

© Daniel Dos Santos

Carte :

d'après la carte originale de Michael Enzweiler

ISBN : 978-2-8112-0525-6

Bragelonne – Milady  
60-62, rue d'Hauteville — 75010 Paris

*Bouh. À mon équipe familiale,  
qui supporte mes « débrouillez-vous pour manger,  
des pizzas surgelées et hop,  
pour que je puisse finir le livre. »*

*Je vous aime tous : Michael, Collin, Amanda et Jordan.*

# Remerciements

Merci aux jeunes aventuriers et à leurs machines volantes, de nous avoir laissés piocher dans leurs esprits : Clif Dyer de *Sundance Aviation*, et John Haakenson, directeur des aéroports et des opérations au port de Benton.

Et merci à ma bonne vieille équipe qui a lu ce livre quand il était mauvais, pour que vous n'ayez pas à le faire : Collin Briggs, Michael Briggs, Dave et Katherine Carson, Michael Enzweiler (qui fait aussi un travail remarquable avec les cartes), Debbie Hill, Jean Matteucci, Anne Peters, Kaye et Kyle Roberson, et Anne Sowards.

Et un très grand merci à Cthulhu Bob Lovely pour « Aigle qui court ». Je suis certaine que Charles finira par nous pardonner.



Ballard

Entrepôt

Fremont

Troll

Quartier de  
l'université

Arthur

Quartier Queen  
Anne

Chastel

Hôtel

Centre-ville

Lac  
Washington

Puget  
Sound

Seattle



# Chapitre premier

Elle l'observait depuis la cachette qu'elle s'était choisie, comme elle l'avait déjà fait à deux reprises. Les deux premières fois il coupait du bois, mais ce jour-là, après d'importantes chutes de neige propres à cette mi-décembre, il pelletait l'allée. Aujourd'hui, elle le défierait.

Le cœur au bord des lèvres, elle le regarda dégager la neige avec une violence soigneusement maîtrisée. Chaque mouvement était le reflet exact du précédent. Chaque passage de la pelle était strictement parallèle aux marques qu'il venait de faire. Et dans son acharnement à se contrôler, elle percevait sa rage, tassée et contenue par sa seule volonté comme une bombe artisanale.

Elle se plaqua au sol et respira doucement pour qu'il ne la repère pas, puis elle se demanda comment procéder. *Par-derrière*, songea-t-elle, *le plus vite possible, pour ne pas lui laisser le temps de réagir*. Un mouvement rapide, et tout serait fini. Si elle ne perdait pas courage, ce qui lui était arrivé les deux premières fois.

Ce devait être aujourd'hui, elle le sentait : elle n'aurait pas de quatrième chance. Il était prudent et discipliné, et s'il n'avait pas été aussi en colère, ses sens aiguisés de loup-garou lui auraient à coup sûr permis de déceler sa présence dans la neige sous les sapins qui bordaient le jardin devant la maison.

Son plan la faisait trembler d'appréhension. Une embuscade. C'était faible et lâche, mais c'était son seul moyen de le défier. Elle devait le faire : ce n'était plus qu'une question de temps avant qu'il perde le contrôle qui le faisait pelleter la neige à un rythme régulier, malgré le loup qui tempêtait en lui. Et quand il n'y parviendrait plus, des gens mourraient.

C'était dangereux. Il pouvait être si rapide. Si elle ratait son coup, il risquait de la tuer. Elle devait faire confiance à ses

propres réflexes de louve-garou. Elle en était capable. Il le fallait.

Sa résolution lui donna la force. Ce serait pour aujourd'hui.

\* \* \*

Charles entendit le 4 x 4, mais ne leva pas les yeux.

Il avait éteint son téléphone portable et s'était efforcé d'ignorer la voix glaciale de son père dans sa tête jusqu'à ce qu'elle disparaisse. Personne ne vivait près de chez lui le long de cette route de montagne enneigée. Son père voulait le mettre au pas, et ce 4 x 4 en était une nouvelle preuve.

— Hé, chef.

C'était un nouveau loup, Robert, que son Alpha avait envoyé auprès de la meute d'Aspen Creek pour remédier à son manque de contrôle. Parfois le Marrok pouvait aider ; parfois, il ne faisait que nettoyer le bordel. Si Robert ne se disciplinait pas, ce serait probablement à Charles que reviendrait la tâche de s'en débarrasser. Si Robert n'apprenait pas les *bonnes manières*, Charles l'éliminerait sans trop de remords.

Bran avait envoyé Robert comme messenger et Charles en déduisit à quel point son père était furieux.

— Chef !

L'homme ne prit même pas la peine de descendre de voiture. Peu de gens avaient le privilège d'appeler Charles autrement que par son prénom, et ce chiot n'en faisait pas partie.

Charles cessa de pelleter et regarda l'autre loup, lui laissant voir à quoi il avait affaire. L'homme perdit son sourire, pâlit et baissa les yeux, tandis qu'une peur soudaine lui martelait la carotide.

Charles se sentit mesquin. Ça ne lui plaisait pas, il n'aimait pas sa mesquinerie, ni la colère bouillonnante qui l'avait causée. Dans sa tête, Frère Loup sentait la faiblesse de Robert et s'en délectait. Défier le Marrok, son Alpha, l'avait stressé et avait laissé Frère Loup avide de sang. Celui de Robert ferait l'affaire.

— Je... ah.

Charles ne dit rien. Il laissa l'idiot à son désarroi. Les yeux mi-clos, il regarda l'homme se tortiller un peu plus. L'odeur de



sa peur plaisait à Frère Loup mais rendait Charles un peu malade. D'ordinaire, lui et Frère Loup vivaient en meilleure harmonie. Ou alors, le vrai problème était peut-être que Charles voulait tuer quelqu'un, lui aussi.

— Le Marrok veut vous voir.

Charles attendit une minute entière, sachant à quel point ce laps de temps paraîtrait long au petit messager.

— Ah bon ?

— Oui, monsieur.

Ce « monsieur » était bien loin du « Hé, chef ».

— Dis-lui que je viendrai après avoir dégagé mon allée.

Il se remit au travail.

Après quelques raclements de pelle, il entendit le 4 x 4 faire demi-tour sur l'étroite route. Le véhicule dérapa, puis accéléra pour repartir vers la maison du Marrok, aiguillonné par le désir pressant de Robert de s'éloigner. Frère Loup était content de lui ; Charles essaya de ne pas l'être. Charles savait qu'il ne devrait pas titiller son père en défiant ses ordres, et surtout pas devant un loup qu'il fallait mater, comme Robert. Mais il avait besoin de ce répit.

Il devait gagner en contrôle avant d'affronter de nouveau le Marrok. Il faudrait vraiment qu'il se maîtrise à la perfection pour exposer ses arguments d'une manière logique et expliquer au Marrok en quoi il faisait fausse route, au lieu de se disputer avec lui comme il l'avait fait au cours de leurs quatre dernières entrevues. Il aurait aimé avoir la langue plus déliée, et ce n'était pas la première fois qu'il le souhaitait. Son frère réussissait parfois à faire fléchir le Marrok, mais lui jamais. Cette fois-ci, Charles *savait* que son père avait tort.

Et cela le mettait hors de lui.

Il se concentra sur la neige et prit une profonde inspiration d'air froid... quand une lourde charge lui atterrit sur les épaules et le jeta face contre terre. Des dents pointues et une bouche tiède lui effleurèrent la nuque et disparurent aussi vite que le poids qui avait causé sa chute.

Sans bouger, il entrouvrit les yeux, et aperçut le loup noir aux yeux bleu ciel qui lui faisait prudemment face... Sa queue remuait, hésitante, et ses pattes dansaient dans la neige, ses

griffes sortaient et se rétractaient d'impatience comme celles d'un chat.

Et ce fut comme si Frère Loup avait eu un déclic, apaisant la colère sauvage qui agitait les entrailles de Charles depuis deux semaines. Le soulagement suffit à lui faire reposer la tête dans la neige. Frère Loup ne se sentait parfaitement en paix qu'avec elle, et jamais personne d'autre ne pourrait lui faire ressentir un tel calme. Quelques semaines ne suffisaient pas à s'habituer à ce miracle. Et il était encore trop stupide pour lui demander son aide.

C'était pour cela qu'elle avait planifié cette embuscade.

Quand il s'en sentirait capable, il lui expliquerait à quel point il était dangereux de l'attaquer à l'improviste. Même si Frère Loup savait exactement qui attaquait : il les avait laissés se faire jeter dans la neige.

Le froid contre son visage lui faisait du bien.

Le givre craqua sous ses pattes et elle émit un bruit inquiet, preuve qu'elle n'avait pas remarqué son regard furtif. Sa truffe était froide quand elle lui frôla l'oreille, et il s'arma de courage pour ne pas réagir. En faisant le mort, le visage enseveli dans la neige, il pouvait sourire sans contrainte.

La truffe froide s'écarta, et il attendit, le corps inerte, qu'elle revienne à sa portée. Elle le poussa de ses pattes et il se laissa secouer. Mais quand elle lui mordilla le postérieur, il ne put s'empêcher de sursauter et de laisser échapper un cri aigu.

Il était désormais inutile de faire semblant d'être mort. Il se retourna et s'accroupit.

Elle bondit hors de portée et fit volte-face pour le regarder. Il savait qu'elle ne pouvait rien lire sur son visage. Il le *savait*. Il s'était trop entraîné à contrôler ses expressions.

Mais elle vit quelque chose qui lui fit incliner la partie antérieure de son corps pour se ramasser, et relâcher sa mâchoire inférieure en un sourire de loup : une invitation universelle à jouer. Il roula vers elle, et elle s'enfuit avec un jappement d'excitation.

Ils luttèrent dans le jardin, massacrant son allée consciencieusement entretenue et transformant la neige immaculée en un champ de bataille où se mêlaient empreintes

de corps et de pattes. Il resta humain, malgré son désavantage, parce que Frère Loup surpassait Anna de trente ou quarante kilos et sous sa forme humaine il faisait le même poids que la louve. Elle n'utilisa ni ses griffes ni ses crocs contre sa peau vulnérable.

Il rit de ses grognements simulés quand elle le mit à terre et qu'elle chercha son ventre, puis il rit encore quand elle fourra sa truffe gelée sous son manteau et sa chemise, et chatouilla les points sensibles de ses flancs plus efficacement qu'avec des doigts.

Il prenait garde de ne jamais l'immobiliser, de ne jamais la blesser, même par accident. Qu'elle ait couru ce risque prouvait à quel point la confiance qu'elle lui accordait était totale et cela lui réchauffait le cœur. Mais il n'autorisait jamais Frère Loup à oublier qu'elle les connaissait mal, qu'elle avait plus de raisons de les craindre que quiconque, lui et ce qu'il était : un mâle, un dominant, et un loup.

Il entendit la voiture arriver. Il aurait pu arrêter leurs ébats, mais Frère Loup n'avait pas encore envie d'affronter une vraie bataille. Il lui attrapa la patte arrière et la tira, tout en roulant hors de portée de ses crocs brillants.

Il ignora l'odeur puissante de la colère paternelle ; une odeur qui disparut brusquement.

Anna ne remarqua pas la présence de Bran. Ce dernier avait la capacité de disparaître dans les ombres comme s'il était un homme normal et non le Marrok. L'attention d'Anna était concentrée sur Charles, et Frère Loup se rengorgea à l'idée de passer avant le Marrok lui-même. Cela inquiéta l'homme car elle n'était pas entraînée à utiliser ses sens de louve : un jour, elle risquait de ne pas remarquer un danger qui lui serait fatal. Mais Frère Loup était sûr qu'ils pouvaient la protéger et il ne se préoccupa pas de ces inquiétudes, ramenant Charles au plaisir de leur jeu.

Il entendit son père soupirer et se dévêtir, tandis qu'Anna s'enfuyait et que Charles la pourchassait autour de la maison. Les arbres de derrière lui servaient d'écran pour le tenir à distance quand il s'approchait trop. Ses quatre pattes griffues lui

donnaient plus de prise que les bottes qu'il portait, et elle circulait plus vite entre les arbres.

Il finit par la déloger, et elle s'élança autour de la maison, Charles à ses trousses. Elle passa le coin qui menait au jardin de devant et se figea à la vue de Bran, qui les attendait sous sa forme de loup.

Charles réussit avec peine à ne pas lui rentrer dedans comme un train, mais il lui faucha les pattes tandis qu'il terminait sa course en glissade.

Avant qu'il ait pu vérifier l'état d'Anna, un missile argenté l'atteignit, et le combat changea brusquement. Charles avait contrôlé l'action dans ses échanges avec Anna, mais avec son père il dut déployer tous ses muscles, sa vitesse et son cerveau pour empêcher les deux loups, le noir et l'argent, de lui faire manger la neige.

Il finit allongé sur le dos, Anna sur ses jambes, tandis que les crocs de son père touchaient sa gorge en une menace simulée.

— Très bien, dit-il tout en détendant son corps en signe de capitulation. Très bien, j'abandonne.

Les mots étaient plus qu'une simple reddition. Il avait essayé. Mais la parole de l'Alpha faisait toujours loi. Il se soumit donc à la dominance de son père avec autant de docilité que les autres chiots de la meute.

Le Marrok releva la tête et s'éloigna. Il éternua et s'ébroua pour ôter la neige tandis que Charles s'asseyait et faisait glisser ses jambes de sous Anna.

— Merci, lui dit-il, et elle lui adressa un sourire joyeux.

Il ramassa les vêtements sur le capot de la voiture de son père et ouvrit la porte de la maison. Anna bondit dans le salon et trotta dans l'entrée jusqu'à la chambre. Il jeta les vêtements de son père dans la salle de bains et, quand celui-ci fut entré à son tour, ferma la porte derrière sa queue à pointe blanche.

Quand son père ressortit, le visage rougi par l'effort du changement, les yeux de nouveau noisette et humains, Charles avait préparé du chocolat chaud et de la soupe.

Lui et son père ne se ressemblaient pas beaucoup. Charles avait hérité des traits de sa mère Salish alors que Bran était gallois jusqu'au bout des ongles. Il avait les cheveux blond-roux



et des traits proéminents. D'ordinaire il arborait une expression faussement sérieuse, mais pas pour le moment. Malgré le jeu, Bran n'avait pas l'air heureux.

Charles ne prit pas la peine de parler. Il n'avait d'ailleurs rien à dire. Son grand-père lui avait souvent dit qu'il faisait trop d'efforts pour déplacer les arbres quand un homme plus sage les aurait contournés. Son grand-père avait été homme-médecine et il aimait parler par métaphores. Il avait généralement raison.

Charles tendit une tasse de chocolat à son père.

— Ta femme m'a appelé la nuit dernière, déclara Bran sur un ton bourru.

— Ah.

Il l'ignorait. Anna avait dû appeler quand il était sorti pour oublier sa frustration.

— Elle m'a dit que je ne t'écoutais pas, lui dit son père. Je lui ai répondu que je t'avais clairement entendu dire que j'étais idiot d'aller à Seattle pour rencontrer la délégation européenne. La plupart de la meute l'a entendu, elle aussi.

*La subtilité, c'est tout moi*, songea Charles, préférant siroter son chocolat plutôt que d'ouvrir la bouche.

— Et je lui ai demandé si tu avais l'habitude de te disputer avec lui sans raison valable, dit Anna d'un air jovial tandis qu'elle apparaissait derrière son père et frôlait Charles.

Elle portait le pull marron préféré de Charles. Il lui arrivait à mi-cuisses, et dissimulait ses formes sous la laine couleur chocolat. Frère Loup aimait qu'elle porte ses vêtements.

Elle aurait dû avoir l'air d'une clocharde, mais ce n'était pas le cas. Cette couleur accentuait la blancheur de porcelaine de sa peau et apportait des reflets profonds à ses cheveux châtain clair. Elle mettait aussi en valeur ses taches de rousseur qu'il adorait.

Elle se percha sur le comptoir et ronronna de bonheur en saisissant le chocolat qu'il lui avait préparé.

— Et ensuite elle a raccroché, dit son père d'un ton renfrogné.

— Hmm, dit Anna.

Charles ne savait pas si elle s'adressait au chocolat chaud ou à son père.

— Et elle a refusé de décrocher le téléphone quand j'ai rappelé.

Son père n'était pas ravi.

*Ce n'est pas agréable d'avoir un proche qui ne t'obéit pas au doigt et à l'œil, pas vrai, mon vieux ?* songea Charles à l'instant où il croisait son regard.

L'éclat de rire de Bran fit comprendre à Charles que son père n'était pas en colère.

— C'est frustrant, risqua Charles.

— Il m'a hurlé dessus, dit Anna d'un ton calme en se tapotant le front.

Le Marrok pouvait communiquer avec chacun de ses loups d'esprit à esprit, sans pour autant être en mesure de lire leurs pensées, même si tous étaient convaincus du contraire. Il avait juste un véritable don pour déchiffrer les gens.

— Je ne lui ai pas prêté attention, et il a fini par abandonner.

— Ce n'est pas drôle de combattre quelqu'un qui ne répond pas, dit Charles.

— Sans personne avec qui se disputer, je savais qu'il devrait réfléchir à mes propos, leur dit Anna d'un air suffisant. Ne serait-ce que pour préparer une remarque cinglante avant notre prochaine conversation.

Elle n'avait pas encore atteint le quart de siècle, ils n'étaient pas accouplés depuis un mois, qu'elle disposait déjà d'eux à sa convenance. Frère Loup était content de la compagne qu'il leur avait trouvée.

Charles posa sa tasse et croisa les bras. Il avait conscience de son air intimidant ; c'était voulu. Mais quand Anna s'écarta juste un peu de lui, il baissa les bras, coinça les pouces dans son jean et s'obligea à détendre les épaules.

— Si tu manipules Bran, il se retournera contre toi, lui dit-il d'un ton plus doux que prévu. Je te le déconseille.

Son père s'essuya la bouche et poussa un profond soupir.

— Donc, dit-il, pourquoi serait-il désastreux que j'aille à Seattle, selon toi ?

Charles s'emporta contre son père, oubliant sa résolution de cesser le combat pour l'empêcher de partir.

— La Bête sera là, et tu me poses la question ?

— Qui ? demanda Anna.

— Jean Chastel, la Bête du Gévaudan, lui répondit Charles. Il aime manger ses proies ; des proies humaines pour la plupart.

— Il ne le fait plus, dit Bran d'un ton nonchalant.

Allons, l'interrompit Charles, ne me raconte pas de salades si tu n'y crois pas toi-même. Ça sent le mensonge à plein nez. On a obligé la Bête à cesser de tuer ouvertement, mais on n'apprend pas à un vieux singe à faire des grimaces. Il n'a pas arrêté. Tu le sais aussi bien que moi.

Il aurait pu souligner d'autres points : Jean appréciait beaucoup la chair humaine, et plus elle était jeune, meilleur c'était. Anna avait déjà vu ce qui arrivait quand un loup devenait monstrueux. Mais Charles ne voulait pas qu'elle apprenne de sa bouche qu'il existait des bêtes pires que son ancien Alpha et sa compagne. Son père savait ce qu'était Jean Chastel.

Bran lui concéda le point.

— Oui. Il est presque certain qu'il continue. Mais je ne suis pas un humain sans défense, il ne me tuera pas, moi. (Il jeta un regard soucieux à Charles.) Tu le sais très bien. Alors pourquoi penses-tu que ce sera dangereux ?

Il avait raison. Si on retirait la Bête du tableau, il était toujours malade à l'idée que son père parte. La Bête n'était que le danger le plus évident, le plus palpable.

— Je ne sais pas, finit-il par admettre. Mais c'est à toi de prendre la décision.

Ses entrailles se serrèrent lorsqu'il songea à quel point les choses risquaient de mal tourner.

— Tu n'as toujours pas de raison valable.

— Non.

Charles força son corps à accepter sa défaite et garda les yeux au sol.

Par la petite fenêtre, son père observa les montagnes drapées de blanc hivernal.

— Ta mère faisait ça, dit-il. Elle affirmait des choses en se basant sur rien, et j'étais censé la prendre au mot.

Anna regardait Bran, dans l'expectative.

Il lui sourit, puis leva sa tasse vers les montagnes.

— J’ai appris à mes dépens qu’elle avait souvent raison. C’est un euphémisme de dire que c’était « frustrant ».

» Donc, poursuivit-il en reportant son attention sur Charles, ils sont déjà en chemin, je ne peux plus annuler ; il faut aller au bout. Annoncer au monde qu’il y a des loups-garous parmi les humains risque d’affecter les loups européens tout autant que nous, voire davantage. Ils méritent qu’on les écoute et qu’on leur explique les raisons de notre décision. Cela aurait dû venir de moi, mais tu feras un bon remplaçant. Ils seront un peu offensés, mais tu devras t’en débrouiller.

Le soulagement submergea Charles avec une telle soudaineté qu’il dut s’appuyer au comptoir, pris d’une brusque faiblesse. Depuis des jours il était consumé par la sensation qu’un désastre allait se produire, mais cette inquiétude venait d’être apaisée. Il regarda sa compagne.

— Mon grand-père aurait adoré te rencontrer, lui dit-il d’une voix rauque. Il t’aurait appelée « Celle Qui Déplace les Arbres Hors de Son Chemin ».

Elle afficha un air perplexe mais son père éclata de rire. Il avait connu le vieil homme, lui.

— Il m’appelait « Celui Qui Doit Heurter les Arbres », expliqua Charles.

Dans un souci d’honnêteté, afin que sa compagne sache qui il était vraiment, il poursuivit :

— Ou parfois « Aigle Qui Court ».

— « Aigle Qui Court » ? (Anna essayait de comprendre, les sourcils froncés.) Où est le problème ?

— Trop stupide pour voler, murmura son père avec un sourire en coin. Ce vieil homme avait une langue acérée, acérée et intelligente, si bien que ça t’est resté à la bêtise suivante. (Il inclina la tête vers Charles.) Mais tu étais beaucoup plus jeune alors, et je ne suis pas aussi solide qu’un arbre. Est-ce que tu te sentirais mieux si tu...

Anna s’éclaircit la voix.

Son père lui sourit.

— Si toi *et Anna* y alliez à ma place ?

— Oui.

Charles marqua une pause parce qu'il ressentait encore autre chose, mais la maison était trop encombrée d'objets modernes pour que les esprits s'adressent à lui clairement. D'ordinaire, c'était une bonne chose. Quand ils devenaient trop exigeants, il s'enfermait dans son bureau, où les ordinateurs et les appareils électroniques les tenaient à distance. Pourtant, il respirait mieux à présent que son père avait renoncé à son voyage.

— Ce n'est pas sans danger, mais c'est mieux ainsi. Quand veux-tu que nous partions pour Seattle ?

## Chapitre 2

— J'adore Seattle.

Krissy croisa les bras et tourna sur elle-même. Elle leva les yeux avec un sourire bien entraîné de petite fille, et son amant baissa le regard vers elle en souriant.

Il tendit la main et replaça une boucle dorée derrière son oreille.

— Est-ce que nous devrions nous installer ici, princesse ? Je pourrais te trouver une résidence avec vue sur le lac.

Elle y réfléchit et finit par secouer la tête.

— New York me manquerait, tu le sais bien. Aucun endroit ne vaut New York pour le shopping.

— Très bien, dit-il d'une voix indulgente qui ressemblait à un ronronnement. Mais nous pouvons venir ici pour jouer de temps à autre si tu aimes ça.

Krissy inclina la tête et avala la pluie d'un coup de mâchoire, comme une chauve-souris qui goberait un insecte en vol.

— Est-ce qu'on peut jouer maintenant ?

— Le travail avant le divertissement, lança Hannah la rabat-joie.

Elle avait été la compagne de jeu d'Ivan autrefois, mais Krissy avait pris sa place dans le lit et dans le cœur de ce dernier, et Hannah le prenait mal.

— Ivan, dit Krissy d'une voix enjôleuse, tout en l'attrapant par les pans de sa chemise pour l'attirer à elle et lui lécher les lèvres. On ne peut pas aller jouer ? On n'a pas besoin de travailler ce soir, pas vrai ?

Il la laissa l'embrasser à pleine bouche, et quand il releva la tête, ses yeux étaient brûlants de désir.

— Hannah, ramène les autres à l'hôtel et contacte notre employeur. Krissy et moi serons là dans quelques heures.

\* \* \*



La pluie tombait de nouveau, mais Jody avait été élevé à Eugene dans l'Oregon, où il ne pleuvait qu'une fois par an : de janvier à décembre. En outre, il était poisson ; l'eau était son élément.

Il leva le visage et laissa la pluie lui dégouliner dessus. La répétition s'était un peu éternisée, et le soleil s'était couché avant qu'il sorte. Ils avaient bien joué ce soir-là ; ils l'avaient tous senti. Il sortit les baguettes de sa poche arrière et frappa l'air selon un rythme que lui seul pouvait entendre. Il devait changer quelque chose dans la dernière mesure...

Il emprunta le raccourci menant à son appartement : une ruelle obscure à peine plus large qu'une voiture. Il n'était pas tard, mais il ne croisa personne à part un homme d'âge mûr accompagné d'une jeune fille qui paraissait avoir seize ans. Tous deux étaient trempés, et ils s'empressèrent de le rejoindre.

— Excusez-moi, dit l'homme. Nous étions en train de visiter, et il semble que nous ayons tourné en rond. Pouvez-vous nous indiquer le restaurant le plus proche ?

Il portait un manteau, de la laine d'après Jody, et une montre en or, qui devaient valoir un paquet. La fille – en les voyant de plus près, Jody fut presque sûr qu'ils avaient plus d'une génération d'écart ; peut-être était-elle sa petite-fille – portait des talons de dix centimètres qui faisaient paraître ses pieds tout petits.

Elle le surprit à la regarder et sembla se délecter de son admiration. Il ne put s'empêcher de lui sourire à son tour. Elle posa la main sur son poignet et dit :

— Nous devons trouver à manger.

Elle sourit un peu plus et dévoila ses crocs.

Étrange, songea-t-il, elle n'avait pas l'air d'appartenir à un de ces groupes avec lesquels sortait son ex-copine, où ils portaient tous des crocs et jouaient à ce jeu stupide... pas D&D, ça, c'était un jeu cool... un truc avec des vampires.

Cette fille-là avait une queue-de-cheval et ressemblait plus à Britney Spears qu'à Vampirella. Ses chaussures étaient rose vif, et elle ne portait pas un seul vêtement noir.

Il avait la gorge serrée à la vue de ces crocs factices et il n'aimait pas ça.

— Il y a un restaurant à quelques rues d'ici, lui dit-il en tordant doucement le poignet pour la faire lâcher. Un resto italien. Ils ont une excellente sauce rouge.

Elle se lécha les lèvres sans lâcher son poignet.

— J'adore la sauce rouge.

— Écoutez, dit-il, tirant brusquement pour se libérer, arrêtez ça. Ce n'est pas drôle.

— Non, souffla l'homme qui avait réussi à se placer derrière Jody pendant qu'il parlait à la fille. Pas drôle du tout.

Puis Jody ressentit une douleur aiguë dans son cou.

— Où est-ce qu'on pourrait trouver un endroit privé ? lui demanda ensuite le vieil homme. Un endroit où nous pourrions jouer ensemble un moment sans que personne nous voie ?

Et Jody mena ses nouveaux amis à quelques kilomètres de là, sur les rives du Puget Sound, dans une zone qu'il savait peu fréquentée.

— Bien, dit l'homme. Très bien.

La fille ferma les yeux et sourit.

— La circulation noiera les cris.

L'homme se pencha et posa la bouche sur l'oreille de Jody.

— Tu peux avoir peur à présent.

Jody eut peur pendant très, très longtemps, jusqu'à ce qu'ils le jettent à l'eau pour nourrir les poissons.

\* \* \*

— Les pierres le maintiendront sous l'eau jusqu'à ce qu'on ne puisse plus déterminer comment il est mort, dit Ivan.

— Je continue à penser que nous aurions dû l'abandonner nu pendu à un arbre, comme cette fille à Syracuse.

Ivan lui caressa le sommet de la tête.

— Chère enfant, dit-il avant de soupirer, c'était un cas spécial ; elle a servi de message pour son père. Celui-ci n'était qu'un jeu, et si nous laissons des humains stupides découvrir que nous l'avons tué, cela interférera avec les affaires.

Elle regarda les baguettes ensanglantées et poussa un soupir, puis les jeta avec le corps.

— Et rien ne doit interférer avec les affaires.

— Les affaires garantissent un toit au-dessus de nos têtes et nous permettent de voyager où nous voulons, lui dit Ivan. Tu devrais te laver le visage, princesse, et remettre tes vêtements.

\* \* \*

Un grand pic montagneux transperçait la brume blanche et illuminait le ciel bleu pâle de sa splendeur grandiose. Anna retint son souffle. C'était le mont Rainier, songea-t-elle, même si sa connaissance de la géographie des Cascades n'était pas vraiment au point. Il y avait des montagnes çà et là en dessous d'eux, mais celle-ci était plus haute que les modestes ondulations du terrain en contrebas. Graduellement, d'autres grands pics se révélaient au loin, noyés dans les nuages.

— Eh, Charles ?

Les montagnes se trouvaient du côté de Charles. Anna se pencha le plus possible vers lui sans le toucher : il pilotait l'avion, et elle ne voulait pas le distraire.

— Oui ?

Ils portaient des casques qui protégeaient leurs oreilles sensibles du bruit du moteur et transmettaient leurs voix par micro. Dans les écouteurs d'Anna, celle de Charles était si basse qu'elle sonnait comme un bourdonnement dans son oreille, alors même que le haut-parleur était réglé sur les plus basses fréquences.

— Combien d'avions possède la meute ?

C'était le second qu'elle empruntait.

— Uniquement le Learjet, lui dit-il. Si tu te penches encore, tu vas t'étrangler. Ce Cessna est à moi.

Il possédait un avion ? Juste au moment où elle commençait à croire qu'elle le connaissait, elle apprenait quelque chose d'autre. Elle savait qu'il s'occupait des finances de la meute, et qu'ils ne risquaient pas de se retrouver sans le sou dans un proche avenir. Elle savait que lui-même avait des revenus solides, même s'ils n'en avaient pas vraiment parlé. Posséder un

avion, c'était une tout autre catégorie de « revenus solides », tout comme le mont Rainier était une tout autre catégorie de montagne, comparé aux collines qu'elle avait connues dans l'Illinois.

— Est-ce que nous ne sommes pas là pour les affaires de la meute ? demanda-t-elle. Pourquoi ne pas avoir pris l'autre ?

— Le jet a besoin de mille cinq cents mètres pour atterrir, dit-il. Ce qui implique d'atterrir à Boeing Field ou Sea-Tac, or je ne veux pas que le gouvernement nous piste toute la semaine.

— Le gouvernement te piste ?

Soudain, elle visualisa Charles en train de déambuler, tandis que des hommes en costume sombre marchaient à pas de loup derrière lui, essayant de rester hors de vue sans y parvenir, le tout avec une exagération digne d'un dessin animé.

Il acquiesça.

— Nous avons beau être un secret pour le reste du monde, les mauvaises personnes savent qui nous sommes.

C'était pourquoi le Marrok avait décidé de révéler l'existence des loups-garous.

— Donc ce sont les mauvaises personnes qui te suivent ?

Il sourit d'un air lupin.

— Seulement quand je le veux bien.

Elle étudia ce sourire et arriva à la conclusion qu'il lui plaisait sur Charles.

— Donc, où allons-nous atterrir ?

— Sur une piste entretenue par la meute de la Cité d'Émeraude. C'est à cinquante kilomètres environ de Seattle.

L'avion entra dans une zone de turbulences et descendit en piqué, ce qui chatouilla l'estomac d'Anna. Elle agrippa les accoudoirs et se mit à rire tandis que Charles ramenait l'avion à l'horizontale.

— J'aime vraiment voler.

Il inclina la tête et la regarda un moment par-dessus ses verres sombres. Puis sa bouche se tordit, et il reporta son attention sur le tableau de bord. L'avion pencha vers la gauche.

Anna attendit qu'il le remette d'aplomb, mais ils continuèrent à se pencher jusqu'à se retourner, puis se redressèrent doucement et reprirent leur position initiale.

Par-dessus le rire d'Anna, il dit :

— Cet avion n'est pas fait pour les acrobaties, mais un looping n'est qu'une simple manœuvre.

Il fit pencher l'avion de l'autre côté, et ajouta :

— Convenablement exécutée.

Puis il fit danser l'avion dans le ciel.

Quand l'avion reprit son altitude de vol, Anna était haletante et avait mal au diaphragme à force de rire. Elle jeta un coup d'œil à Charles, qui ne souriait même pas. Il aurait tout aussi bien pu passer au-dessus d'un champ de blé.

Il détestait les avions, tout comme il détestait la plupart des technologies modernes. C'était ce qu'il lui avait dit. Mais il en possédait un... et bon sang, il savait le piloter. Quand il conduisait son pick-up, il était prudent et maître de lui. Alors pourquoi avait-il décidé de jouer les têtes brûlées avec le Cessna ? Est-ce qu'il était juste en train de la distraire, ou il s'amusait lui aussi ?

Une femme devrait mieux connaître son compagnon. Quand le lien entre eux avait commencé à s'établir, Anna avait cru que ce serait le cas. Mais sa capacité initiale à ressentir ses émotions s'était estompée, contenue par les barrières mentales qu'elle avait dressées et le self-control de Charles. Elle pouvait sentir le lien qui les unissait, fort, brillant et impénétrable. Elle se demanda s'il le voyait de la même manière, ou s'il était capable de lire en elle chaque fois qu'il lui en prenait l'envie.

— Ici Station Air November un huit huit trois Victor, demande la permission d'atterrir, dit-il, et il fallut un moment à Anna pour comprendre qu'il parlait à quelqu'un d'autre.

— Allez-y monsieur. Je veux dire, allez-y huit trois Victor, dit une voix étrangère. Bienvenue sur le territoire de la meute de la Cité d'Émeraude, monsieur.

Charles les fit descendre brutalement au travers des nuages épars, par-delà les montagnes au manteau blanc, jusqu'à la vallée verdoyante en contrebas. Avant qu'Anna ait compris qu'il y avait une piste d'atterrissage, les roues heurtèrent le sol avec un léger choc.

L'endroit où ils avaient atterri avait l'air presque aussi reculé qu'Aspen Creek. Même s'il y avait une trentaine de mètres de

neige sur les contreforts, la végétation de la plaine était aussi touffue qu'en été. Encore plus touffue. À part le terrain d'atterrissage et un hangar, le sol était submergé d'arbres et de buissons.

Des gens arrivèrent en courant vers l'avion depuis le hangar, tandis que Charles ôtait son casque et défaisait sa ceinture de sécurité.

Il se retira de son esprit, fragilisant douloureusement le lien qui les unissait. S'il l'avait prévenue avant de le faire, elle n'aurait pas réagi : les trois années passées dans sa première meute lui avaient appris à maîtriser sa douleur. Mais ce fut la surprise qui lui tira un gémissement.

Charles ôta ses lunettes de soleil et la regarda en fronçant les sourcils. Comprenant soudain, il écarquilla les yeux.

— Je n'aurais jamais cru...

Il tourna la tête, et parla, mais ce n'était pas à elle :

— Très bien. Très bien.

Leur lien se rétablissait, faisant disparaître la douleur.

Charles avait à présent ses yeux de loup. Il se pencha vers elle et lui toucha le visage.

— Je suis désolé, lui dit-il. Je n'avais pas l'intention de me fermer à toi. C'est juste...

Il s'arrêta, apparemment à court de mots.

— Que tu endosses ton armure ? suggéra-t-elle. C'est bon, c'est juste que je ne m'y attendais pas. Fais ce que tu as à faire.

Mais il ne le fit pas. Au lieu de ça, il jeta un coup d'œil aux hommes qui approchaient :

— Ils ne sont pas nos ennemis. Pas cette fois-ci, en tout cas.

Puis il quitta son siège avant qu'elle ait pu répondre. *Et qu'est-ce que j'aurais bien pu dire ?* Il se fermait afin de pouvoir accomplir sa tâche, tuer s'il le devait, sans que ses sentiments interfèrent. Il ne pouvait se permettre d'hésiter.

Elle savait quelque chose sur son compagnon, après tout. Elle se leva de son siège après lui, et le suivit hors de l'avion, rejoindre des loups inconnus. Elle ne savait pas encore si cela devait la rassurer ou l'inquiéter.

— Je suis content que vous soyez là, monsieur, dit le responsable.

Elle était encore parfois effrayée par cette capacité à déterminer qui était le chef d'après les signaux subtils que constituaient les gestes et les postures du corps. Les vrais gens – les *humains* normaux – n'avaient pas besoin de savoir qui était le premier et qui était le dernier.

— Nous vous suivions sur le radar, et Jim ici présent s'inquiétait que vous ayez eu un souci, parce que votre vitesse semblait un peu erratique.

Charles ne laissa rien paraître, et Anna se demanda à quoi ressemblaient leurs acrobaties sur le radar.

— Aucun problème, dit-il.

L'autre loup s'éclaircit la voix et baissa les yeux.

— Bien. Je suis Ian Garner, de la meute de la Cité d'Émeraude, et je suis ici pour vous aider dans la mesure de mes moyens.

Tandis que Charles et les autres loups déchargeaient les bagages et discutaient pour savoir comment l'avion devait être entretenu et garé, Anna resta un peu à l'écart. Elle n'était pas aussi nerveuse avec ces étrangers qu'elle s'y était attendue. Il lui fallut une minute pour comprendre pourquoi.

Ian était au milieu de la meute, et ici il était le chef. Donc ce groupe n'était pas l'un des plus puissants de l'Alpha, aucun de ces loups ne faisait partie, et de loin, des plus puissants ; aucun d'eux n'éveillerait chez un mâle dominant l'envie de les remettre à leur place. Angus Hopper, l'Alpha de la meute de la Cité d'Émeraude, était un homme intelligent. Il n'avait pas vraiment à s'inquiéter de la capacité de Charles à se maîtriser, mais mieux valait prévenir que guérir.

Angus n'avait pas agi ainsi parce que les mâles dominants étrangers effrayaient Anna, mais une partie d'elle-même lui en fut tout de même reconnaissante.

Il y aurait assez de mâles dominants pour qu'elle soit submergée plus tard, quand les réunions commenceraient. Les loups d'Europe régnaient tous sur leur propre territoire ; certains d'entre eux détenaient le pouvoir depuis des siècles. Aucun d'eux ne lui ferait de mal, pas tant qu'elle serait en compagnie de Charles. Elle le savait, mais sa peur des loups



mâles avait eu quelques années pour s'insinuer en elle, et il lui faudrait plus d'un ou deux mois pour s'en libérer.

— Ils s'occuperont de l'avion, dit Ian.

Il s'empara du bagage le plus proche et, au lieu de parler, les invita à le suivre le long d'un sentier pavé, l'épaule basse et la tête inclinée avec déférence. Charles prit sa propre valise et attendit qu'Anna le précède.

Quand ils se mirent à avancer sur son invitation, le loup de la Cité d'Émeraude commença à parler d'une voix rapide et professionnelle, qui aurait pu masquer son anxiété à quelqu'un de purement humain. Charles provoquait cette réaction chez les gens, même dans sa propre meute, et Anna pensait que même son père ignorait à quel point cela l'affectait.

— Angus est au travail. Il dit que vous aurez libre accès au domaine.

Anna se souvint d'avoir brièvement aperçu une maison à l'atterrissage, mais depuis le sol elle était bien dissimulée par les arbres. Ce devait être là qu'ils se rendaient.

— Nos biens personnels sont à votre disposition, mais la meute elle-même possède un Land Cruiser flambant neuf et une Corolla qui a connu des jours meilleurs. Angus dit que vous pouvez utiliser sa BMW si vous préférez.

— Nous prendrons la Corolla, lui répondit Charles. Et nous séjournerons dans un hôtel du centre. Ce domaine est trop loin du lieu de rassemblement pour faciliter les trajets.

— Angus y a pensé. Il vous propose de séjourner chez lui, dans sa résidence en ville.

— Ce ne sera pas nécessaire, dit Charles.

Anna n'était pas certaine qu'il ait remarqué que l'autre ne souriait plus. Selon toute vraisemblance, cela ne l'intéressait pas.

La meute de la Cité d'Émeraude accueillait la réunion, et le fait que Charles refuse leur hospitalité pouvait laisser penser qu'il ne les reconnaissait pas comme alliés. Charles préférait rester indépendant, ne pas se lier aux gens qu'il pouvait être appelé à tuer. Il était l'assassin de son père, celui qui exécutait les sentences, et cette effroyable responsabilité l'affectait en permanence. Il ne sortait pas de son rôle pour se faire des amis

parmi les loups-garous, pas même dans sa propre meute. Il se sentait plus à l'aise seul.

Ce qui ne voulait pas dire qu'Anna ne pouvait pas arrondir les angles.

— Nous apprécions votre offre, dit-elle à Ian. Mais nous sommes en couple depuis peu et...

Elle se mit à rougir sans effort tandis qu'elle s'interrompait. Cela piqua la curiosité du loup, éclipsant le sentiment d'avoir été insulté par le refus de Charles.

— C'est donc vrai ? (Ian jeta un coup d'œil à Charles avant de détourner rapidement le regard.) J'en avais entendu parler.

— Je sais, c'est choquant, murmura Charles.

L'autre loup se raidit et jeta un regard inquiet à Charles, trop méfiant pour entendre son humour.

— Il est terriblement taquin, dit-elle à Ian, pour essayer de l'aider.

Une profonde incrédulité s'installa sur les traits de Ian.

Charles le remarqua et sourit à Anna. C'était vraiment dommage que Ian ne puisse pas voir l'expression de son compagnon, mais la façade de granit de Charles, qu'il arborait toujours en public, fut de retour avant que l'autre loup ait pu jeter un coup d'œil dans sa direction.

— Bien, dit Ian. (Il s'éclaircit la voix et changea de sujet.) Alors... Angus m'a demandé de vous dire que les seules personnes que nous attendons encore sont les Russes et les Français. Il pensait que vous seriez peut-être intéressés de savoir que l'Alpha britannique est venu seul avec sa compagne. Nous saurons quand les Russes arriveront : ils séjournent dans un appartement que détient la société d'Angus.

— La société d'Angus ? demanda Anna.

Ils avaient fait leurs bagages en vitesse, et elle ne lui avait pas demandé grand-chose au sujet de ce qu'ils allaient vraiment faire ici.

— Angus dirige une société spécialisée dans le high-tech, expliqua Charles. Ils mettent au point des programmes pour d'autres sociétés. Nous utiliserons ses installations cette semaine ; il a accordé un congé précoce à son personnel pour Noël. (Il regarda Ian.) Je parierais que les loups français sont

déjà arrivés. Chastel voudra vérifier son terrain de chasse avant que la proie arrive.

— Ils ne se sont pas présentés à l'hôtel qu'ils ont réservé.

Charles écarta la remarque d'un geste.

— Dis à Angus que Chastel ne séjournerait jamais dans un hôtel. C'est trop public. Il aura loué une maison, un lieu élégant. Il est ici, probablement depuis une ou deux semaines.

Charles jurait qu'il n'était pas doué pour communiquer avec les gens, ni pour les comprendre... et peut-être était-ce vrai. Mais il comprenait parfaitement les prédateurs.

Les arbres s'espacèrent, et une maison émergea de la forêt. Comme celle de Bran, elle avait été construite pour profiter de la topographie naturelle, et les arbres qui l'entouraient en cachaient efficacement la majeure partie. La société d'Angus devait être assez lucrative.

— Angus dit que c'est le Français qui causera le plus de problèmes.

— Ne sous-estimez pas les Russes, dit Charles. Mais Angus a probablement raison. Jean est puissant, effrayant, et fou à lier. Il aime tuer, en particulier si sa proie est faible et terrorisée... Son mode de vie ne résistera pas au genre d'examen que nous allons déclencher en nous révélant au monde.

— Angus dit que Jean Chastel emportera le vote parce que tout le monde a peur de lui.

Charles dévoila son sourire de loup, les yeux froids et clairs.

— Ce n'est pas une démocratie : il n'y aura pas de vote. Pas là-dessus. Les Européens n'ont pas à dire si nous devons ou non dévoiler notre existence au monde. Je suis ici pour écouter leurs inquiétudes et décider de ce que nous pouvons faire pour les aider à atténuer l'impact de notre révélation.

— Ça ne ressemble pas à ce que j'ai entendu auprès des délégations européennes qui sont arrivées.

Ian prenait soin de ne pas avoir l'air de contredire Charles.

— Qu'en est-il des loups-garous asiatiques ? demanda Anna. Ou africains, australiens ? Et les sud-américains ?

— Ils sont sans importance.

Ian écarta sa question.

— C'est faux, dit doucement Charles. Nous nous sommes occupés d'eux différemment.

Une forte odeur de peur s'insinua dans le nez d'Anna ; la voix de Charles s'était faite menaçante quand il avait vu que l'autre loup avait outrepassé son rang, et Ian l'avait clairement saisi. Elle fronça les sourcils à l'égard de Charles.

— Cesse de le terroriser. Ce sont des informations que j'aurais dû connaître. Parle-moi des loups-garous non européens.

Charles arqua un sourcil, mais lui répondit assez facilement.

— Les loups-garous sont des monstres européens, et nous nous sommes bien débrouillés ici, dans cette partie du Nouveau Monde. Il n'y en a que quelques-uns en Afrique, et encore moins en Asie, où on trouve d'autres monstres qui ne nous apprécient pas beaucoup. Deux meutes se sont installées en Australie, environ quarante loups. Les deux Alphas ont été informés de nos plans, et n'ont émis aucune objection. Bran a aussi discuté de ses intentions avec les loups sud-américains. Ils étaient moins réjouis. Mais, tout comme les Européens, ils n'ont pas leur mot à dire quant aux agissements de mon père. Sauf que, contrairement aux Européens, ils en sont conscients. Nous leur avons offert la même aide qu'aux Européens, et ils s'en contentent. Ils ont été invités, mais ont choisi de ne pas venir.

\* \* \*

La Corolla cabossée et malmenée avait quatre vitesses et un embrayage susceptible, et Anna se concentra sur la conduite jusqu'à ce qu'ils soient sur l'autoroute en direction de la ville.

— OK, dit-elle. J'ai besoin de mieux comprendre. J'aurais dû poser plus de questions, mais tout ça est arrivé affreusement vite. L'Alpha britannique, en n'amenant pas plus de loups, déclare à tous qu'il peut faire face à n'importe quel problème, d'où qu'il vienne.

Charles acquiesça.

— Arthur Madden, l'Alpha britannique, et Angus ne sont pas en très bons termes. (Il marqua une pause) En fait, je crois qu'Arthur et mon père ne s'entendent pas très bien non plus. Si

cela se transforme en problème, j'appellerai père et verrai ce qu'il en est. Père dit qu'Arthur est le seul Alpha qui se dressera contre Chastel, et c'est une bonne chose pour nous. Nous aurons besoin de tous les appuis que nous pourrions trouver.

Il avait l'air... pas inquiet. Intrigué. Ce serait, songea Anna, une manière différente de combattre, cette semaine ; pas de crocs ni de sang, mais une bataille d'esprit. Tous ces loups dominants... la plupart des Alphas dans la même pièce. À se disputer. Peut-être le combat ne serait-il pas si différent de l'ordinaire. Mais pour le moment, elle conduisait et ne savait absolument pas où ils allaient.

— On va à l'hôtel ?

— Oui.

Et il lui donna les instructions. Mais quand ils sortirent de l'autoroute et se retrouvèrent dans les rues du centre-ville de Seattle, il dit :

— D'abord, on va faire quelque chose. Allons voir Dana, la fae qui a accepté de modérer ce bazar. (Et peut-être que, comme son père, il lisait un peu dans les esprits.) Elle n'est pas seulement... une doublure d'ambassadeur de l'ONU, une hôtesse gracieuse qui sera là pour aider Angus. Elle est celle qui fera en sorte que les rapports restent civilisés et nous évitera de rembourser le nettoyage des taches de sang sur la moquette d'Angus. J'ai un présent pour elle de la part de mon père, une manière de la remercier pour son aide qui va nous coûter une petite fortune.

— Je n'avais pas entendu parler de la fae.

Anna n'en avait jamais vu auparavant, personne de sa connaissance n'était un fae, d'ailleurs. Elle sentit un frisson d'excitation et serra les mains sur le volant.

— Bran a mêlé une fae aux affaires des loups-garous ?

— Il est nécessaire d'avoir une partie neutre pour s'assurer que la violence ne devienne pas incontrôlable.

Anna songea aux loups qu'elle avait connus : la violence devenait *toujours* incontrôlable. Elle essaya d'imaginer quelqu'un qui pourrait y mettre un terme. Bran, Charles... mais ils devraient procéder avec encore plus de violence.

— Elle peut faire ça ?

— Oui. Et plus important, tout le monde le sait.

— De quel genre de fae s'agit-il ? Dana, n'est-ce pas un prénom allemand ? Je pensais que la plupart des faes étaient britanniques. Tu sais : gallois, irlandais et écossais.

— La plupart de ceux que nous voyons aux USA sont originaires d'Europe du Nord : celtes, allemands, français, corniques, anglais. Dana n'est pas son vrai nom. Au cours de la dernière décennie, elle s'est fait appeler « Dana Shea », une variante de *daoine sidhe*. Beaucoup de faes parmi les plus anciens et certaines sorcières n'utilisent pas leur propre nom : ce qui leur appartient depuis longtemps acquiert du pouvoir et peut être utilisé contre eux, de la même manière que des fragments de cheveux ou d'ongles.

— Connais-tu son vrai nom ?

— Je l'ignore... je pense que même père n'en sait rien. Mais elle fait partie des Seigneurs Gris, les faes les plus puissants. Ce sont leurs dirigeants, un peu comme père pour les loups. (Il lui jeta un coup d'œil.) Si père était un *serial killer* psychotique, peut-être. En revanche, je sais à quel genre de fae elle appartient. Tu vas la rencontrer et lui parler un peu. Puis tu me diras ce que tu en penses.

Anna souffla, à demi amusée.

— Qu'est-ce que j'obtiens si j'ai bon ?

Les yeux de Charles s'illuminèrent ; le loup tapi en lui et la faim dans son regard apprirent à Anna exactement ce qu'il allait dire quand il déclara :

— La même chose que si tu as faux.

Elle attendit la peur ou même l'inquiétude qu'elle éprouvait en général quand elle pensait au sexe, mais celles-ci ne vinrent jamais. Juste un sentiment bienvenu de chatouillis dans l'estomac. En moins d'un mois, il avait sérieusement mis à mal ses angoisses en la matière.

— Bien, répondit-elle.

Il lui sourit et se détendit contre son siège.

\* \* \*

Les autoroutes de Seattle avaient plus de variations de niveau que celles de Chicago. Elles passaient au-dessus de l'eau, s'enchevêtraient et s'enfonçaient sous des collines, sur lesquelles s'élevaient des maisons indifférentes aux milliers de voitures qui circulaient en dessous de leurs fondations. Les odeurs d'eau et de sel venues de Puget Sound et d'autres lacs salés et étendues d'eau couvraient les effluves des voitures. Le ciel gris avait des fuites par endroits, pas assez pour que les essuie-glaces fonctionnent à fond, mais suffisamment pour que la pluie s'accumule sur le pare-brise.

Sur les indications de Charles, Anna quitta l'autoroute et se retrouva à klaxonner le long d'une route plus lente, dans ce qui aurait pu être aussi bien une petite ville de Grande-Bretagne qu'un quartier de Seattle. L'endroit avait l'air vieux, pittoresque et magnifique, bien qu'un peu modeste. Au fil de l'eau, sur sa droite, se trouvaient des docks avec des bateaux et des hangars, tandis que sur sa gauche d'étroits bâtiments recouvraient le flanc d'une colline qui devenait plus escarpée à mesure qu'ils avançaient.

Un immense pont argenté faisait un arc au-dessus de l'eau et de la route sur laquelle ils se trouvaient, et s'élevait jusqu'au sommet d'une colline escarpée. Le nom de la route qui passait juste sous le pont fit ralentir Anna, qui s'assura qu'elle avait correctement lu le panneau.

— Troll ?

— Quoi donc ?

Charles était en train de regarder l'eau, mais il se retourna pour lui faire face.

— Il y a une rue ici qui s'appelle Troll ?

Il sourit soudain.

— Je l'avais oublié. Pourquoi ne la prendrais-tu pas jusqu'au sommet de la colline ?

Elle tourna pour s'y engager, et songea pendant un moment que cette décision avait été une erreur, vu que la petite voiture bleue luttait pour grimper la colline, qui était encore plus escarpée qu'elle en avait l'air vue d'en bas. La rue était étroite et provoquait un sentiment de claustrophobie, avec le pont qui lui

tenait lieu de toit et ses piliers d'acier qui la cernaient à gauche et à droite.

Anna était tellement occupée à conduire qu'elle ne le remarqua pas avant qu'ils soient assez près. La rue qu'ils avaient empruntée se terminait et une autre commençait. Le pont au-dessus de leurs têtes coupait le sommet de la colline. Et dans l'espace compris entre la route et le bout du pont, un truc gigantesque était accroupi.

Sans consulter Charles, elle se gara.

Quelqu'un avait sculpté dans le ciment un immense monstre humanoïde, qui s'élevait depuis le sable : un troll semblait soutenir le pont. La chevelure de ciment pendait mollement sur l'un des yeux, tandis que l'autre œil regardait fixement, par-dessus la tête d'Anna, le cours d'eau au pied de la colline qu'ils venaient de grimper. L'une de ses mains, qui reposait sur une vraie Coccinelle Volkswagen, était assez grande pour engloutir la voiture. Le nez de la Coccinelle s'enfonçait sous la barbe du troll, comme si elle y cherchait refuge.

Anna sortit lentement de la voiture et traversa la rue sans se presser, Charles à ses côtés. La statue avait été attaquée à la craie récemment, et les tons rose et vert vifs utilisés ne faisaient que renforcer l'étrangeté de la créature. Des ongles et la ligne des articulations avaient été dessinés sur ses mains. Des fleurs suivaient les contours de l'aile de la Coccinelle, et sur le pare-brise arrière, dont le verre était couvert de ciment, quelqu'un avait écrit « Jeunes Mariés ».

Anna sentit que, de tous côtés, on les observait. Au-dessus du troll, dans l'encoche où le pont et le sommet de la colline se rencontraient, trois ou quatre clochards les observaient avec méfiance. Un homme mit de côté le journal qu'il était en train de lire et commença à descendre dans leur direction.

Il était un peu plus grand que la moyenne, même s'il se voûtait de façon à paraître plus petit. Il portait un pardessus usé, copieusement couvert de crasse et des Nike dépareillées. La chaussure droite était trouée au niveau du gros orteil, et la gauche était fendue le long de la ligne du talon, révélant un pied sale et sans chaussette. Le jean qu'il portait était neuf et raide, mais aussi crasseux que son imperméable. Anna aperçut



brièvement plusieurs couches de vêtements : une surchemise de flanelle rouge par-dessus une chemise écossaise jaune, qui dissimulait presque un tee-shirt blanc tirant sur le gris.

Anna remarqua l'homme, mais avec Charles à ses côtés, l'étranger ne représentait pas une menace, et elle était plus intéressée par le troll. Aussi laissa-t-elle Charles s'occuper de lui tandis qu'elle escaladait l'arrière de la Coccinelle et le bras de la créature, puis toujours plus haut jusqu'à poser la main sur le nez de ciment surdimensionné.

— Vous aimez mon petit troll, hein ? demanda l'étranger à Charles, d'une voix rauque comme si l'homme avait fumé un paquet de cigarettes par jour depuis des années.

Il ne sentait pas la cigarette, pourtant. Son odeur, qui parvenait au nez d'Anna, était celle de la terre et de la magie, une odeur renforcée par le musc du prédateur.

— C'était un vrai ? lui demanda Anna, en sécurité sur son perchoir, en sécurité avec Charles.

L'étranger leva les yeux vers elle et se mit à rire, dévoilant des dents pointues et noircies, aussi acérées que son odeur.

— Eh bien, eh bien. P'têt que l'artiste a vu quequ'chose. Quequ'chose qu'il aurait pas dû voir, la louve. (Il tapota le bras en ciment sur lequel elle se tenait, et elle recula d'un pas, méfiante.) Mais c'est arrivé, il m'a construit un ami, pour qu'on soit tous heureux. Même le Seigneur Gris, là, elle a trouvé ça marrant. M'a même pas fait bien mal pour m'être laissé voir et pas lui avoir dit.

Les faes pouvaient cacher leur vraie nature. Ils pouvaient ressembler à n'importe qui. Mais la faim qui brillait dans les yeux de l'homme quand il regarda Anna était aussi ancienne que lui, voire beaucoup plus âgée.

Sa louve ne l'aimait pas ; Anna plissa les yeux en le regardant et lui laissa entendre son grondement. Il devait savoir qu'elle n'était pas une proie.

Il rit de nouveau, et se donna une claque sur la cuisse de sa main couverte d'une mitaine usée.

— Si j'm'oubliais au point de prendre une bouchée... (Il claqua des mâchoires et dans l'obscurité sous le pont Anna vit une étincelle quand elles se heurtèrent.) elle m'avalerait et me

donnerait à manger à ces grosses pieuvres qui vivent par ici, ça c'est sûr. (Cette pensée semblait l'amuser.) Même si une bonne bouchée de viande de loup pourrait valoir le coup.

— Troll, dit Charles.

L'homme s'amusait tellement avec Anna qu'il avait oublié la véritable menace. Rappelé à l'ordre, il sursauta, s'accroupit et se mit à cracher.

Charles ôta l'une des boucles en or fin qu'il portait à l'oreille et la jeta au fae, qui la saisit avec des mains d'une rapidité inhumaine.

— Prends ton péage et va, l'Ancien, dit Charles.

— Hé, Jer, lança une voix inquiète et faible au-dessus d'eux. Les embête pas ou la police nous dégagera d'ici. Tu sais qu'ils le feront.

Le troll déguisé en humain leva le morceau d'or jusqu'à son nez et renifla. Un tic agita ses traits, et une étrange lumière bleue tourbillonna dans ses yeux avant que son regard redevienne normal.

— Le péage. Le péage.

— Jerry ?

Pas de souci, Bill, répondit-il à ses... – quoi donc... ses amis ? Ses camarades de chambrée, ses camarades de pont, qui étaient plus humains que lui. Je dis juste bonjour.

Il regarda Charles et, pendant un moment, une expression étrangement noble passa sur son visage, son dos se redressa, les épaules rejetées en arrière. D'une voix claire et sans accent il déclara :

— Un conseil en échange de votre paiement. Ne faites pas confiance aux faes.

Il rit de nouveau, redevenant l'homme qui les avait accueillis au début, et escalada la colline jusque sous le pont.

Charles ne dit rien, mais Anna glissa au bas de son perchoir et le suivit jusqu'à la voiture.

— Est-ce que les trolls sont vraiment aussi grands que cette statue ? demanda-t-elle en s'attachant.

— Je ne sais pas, répondit Charles. (Et il sourit devant le regard interloqué qu'elle lui lança.) Je ne *sais pas* tout. Je n'ai jamais vu de troll sous sa vraie forme.

Elle démarra la voiture.

— On est censé payer un péage pour traverser son pont. Nous n'avons pas traversé le pont.

— Mais nous avons fait intrusion sur son territoire. Cela semblait approprié.

— Qu'en est-il du conseil qu'il nous a donné ?

Il sourit de nouveau ; son amusement se lisait sur son visage radieux.

— Tu sais ce qu'on dit, « Ne vous fiez pas aux faes ».

— D'accord.

C'était un conseil fréquent. La première chose que les gens disaient et le point le plus important dans beaucoup d'histoires de faes.

— Surtout quand on nous dit de ne pas le faire, le suppose. On va où, maintenant ?

— On redescend la rue du Troll. Tu vois les docks tout en bas ? Dana vit sur une péniche au pied du troll.

\* \* \*

Il n'avait rendu visite à Dana chez elle qu'une seule fois, mais Charles n'eut pas de problème pour retrouver l'endroit : il ne s'intégrait pas vraiment au reste du décor.

Il y avait quatre docks ; de nombreux bateaux étaient amarrés à trois d'entre eux. Il n'y en avait qu'un au quatrième. C'était une péniche à étage, qui ressemblait à une demeure victorienne miniature, complétée par des boiseries aux couleurs d'un coucher de soleil sur l'océan : bleu et orange, jaune et rouge.

Dana avait élevé l'art de se cacher aux yeux de tous à un niveau supérieur. Aucun de ses voisins, hormis les faes eux-mêmes, ne savait qui elle était. Elle était assez puissante pour avoir eu l'autorisation de choisir si elle souhaitait faire son *coming out* ou non, et elle avait choisi de continuer à se cacher.

Charles aussi était puissant. Mais il n'avait pas le choix.

— C'est donc ça ? demanda Anna. Ça correspond totalement à l'image qu'on se fait d'une maison de fae.

— Attends d'avoir vu l'intérieur, lui dit-il.

Depuis bientôt deux siècles, il traversait la vie en ligne droite et en était heureux... ou du moins s'en contentait-il. Sa vie n'avait toujours eu qu'un but : servir son Alpha, qui était à la fois son père et le Marrok, de toutes ses forces et par tous les moyens.

Quand son père avait pris la décision de révéler l'existence des loups-garous au reste du monde, il lui avait expliqué qu'il lui fallait des loups de confiance pour les représenter en public, des loups qui ne risquaient pas de tout faire foirer. Charles avait accepté d'être l'un d'entre eux. Même si au bout du compte ça n'aurait rien changé s'il avait refusé : un loup obéissait à son Alpha ou le tuait. Et Charles savait avec une absolue, et très satisfaisante, certitude qu'il ne pourrait jamais avoir le dessus sur son père.

Mais c'était avant Anna. À présent sa vie tournait autour d'elle et de la nécessité de veiller sur elle. Aussi d'accord qu'il pouvait l'être avec son père sur la ligne de conduite à adopter, lui et Frère Loup n'étaient pas convaincus que veiller sur Anna et se retrouver sous le feu des projecteurs étaient deux activités compatibles.

Cette semaine, il ne pourrait même pas laisser échapper un soupir qui risquerait de révéler ses véritables sentiments sur la question. Les loups devaient faire leur *coming out*. Il le savait.

Mais désormais il y avait Anna, et cela changeait tout.

— Et si nous allions voir si elle est là ? demanda Anna qui examinait toujours la péniche, en sécurité depuis la berge.

À n'en pas douter, Dana savait déjà qu'ils étaient là. Charles avait senti sa magie lui effleurer la peau pendant qu'ils descendaient jusqu'à son appointement, mais elle attendrait qu'ils se présentent de manière appropriée.

Dana, *La Belle Dame Sans Merci*<sup>1</sup>, avait déjà réglé ce genre d'affaire pour le Marrok auparavant. Elle était très bien payée, mais avec les faes, c'était toujours bien d'apporter un cadeau supplémentaire en guise de « merci ». Prononcer ce mot

---

<sup>1</sup> En français dans le texte. Personnage féminin, de nature féerique, qui, dans la ballade John Keats, subjugué les chevaliers et entraîne leur mort. (NdT)

pouvait être dangereux, étant donné que, pour certains faes, cela voulait dire qu'on se reconnaissait leur obligé. Bran n'était pas le seul à lui offrir un cadeau, mais il devait surpasser tous les autres réunis. Néanmoins, Charles aurait pu le lui donner lors de la première réunion au lieu de se déplacer tout spécialement.

Son père avait suggéré que Dana pourrait apprécier une visite avant le début des débats, et qu'Anna pourrait l'apprécier également. Et c'est ainsi qu'ils s'étaient retrouvés là, lui portant sous le bras une petite peinture emballée, et Anna, quelques pas devant lui, qui en posant le pied sur l'appontement venait de découvrir qu'un pont flottant ça bouge.

Elle le regarda avec une expression ravie tandis qu'il la suivait sur l'allée de bois gorgé d'eau.

— Ça pourrait être marrant, dit-elle.

Puis elle se retourna, prit son élan et fit la roue plusieurs fois à la suite, comme une écolière à la récré. Charles se figea, submergé par une vague de désir, d'amour et de peur. Malgré son grand âge, il n'avait jamais appris à gérer toutes ces émotions.

— Quoi ? demanda-t-elle, un peu essoufflée par sa gymnastique. (Elle dégagea ses cheveux ondulés de son visage et le regarda d'un air sérieux.) Quelque chose ne va pas ?

Il pouvait difficilement lui expliquer qu'il avait peur parce qu'il ignorait ce qu'il ferait s'il lui arrivait quelque chose et que cette réaction soudaine et inattendue avait fait émerger Frère Loup. Elle le déstabilisait. Elle rendait erratique sa capacité presque naturelle à se maîtriser. Avec sévérité, il essaya de rappeler à l'ordre son frère le loup, et de reprendre le contrôle de lui-même.

Anna grimaça et porta les mains à ses tempes.

— Tu sais, si tu ne veux pas que je sache ce que tu ressens, tu pourrais essayer de penser à autre chose. C'est douloureux, quand tu me rejettes.

Il ne s'était pas rendu compte qu'il faisait cela. Il ne voulait pas lui faire de mal. Il commença à s'ouvrir, et Frère Loup prit le dessus et les ouvrit totalement tous les deux. Cela ressemblait beaucoup à déployer un parapluie rangé pendant des années.

Certaines parties grincèrent, gémirent et répandirent de la poussière, d'autres craquèrent sous l'extension soudaine et menacèrent de casser.

Il se sentit mis à nu, voire plus. Comme s'il avait laissé tomber sa peau et qu'il s'attendait à ce que le prochain coup de vent lui arrache ses terminaisons nerveuses. Tout ce qu'il était, tout ce qu'il avait été, était exposé en plein jour, alors que personne n'aurait dû le voir. Pas même lui.

Après un court moment de flottement, le flot d'émotions le percuta.

Trop de souvenirs, trop de choses qu'il avait vues et accomplies. La douleur, le plaisir, le chagrin : tout affleurait, comme s'il les ressentait à ce moment-là. Trop, trop, et il ne pouvait pas respirer...

Puis Anna fut là, elle lui tenait la main et calmait la source d'où jaillissaient ses pensées et ses sentiments, leur permettant de reprendre leur place au fond de lui, mais pas aussi cachés qu'ils l'avaient été. Il attendit que la douleur se calme, mais elle s'évanouit au son de la chanson d'Anna qui se déversa en lui.

Les murs qu'il avait érigés pour se protéger du monde se dressaient de nouveau, mais Anna était à l'intérieur. La sensation était étrange, mais indolore, juste un peu troublante. C'était diablement intime, effrayant et miraculeux. Il commençait à avoir l'habitude de se sentir ainsi en la présence d'Anna.

La jeune fille l'avait pris dans ses bras et, le visage pressé contre sa poitrine, elle fredonnait du Brahms dans un registre grave et doux.

Il fit courir une main le long de ses cheveux et embrassa le sommet de son crâne.

— Désolé et merci. Frère Loup a tendance à tout prendre au pied de la lettre, et il n'aime pas que tu aies mal. (Il sourit, même s'il était toujours un peu chancelant.) Brahms ?

Elle eut un rire incertain et s'écarta légèrement pour le regarder dans les yeux.

— Désolée, j'étais paniquée. Et on dirait que la musique m'aide à me concentrer sur... ce que je peux faire. De la musique

apaisante. Et la berceuse me semblait appropriée. Est-ce que tu vas bien ?

— Ça va..., dit-il avant de se rendre compte qu'il mentait et de se corriger : Ça ira.

Ouais, sa vie avait pris un sacré tournant. Avoir une compagne les distrayait, lui et son loup, et il n'avait pas envie de s'en plaindre. Il sourit intérieurement. Elle lui chantait même des berceuses, et cela lui plaisait.

Le cadeau de son père pour Dana toujours sous le bras, il parvint à rester sur ses pieds, évitant ainsi de tomber dans l'eau froide.

— Et si nous allions voir la fae ? demanda-t-il poliment, comme s'il ne venait pas de vivre une sorte de... de révélation, de quasi-dépression métaphysique... il ne trouvait pas de mots.

— Bien sûr.

Anna saisit sa main libre, et le toucher de sa peau était encore meilleur que son étreinte, car c'était sa chair contre la sienne.

Frère Loup poussa un grognement de contentement et se calma, même s'il était toujours inquiet en présence de la fae, de n'importe quel fae. Ils ne faisaient pas partie de la meute et ne le pourraient jamais. Charles, lui, appréciait Dana autant que n'importe quel fae. Sur ce sujet, Frère Loup et lui s'accordaient à ne pas être d'accord.

\* \* \*

Le bateau avait une porte, comme une véritable maison. Anna attendit pendant que Charles frappait. Elle se cachait derrière ses cils pour l'observer attentivement. Il était si maître de lui qu'elle n'avait pas deviné que quelque chose n'allait pas avant de lever les yeux vers lui après ses acrobaties et de rencontrer les siens, dorés et sauvages. Puis elle l'avait senti, tout entier. Cela faisait trop à traiter, trop à voir, tout ce qu'elle avait senti était sa douleur. Il reconstruisait les murs entre eux, à présent. Elle ne savait même pas s'il le faisait intentionnellement ou pas.

Il semblait avoir repris ses esprits, mais elle garda la main sur son dos, glissée sous sa veste, là où elle pouvait sentir les muscles lisses et détendus sous ses doigts.

Par-dessus l'odeur de la mer, de la végétation et de la ville, elle pouvait sentir celle de la térébenthine ; mais personne ne vint les accueillir.

Charles ouvrit la porte et passa la tête.

— Dana ? Mon père nous envoie t'apporter un cadeau. (C'était comme si le monde entier s'était arrêté pour écouter avec intérêt, mais la fae ne répondit pas.) Dana ?

Le bruit, quand il leur parvint, émergea d'au-dessus de leurs têtes.

— Un cadeau ?

Anna leva les yeux et vit qu'une des fenêtres du premier étage était ouverte.

— C'est ce qu'il m'a dit, répondit Charles.

Anna comprit à la chaleur dans sa voix qu'il appréciait la fae. Elle n'y était pas préparée : il appréciait si peu de gens. Sa louve, éveillée par ce qui s'était passé sur les docks, s'agita. Elle était mal à l'aise et cela la rendait possessive et protectrice.

— Apporte-le-moi, alors, mon cher garçon. Je suis là-haut dans l'atelier, et je ne veux pas laisser des traces de peinture partout.

*Mon cher garçon ?* Anna sentit ses yeux s'étrécir. Apparemment, cette affection était réciproque.

Charles lui prit la main d'un air absent. Sa louve se calma quand il la toucha, et elle lui emboîta le pas. Il avait l'air de savoir où il allait, ou peut-être qu'il ne faisait que suivre l'odeur mordante de la térébenthine.

Elle jeta un coup d'œil alentour tandis qu'elle le suivait dans les profondeurs du bateau. Des peintures de papillons diurnes et nocturnes étaient alignées dans le hall. Les pièces de chaque côté étaient petites et confortables, décorées dans des tons de violet, de rose et de bleu, comme si une équipe de chez Disney était venue décorer l'ensemble pour en faire la parfaite demeure de conte de fées. Dans l'une des pièces, une cascade artificielle clapotait gaiement. Un lit double occupait le reste de l'espace. L'endroit tout entier sentait l'eau salée et cette même odeur



étrange qu'Anna avait remarquée quand ils parlaient au troll ; peut-être s'agissait-il de l'odeur des faes.

Le hall donnait sur une cuisine douillette et un étroit escalier éclairé par des lucarnes et bordé de plantes fleuries qui poussaient dans des pots roses, bleu pastel et lavande. Au sommet se trouvait une grande pièce, avec un pan entièrement vitré qui donnait sur l'eau. Au centre de la pièce... de la serre, ou quoi que ce soit, se tenait la fae.

Sa peau était pâle, et contrastait de manière saisissante avec sa masse de boucles acajou qui ondulait jusqu'à ses hanches. Elle fronçait les sourcils et plissait les lèvres sous l'effet de la concentration, ce qui lui donnait l'air... mignon, et elle faisait tourner un petit pinceau entre ses longs doigts fins élégamment tachés de peinture. Ses yeux étaient d'un bleu profond, comme celui d'un lac sous le soleil d'été au zénith. Sa bouche était sombre et pleine. Et elle était aussi grande que Charles, qui mesurait plus d'un mètre quatre-vingts.

En dehors de ses cheveux, elle n'était en rien semblable à ce qu'Anna avait attendu. Elle avait des rides aux coins des yeux, et son visage se trouvait à mi-chemin entre maturité et vieillesse. Elle portait un tee-shirt gris moins taché de peinture que ses mains, et un short de gym qui dévoilait des jambes musclées par le travail des années plutôt que par la fermeté de la jeunesse.

Devant elle se trouvait un chevalet qui supportait une grande toile dirigée dans la direction opposée, si bien qu'Anna ne pouvait pas voir ce qu'il y avait dessus.

— Dana, gronda Charles.

Anna ne voulait pas que la femme regarde son compagnon. Ce qui n'avait aucun sens. La fae n'était pas belle, et elle ne faisait même pas attention à Charles. Anna était encore sûrement perturbée par cet étrange moment sur les docks.

Ou peut-être était-ce le « cher garçon ».

Anna avait de nouveau glissé la main sous la veste de Charles ; elle serra l'épaisse chemise en soie qu'il portait et essaya de ne pas grogner, ou de ne pas le tirer en arrière.

Dana Shea détourna le regard du chevalet et sourit, un sourire rayonnant qui portait toute la joie du premier regard d'une mère à son bébé, et le triomphe d'un petit garçon qui

touche la balle avec une batte pour la première fois. C'était un sourire chaleureux, intime et innocent, et il était destiné à Charles.

— Dana. (La voix de Charles était rauque.) Arrête ça. (Un air blessé passa sur le visage de celle-ci.) Cette magie ne marche pas sur moi, dit-il à la fae. (Il commençait à avoir l'air sérieusement en colère.) Et ne va pas croire qu'avoir les faveurs de mon père t'autorise à me manipuler.

Anna ferma les yeux. C'était un sortilège. Elle respira par le nez, et se servit de la forte odeur de térébenthine et de celle de Charles pour retrouver ses esprits. Un sortilège, mais elle ne pensait pas qu'il était dirigé vers Charles, pas précisément. Dana connaissait Charles ; elle savait qu'il savait qu'il ne serait pas sensible à sa magie.

Anna comprit qu'il s'agissait d'un défi. La femme fae n'était pas un loup-garou, mais c'était une dominante sur son propre territoire. Et peut-être considérait-elle simplement que Charles lui appartenait. Cela avait certainement été le cas auparavant.

C'est ce que sa louve sentit. Cette femme avait couché avec Charles. Anna supposait qu'en deux cents ans ou presque, il avait fait l'amour avec beaucoup de femmes. Mais Dana n'avait pas été sa compagne.

Prenant une autre profonde inspiration, Anna appuya le front contre le bras de Charles et songea à ce que son odeur lui faisait ressentir, elle songea au bruit de son rire et au grondement de sa voix dans leur lit la nuit. Elle ne cherchait pas la passion, même s'il y en avait beaucoup, mais ce sentiment de clarté tout particulier qu'il lui inspirait, puis elle le lui rendit. Elle seule pouvait lui apporter cela : la paix.

Ses muscles se détendirent sous son front, et il baissa la tête pour effleurer de ses lèvres le sommet de son crâne. Elle ouvrit les yeux et croisa le regard de la fae.

— Il est à moi, dit-elle fermement.

La fae lui sourit lentement.

— Je vois ça. (Elle regarda Charles.) Tu peux comprendre mon impulsion, lui dit-elle. Je n'ai pas pu résister à l'envie de la tester. J'en ai tellement entendu au sujet du chiot qui a pris le vieux cabot dans ses filets.

— Attention, l'avertit Charles. Tes mots s'égarent dangereusement près du mensonge. (La fae arquait un sourcil, l'air offensée.) Tu ne veux pas de moi, lui dit-il. Ne sois pas le chien dans le garde-manger.

Elle leur jeta un regard méprisant et recommença à peindre, en leur tournant le dos.

— Tu cites Ésope ? J'espérais Tristan et Yseut, Roméo et Juliette, et tu me sors ce vieux Grec aride.

— Je suppose que, si Dana est occupée, nous pouvons lui donner le cadeau du Marrok demain, dit Charles sans faire mine de partir.

La fae soupira.

— Tu sais que ce que je préfère chez toi, et ce que je déteste le plus, c'est que tu n'as jamais su jouer selon les règles. Je suis une vieille femme rejetée dont le flirt d'une nuit a trouvé une femme plus jeune et plus belle. Tu devrais être gêné que ta nouvelle conquête sache pour nous. (Elle regarda Anna.) Quant à toi, je m'attendais à mieux de ta part : tu es sa femme. Tu devrais au moins être en colère contre lui pour ne t'avoir pas avertie que nous avions été amants.

Anna la regarda froidement, se rappela qu'ils étaient venus là pour être aimables avec quelqu'un qui les aiderait à accomplir leur tâche, et ne dit pas : « Vous ne valez pas la peine que je me mette en colère. » Au lieu de cela, elle lui répondit :

— Il est à moi, à présent.

Dana éclata de rire.

— Tu pourrais bien faire l'affaire, en fin de compte. Je craignais qu'il ait trouvé quelqu'un qui lui céderait toujours, ce qui serait épouvantable pour lui. Regarde ce qu'être lié à cette gravure de mode geignarde a fait à son père. (La fae commença à tendre la main, mais lui jeta ensuite un regard contrit.) Je te serrerais bien la main, mais je vais te mettre de la peinture partout. On me connaît ici sous le nom de Dana Shea, et tu dois être la compagne de Charles, Anna Cornick, qui s'appelait Anna Latham à Chicago.

Anna, qui se rappelait ce que Charles lui avait dit à propos des vrais noms, était un peu mal à l'aise de la... précision avec laquelle la femme fae l'avait nommée.

— Je ne suis pas la seule, poursuivit Dana, à éprouver de la curiosité pour la femme qui est parvenue à apprivoiser notre vieux loup. Sois donc préparée à beaucoup d'impolitesse de la part des femmes... (Sa voix prit un ton d'avertissement sérieux lorsqu'elle se tourna vers Charles.) et à te faire draguer par les hommes.

— Tu as entendu quelque chose ? lui demanda Charles.

Dana secoua la tête.

— Non. Mais je connais les hommes, et je connais les loups. Aucun d'entre eux n'est assez dominant pour te faire face directement, mais ils la verront comme une faiblesse. Quand ton père a choisi de rester chez lui, il leur a donné une occasion de le défier. Tu n'es pas un Alpha, et ils n'apprécieront pas de devoir t'écouter. (Elle prit un chiffon imbibé de térébenthine et se lava les mains.) Maintenant, je vais cesser de vous faire la leçon, et vous pourrez venir par ici pour jeter un œil à ce que j'ai fait.

## Chapitre 3

*C'est courageux*, songea Anna, *elle éveille minutieusement notre hostilité puis nous montre quelque chose qui lui tient à cœur*. Rien dans le visage de Dana n'indiquait que leur opinion lui importait, mais Anna pouvait le voir dans son langage corporel.

Elle ne savait pas à quoi S'attendre, mais elle retint sa respiration quand elle regarda pour la première fois la peinture. C'était habilement exécuté, exquis dans les détails, les couleurs et la texture. Une jeune femme robuste aux cheveux roux et au teint pâle appuyait la tête sur un mur de plâtre et regardait fixement quelqu'un ou quelque chose hors du cadre. Des mains qui n'appartenaient à personne tenaient une fleur jaune, délicate et de belle texture.

Les couleurs étaient fausses, trop vives, mais il y avait quelque chose de familier dans la courbe de la joue de la femme et dans la forme de son épaule.

— On dirait qu'il a été peint par un des anciens maîtres hollandais, dit Anna.

— Vermeer, reconnut Charles. Mais je n'ai jamais vu celui-ci.

La fae poussa un soupir et se dirigea vers une table. Elle commença à nettoyer ses pinceaux avec des gestes rapides, presque fiévreux.

— Personne ne l'a jamais vu, pas depuis qu'il a disparu dans un incendie il y a environ deux siècles. Et personne ne le verra plus parce que cette peinture n'est pas celle qui a disparu. (Elle regarda Anna.) Vermeer. C'est ça. Qu'est-ce que la femme regarde ?

Et c'est alors qu'Anna la vit, l'étrangère derrière le glamour. Étrangère et... reconnaissable. « *Elle ne m'a pas fait trop mal* », avait dit le troll. Cette femme était un prédateur, un des plus grands prédateurs.

Mal à l'aise sous cet étrange regard, Anna secoua la tête.

— Je ne sais pas.

Dana fit un geste vif de la main.

— Tu ne regardes pas.

C'était vrai. Anna examina la femme sur la peinture, qui l'observait de ses yeux bleus limpides, de plusieurs tons plus clairs que ceux de Dana. La seule réponse qui lui vint était stupide, mais elle la donna quand même.

— Quelqu'un ici dans cette pièce ?

Les épaules de Dana s'affaissèrent et elle se retourna vers Charles.

— Non. Tu vois ? Quand il a fini l'original, il a ramassé un paysan dans la rue, et même cet idiot sans éducation a pu le voir. Les élèves de Vermeer, ceux qui étaient là le jour où le peintre l'a terminé, l'ont appelé ainsi, comme ce que le paysan avait répondu au maître : *Elle regarde l'Amour. Vermeer, lui, l'a intitulé Femme à la fleur jaune*, un titre prosaïque, comme il les aimait.

Anna regarda la peinture, et plus elle l'observait, plus ça clochait. Ce n'était pas mauvais – la texture pulpeuse de la peau et des cheveux et le tissu de la robe de la femme avaient été saisis avec une dextérité sans conteste – mais c'était comme écouter un de ces programmes informatiques qui jouaient des partitions : technique parfaite... et pas d'âme.

— Je ne connais pas grand-chose à la peinture, dit Anna pour s'excuser.

Dana secoua la tête et fit un sourire triste à Anna ; le prédateur étranger avait disparu.

— Non, c'est bon. Mon peuple a la malédiction d'aimer les belles choses et de n'avoir aucun talent pour les créer. (Elle se sécha les mains.) Pas tous les faes, bien sûr. Mais les plus imprégnés par la magie perdent tout talent créatif. C'est ainsi.

— C'est le cas des dragons, dit Charles d'un air sibyllin.

Connaissait-il un dragon ? Anna lui jeta un regard intéressé. Il sourit légèrement, mais son attention était concentrée sur la fae, qui avait cessé son nettoyage.

— Les dragons ne peuvent pas créer non plus ?

Il haussa les épaules.

— C'est ce que dit mon père. En général, il ne dit que des choses dont il sait qu'elles sont vraies.

Elle sourit, et ce fut comme si le soleil perçait.

— Ressembler à un dragon n'est pas une si mauvaise chose. Je n'en ai vu qu'un... « parti en exploration », a-t-il dit, je crois. Nous n'avons pas beaucoup conversé, mais il était... comme le Vermeer. Une œuvre d'art.

Charles inclina la tête.

— Exactement.

Dana inclina la tête de la même manière et regarda Charles, le regarda vraiment.

— Tu es le bras armé du Marrok. Impoli. Dangereux.

— C'est assez vrai, répondit Charles.

Anna trouvait intéressant que la fae ait prononcé « impoli » avant « dangereux ».

— Je suis arrivée à cette conclusion à ton sujet, lui dit Dana. J'aurais dit que je te connaissais assez bien. Mais je n'ai jamais su que tu pouvais aussi être gentil.

Elle posa les mains sur les épaules de Charles et, avec un sourire à l'adresse d'Anna, l'embrassa sur la joue. Anna put sentir pulser sa magie tandis qu'elle l'envoyait vers Charles comme un manteau ou un filet. Son pouvoir glissa sur lui mais, même si elle n'en avait pas été la cible, Anna ressentait la fascination et le désir qu'il générerait.

— Voilà, dit-elle à Anna. Une sœur n'aurait pas pu être plus circonspecte. À présent, n'aviez-vous pas dit que vous m'aviez apporté quelque chose ?

Elle ne mentait pas. Ou si c'était le cas, Anna ne pouvait pas le deviner ; et un fae ne pouvait pas mentir, pas vrai ? La magie avait pu être involontaire. Peut-être que cela arrivait chaque fois, et que la fae ne le remarquait même plus.

Charles n'avait pas semblé affecté, mais c'était difficile à dire. Son visage arborait son expression neutre habituelle. Même le lien de couple ne l'aidait pas, parce que la connexion entre eux ne lui apprenait rien. Mais il était impossible qu'une fae douée de ce genre de magie l'embrasse et qu'il ne sente rien, n'est-ce pas ? Pas d'affection, d'admiration ou de désir ? Volontairement ou non, la magie de la fae l'avait visé lui, pendant que son

ombre la plus légère avait frôlé Anna, qui de sa vie n'avait jamais été attirée par une autre femme.

Elle toucha légèrement le bras de Charles. Il n'avait pas réussi à reconstruire ses barrières contre elle, parce que soudain elle sut exactement ce qu'il ressentait à l'égard de Dana Shea : de la méfiance. Ni désir ni peur, mais un respect méfiant, celui d'un prédateur pour un autre sur un territoire neutre, peut-être. Et puis il y avait Frère Loup...

Elle avait entendu des loups-garous parler du loup avec lequel ils partageaient le même corps comme s'ils ne faisaient qu'un. Certains loups-garous n'avaient rien de plus lupin en eux, même sous leur forme de loup, qu'un mauvais caractère et un besoin de tuer ce qui fuyait devant eux. Anna n'avait pas vraiment réfléchi à la question sauf dans les mois qui avaient suivi son Changement, alors qu'elle luttait pour conserver son équilibre mental.

Charles parlait parfois de son loup comme s'il était un être séparé qui partageait son corps : Frère Loup.

Pour la première fois, peut-être à cause de ce moment étrange et terrifiant où elle avait ressenti tout ce qu'il était – ce qui faisait trop à absorber ou à découvrir –, elle pouvait sentir le loup à l'intérieur de Charles. Deux âmes distinctes. Et Frère Loup la sentait, elle aussi.

*Compagne*, lui dit-il sans méchanceté. *Sors de notre tête pour que nous puissions nous occuper de Celle-Qui-N'est-Pas-Des-Nôtres.*

Pas-Des-Nôtres ne fut pas la seule chose qu'elle apprit de ce nom. Puissante, impitoyable, tueuse. Liée par des règles. Trop raffinée. Ennemie respectée. La voix de Frère Loup était plus claire dans sa tête que celle du Marrok lui-même. Et le Marrok parlait avec des mots ; Frère Loup ne s'embarrassait pas de choses aussi humaines.

Anna ôta sa main de Charles comme s'il l'avait brûlée, et regarda fixement ses doigts. Charles lui donna un petit coup d'épaule pour la rassurer en silence, un geste ordinaire que la fae n'avait probablement pas remarqué. Ou qu'elle était trop polie pour commenter.



*Plus tard*, murmura calmement Frère Loup, puis elle fut seule dans sa tête. Seule avec les restes de sa jalousie et... la douleur du rejet de Frère Loup. Savoir qu'elle n'aurait dû ressentir ni l'un ni l'autre ne l'aidait pas du tout.

Charles prit le paquet qu'il avait apporté et le tendit à Dana.

Celle-ci leva les sourcils.

— Du papier de boucherie et de la ficelle ?

Il haussa les épaules.

— Père me l'a donné comme ça.

La fae secoua la tête, ouvrit le tiroir d'un bureau en loupe d'érable et en sortit une paire d'excellents et délicats ciseaux en argent. Elle posa le paquet sur le bureau, puis coupa la ficelle et l'ouvrit.

Et la chose étrangère qu'Anna avait brièvement aperçue quelques instants plus tôt fut totalement de retour. Dana ne bougea pas, ne fit guère plus que cligner de l'œil, mais le présage de... d'un danger quelconque emplit l'espace où ils se trouvaient. Chaque muscle, chaque poil du corps d'Anna lui disait de s'enfuir.

Elle regarda Charles. Son attention était rivée sur la fae, mais il n'était pas alarmé. Est-ce qu'il ne le sentait pas ? Ou était-il si certain de pouvoir affronter cette menace ? Mais son calme aida Anna à retrouver le sien. Elle attendit de voir ce qui avait causé une réaction si vive.

Avant même que Dana ait ouvert le paquet, il avait été évident qu'il contenait un tableau. Il n'était pas grand. Vingt-cinq centimètres par trente, peut-être, dans un cadre de chêne de deux teintes plus sombre que l'érable du bureau, un paysage aquatique quelconque.

— Père m'a dit de te dire que c'était ce dont il se souvenait, dit Charles. Qu'il pouvait avoir faux sur certains détails, mais qu'il ne le pensait pas.

— J'ignorais que le Marrok peignait.

La voix de Dana était... plus profonde d'une certaine manière. Enveloppante et vieillie par l'âge. Ses mains tremblaient en touchant la peinture. Le pouvoir de la fae, qu'Anna avait si fortement ressenti quelques instants auparavant, avait disparu comme s'il n'avait jamais été là.

— Il ne peint pas. (Charles secoua la tête.) Mais il y a un artiste dans notre meute, et il est doué pour peindre les mots des autres ; et mon père est très doué avec les mots.

— J'ignorais que ton père était allé là.

La fae avait l'air... perdu.

Charles haussa les épaules.

— Tu connais père. Personne ne le remarque à moins qu'il le veuille. Et c'est un barde. Il va partout.

Dana leva la tête, et ses yeux étaient bouffis, son nez rougi, même si aucune larme ne coulait sur ses joues. Elle avait l'air très humain.

— Comment a-t-il su ?

Charles leva les deux mains.

— Qui sait comment mon père devine les choses ? Il a pensé que cela te ferait plaisir.

Elle regarda de nouveau la peinture, et Anna ne pouvait savoir si elle était contente ou non. Submergée, à coup sûr. Choquée.

— Mon foyer. Il a disparu depuis longtemps. Détruite par la magie et la géologie, la source s'est tarie il y a des siècles. À sa place s'étire maintenant une rue d'une ville, qui porte le même nom qu'une centaine d'autres rues dans une centaine d'autres villes. Je croyais que le souvenir en était perdu.

Elle toucha la peinture de la manière dont Anna touchait Charles : légèrement ; prudente devant la douleur, mais incapable de résister à son attrait.

Elle l'inclina pour qu'ils puissent tous les deux mieux la voir. Le bord d'un lac, songea Anna. Un lac assez profond pour saisir la couleur du ciel et foncer le bleu jusqu'au noir. L'œuvre était plus simple que le tableau sur lequel Dana travaillait, et la toile bien plus petite. Mais en quelques coups de brosse, l'artiste avait rendu une certaine naïveté qui faisait du petit tableau une fenêtre ouverte sur un lieu étranger. Un endroit qui ne semblait pas accueillant à Anna, mais qui s'accordait au regard qu'elle avait fugitivement aperçu dans les yeux de Dana.

— Dis à ton père, dit Dana en reportant son attention sur le tableau, que je verrai si je peux lui rendre un cadeau d'égale valeur. Et transmets mes excuses si je ne le peux pas.

— Eh bien, dit Anna quand ils furent sur le bon chemin. C'était... déconcertant.

— Tu ne l'as pas appréciée ?

Elle le regarda, avant de reporter son attention sur la route. Quand le sortilège de la fae l'avait frôlée, Anna avait été prête à l'aimer, à ramper à ses pieds et attendre quelques miettes d'affection. Le reste du temps, elle n'avait pensé qu'à la tuer pour avoir flirté avec Charles, pour avoir couché avec lui.

Elle voulait se réfugier dans un trou sombre pour ne plus jamais importuner Frère Loup de sa présence, ce qu'elle savait stupide. Il ne l'avait pas rejetée. Pas vraiment. Mais il s'était... débarrassé d'elle pour pouvoir se concentrer sur Dana.

Dana, qui était une fae, un Seigneur Gris, sûre d'elle et puissante. Pas une jeune femme de vingt-trois ans à moitié éduquée et qui ne savait même pas, après trois ans en tant que loup-garou, le quart de ce qu'elle aurait dû savoir. Anna n'était pas celle qu'il fallait à Charles.

Elle ne pouvait rien lui dire à ce sujet sans passer pour une idiote, une idiote compliquée, difficile à vivre, et stupide. Heureusement, elle pouvait répondre à sa question sans trahir ce qui la tracassait vraiment au sujet de la visite à la fae.

— À Chicago, au zoo Brookfield, il y a un vivarium. J'y ai fait une visite avec l'école, une fois, quand j'étais petite. Il y avait un mamba vert. C'est le plus beau serpent que j'aie jamais vu ; il n'est pas clinquant, juste de cette... indescriptible teinte de vert. Mais il est tellement venimeux qu'en cas de morsure, on n'a pas le temps d'administrer l'antivenin.

— Tu la trouves belle ? (Il examina ce point.) Je dirais qu'elle a quelque chose d'intéressant, mais pas qu'elle est belle. Peu de faes sont beaux quand ils revêtent leur glamour. La beauté ne s'y mélange pas bien. Et les faes, comme nous, ont passé beaucoup de temps à se cacher aux yeux de tous.

Anna regardait droit devant elle.

— Elle est belle. Spéciale. Dans une pièce pleine de stars de cinéma, c'est elle que tout le monde remarquerait en premier.

Il la regardait intensément ; elle pouvait le sentir même si ses yeux étaient rivés sur la circulation.

— C'est de la dominance, dit-il. Pas de la beauté.

— Ah bon ?

Elle dépassa deux jeunes hommes dans une Ferrari, ce dont ils s'offensèrent ; ils firent rugir le moteur derrière elle et se retrouvèrent si près qu'elle pouvait voir dans le rétroviseur le rasage approximatif de l'un d'eux.

— La beauté n'est pas toujours simple, dit-elle. Regarde Paganini, par exemple.

— C'est de la musique.

— Tu sais ce que je veux dire.

Il ne se laissait pas aller à une conversation facile et agréable, et elle aimait sa manière d'examiner ce qu'elle avait dit au lieu de la laisser s'en tirer comme ça.

— Je l'ai vue sans son glamour, finit-il par lui dire. Peut-être que cela m'a empêché de discerner des choses plus subtiles. Quand nous sommes devenus amants, je l'ai fait parce que je la trouvais intéressante.

Il guettait sa réaction.

Encore ce matin elle lui aurait dit exactement ce qu'elle ressentait en l'entendant lui décrire une ancienne amante. Mais depuis lors, elle avait eu ce bref aperçu de lui, nu et à vif, même si elle avait fait de son mieux pour ne pas regarder. Nul ne devrait se retrouver complètement nu devant une autre personne. Mais elle avait remarqué quelque chose... d'inattendu. Elle savait qui elle était ; et elle savait qui il était. Non qu'elle ne s'estime pas ; elle avait conscience de sa valeur. Mais Charles était... une force de la nature.

Et il craignait qu'elle ne puisse peut-être jamais le voir réellement et l'aimer ; parce que, quand il se regardait dans le miroir, il ne voyait qu'un tueur. C'était la raison pour laquelle il resserrait le lien qui les unissait. Il l'aimait au-delà de toute raison, et n'imaginait pas qu'elle puisse l'aimer en retour. Il attendait qu'elle avise.

Elle se sentait terrifiée, comme si on lui avait donné un bibelot de verre délicat et de grande valeur, et que n'importe quel faux mouvement pouvait le briser. Elle avait l'impression

qu'on aurait dû le confier à des mains plus fortes, plus capables de prendre soin de lui. Même si elle l'avait immédiatement revendiqué face à Dana.

Comme Anna ne disait rien, il poursuivit.

— Elle m'a pris comme amant parce qu'elle a découvert que sa capacité à se faire désirer ne marchait pas sur moi, et qu'elle était curieuse de voir à quoi ressembleraient des rapports sexuels sans ensorceler son partenaire.

Anna renifla.

— Je suis certaine que l'emballage ne l'a pas trop ennuyée non plus.

Charles poussa un soupir.

— J'ai mal fait les choses, pas vrai ? Je te dois des excuses.

Elle lui jeta un coup d'œil.

— Je ne voulais pas le dissimuler dans le passé... mais je ne l'ai pas non plus empêchée de le faire aussi tôt. Ensuite... les mots ne sont pas toujours mon meilleur mode de communication. Laisse-moi mettre les choses au point : il n'y a rien eu entre nous hormis une admiration mutuelle, et c'était il y a un siècle, voire plus.

— C'est bon, lui répondit-elle. Je comprends.

*De l'humour, songea-t-elle, ça ira parfaitement. De l'humour pince-sans-rire.*

— Tu as eu beaucoup de temps pour collectionner d'anciennes maîtresses que je pourrais te reprocher.

Une main tiède se referma sur son genou, et une voix chaleureuse, sans paroles, s'enroula autour d'elle quand Charles déclara :

— J'ai apprécié aujourd'hui, quand tu m'as revendiqué devant elle. (Il hésita.) Je pense que ça m'a fait du mal que tu puisses parler d'elle sans être jalouse.

Elle retira la main droite du volant et la fit courir sur son bras.

— Tu devrais faire vérifier ton odorat, Geronimo. (S'il pouvait être honnête, elle le pouvait aussi.) Je n'aime pas t'entendre parler d'elle. J'ai eu envie de lui arracher le visage quand elle t'a embrassé. Et quand Frère Loup m'a poussée vers la sortie...

— Il ne l’a pas fait dans cette idée. (La main libre de Charles tapota l’encadrement de la portière.) Il n’est pas... pas capable de ruser, pas même pour rendre les choses plus faciles. Il est très direct.

Elle avait toujours les garçons dans la Ferrari sur les talons, et elle appuya sur le frein une fois en guise d’avertissement.

— Et bien, dit-elle. (*Direct.*) Je suppose que ça explique tout.

Mais cela ne la dérangeait plus. Ce n’était pas l’explication de Charles qui l’apaisait, c’était la manière dont elle avait senti que Frère Loup était *directement* en accord avec Charles et le plaisir qu’il retirait de la façon dont elle avait affronté Dana et l’avait revendiqué sur le bateau de la fae. Elle ne pouvait pas tout déchiffrer. Pas grand-chose de Charles pour le moment ; mais Frère Loup, semblait-il, était désireux de se montrer plus avenant.

— Vous avez bien plus en commun que le fait de partager le même corps, dit-elle.

Charles se mit à rire et glissa dans son siège.

— Je suppose que c’est le cas, pour le meilleur ou pour le pire, hein ? Il n’aime pas les faes, pas même Dana. Et il... nous sommes encore en train de nous adapter à ta présence. Nous protégeons notre meute, cela a toujours été notre rôle. En particulier les loups soumis qui en sont le cœur.

— Et il... vous me voyez comme un loup hypersoumis, dit-elle.

Elle était un Omega, pas du tout un soumis. Mais elle servait en quelque sorte la même cause dans la meute. Les loups dominants pouvaient... se détendre en sa présence parce qu’ils savaient qu’elle ne les défierait jamais. Non parce qu’elle ne le pouvait pas, mais parce qu’elle ne le *voulait pas*. Les Omegas ne se préoccupaient pas de la hiérarchie de la meute, ils ne se souciaient que de la meute.

— Tu es nôtre, dit-il sans équivoque, tout humour disparu. Tu es à Frère Loup et moi. C’est à nous de veiller sur toi. Dana peut être beaucoup de choses, mais elle n’est pas inoffensive. Tu nous distrayais ; et si nous t’avions parlé trop longtemps, elle l’aurait senti et s’en serait offensée. La plupart des faes sont facilement susceptibles, et Dana ne fait pas exception.

— Sa réaction devant le tableau que Bran lui a fait parvenir était étrange, dit Anna.

— Puissante, acquiesça Charles. Mais on n'aurait pas pu lui offrir un cadeau moindre que ceux que les autres lui apporteront durant cette conférence. Rester du bon côté d'un fae est un défi intéressant, et je laisse à mon père le soin de savoir exactement comment s'y prendre.

— Le Vermeer... Pourquoi l'a-t-elle copié au lieu de peindre quelque chose de personnel ?

— Ses propres peintures... sont pires. Tu te rappelles ces tableaux de clown triste ? Ou est-ce que tu es trop jeune ? Il y en avait partout à une époque. Des couleurs vives et aucune sensibilité. Vides.

Anna frissonna.

— Mon dentiste en avait plein son cabinet.

— C'est ça, dit Charles.

— Peut-être qu'elle devrait peindre des paysages, suggéra Anna. L'arrière-plan du Vermeer était très bien exécuté.

— Je le lui ai suggéré une fois, mais elle n'était pas intéressée. Elle veut peindre le genre de sujets qu'elle aime voir : des amants et des rêveurs.

— Est-ce que tu penses que la meute a une bonne assurance auto ? demanda Anna, en regardant de nouveau dans le rétroviseur.

Charles jeta un coup d'œil derrière eux et étrécit les yeux.

La Ferrari freina brusquement.

— Eh bien, dit Anna, c'est pratique de t'avoir sous la main.

— Merci.

Anna songeait à Dana tandis qu'elle se frayait un chemin dans la circulation, et elle était d'humeur plus charitable à son égard qu'elle l'avait été plus tôt.

À quoi cela ressemblerait-il d'aimer la musique comme elle l'aimait et de ne pas être capable de chanter ou de jouer ? Ou pire, de savoir mais de ne jamais pouvoir franchir la ligne qui sépare un recueil de notes, de tons et de rythmes, de la véritable musique ? Savoir qu'on passe à côté, mais ne pas avoir la moindre idée de comment passer de l'exactitude du métronome à la vraie beauté et à la puissance.

Elle avait connu quelques personnes comme ça à l'université. Certains avaient réussi la transition, d'autres, non.

À l'université du Northwestern, avant que son Changement la force à quitter la fac, elle s'était spécialisée en musique. Son premier instrument avait été le violoncelle.

Le premier violon du quartet dans lequel elle jouait à l'école maîtrisait une technique rigoureuse, et il était si doué qu'il faisait croire aux professeurs qu'il jouait de la musique. Un surdoué ordinaire.

Elle avait cru qu'il n'en avait pas conscience, jusqu'au soir où, après la représentation, ils étaient tous allés prendre un verre dans un bar du coin et avaient arrosé le concert dans la bière. Les autres dansaient, mais elle était restée à table avec lui, inquiète de la manière dont il tentait sérieusement d'assécher le bar, alors qu'il avait l'habitude de se proposer comme chauffeur et de s'en tenir au thé glacé ou au café.

— Anna, avait-il dit en fixant le regard sur le liquide ambré dans sa tasse comme s'il détenait la sagesse des siècles, je ne t'abuse pas, pas vrai ? Les autres... (Il avait fait un geste vague de la main pour désigner leurs camarades absents.) ils pensent que je suis tout ça. Mais toi, tu le sais bien, hein ?

— Je sais quoi ? avait-elle demandé.

Il s'était penché en avant, avec son odeur de bière et de cigarette.

— Tu sais que je suis un tricheur. Je peux sentir la bête en moi hurler pour sortir. Et si je la relâche, elle m'entraînera malgré moi vers la grandeur.

— Alors pourquoi ne pas la libérer ?

Elle n'était pas encore loup-garou. Le monde était un lieu plus doux, les monstres étaient bien cachés dans leurs placards, et elle était brave dans son ignorance.

Il avait le regard âgé et méfiant, il avait un peu de mal à articuler.

— Parce que tout le monde le verrait, lui avait-il dit.

— Verrait quoi ?

— Moi.

Pour bien créer, il faut exposer son âme, alors qu'on ferait mieux de garder certaines choses dans l'obscurité. Pendant un



moment, après avoir été Changée contre son gré, Anna n'avait pas du tout joué de musique... et pas seulement parce qu'elle avait dû vendre son violoncelle.

— Anna ?

Elle changea la position de ses mains sur le volant.

— Je pensais juste à Dana et à la raison pour laquelle elle ne peut pas peindre comme elle le souhaiterait. (Elle hésita.) Je me demande si c'est parce qu'elle n'a pas d'âme, comme le professent certaines églises. Ou si c'est parce qu'elle a trop peur de montrer ce qu'il y a en elle.

\* \* \*

Il avait choisi l'hôtel parce qu'il voulait qu'Anna soit confortablement installée. Il y avait des endroits plus chics à Seattle, des bijoux étincelants d'acier et de verre.

Il pouvait se le permettre.

Dans certaines villes, la société du Marrok en possédait même quelques-uns, et ils avaient fait des investissements considérables dans quelques autres. Mais il se souvenait à quel point sa maison l'avait intimidée à peine quelques semaines auparavant, alors qu'elle n'était ni extravagante ni particulièrement grande, aussi avait-il pensé qu'elle serait plus à son aise dans cet hôtel, qui de toute façon était celui qu'il préférait.

Parfois cela l'embarrassait. Son besoin de lui montrer les choses qui lui étaient précieuses en espérant qu'elle les aimerait, elle aussi. Il était trop vieux pour se faire plaisir ainsi : faire le fier dans l'avion, l'emmener dans cet hôtel. À l'occasion, il faudrait qu'il lui parle du portefeuille d'investissement qu'il avait commencé à lui constituer. Mais il était un vieux chasseur et il avait mieux à faire qu'effrayer sa proie. Il attendrait qu'elle soit plus à l'aise avec lui, avec la meute... avec tout.

Anna s'arrêta au bord du trottoir et il put sentir son angoisse quand l'employé du parking vint lui prendre les clés. Elle s'entoura de ses bras tandis que Charles donnait leur nom et tendait un pourboire au jeune homme pour le remercier de n'avoir pas eu l'air choqué par la Toyota cabossée.

Il prit leurs bagages et, voyant qu'Anna regardait toujours ses pieds, il refusa qu'on les aide. Elle se sentirait mieux sans personne pour les servir.

Peut-être aurait-il dû l'emmener dans un endroit plus impersonnel ? Un endroit où l'on gare sa voiture soi-même et où personne ne demande si vous avez besoin d'aide ? Peut-être était-elle toujours en colère après la tentative de Dana de la rendre jalouse. Ou peut-être était-elle inquiète à propos de Frère Loup.

Frère Loup n'avait jamais parlé de cette manière à personne d'autre que lui. Pas même à père. Peut-être que cela la bouleversait. Ou peut-être était-ce la manière dont Frère Loup les avait ouverts à elle devant la maison de la fae. Avait-elle vu quelque chose qui la dégoûtait ? L'effrayait ? Peut-être que la distance qu'elle avait établie entre eux quand ils avaient quitté la maison de Dana n'avait absolument rien à voir avec la jalousie.

Il n'avait pas l'habitude des montagnes russes émotionnelles auxquelles il était confronté depuis qu'il l'avait rencontrée. C'était une bonne chose qu'elle soit un Omega capable d'apaiser tout le monde autour d'elle, et non une dominante. Frère Loup était pour ainsi dire énervé ; et il ne se contrôlait complètement que lorsqu'elle le touchait ou qu'elle était heureuse.

Il fallait qu'ils parlent, mais pas en public.

L'hôtel était ancien : de la brique au lieu d'acier, et onze étages au lieu de trente. Mais c'était un hôtel haut de gamme d'antan, décoré avec une fantaisie qui lui plaisait, une envie de ravir les yeux plutôt que d'impressionner, le tout dans un style Art déco aux influences méditerranéennes. Quand ils entrèrent dans le hall, Anna – qui était toujours silencieuse – s'arrêta sur le seuil. Elle leva les yeux, et regarda l'arbre de Noël orné d'énormes nœuds en tissu rouge bordeaux, violet foncé et argent à la place des boules, surmonté d'un nœud or et vert foncé encore plus énorme.

Anna lui sourit et lui prit le bras. Il sut qu'il avait fait le bon choix. Elle adorait l'endroit. Frère Loup savoura la satisfaction d'avoir fait plaisir à leur compagne.

Leur chambre était au sixième étage, ce que Frère Loup désapprouvait. Il aurait préféré pouvoir utiliser la fenêtre comme sortie de secours plutôt qu'un itinéraire risqué. Mais Charles avait choisi une chambre plus difficile à atteindre pour des visiteurs inattendus, et le loup lui avait concédé ce point.

La porte de l'ascenseur s'ouvrit. Devant eux, il y avait un miroir qui faisait paraître le palier plus grand et mieux éclairé... et un poisson rouge dans un aquarium transparent sur une petite table.

— Un poisson rouge ? demanda-t-elle.

— Ce sont des créatures coriaces, répondit-il.

Elle éclata de rire.

— Je ne te contredirai pas. J'ai connu quelqu'un qui avait sauvé un poisson rouge d'une fraternité d'étudiants, où il vivait dans un aquarium de bière. Mais pourquoi un poisson rouge dans un hôtel ?

Il haussa les épaules.

— Je n'ai jamais posé la question à quiconque. Mais si tu viens tout seul, ils mettent un poisson rouge dans la chambre pour te tenir compagnie.

Il ne lui dit pas que c'était la première fois qu'il venait ici sans qu'il y ait de poisson rouge dans sa chambre.

Il avait été seul longtemps, malgré la meute, malgré les maîtresses qu'il avait eues et qui avaient voulu de lui. Il devait être seul parce qu'il était, comme l'avait dit Dana, le bras armé de son père. Il devait être seul ; il était plus facile de tuer des connaissances que des amis.

Et désormais il ne l'était plus. Il adorait ça, s'en délectait, même s'il était parfois à moitié convaincu que le lien entre eux causerait sa mort. Au nom d'Anna, il pourrait détruire le monde.

On n'en arriverait probablement pas là.

Il ouvrit la chambre et attendit sur le seuil qu'elle explore son nouveau territoire.

Elle s'y promena, toucha la table et le canapé dans le salon puis tira doucement un pompon sur les rideaux en tapisserie qui séparaient la chambre du reste de la suite.

— On se croirait dans *Lawrence d'Arabie*, dit Anna. Il y a même du papier peint à rayures pour ressembler à l'intérieur d'une tente et la séparation en tissu. Génial. (Elle s'assit sur le lit et poussa un gémissement.) Je pourrais m'y habituer.

Puis elle tourna son regard marron foncé vers lui et dit :

— Je crois que nous devons parler.

Le fait qu'il soit d'accord avec elle n'empêcha pas pour autant son estomac de se nouer. Parler n'était pas sa spécialité.

Elle se redressa rapidement et s'assit jambes croisées à l'extrémité du lit, puis tapota le matelas à côté d'elle.

— Je ne te mordrai pas, dit-elle.

— Ah bon ?

Anna lui sourit, et brusquement tout allait bien dans son univers. Oui, il l'avait dans la peau.

— Ou, du moins, si je le fais, je m'assurerai que tu aimes ça.

Charles laissa leurs bagages devant la salle de bains, ce qui bloquait l'accès à la porte d'entrée, et Frère Loup n'objecta même pas devant cet obstacle entre eux et la sortie. Sa chaleur l'attirait comme le feu en plein hiver, et ni lui ni son frère de chair ne pouvaient s'enfuir. Et l'un comme l'autre s'en fichaient.

Il ôta sa veste en cuir et la laissa tomber par terre. Puis il s'assit sur le lit et retira ses bottes. Il entendit les baskets qu'elle portait toucher le sol tandis qu'il s'étendait sur le lit à côté d'elle sans la regarder. *Parler. Elle a dit « parler »*. Et il y arriverait bien mieux en regardant le mur.

Il attendit qu'elle commence. S'il entreprenait de lui poser les questions qui le taraudaient, Anna ne lui demanderait peut-être pas ce qu'elle avait besoin de savoir. C'était une chose qu'il avait apprise longtemps auparavant auprès de loups moins dominants.

Au bout d'un moment elle s'effondra sur le lit à côté de lui. Il ferma les yeux et se laissa submerger par son odeur.

— Est-ce que cette histoire de lien est aussi étrange pour toi que ça l'est pour moi ? demanda-t-elle d'une petite voix. Parfois ça m'opprime et j'ai envie que le lien disparaisse, même si, quand tu te fermes, c'est douloureux. Et quand le lien est moins fort, la sensation d'intimité que me procure le fait de savoir ce que tu ressens me manque.

— Oui, concéda Charles. Je n'ai pas l'habitude de partager mes sentiments avec quelqu'un d'autre que Frère Loup.

Elle était sa compagne, songea-t-il. Elle avait vécu une période difficile, et elle avait besoin de tout ce qu'il pourrait lui donner. Alors il utilisa les mots auxquels il ne se fiait pas lui-même pour lui dire ce qu'il pouvait.

— Je me fiche de ce que Frère Loup peut penser de moi. Toi... je ne m'en fiche pas. C'est... difficile.

Elle se déplaça jusqu'à ce que son souffle effleure sa nuque. Très doucement, elle demanda :

— Est-ce que tu as déjà souhaité que ce ne soit jamais arrivé ?

À ces mots, il s'assit et se tourna vers elle, puis étudia son visage pour trouver un indice sur la manière dont elle entendait cette question. Son geste brusque l'avait fait sursauter, et si le lit n'avait pas été aussi grand, elle serait tombée, dans sa tentative pour lui échapper.

Il ferma les yeux et se contrôla. Il n'y avait pas d'ennemi à abattre.

— Jamais, lui dit-il avec une profonde sincérité qu'il espérait qu'elle entendrait. Je ne le regretterai *jamais*. Si tu avais pu voir ma vie avant que tu y apparaisses, tu ne poserais pas la question.

Il sentit sa chaleur et l'odeur de sa proximité avant qu'elle l'ait touché.

— Je te cause beaucoup de problèmes. Je t'en causerai probablement encore plus, avant que nous en ayons fini.

Charles ouvrit les yeux, se laissa couler dans son odeur, dans sa présence, et embrassa une tache de rousseur qui ornait la joue d'Anna. Puis il embrassa celle sur l'aile du nez et une autre juste au-dessus de sa lèvre.

— Pendant longtemps, mon frère Samuel m'a répété que j'avais besoin de quelque chose pour me secouer.

Elle l'embrassa : un événement suffisamment rare pour qu'il se tienne parfaitement immobile et le savoure comme la preuve de confiance qu'il était. Elle avait été torturée par des monstres, et parfois ils avaient encore de l'influence sur elle.

Anna s'écarta.

— Si ça continue, il n'y aura pas de conversation.

*Tant mieux*, songea-t-il. Mais il savait qu'elle avait besoin de discuter de certaines choses, aussi il se rallongea et posa la tête sur ses mains, alors qu'il y avait au moins trois couches d'oreillers sur le lit.

— Je continue à croire que nous le faisons mal, dit-elle. Que ce lien entre nous a beaucoup plus de sens que nous ne lui en accordons.

— Il n'y a rien de *mal* entre nous, lui dit-il.

Elle laissa échapper un soupir de frustration, aussi supposait-il que ce n'était pas la réponse qu'elle cherchait. Charles essaya de nouveau.

— Nous avons le temps, mon amour. Tant que nous ferons attention à poser les pieds sur le chemin que nous voulons suivre, nous aurons du temps pour y arriver.

Il pouvait la sentir concentrer son attention sur lui.

— OK, finit-elle par dire. Je peux vivre comme ça. Est-ce que ça veut dire que je dois te prévenir quand je pense que tu marches dans la mauvaise direction ?

Il sourit.

— Tu pourrais t'en empêcher ?

— Il n'y a rien de mal entre nous. (Elle répétait ses mots d'un air plus satisfait.) Ça veut dire oui, pas vrai ?

Il la regarda de nouveau.

— Ça veut dire oui.

— Et est-ce que tu es aussi embrouillé que moi à ce sujet ?

Cela lui semblait important qu'ils soient sur un pied d'égalité. Mais il ne pouvait pas lui mentir.

— Non. Embrouillé d'une manière différente, selon moi. Et peut-être plus embrouillé. Tu n'as pas eu près de deux cents ans pour décider de qui tu es et qui tu n'es pas. Quand tout cela change...

Charles haussa les épaules.

Il n'avait pas l'habitude de toutes ces émotions. Il avait pris les sentiments et les désirs de sa moitié humaine, et les avait fourrés quelque part pour qu'ils n'interfèrent pas avec ce qu'il avait à faire. Et à présent ils étaient tous de retour, et il n'avait

pas d'outil pour s'en occuper ; et il n'était pas stupide au point de croire qu'ils se laisseraient écarter une nouvelle fois.

— Embrouillé différemment, dit-elle. Bon. C'est bon.

Elle tendit la main et lui toucha le bras, le caressant d'un doigt.

— Quand je t'ai touché aujourd'hui... c'était comme si tu avais deux âmes dans un seul corps. Est-ce que je suis comme ça ?

— Anna, lui dit-il. Tu es comme tu es. Frère Loup et moi... Tu sais que je suis né loup-garou et que je n'ai pas été Changé. Cela a créé des différences, je pense. Pour fonctionner, la plupart des loups-garous doivent rendre leur loup obéissant, voire complètement servile. Au bout d'un moment, l'esprit du loup est réduit à être une partie de l'esprit de l'homme. Une partie sans conscience et violente, pleine d'instincts et de désirs, mais sans pensée claire. (Il regarda sa main pâle sur la chemise en soie verte qu'il portait.) Je ne suis pas mon grand-père pour regarder dans le cœur des hommes. Je n'ai pas la certitude que ce que je t'ai dit soit la vérité. C'est seulement ce que j'ai vu et ressenti.

» Frère Loup et moi avons atteint un compromis différent. Dans les situations où je suis le meilleur, il me laisse tout contrôle, et je lui rends la politesse.

— Deux âmes, dit-elle.

— Non. (Il secoua la tête.) Une âme, un homme, deux esprits. Nous sommes un, Frère Loup et moi. Inséparables. S'il mourait, je mourrais aussi.

— Est-ce que j'ai estropié ma louve ?

Il roula sur le flanc, attiré plus près d'elle à cause de son inquiétude.

— Ce n'est pas une chose que tu doives pleurer. C'est simplement de l'instinct de survie. Mais si cela peut t'aider, je pense que toi et ta louve avez atteint un compromis différent ensemble. (Il sourit.) Je pense que c'est pour ça que Frère Loup t'a choisie au départ, avant que nous ayons eu plus qu'une occasion de nous dire bonjour. Nous nous équilibrons, tu sais. Toi avec moi, ta louve avec mon loup. Elle est timide à moins que tu sois menacée, mais elle est bien présente.

Anna referma la main sur son bras.

- OK. Je peux affronter ça mieux que les alternatives.
- As-tu encore besoin de mots entre nous ? demanda-t-il d'une voix qu'altérait le contact de sa peau.



## Chapitre 4

Avant qu'elle ait pu répondre, le portable de Charles se mit à sonner. Ce n'était pas la sonnerie de son père, et s'ils avaient été à la maison, il aurait laissé le répondeur décrocher. Mais ce n'était pas la maison. Il était en mission, ce qui voulait dire répondre aux appels à des moments inopportuns. Il attrapa donc son manteau par terre et sortit le portable de la poche.

— Charles, dit-il.

On lui répondit par un flot de français méridional qui se déversa si vite qu'il comprit un mot sur quatre. Mais c'était suffisant.

— J'arrive, dit-il, avant de raccrocher alors que l'autre loup était toujours en train de parler. Tu as entendu ? demanda-t-il en enfilant ses bottes.

Anna mit les pieds dans ses chaussures.

— Je ne parle pas français.

— Les loups espagnols étaient en train de dîner dans le restaurant où Jean Chastel avait décidé d'emmener ses loups. C'est en train de dégénérer. Et comme plus on est de fous plus on rit, l'Alpha britannique est là-bas, lui aussi.

— Qui t'a appelé ?

— Michel, l'un des Alphas français, qui sera puni si Jean le découvre un jour. J'en déduis que notre informateur appelait des toilettes des hommes. On peut espérer qu'il aura pris les précautions nécessaires pour se protéger. (Il jeta son manteau sur ses épaules.) Seattle est une grande ville. Il est incroyable que trois factions de loups-garous aient atterri dans le même restaurant au même moment. Si je trouve celui qui a planifié ça, des têtes vont tomber.

— Si le restaurant est le *Bubba's Basement Barbecue*, c'est peut-être un accident, dit Anna en enfilant son propre manteau. Au moins cinq membres de la meute, y compris ton père et Asil, m'ont dit de faire en sorte que tu m'y emmènes. Apparemment,

l'endroit est célèbre pour ses entrecôtes absolument délicieuses. Asil m'a dit qu'il n'y était jamais allé, mais que sa réputation était suffisamment bonne pour qu'elle se répande auprès des meutes d'Europe.

Charles la regarda d'un air pensif.

— Les gens te parlent, dit-il. Ça pourrait être utile.

\* \* \*

Apparemment, ils allaient courir jusqu'au restaurant. Anna était contente d'avoir mis ses baskets quand ils dévalèrent la colline mouillée et escarpée.

Charles avait beau être agile comme un chat, il glissait et patinait sous la pluie. Ses bottes de cow-boy avaient une semelle lisse mais, selon elle, cela ne le ralentissait pas beaucoup. Ils couraient en silence, mais elle pouvait sentir qu'ils attiraient l'attention sur eux. En ville, les gens remarquent quand vous courez, parce que cela fait de vous un prédateur ou une proie.

Elle s'en soucia pendant un moment, mais elle devait laisser la prise en compte du risque à Charles. Elle ne connaissait pas les loups impliqués, et ignorait à quelle distance du restaurant ils se trouvaient exactement. Il maintenait leur vitesse à des limites humaines respectables, donc il prenait un peu en considération l'attention qu'ils suscitaient.

Elle aimait courir avec lui. Sans lui, elle avait toujours peur d'être la proie de quelqu'un. Elle ne pouvait pas imaginer que cela arrive à Charles.

Après quelques pâtés de maisons, il ralentit jusqu'à marcher rapidement, et ils tournèrent dans une rue surélevée parallèle au Puget Sound. Comme le lac Michigan à Chicago, d'où elle était originaire, l'eau avait une présence, un poids, qu'elle aurait sentis même si elle n'avait pas pu l'apercevoir çà et là entre les bâtiments et les rues.

Une enseigne lumineuse rouge, qui proclamait que le *Bubba's Basement* était le meilleur barbecue de Seattle, pointait sa flèche sur une grande volée de marches qui descendaient vers le sous-sol d'un bâtiment qui aurait pu abriter une banque ou des bureaux : il avait un air chic et neutre.

Charles poussa un battant de la double porte d'entrée, ce qui libéra une odeur entêtante où se mêlaient bœuf, sauce barbecue et café. Le restaurant était faiblement éclairé et, quand Anna jeta un rapide coup d'œil, presque plein. Une chape de plomb recouvrait la pièce, comme le poids d'un orage, tellement lourde qu'Anna se demanda si les humains pouvaient la sentir.

Charles inspira et tourna à gauche, contourna un jardinet, passa une porte battante et arriva dans une salle installée à l'écart du reste du restaurant. Un panneau discret au-dessus de la porte indiquait qu'il était possible de réserver la salle pour des groupes importants à un prix raisonnable, et qu'elle pouvait accueillir jusqu'à soixante personnes. Quand Anna eut rejoint Charles de l'autre côté, elle remarqua que les loups n'étaient même pas une quinzaine, et que la salle n'aurait pas été assez vaste pour eux, même si elle avait été quatre fois plus grande.

Les loups Alpha ne se mêlent pas bien aux autres. Anna se demanda s'ils s'étaient tous rassemblés là intentionnellement, ou si un membre malavisé du personnel avait décidé de mettre tous les clients potentiellement problématiques à un seul endroit.

Quelqu'un s'était efforcé de dégager rapidement un espace pour se battre, car quelques tables étaient allongées sur le côté face au mur, et les chaises étaient pêle-mêle là où elles avaient atterri.

— Tu n'as même pas le courage d'un bâtard métissé, dit l'un des deux hommes qui se tenaient au centre de la pièce, d'un air froidement résolu.

Il avait un accent, mais il était tellement léger qu'elle ne put le reconnaître immédiatement.

Charles la regarda, puis regarda la porte par laquelle ils étaient arrivés. Anna comprit. C'était une affaire privée, et ils n'avaient pas besoin de visiteurs inattendus pour compliquer encore les problèmes. Elle ferma la porte et s'appuya dessus.

Cela lui offrait également une possibilité de retraite rapide : il y avait tellement de loups dominants... Même avec Charles, elle ne pouvait s'empêcher de penser à ce que les loups dominants de sa première meute lui avaient fait. Et son poulx grimpa en flèche. Pas paniqué. Pas encore. Mais pas à l'aise pour autant.

On se serait presque cru à la reconstitution d'une scène de *West Side Story* ou, avec des costumes et des accessoires légèrement différents, de *Règlement de comptes à OK Corral*. Quatre hommes se tenaient d'un côté de la pièce, six de l'autre. À quelques pas devant chaque groupe, un homme était prêt à se battre. Le niveau de testostérone était tellement élevé qu'Anna était stupéfaite que l'alarme incendie ne soit pas encore déclenchée.

Un treizième homme était resté assis dans le coin de la salle. Il avait le dos contre le mur et se nettoyait les mains avec une petite serviette humide. Il fut le premier à remarquer l'entrée de Charles, et inclina la tête en un salut désinvolte.

— Ah, dit-il avec un magnifique accent d'aristocrate britannique, je me demandais quand la cavalerie allait arriver. Ravi de te revoir, Charles. Au moins, les Russes ne sont pas là, hein ? Ni les Turcs.

Ils se figèrent tous un moment, le temps de comprendre qu'un nouveau joueur avait rejoint la partie.

— Tu sais voir la lumière quand il y a des nuages, dit un homme à la peau sombre dans le plus grand des groupes. C'est ce que j'ai toujours aimé chez toi, Arthur.

Son accent faisait de lui, et donc du groupe de loups avec lesquels il était, un Espagnol.

Ce qui voulait dire que l'homme qui jetait des insultes ne pouvait être que Jean Chastel, la Bête du Gévaudan.

Il n'était pas précisément beau, mais ses traits et son maintien dégageaient une impression de force qui aurait fait passer pour un chiot le premier Alpha d'Anna, Leo. Il était impressionnant, comme la plupart des Alphas qu'elle avait rencontrés ; il prenait plus de place dans la pièce qu'il n'aurait dû, comme s'il était plus lourd, à la fois sur le plan physique et métaphysique.

Il avait conscience de la présence de Charles, mais ses yeux pâles restaient fermement rivés sur son adversaire. Ni grand ni petit, Chastel était mince. Ses cheveux étaient plutôt longs et bruns et frôlaient ses épaules. Sa barbe était plus sombre que ses cheveux, et taillée de près. Mais les détails physiques

n'importaient pas autant que la force que lui conféraient son rang et sa nature.

Son adversaire n'avait pas la moindre chance contre lui, et l'Espagnol le savait. Anna pouvait le voir dans sa posture, dans la manière dont il ne croisait pas le regard du Français. Elle pouvait le sentir dans l'odeur de sa peur.

— *Sergio, mi amigo*, dit l'Espagnol à la peau sombre qui avait déjà parlé. Arrête. Le combat est fini. Charles est là.

Le combattant espagnol n'avait pas remarqué l'arrivée de Charles, et son regard surpris faillit le perdre. Jean Chastel avait tendu le bras et l'aurait saisi au cou, si Charles ne s'était déjà déplacé, comme s'il avait su ce que le loup français allait faire avant que celui-ci le sache lui-même.

Charles intercepta le coup et jeta Chastel, en utilisant la force de l'autre pour le propulser, sur ses propres gens. Un rapide coup d'œil aux loups espagnols les fit reculer d'un pas, puis son attention se concentra sur le premier loup.

— Idiots, gronda Charles. C'est un lieu public. Je ne vous laisserai pas troubler l'ordre alors que vous êtes invités sur le territoire de la meute de la Cité d'Émeraude.

— *Tu ne nous laisseras pas, chiot ?* murmura le Français qui s'était rapidement remis de l'impact imprévu avec ses loups. (Il tira sur les manches longues de sa chemise boutonnée, en un geste qui ressemblait plus à un tic qu'à autre chose.) J'avais entendu dire que le vieux loup nous avait envoyé son chiot pour nous en régaler, mais j'ai cru que c'était un simple vœu pieux.

Il y avait quelque chose de misérable dans la manière dont le reste du contingent français se tenait, ce qui apprit à Anna qu'aucun d'entre eux n'aimait ce que faisait leur chef, qu'ils le suivaient par peur. Cela ne les rendait pas moins dangereux, peut-être même plus. Sa louve les reconnaissait comme des Alphas, chacun d'entre eux, et tous étaient effrayés.

Sous toute l'agressivité et l'arrogance ambiantes, la peur était palpable dans la pièce : celle d'Anna, des Espagnols, et des loups français, tellement puissante que son odeur fit éternuer Anna, attirant sur elle une attention inopportune. Jean Chastel croisa son regard, et elle le soutint, malgré la violence qui en émanait.

*Voilà, songea-t-elle, ce monstre est pire que le troll sous le pont.*  
Il puait le mal.

— Ah, dit-il, d'un ton presque doux. Une autre histoire que je refusais de croire. Tu t'es donc trouvé un Omega, sang-mêlé. Jolie petite. Tellement douce et délicate. (Il se lécha les lèvres.) Je parie que c'est un morceau de choix.

— Tu ne le sauras jamais, Chastel, dit doucement Charles. Recule ou dégage.

— J'ai un troisième choix, murmura Chastel. Je pense que je pourrai peut-être opter pour celui-ci.

L'issue serait mauvaise quoi qu'il arrive, comprit Anna, la barre de la porte enfoncée dans le bas de son dos. Charles avait *peut-être* des alliés parmi les Espagnols, et peut-être même le loup britannique. Mais même ainsi, s'ils prenaient part à la bataille, cela donnerait à penser que Charles était faible. Elle était totalement convaincue que Charles pouvait lutter avec le loup français, mais même cela aurait des conséquences néfastes. C'était un lieu public, une bagarre impliquerait la police et il en résulterait une exposition d'un genre assez différent de ce que Bran souhaitait.

Peut-être qu'elle pouvait l'aider à désamorcer la situation. Elle travaillait avec Asil, un vieux loup de sa nouvelle meute, pour essayer de comprendre ses capacités et ce qu'elle pouvait en faire. Sa compagne défunte avait été un Omega comme elle, il savait donc comment fonctionnaient ses capacités, bien mieux que n'importe qui d'autre. Même Bran, le Marrok, n'en avait que de vagues idées. Avec l'aide d'Asil, elle avait réussi à faire quelques progrès intéressants.

Charles ne répondit rien à Chastel. Il resta juste debout, les bras le long du corps, son poids porté sur la pointe des pieds, tandis qu'il attendait que Chastel prenne une décision.

Seul Charles lui permettait de mettre sa peur de côté. Charles, sa louve, et la porte.

Elle imagina un endroit dans sa tête, au cœur de la forêt, où la neige tombait doucement et où sa respiration gelait au contact de l'air. C'était calme et abrité. Paisible. Un ruisseau plein de truites grasses s'écoulait sous une mince couche de

glace embuée. En esprit, ses yeux suivirent une truite qui glissait, ombre argentée, dans l'eau rapide.

Quand la scène fut claire et parfaite dans sa tête, elle fit sortir cette sensation.

Son pouvoir atteignit le loup britannique en premier ; elle le vit dans ses épaules qui se détendirent. Il comprit ce qu'elle faisait, leva un sourcil dans sa direction, puis prit sa tasse de café – ou peut-être de thé : les Anglais ne buvaient-ils pas tous du thé ? – et en prit une gorgée. Quelques Espagnols commencèrent à respirer plus lentement, et la tension baissa d'un cran.

Charles se retourna ; ses yeux étaient d'un or pur et étincelant. Et il grogna. Contre elle.

Ce qui laissa Anna seule dans une pièce pleine de loups dominants et de violence. Leurs odeurs étaient si familières que son corps ressentit soudain des douleurs fantômes, et qu'elle eut du mal à respirer.

Elle s'enfuit par la porte qu'elle avait maintenue fermée, s'enfuit avant que sa terreur aveugle devienne l'étincelle qui causerait une orgie de violence. C'était déjà arrivé aussi, mais jamais dans un lieu aussi public.

Le Français lança quelque chose de grossier tandis que la porte se rabattait derrière elle, mais elle n'y prêta pas attention. La panique, brute et laide, l'empêchait de respirer, tandis que ses anciennes habitudes essayaient de submerger sa raison.

Elle devait trouver quelque chose d'autre sur quoi se concentrer. Elle regarda autour d'elle.

Les clients de la salle principale étaient toujours d'un calme peu naturel, et ils étaient un peu moins nombreux que lorsque Charles et Anna étaient arrivés dans le restaurant. La plupart avaient les yeux baissés, une réaction involontaire à la présence d'autant d'Alphas, songea-t-elle. Les humains pouvaient le sentir même si, avec un peu chance, ils ignoraient ce qui les mettait si mal à l'aise.

Bien qu'ils se trouvent dans l'autre pièce, leur présence était pesante au même titre que celle du Puget Sound. Tant que Charles avait été à ses côtés, elle avait pu y faire face, mais à

présent cela la dévorait. Le battement de son cœur résonnait dans ses oreilles.

Mais les loups étaient de l'autre côté de la porte, et Charles ne les laisserait pas la toucher.

Elle s'arrêta devant la porte de sortie.

Elle pouvait rentrer à leur hôtel et attendre. Cette nuit, la ville ne recelait aucun danger pour elle : tous les méchants étaient ici. Mais cela aurait été lâche. Et Charles comprendrait mal.

Loin du drame et de sa première impulsion de fuir l'attaque, elle comprit la raison pour laquelle il avait grogné contre elle : il devait l'arrêter. Il ne pouvait se permettre de la laisser calmer Frère Loup.

Charles avait beau être naturellement plus dominant, il était le seul loup dans la pièce à ne pas être l'Alpha d'une meute. Elle savait que des loups moins dominants venaient à la conférence, mais aucun d'eux n'était là.

Un si grand nombre d'Alphas mettait Charles en mauvaise posture. Il fallait qu'ils le craignent, il fallait qu'ils sachent qu'il les tuerait s'ils l'y obligeaient ; ou bien ils sentiraient sa faiblesse et l'attaqueraient tous ensemble, comme une meute de loups qui met à bas un caribou. Elle était en train de l'affaiblir.

Il y avait un piano abîmé sur une petite estrade dans un coin de la salle, qui l'attirait comme une oasis en plein désert. Elle pouvait attendre là si elle trouvait un moyen de penser à autre chose qu'à ses vieux souvenirs de douleur et d'humiliation. Anna fit signe à une serveuse qui passait.

— Est-ce que je peux jouer ?

La serveuse, qui avait l'air un peu stressée, s'arrêta et haussa les épaules.

— Aucun problème, mais si vous jouez mal, le chef sortira peut-être pour vous demander d'arrêter. Il est très exigeant. Ou alors, la foule va vous huer. C'est un peu la tradition.

— Merci.

La serveuse regarda la salle.

— Jouez quelque chose de joyeux si vous le pouvez. Il faut que quelqu'un égaie un peu cet endroit.



C'était un ancien piano droit qui était vieux depuis bien longtemps. Quelqu'un l'avait peint en noir, mais la peinture avait viré au gris terne ; il était éraflé aux coins et parsemé d'initiales gravées. La plupart des touches blanches avaient le bord cassé, et le mi le plus aigu était plus haut de trois millimètres.

Quelque chose de joyeux.

Elle joua le générique d'une série télé. Le piano sonnait bien mieux que son apparence le laissait présager, et il était presque parfaitement accordé. Elle poursuivit avec *Maple Leaf Rag*, l'un des deux morceaux de ragtime que tout étudiant en deuxième année de piano apprenait. Ce n'était pas son instrument de prédilection mais, après six ans de leçons, elle s'en sortait assez bien.

Le sentiment d'entrain et les lignes musicales plutôt simples du morceau donnaient envie de jouer trop vite. « Le ragtime n'est pas rapide », ne cessait de répéter l'un de ses professeurs. Elle disciplina ses doigts pour qu'ils gardent un rythme régulier. Le fait qu'elle n'ait pas pratiqué depuis longtemps l'y aida.

\* \* \*

Charles regarda Anna sortir et sut qu'il venait de renvoyer leur relation à ses débuts. Mais s'il ne l'avait pas arrêtée, cela aurait été désastreux. Il ne pouvait pas se permettre de se laisser distraire. Ni par son Omega, ni par la possibilité réelle d'avoir détruit quelque chose entre eux.

La plupart des compagnes auraient été fâchées par une remontrance publique. Mais la plupart des compagnes n'avaient pas été brutalisées dans l'intention de les briser. Anna n'avait pas été brisée, pas vraiment.

Mais il ne pouvait pas prendre le risque qu'elle apaise Frère Loup avant d'avoir affecté aussi la Bête. L'agressivité de Frère Loup, sa volonté de tuer, était la seule arme qu'il possédait pour contrôler la situation.

Écœuré par Chastel, alors qu'il était en sa présence depuis moins d'un quart d'heure, Charles invita Frère Loup, qui ne s'embarrasserait pas de l'avenir, à tenir le rôle principal. Les

négociations, en ce qui le concernait, étaient terminées, s'étaient terminées au moment où il avait dû grogner contre Anna. Ou peut-être quand Chastel l'avait traitée de joli morceau, comme si elle n'était rien.

— Je te déconseille de parler de ma compagne, dit-il d'une voix très douce.

Frère Loup se fichait complètement de la politique. Chastel l'avait forcé à blesser Anna, et cela ne lui poserait pas le moindre problème de le tuer ici et maintenant.

Chastel retroussa la lèvre supérieure, mais il ne put dire quoi que ce soit, pas face à Frère Loup. Ils se tinrent là, les yeux dans les yeux le temps de compter jusqu'à quatre. Puis Chastel baissa le regard, attrapa son manteau, et sortit en coup de vent de la pièce.

Charles le suivit, dans l'intention de pister la Bête et de s'assurer qu'il ne lui viendrait pas à l'esprit de se lancer à la poursuite d'Anna. Il fit deux pas dans la salle principale avant de s'arrêter, remarquant vaguement que Chastel quittait le bâtiment, parce qu'Anna n'était finalement pas partie.

Il avait cru qu'elle serait à mi-chemin de l'hôtel à cette heure-ci. Au lieu de cela, elle était assise sur un petit tabouret de bar branlant et jouait de cet infâme piano abîmé, tournant le dos à Charles et au reste des gens qui se trouvaient dans la salle. Le morceau qu'elle jouait n'était pas compliqué, mais c'était une chanson joyeuse. Familière. Il fronça les sourcils mais ne réussit pas à l'identifier au-delà de l'idée qu'il s'agissait d'une chanson pour enfants.

Automatiquement il parcourut la salle du regard, à la recherche de menaces potentielles, et n'en trouva pas. Les personnes présentes étaient toutes humaines ; et tandis qu'il observait, il les sentait se détendre sous l'effet de la musique. Quelqu'un rit et quelqu'un d'autre commanda une nouvelle entrecôte.

Elle n'était pas partie. Et cela voulait dire qu'il pouvait nettoyer le bazar que Chastel avait laissé. Cela ne lui prendrait que quelques minutes, puis il pourrait revenir ici et la protéger de... Charles s'arrêta et prit une profonde inspiration. Frère Loup pensait qu'il pouvait réparer ça en la protégeant d'un

quelconque danger, mais il ne comprenait pas très bien les femmes. Qu'Anna soit toujours ici était un signe encourageant qui prouvait que Charles ne les comprenait pas aussi bien qu'il le pensait.

\* \* \*

Elle jeta un coup d'œil au public et vit que le calme inhabituel du restaurant s'était quelque peu dissipé. Elle n'avait pas non plus entendu de bruit soudain qui aurait signalé une bagarre et elle avait donc bon espoir que Charles ait la situation sous contrôle. Il fallait qu'elle trouve quelque chose de plus moderne pour la suite, quelque chose qui plaise à l'auditoire, essentiellement composé de personnes d'âge mûr, pour lequel elle jouait. Ce qui, au piano, se traduisait généralement par du Elton John ou du Billy Joel, deux pianistes qui savaient également chanter. Elle modifia les dernières notes de *Maple Leaf* pour passer à *The Downeaster Alexa*. Ce n'était pas vraiment « joyeux », mais c'était magnifique.

\* \* \*

Il ne fallut pas longtemps à Charles pour calmer les autres loups. Sans Chastel pour les pousser et les encourager, aucun n'avait d'intérêt à une bagarre publique.

Il commanda à manger pour tout le monde – la spécialité de la maison : entrecôte à volonté – et leur demanda de bien vouloir patienter quelques minutes, le temps de s'assurer que sa compagne allait bien. Les loups français étaient un peu agités, car ils savaient que Chastel remarquerait qu'ils s'étaient attardés sans lui, mais aucun ne souleva d'objection. Les Alphas savaient ce que veiller sur les siens signifiait.

Anna avait commencé un morceau mélodieux. Sans paroles. Il fallut à Charles quelques mesures pour reconnaître la chanson. Il était fan de Billy Joel, mais *The Downeaster Alexa* ne faisait pas partie de ses morceaux préférés. Elle lui rappelait trop toutes les personnes qu'il avait connues, et dont la vie avait été détruite par les changements qu'apportait le temps. La

chanson lui parlait comme l'auraient fait les noms des morts, et le faisait frissonner aux souvenirs qu'il valait mieux oublier, mais elle était magnifique.

Les mains d'Anna couraient gracieusement sur les touches abîmées et répandaient la musique et quelque chose de plus dans la salle. C'était subtil, mais il pouvait le voir aux conversations et à la manière dont le vieil homme penché sur son assiette se redressait lentement, les yeux brillants, et murmurait quelque chose au grand jeune homme assis à côté de lui. Ce dernier répondit à voix basse, et le vieux secoua la tête.

— Allez, va lui demander, dit-il, la voix toujours douce mais assez forte pour que Charles comprenne les mots par-dessus la musique. Je parie qu'une fille qui joue aussi bien du ragtime connaît quelques autres vieilles chansons.

— Elle est toute seule, papy. Je vais lui faire peur. Tante Molly...

— Non. Non. Molly ne le fera pas. Elle ne voudra pas que je me mette dans l'embarras ou que je me fatigue. Toi, tu vas le faire. Tout de suite.

Et le vieil homme frêle poussa pratiquement le grand jeune homme hors de son siège.

Charles sourit. Il avait raison. Les gens étaient si souvent dans le faux, en traitant leurs aînés comme des enfants, comme des gens que l'on devait dorloter et ignorer. Il le savait bien, et le vieil homme aussi. Les Aînés étaient plus proches du Créateur de Toute Chose et on devait s'incliner quand ils faisaient connaître leur volonté.

Il se tendit un peu quand le grand homme se fraya un chemin au travers des convives et s'approcha de sa chère Anna. Mais il n'y avait pas de menace dans le langage corporel de l'humain. Charles songea que cet homme avait passé beaucoup de temps à essayer d'avoir l'air... moins dangereux qu'un individu mesurant quinze centimètres de plus que la moyenne et se déplaçant avec une démarche martiale. Charles compatit, même s'il avait appris à tirer parti de l'effet qu'il avait sur les gens plutôt qu'à le dissimuler.

\* \* \*

Avant d'avoir complètement terminé, elle remarqua qu'un homme de haute taille se tenait d'un air piteux à côté du piano, les épaules courbées, en essayant d'avoir l'air le moins effrayant possible. Elle jugea qu'il n'y réussissait que modérément.

Il avait une cicatrice sur le menton et quelques-unes de plus sur les articulations, et il faisait, d'après elle, deux ou trois centimètres de plus que Charles. Si elle avait été encore humaine, elle se serait peut-être inquiétée, mais elle comprenait à la manière dont il se tenait qu'il ne représentait pas de menace pour elle. Les gens mentaient rarement avec leur corps.

À l'évidence, il attendait pour lui parler, et quand elle eut joué la dernière mesure de la chanson, elle s'arrêta. Pour une raison quelconque, elle n'était pas d'humeur à interpréter des chansons joyeuses, donc c'était probablement aussi bien.

Quelques personnes remarquèrent qu'elle avait fini et commencèrent à applaudir. Les autres cessèrent de manger et suivirent le mouvement, avant de recommencer leur repas.

— Excusez-moi, mademoiselle. Mon grand-père voudrait savoir si vous pourriez jouer *M. Bojangles* et si ça ne vous dérangerait pas qu'il chante avec vous.

— Aucun problème, dit-elle en lui souriant et en gardant les épaules détendues pour qu'il sache qu'elle n'avait pas peur de lui.

*M. Bojangles* avait eu de nombreux interprètes, mais l'homme âgé très mince, lourdement appuyé sur sa canne, qui se levait et s'approchait du piano ressemblait beaucoup, jusqu'à la couleur d'érable de sa peau sombre, aux dernières photos qu'Anna avait vues de Sammy Davis Junior, l'interprète de sa version préférée de la chanson.

Quand il parla, sa voix était bien plus puissante que son corps frêle.

— Je vais vous chanter quelque chose, dit-il au public, et tout le monde dans la salle leva le nez de son assiette. (Il avait ce genre de voix. Il marqua un temps d'arrêt, et l'exploita.) Il faudra me pardonner si je ne danse plus.

Elle attendit que les rires qu'il avait déclenchés se taisent avant de commencer.

D'ordinaire, quand elle jouait pour la première fois un morceau avec quelqu'un qu'elle ne connaissait pas, en particulier quand c'était un morceau familier, c'était une course effrénée pour faire coïncider sa version avec la perception que l'autre avait de la manière d'interpréter la chanson. Mais hormis le tout début, ce fut magique.

\* \* \*

Au début, Charles s'inquiéta un peu quand le vieil homme loupait le signal ; il s'inquiéta encore plus quand la mesure revint une deuxième puis une troisième fois ; et il ferma les yeux quand il commença à chanter complètement à contretemps.

Mais Anna contourna la difficulté en jouant bien plus astucieusement qu'elle ne l'avait fait jusqu'alors, et il comprit qu'elle était meilleure au piano qu'il l'avait cru en entendant les morceaux qu'elle avait choisis.

La voix du vieil homme était parfaite. Elle se mêla au piano abîmé et à la nature douce d'Anna pour offrir un de ces rares moments où l'interprétation et la musique fusionnent en quelque chose d'exceptionnel.

*M. Bojangles* était une chanson qui prenait son temps pour arriver à son but, en égrenant les images de la vie d'un vieil homme. L'alcoolisme, la prison, la mort d'un camarade bien-aimé... rien de tout cela n'avait vaincu *M. Bojangles* qui, même aux heures les plus sombres, avait toujours un rire et une danse pour un compagnon de cellule.

« *He jumped so high...*<sup>2</sup> ».

C'était la chanson d'un guerrier. Une chanson de triomphe.

Et à la fin, malgré son introduction, le vieil homme fit quelques mouvements de gymnastique. Ses mouvements étaient raides à cause de ses articulations et de ses muscles endoloris qui avaient perdu de leur puissance. Mais toujours gracieux, et pleins de joie.

« *He let go a laugh... He let go a laugh...*<sup>3</sup> ».

---

<sup>2</sup> « Il sauta si haut. » (NdT)

<sup>3</sup> « Il laissa échapper un rire. » (NdT)

Quand Anna finit avec une petite fioriture, le vieil homme fit la révérence, et elle aussi.

— Merci, lui dit-elle. C'était vraiment amusant.

Il prit la main d'Anna dans ses mains abîmées et la tapota.

— Merci, ma chère. Vous m'avez ramené au bon vieux temps. J'ai honte de dire à quel point c'est vieux. Vous avez rendu un homme heureux le jour de son anniversaire. J'espère que, quand vous aurez quatre-vingt-six ans, quelqu'un vous rendra heureuse le jour de votre anniversaire.

Et cela lui valut une seconde série d'applaudissements et de bis. Le vieil homme hocha la tête, parla un peu à Anna, et sourit quand elle acquiesça.

— Nous venons de découvrir que nous avons tous les deux le même amour des vieux classiques, dit-il. Sauf que pour moi ce ne sont pas des vieux classiques.

Et il commença à chanter *You're Nobody 'Til Somebody Loves You*, une chanson que Charles n'avait pas entendue depuis quarante ans, voire plus. Anna le rejoignit au piano après quelques mesures et laissa la voix experte du vieil homme la guider.

Quand ils eurent fini, la salle retentit d'applaudissements, et Charles attira l'attention d'une serveuse. Il lui tendit sa carte de crédit et lui dit qu'il aimerait payer le repas du vieil homme et de sa famille, en remerciement pour la musique. Elle sourit, prit sa carte et s'éloigna en courant.

Le vieil homme prit la main d'Anna et lui fit faire une autre révérence. Il lui baisa la main, puis laissa son petit-fils l'escorter jusqu'à sa table en triomphe. Sa famille l'entoura, aux petits soins et aimante comme il se devait, et il s'assit comme un roi et prit son dû.

Anna tira le couvercle protecteur sur les touches, puis leva les yeux et vit Charles. Elle hésita, et il eut mal au cœur de lui avoir fait peur. Mais elle leva le menton, les yeux toujours emplis par la musique, et se dirigea vers lui.

— Merci, lui dit-il avant qu'elle ait pu dire un mot.

Il ne savait pas vraiment si c'était pour avoir quitté la pièce quand il le lui avait demandé, pour être restée au restaurant au

lieu de l'abandonner, ou pour la musique qui lui avait rappelé que leurs problèmes n'affectaient pas que les loups-garous.

Cela affectait aussi les humains, avec lesquels ils partageaient le pays.

La serveuse, de retour avec sa carte, entendit ce qu'il disait.

— De ma part aussi, chérie, dit-elle à Anna. C'était assez lugubre ici quand vous avez commencé. Comme à un enterrement.

À Charles, elle dit :

— C'est réglé. Vous voulez rester anonyme, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit-il. Ce sera mieux ainsi, vous ne croyez pas ?

Elle lui sourit, puis sourit à Anna, avant de se dépêcher de reprendre son service.

— Je suis désolé, dit-il à Anna.

Elle lui lança un regard étrange et plein de sagesse.

— Pas de souci. Tout va bien ?

Il n'en était pas sûr. Pour l'essentiel, cela dépendait d'elle. Mais il savait que ce n'était pas ce qu'elle avait voulu dire. Elle le questionnait au sujet des loups dans la pièce voisine, donc il haussa les épaules.

— Dans l'ensemble, oui. Il a toujours été clair que Chastel poserait problème. Peut-être qu'en ayant dû reculer dès maintenant, il sera forcé de se tenir tranquille. Parfois, ça marche comme ça.

\* \* \*

La musique l'aidait. D'ordinaire, la musique l'aidait. Rendre les gens heureux l'aidait encore plus. Mais quand elle leva les yeux et vit Charles qui l'attendait avec un petit sourire, c'est ce qui l'aida le plus. Cela voulait dire que personne n'était mort, qu'elle n'avait pas trop perturbé ses affaires, et qu'il ne lui en voulait pas.

Il l'escorta jusqu'à l'autre salle, où les loups les attendaient. Chastel avait disparu. Anna n'avait pas remarqué son départ, et elle aurait dû, même en ayant le dos tourné à la porte d'entrée et en jouant du piano. Ne pas remarquer ce genre de chose était trop dangereux.



Les tables avaient été de nouveau déplacées pour former une seule longue table au centre de la pièce. Il y avait trois grandes assiettes de nourriture, l'un pleine, les deux autres presque vides.

Ils n'étaient pas soudain devenus copains. Les loups espagnols étaient d'un côté de la table, les français de l'autre. Le loup britannique avait pris place à un bout de la table et deux couverts n'avaient pas été utilisés à l'autre extrémité.

— C'aurait été une honte d'avoir fait le trajet jusqu'ici et de ne pas goûter leur nourriture, murmura Charles, une main légèrement posée sur son dos.

Elle ne pouvait pas voir son visage car il était juste derrière elle, mais elle vit l'impact de son regard quand la pièce remplie d'Alphas lui fit bien comprendre qu'ils le reconnaissaient comme étant le plus grand et le plus méchant loup en ce lieu.

La plupart d'entre eux semblaient s'en contenter. Les loups ne font pas d'histoires au sujet de ce qu'ils ne peuvent pas changer. La seule exception, songea-t-elle, était peut-être l'Alpha britannique. Quelque chose le mécontentait, à coup sûr. Mais il garda pourtant les yeux baissés tandis que Charles le regardait.

— Messieurs, ma compagne et épouse, Anna Latham Cornick, Omega de la meute d'Aspen Creek.

Charles posa la main sur son épaule.

— Mes excuses, *monsieur*<sup>\*4</sup>, dit l'un des Français. (Il avait l'un de ces accents doubles, français avec des tonalités anglaises.) Peut-être que nous pourrions nous présenter puis partir. Nous avons pris le temps de manger, et nous ne pouvons pas traîner beaucoup plus longtemps. Chastel n'est pas notre Marrok, pas comme Bran l'est pour les loups d'ici, mais il peut rendre nos vies extrêmement pénibles.

— Bien entendu.

D'un ton pressé, le Français présenta ses compatriotes qui inclinèrent la tête chacun leur tour.

— Et je suis Michel Girard.

---

<sup>4</sup> Tous les mots suivis d'un astérisque sont en français dans le texte original. (NdT)

— J'espère avoir l'occasion de vous parler plus tranquillement la prochaine fois, dit Anna.

— Moi aussi. (Il sourit mais sa lassitude se lisait dans son regard.) Demain, peut-être.

Et ils partirent.

— Anna, voici Arthur Madden, Maître des Îles : l'équivalent britannique du Marrok.

— Ravie de vous rencontrer, monsieur, dit-elle. Il n'était donc pas un Alpha, pensa-t-elle, ou pas *seulement* un Alpha.

— Enchanté, dit Arthur en se levant de son siège pour s'approcher d'elle et lui baiser la main. Je suis désolé de reconnaître, même si Chastel ne m'attend pas pour me punir, que nous sommes restés ici plus longtemps que je m'y attendais. Ma femme m'attend, et je dois rentrer. J'aimerais, néanmoins, vous proposer une invitation avant notre départ. J'ai une résidence dans le quartier de l'université, et ce serait un plaisir de vous avoir à dîner tous les deux demain.

Anna regarda Charles. Madden avait si clairement exclu les Espagnols qu'elle en ressentit de la gêne. Elle ne savait pas quoi dire pour ne pas aggraver la situation.

— Merci, dit Charles. Nous en parlerons et je vous tiendrai au courant.

Arthur sourit, et elle remarqua qu'il était bel homme. Elle n'y avait pas prêté attention jusque-là.

— Cela me suffit. (Arthur regarda les Espagnols.) Je ne me contrôle pas assez bien, messieurs, pour recevoir plus d'un dominant à la fois sur mon territoire. Je suis désolé.

— *De nada*, dit gracieusement l'homme à la peau sombre qui était le chef *de facto*. Nous comprenons, bien entendu.

Arthur prit congé. Toute la pièce devint silencieuse, à l'écoute, songea-t-elle. Quand la porte du restaurant dans l'autre pièce s'ouvrit et se referma, ce fut comme si le monde entier se détendait.

Sergio, le loup qui avait affronté Chastel, jeta un os dans son assiette.

— Quel crétin arrogant.

— Un crétin arrogant intelligent, dit Charles.

— Un crétin arrogant intelligent qui se fait des idées, rétorqua l'homme à la peau sombre. As-tu déjà décidé de la manière dont tu allais nous présenter ? Pourquoi pas du plus jeune au plus âgé ? (Il regarda Anna.) Charles nous connaît tous et probablement tous les Français, aussi. Il sait tout, votre compagnon.

C'était un défi, moins sérieux, mais non moins important, comprit Anna, que la bagarre qui avait presque éclaté entre Charles et Chastel. « *Est-ce que nous sommes importants pour vous ?* » était ce que sous-entendait l'Espagnol.

— Si j'y arrive, vous payez l'addition.

Charles était détendu comme elle l'avait rarement vu.

— Parfait.

— Sergio del Fino, dit Charles.

L'homme auquel il s'adressait se leva, posa la main sur son cœur et s'inclina.

Il vint à bout des autres sans faire de faux pas jusqu'aux deux derniers : l'homme à la peau sombre et un rouquin. Il fit une pause puis désigna l'homme le plus sombre d'un signe de tête.

— Hussan Ibn Hussan. (Puis l'autre homme.) Pedro Herrera. Hussan sourit.

— Faux. Je suis plus vieux que Pedro.

Le sourire de Pedro s'élargit.

— *Hijo*, je t'ai vu naître. J'ignorais que Charles le savait. Charles baissa la tête sans baisser les yeux.

— Asil l'a laissé échapper.

Hussan se frappa la cuisse.

— Je crois que je me suis fait avoir. Dis-moi que mon père ne t'a pas demandé de me jouer un tour.

Charles se contenta de sourire.

— Vous êtes le fils d'Asil ? demanda Anna.

Maintenant qu'elle y prêtait attention, sa couleur de peau était presque aussi sombre que celle de son mentor, et ils avaient le même nez.

— J'ai cet honneur, reconnut Hussan.

— Ibn Hussan ? Mon niveau d'arabe est nul, mais est-ce que tu ne devrais pas t'appeler Ibn Asil ? demanda Sergio.

— Hussan est le prénom de mon père. Mais il utilise Asil depuis longtemps, expliqua Hussan en haussant les épaules. Il est âgé. Il peut faire comme bon lui semble. (Il esquissa un sourire acide.) Et c'est ce qu'il fait d'ordinaire. Comment va mon père ? Il est toujours fâché que j'aie refusé de le tuer quand il me l'a demandé. Il ne répond ni à mes appels ni à mes lettres. J'ai donc cessé de l'appeler et de lui écrire.

— Il va bien, dit Anna. Mieux.

Charles sourit un peu.

— Il répondra sans doute à tes appels à présent.

Hussan inclina la tête.

— Il est arrivé quelque chose ?

— Oui. (Charles tira une chaise devant une place inoccupée et fit signe à Anna de s'asseoir.) Si nous ne commençons pas à manger, ces démons vont tout faire disparaître, et nous devons attendre le service suivant.

Anna s'assit, et il poussa sa chaise avant de prendre la sienne. Il avait beau avoir l'air détendu, il se comportait toujours de manière formelle. Peut-être parce qu'il y avait surtout des loups plus âgés, qui s'attendaient à ce que Charles la traite de cette manière. Elle n'était pas certaine d'aimer cela, mais elle était désireuse de coopérer. Pour l'essentiel. Elle utilisa les pincettes et mit deux portions d'entrecôte dans son assiette : elle n'avait pas mangé depuis longtemps.

— Asil ira bien, dit-elle. À moins qu'il embête trop Bran.

Elle leva rapidement les yeux et remarqua que Hussan la regardait fixement.

— C'est vous, dit-il. L'Omega. Vous l'avez sauvé. Elle secoua la tête.

— Demandez-le-lui.

— Il te dira que c'est elle, prédit Charles. Elle te dira que ce n'est pas elle. En tout cas, il devrait aller bien encore un siècle ou deux, aussi bien qu'il l'a jamais été.

\* \* \*

Ils rentrèrent à pied à leur hôtel. Il pleuvait toujours, mais l'eau n'avait jamais posé de problème à Anna, et Charles

semblait dans le même état d'esprit. Ils marchaient côte à côte, sans se toucher.

— Allons-nous accepter l'invitation à dîner d'Arthur Madden ? lui demanda-t-elle.

— Si tu veux. Angus nous a prévu quelques distractions pour la nuit suivante, mais demain nous sommes libres.

— Est-ce que cela posera un quelconque problème diplomatique si nous y allons ?

Il esquissa un geste plein d'impatience.

— Comme je ne cesse de le leur dire, ce ne sont pas des négociations. Nous avons accepté d'écouter leurs doléances, et je m'adresserai à eux. Mais mon père est catégorique. À la première occasion qu'il trouvera de nous présenter sous un jour favorable, nous nous révélerons au public. Ça ne change rien si certains sont offensés ou ont le sentiment que nous faisons du favoritisme. Nous ne cherchons pas à les courtiser.

Anna demeura silencieuse.

Il finit par poursuivre :

— Arthur peut être charmant et il est intéressant. (Il jeta un coup d'œil à son visage puis reporta son regard sur la rue.) Il dit à tout le monde qu'il est Arthur. Le roi Arthur enfin de retour.

— Quoi ?

— Il est sérieux. Il croit sincèrement qu'il est *cet* Arthur.

— Vraiment ?

— Vraiment. Avant son Changement, il était archéologue amateur. Sa famille n'est pas de sang royal, mais il est noble et était encore assez riche à l'époque pour ne pas avoir besoin de travailler. Cela voulait dire également qu'il n'avait pas besoin de la formation nécessaire pour se livrer à sa passion. Il affirme que, peu après son Changement, il a trouvé Excalibur lors d'une fouille et que, quand il l'a saisie, il a été possédé par l'esprit d'Arthur.

Il haussa les épaules.

— Après cela, il a commencé à prendre la tête de toutes les meutes en Grande-Bretagne. D'abord il a tué tous les Alphas, mais mélanger les meutes crée une autre sorte de problèmes. Alors il a modelé sa règle sur celle de mon père. (Il lui sourit.) Père est presque convaincu que c'est sa décision d'utiliser le

terme « Marrok » comme titre qui a poussé Arthur à se proclamer *le* roi Arthur. Après tout, sire Marrok n'était qu'un chevalier du roi Arthur.

— Alors ton père croit qu'il fait semblant ? Comment peut-il faire ça sans que personne sente le mensonge ?

— Mon père peut si bien mentir que personne à part Samuel ou moi ne peut le deviner, dit Charles.

Il la regarda. C'était la première fois qu'il la regardait dans les yeux depuis qu'ils avaient quitté le restaurant.

— Ne le dis à personne, c'est censé être un secret.

— Quel âge a Arthur ?

Charles sourit.

— Tu veux dire à notre époque ? Je pense qu'il a été Changé juste après la première guerre mondiale. Tu penses qu'il n'est pas assez vieux pour jouer les tours qu'un vieux *lobo* comme mon père peut se permettre ? Père dit que le secret est de se convaincre qu'on ne ment pas.

— Donc il lui suffit de croire à sa propre propagande le plus fort possible ?

— Il a probablement apporté Excalibur avec lui, dit Charles. En général, il la garde à proximité. Il te la montrera peut-être si tu le lui demandes.

— Vraiment ?

— Vraiment.

Elle cala la main sous son bras.

— Ça pourrait être drôle.

— Je l'appellerai, alors. (Ils marchèrent pendant encore un demi-pâté de maisons dans un silence amical.) Je t'ai effrayée, dit-il.

— Je t'ai presque fait tuer, répondit humblement Anna. Merci de m'avoir arrêtée avant que je fasse tout rater.

Il s'arrêta brusquement, ce qui la fit sursauter.

— Tu as compris.

— Pas sur le moment, reconnut-elle. J'ai commencé par réagir, ce qui était vraiment débile. Chaque fois que je crois pouvoir faire preuve de courage, je me retrouve à fuir.

Il recommença à marcher.

— Tu n'es pas lâche. Un lâche n'aurait jamais survécu à ce qui t'est arrivé. (Mais il le dit d'un air absent, comme s'il réfléchissait à autre chose.) Tu sais que je ne te ferais pas de mal.

La manière dont il le dit laissait penser qu'il n'y croyait pas vraiment. Elle resserra la prise sur son bras.

— Je sais. Mon instinct laisse parfois à désirer, mais je sais que tu ne me ferais jamais de mal.

Il la regarda, un long regard pensif.

Elle leva le menton.

— J'ai dit que je savais que tu ne me ferais pas de mal. (Puis elle dut le modifier, pour qu'il en ressente la vérité absolue.) Volontairement. (Ce n'était pas assez fort.) Et tout ce que tu fais, tu le fais volontairement. (Ce n'était pas encore ça.) Tu fais toujours attention à ce que tu fais. De moi.

— Stop. (Ses épaules tremblaient et ses yeux dansaient.) S'il te plaît. Je te crois. Mais dans une minute, tu vas réussir à te faire dire que tu ne me fais pas confiance.

Au bout de quelques pas, il ajouta :

— C'est une nuit magnifique.

Anna leva les yeux vers la pluie et les rues de la ville, qui bruissaient encore de circulation. Elle aimait la manière dont les lumières clignotaient sous l'orage. Les bruits de la ville lui étaient aussi familiers et bienvenus que la maison où elle était née. Cependant, elle ne croyait pas que Charles aurait trouvé le spectacle magnifique, en temps normal. Elle sourit à la nuit.

## Chapitre 5

— Nous nous inquiétons pour les innocents, déclara le loup russe du haut du podium.

Ostensiblement, il parlait à la foule, mais ses mots étaient destinés à Charles. Il parlait anglais, ce qui était une bonne chose car les notions de russe de Charles n'étaient pas fiables sur les sujets sérieux, et il était distrait par Anna, assise immobile à côté de lui.

— Nous sommes forts, dit le Russe, et *nous* pouvons nous protéger. Mais nous avons des compagnes humaines, des familles humaines. Elles souffriront, et nous ne pouvons pas le tolérer.

Le bâtiment dans lequel ils se trouvaient avait quelque chose d'incongru : un auditorium élégant orné de chêne, tendu de tissu dans les tons gris-brun, raffiné et coûteux. Un endroit où Angus chassait et capturait les directeurs des grandes sociétés en leur montrant le pouvoir que sa technologie pouvait leur offrir. Les hommes et les femmes qui remplissaient les sièges ce matin étaient des prédateurs d'un genre différent. Ils avaient beau être sur leur trente et un, les occupants actuels de ces beaux fauteuils faisaient ressembler, en comparaison, les P.-D.G. à des chiots.

— Si vous ne pouvez pas protéger les vôtres, vous méritez de les perdre, commenta Chastel du fond de l'auditorium.

Il ne parlait pas fort, mais dans une pièce conçue pour l'acoustique et peuplée de loups-garous à l'ouïe fine, ce n'était pas nécessaire.

Charles attendit. Le loup russe, dont c'était le tour de parler, le regarda pour qu'il fasse respecter la discipline. Mais ce n'était pas le travail de Charles. Pas cette fois-ci. Frère Loup était sûr que ce serait très bientôt leur tour. Alors ils mettraient Chastel au pas, et le sang coulerait. Mais ici, dans cette pièce, c'était le travail de quelqu'un d'autre.



La matinée du premier jour de réunion convenait parfaitement pour une démonstration.

— Jean Chastel, dit Dana. Vous ne parlerez plus dans cette pièce avant que ce soit votre tour.

Charles fut probablement le seul de l'auditorium à ne pas être surpris quand le loup français sourit d'un air méprisant et ouvrit la bouche pour rétorquer quelque chose à la fae, mais se trouva incapable de le faire. Sur le territoire de Chastel, avec sa meute pour le soutenir, elle n'aurait pas pu l'ensorceler aussi facilement. Mais c'était son territoire à elle – une des raisons pour lesquelles le Marrok avait décidé de tenir ces réunions à Seattle – et Chastel n'avait que son groupe d'Alphas malheureux, qui ne partageaient pas le pouvoir avec lui, et peu importait à quel point il les intimidait, car il ne les laisserait jamais s'approcher autant de lui. Chastel n'était pas le Marrok.

Il aurait pu l'être, et c'était là une pensée effrayante. Il y avait eu en Europe un dirigeant équivalent du père de Charles à une époque.

Après la peste noire... il n'était pas assez âgé pour l'avoir vécu, mais père et le frère de Charles, si. Cela avait été horrible. Déshumanisant. En particulier pour ceux qui n'étaient plus vraiment humains. Tant de morts, tant de pertes. Quelqu'un avait vu le présage, savait que l'humanité se remettrait, et était parti à la recherche des monstres qui s'étaient nourris des agonisants. C'est ainsi qu'avait été créé le premier Marrok. On ne l'avait pas appelé le Marrok – c'était la décision de père dans le Nouveau Monde – mais c'est ce qu'il avait été. Il avait été fait Alpha de tous les Alphas et, par ce pouvoir, il pouvait dominer tous les autres. Du moins, il aurait dû.

Chastel l'avait tué, comme tous ceux qui, après lui, avaient essayé d'endosser ce rôle. Chastel aurait pu le prendre pour lui, mais il n'en voulait pas. Il n'en voulait pas les responsabilités. Il voulait juste la liberté de tuer et de continuer à tuer à son gré.

Arthur Madden, Maître des Îles, était le plus proche équivalent du Marrok que Chastel ait autorisé en Europe, en grande partie parce que Chastel ne considérait pas les îles britanniques comme une menace pour lui.

Malgré cela, Chastel commettait ses meurtres plus discrètement qu'à l'époque où il avait été Changé. Et cela, songea Charles, parce qu'il y avait une personne sur cette planète que la Bête redoutait. Et son père l'avait prévenu qu'il ne voulait plus entendre parler de monstres dévastateurs en France. C'était il y avait deux siècles.

En y repensant, Charles n'aurait pas été surpris de découvrir que Chastel se fichait que le Marrok rende publique l'existence des loups-garous. Il avait été près de le faire lui-même sans s'en inquiéter quelques siècles auparavant. Chastel n'avait probablement accepté de participer à ce sommet que pour avoir une occasion de se débarrasser du Marrok, ce qu'il n'obtiendrait pas.

Au moins, il se tiendrait tranquille pour le moment.

Charles tourna la tête vers Dana et acquiesça en signe de remerciement. Elle avait l'air plus mal fagotée que d'habitude, ce jour-là. Elle s'était ajoutée dix kilos sur les hanches, avait perdu quinze centimètres de hauteur, et portait un tailleur coûteux mais terne, et des chaussures de maîtresse d'école. Il se demanda si elle avait fait cela pour voir si elle pouvait amener un loup à la défier ou si, comme l'avait dit Anna, son autre apparence était trop remarquable, trop belle.

— Bien visé, Tex, murmura la sorcière de la meute de la Cité d'Émeraude d'une voix qui, malgré toute sa douceur, portait dans la foule.

Elle et son compagnon étaient installés juste derrière la petite table à laquelle Charles et Anna étaient assis : des gardes d'honneur.

La sorcière était une petite chose, la compagne de l'un des meilleurs loups d'Angus, un homme calme au visage couvert de cicatrices, du nom de Tom Franklin, qui était presque aussi mécontent que Charles de la présence de sa compagne dans cette pièce, mais pour des raisons totalement différentes. La sorcière était aveugle, et cela voulait dire, au moins pour son compagnon, qu'elle était vulnérable.

Normalement, ce n'aurait pas été un problème pour Tom. Charles savait qu'il était un dur à cuire, mais aucun premier lieutenant ne pourrait protéger sa compagne dans cette foule.

Dans d'autres circonstances, Charles aurait pensé qu'une sorcière serait capable de prendre soin d'elle-même, mais il se dégageait de celle-ci une odeur propre et pure. Les sorcières blanches étaient loin d'être aussi puissantes que leurs homologues noires.

Charles voulait que sa compagne sorte de la pièce, lui aussi. Il essaya de se concentrer sur le Russe, qui avait repris la parole une fois résolu le problème de l'interruption. Mais une trop grande partie de lui était concentrée sur Anna.

Elle avait bien commencé. Elle s'était assise près de lui et faisait attention. Mais il y avait plus de cinquante Alphas dans le petit auditorium. Cinquante Alphas, certaines de leurs compagnes, et une poignée de loups inférieurs, en tout plus d'une centaine, et la plupart d'entre eux étaient plus curieux de voir sa louve Omega que de regarder qui parlait. Et sous le poids de tous ces regards, Anna tremblait.

*Je les tuerai tous*, murmura Frère Loup, *pour lui avoir fait peur*.

Charles jeta un coup d'œil à Anna, mais elle n'avait pas entendu Frère Loup cette fois-ci. Il rangea dans un coin de sa tête, comme un mystère qui finirait par se résoudre de lui-même, la raison pour laquelle elle l'avait entendu chez Dana mais pas là.

Le côté protecteur de Frère Loup mis à part, il n'était pas inquiet au sujet d'Anna, pas directement. Elle était résistante, et pouvait supporter encore quelques heures de stress ; et il s'assurait que ce soit tout. Le problème, c'était les loups.

Les loups les plus proches d'Anna, à l'exception d'un homme et de deux femmes, commençaient à se concentrer entièrement sur elle. Sa qualité d'Omega appelait leur protection, et ils étaient des Alphas et des dominants chez qui cet instinct était prépondérant. Certains voyaient ce qu'il se passait sans en connaître la cause. Arthur croisa son regard et sourit. L'enfoiré. Il s'amusait.

Le Russe finit ses remarques et fit un pas en arrière, pour se tourner vers Charles, une manière de l'inviter à répondre à ses questions sans le lui demander verbalement.

Charles se leva. Il aurait pu prendre le podium et le micro que le Russe était prêt à lui céder, mais cela aurait laissé Anna seule – avec le premier lieutenant de la meute de la Cité d'Émeraude, sa sorcière et Dana pour veiller sur elle –, et Frère Loup y était catégoriquement opposé.

C'était une bonne chose que ce soit un petit auditorium et que les loups-garous, comme leurs cousins de conte de fées, aient de très grandes oreilles.

— J'entends vos doléances, dit Charles en forçant la voix pour faire porter ses mots jusqu'au dernier rang. Vous avez raison d'être inquiets. Il y a bientôt trois décennies, l'année où les faes ont rendu leur existence publique, trois de nos loups ont rapporté avoir été contactés par des agences gouvernementales anonymes, qui menaçaient de révéler leur nature s'ils ne coopéraient pas. Et la famille d'un loup avait été clairement menacée.

» Cette année, quarante-deux de nos loups ont été contactés par des agences gouvernementales, par des pays étrangers, et par au moins trois organisations terroristes différentes. Dans de nombreux cas, on menaçait explicitement ou implicitement les amis et les proches. Mon père prend soin des siens, et il a pris soin d'eux. Essentiellement grâce à l'argent, au pouvoir, et à son influence, mais plusieurs personnes sont mortes. (Il avait lui-même dû en tuer deux.)

» Finalement, il n'y a qu'une manière de traiter le chantage. (Il marqua une pause et dévisagea les loups.) Révétons nos secrets au grand jour, et ils n'auront plus de munitions. Et nous devons gagner l'opinion publique quand nous le ferons. Ce n'est qu'à ce moment-là que nous serons réellement en sécurité. (Il tourna son regard vers le loup russe, qui lui fit la courtoisie de baisser les yeux immédiatement.) Je ne dis pas que c'est la solution parfaite, simplement que c'est la meilleure dont nous disposions.

C'était le premier jour, se rappela-t-il, il fallait s'en tenir au scénario. Aujourd'hui, il offrirait la première des propositions qu'ils avaient formulées pour les loups européens.

— Nous comptons sur l'opinion publique pour garder les gouvernements sous contrôle, cela les forcera à être, à tout le

moins, circonspects dans leur manière d'appréhender le problème. Mon père est conscient qu'il s'agit d'une arme plus puissante aux États-Unis que dans certains pays où les gouvernements ont moins de responsabilités face à leurs citoyens. Dans cette optique, il vous propose ceci : pendant les cinq années à venir, il autorisera n'importe quel loup qui le souhaite à immigrer ici. (C'était une grosse concession. D'ordinaire, les migrations n'étaient acceptées qu'après de longues tractations.)

» En outre, il est prêt à envisager la migration de meutes entières.

À présent, il avait toute leur attention. Il s'assura de ne pas regarder les loups français, qui avaient les meilleures raisons de vouloir quitter leur territoire. Les meutes ne se déplaçaient que vers des territoires libres, ou des territoires qu'elles avaient pris en tuant.

— Les conditions seront les suivantes : ces loups devront se soumettre au Marrok et accepter les règles selon lesquelles nous vivons ici, sur son territoire. Ils devront accepter d'aller où on leur dira d'aller. En retour, ils recevront les bienfaits que reçoivent tous les loups de mon père : soutien et protection.

Il jeta un regard à la grosse horloge au fond de la salle et constata avec un certain soulagement que son horloge interne était bien réglée. Il était 11 heures, encore tôt pour une pause déjeuner, mais pas au point de paraître absurde.

Le loup russe se pencha sur le micro.

— Nous avons également reçu ces recruteurs dont vous parlez. Malheureusement, notre réaction a entraîné des pertes, et pas seulement chez nos ennemis. Je ne suis pas aussi certain que le Marrok ou vous-même que la meilleure réponse soit de révéler notre vraie nature, mais... étant donné votre généreuse offre de réinstallation, nous sommes prêts à reconnaître que révéler notre existence aux humains serait une solution à beaucoup de problèmes.

Il s'inclina devant Charles et s'inclina moins profondément devant la fae.

Une fois le Russe rassis parmi ses compatriotes, Charles déclara :

— Notre hôte a fait livrer de quoi manger en bas. Faisons donc une pause pour déjeuner.

Il saisit le compagnon de la sorcière par la manche alors qu'il sortait pour faire une commission qui avait probablement à voir avec le déjeuner.

— Tom, reste un instant. Avec ta compagne, s'il te plaît.

Depuis la porte voisine, Angus observait la main de Charles. Un bon Alpha protège les siens. Charles laissa tomber sa main et lui fit un signe de tête pour lui dire qu'il ne voulait aucun mal à son loup. Tom vit ce qui se passait et fit un geste de la main qui sembla avoir plus d'effet sur Angus que la garantie de Charles.

— Nous n'avons pas eu le temps de faire les présentations ce matin, dit Charles quand ils furent seuls. Anna, voici Tom Franklin, le premier lieutenant d'Angus, et sa compagne... je suis désolé, nous n'avons pas été présentés.

— Moira, dit la sorcière.

Les lunettes de soleil enveloppantes qu'elle portait rendaient son expression difficile à déchiffrer, mais son odorat lui apprit que rencontrer le tueur du Marrok ne l'effrayait pas. C'était inhabituel, mais elle ne pouvait pas non plus le voir.

— Ravie de vous rencontrer tous les deux.

— Et voici ma chère Anna. (Il regarda Tom.) Il y a trop de loups dominants et elle a été...

Il trouva un meilleur terme qu'effrayée :

— ...submergée ce matin.

Anna se raidit.

Ce fut Tom qui le sauva.

— Enchanté de vous rencontrer. Bon sang. Je suis un peu submergé moi aussi. Qui ne le serait pas ?

— Mais tu n'es pas un Omega, lui dit Charles. Tom, tu n'as probablement pas remarqué...

La sorcière l'interrompit.

— Parce qu'il était trop inquiet lui-même que je sois « submergée » moi aussi... (Elle poussa Tom du coude.) par tous ces hyperloups. Moi qui ne suis pas handicapée par des impulsions surprotectrices et envahissantes, j'ai pu faire

attention au reste. À la fin, ils étaient tous concentrés sur Anna, n'est-ce pas ?

Charles arquait un sourcil alors qu'il regardait la sorcière.

— Hé, dit Moira en haussant les épaules. Je suis aveugle, pas privée de mes sens.

— Je vous cause des problèmes, dit Anna. Je suis désolée. J'essaierai de ne pas...

Sous le regard de Charles, sa voix s'évanouit.

— Non, lui dit-il doucement. Ne t'excuse pas auprès de moi pour ce qu'on t'a fait. Si tu étais celle qui pose problème, je ne m'inquiétera pas. Tu pourrais rester ici sans flancher si la Bête elle-même te bavait au visage. Ton courage n'est pas mis en doute.

La sorcière se mordit les lèvres, et dit :

— Eh bien. Ça, c'est envoyé.

Après avoir jeté un regard appréciateur à Charles, Anna se tourna vers Moira et dit, d'une voix très sérieuse :

— Il a marqué quelques points, soit. (Elle se retourna vers Charles.) Alors quel est le problème si ce n'est pas moi ?

— Omega, dit Charles d'un ton formel, c'est le privilège des dominants de protéger nos soumis, le cœur de nos meutes. Les Alphas sont appelés encore plus fortement à remplir cette fonction. Un Omega est ce qui éveille cet instinct le plus fortement en nous.

Anna acquiesça d'un air perplexe. Elle le savait déjà, songea Charles. Elle ne pouvait simplement pas comprendre quel était le rapport avec la situation. Elle avait trop l'habitude de voir les dominants comme une menace.

— Ma chérie, dit la sorcière, pendant que tu avais la chair de poule à cause de tous ces méchants loups qui te dévisageaient, eux essayaient de comprendre pourquoi tu étais bouleversée et qui ils devaient tuer pour toi.

— Oups, dit Anna en saisissant l'ampleur du problème. Je... (Il la vit ravalier une excuse.) Je dois m'en aller alors, n'est-ce pas ? Je pourrais retourner à l'hôtel.

— Eh bien, dit Charles sur un ton d'excuse, je crains que cela ne résolve pas le problème.

— Pourquoi pas ?

Anna sourit et demanda malicieusement :

— Tu sous-loues la chambre dans la journée ? Tu planques des ex là-bas ?

Il n'avait pas besoin de trop se pencher pour toucher le sommet de sa tête avec son menton. Mettre sa bouche juste à côté de son oreille demandait qu'il se penche un tout petit peu plus.

— Parce que Frère Loup a passé toute la matinée à s'alarmer, lui aussi. (Il se redressa et laissa son frère se montrer juste assez pour qu'elle puisse le voir dans ses yeux.) Si tu étais dans notre chambre d'hôtel, je n'arriverais à rien ici à cause de son anxiété. (Il regarda Tom.) Tu n'en menais pas large non plus.

Le premier lieutenant d'Angus se mit à sourire.

— Tu voudrais que Moira et moi emmenions ta dame se divertir ?

— Si Angus t'y autorise.

Tom sortit un téléphone portable.

— Je ne pense pas qu'il aura la moindre objection.

Charles regarda Anna, les yeux étrécis.

— C'est tout aussi important : tu as nos cartes de crédit : Je veux que tu les utilises.

Il vit le refus s'inscrire sur son visage ; elle n'avait pas encore le sentiment de faire partie de lui... *d'eux*. L'argent de Charles n'était pas le sien, pas pour elle.

Elle était indépendante, et ces trois dernières années elle avait à peine eu de quoi se nourrir. L'argent était important pour elle, et dépenser celui d'un autre était une tâche insurmontable.

— Tu as besoin de toutes sortes de vêtements. Ce que nous avons pu te trouver à Aspen Creek n'est pas suffisant pour cet événement. Tu es mon épouse et ton statut implique que tu aies des vêtements pour des occasions formelles. Des robes, des chaussures, et tout le tralala.

Elle n'avait pas encore cédé mais elle faiblissait.

Tom raccrocha son téléphone.

— Le patron est d'accord.

— Et, reprit Charles, si tu vas chercher les cadeaux de Noël, je n'aurai pas à le faire.



Elle sourit brusquement à ces mots, et il sut qu'il avait eu raison d'elle.

— OK. OK. Très bien. Quelles sont les limites ?

Tom arqua un sourcil : le fait que Charles gère les finances du Marrok... et soit plutôt doué pour ça, était relativement bien connu.

Charles inclina la tête.

— Si tu décides d'acheter une Mercedes, tu devras peut-être sortir les deux cartes. Allez, va. Conquiers le centre-ville de Seattle, comme ça je n'aurai pas besoin de le faire.

— Je suis bannie.

Anna soupira, mais elle ne put cacher l'humour qui adoucissait ses traits tandis qu'elle récupérait sa veste et son sac à main. Mais il ne prit pas son commentaire à la légère.

— Ce n'est pas permanent, dit-il. Nous irons chez Arthur et nous te le présenterons plus correctement ce soir. Tu connaîtras Tom et Moira d'ici à la fin de la journée. Je pense que, si nous te tenons hors de l'auditorium aujourd'hui, tout se résoudra tout seul.

— Pour demain soir, Angus a invité tout le monde sur nos terrains de chasse, dit Tom.

Charles acquiesça.

— Ce sera moins formel, et tout le monde s'intéressera aux chasseurs. Donnons-leur une chance de t'observer sans te regarder fixement, et *vice versa*.

— Où chassez-vous ? demanda-t-elle à Tom. Près de la piste d'atterrissage ?

Tom secoua la tête.

— Angus possède des entrepôts.

— C'est génial, dit Moira. Il a tout transformé en labyrinthe, avec des tunnels, plein de demi-étages, et des murs qu'on peut déplacer pour modifier le tracé. Tu t'amuseras beaucoup.

— Qu'est-ce que nous chasserons ?

La voix d'Anna avait perdu sa tension due à l'angoisse.

— Un trésor, dit Tom. Sa nature exacte est une surprise. Nous avons dispersé des trucs partout dans l'entrepôt hier. (Il baissa les yeux.) Les loups, ça mange vite. Si nous devons sortir, nous devrions le faire maintenant.

Anna embrassa timidement Charles sur la joue et sortit de la pièce sans un regard en arrière. Jusqu'à ce qu'elle atteigne le seuil de la porte et là, bien en vue de tous les curieux qui avaient eu le courage ou l'impolitesse de s'attarder dans l'auditorium après qu'il les eut renvoyés, elle lui adressa un baiser de la main.

Et malgré... ou plutôt à cause du public, il le saisit et l'attira contre son cœur. Le sourire d'Anna s'effaça ; l'expression dans ses yeux le nourrirait pendant une semaine. Et les expressions sur les visages des loups qui connaissaient Charles, ou sa réputation, le feraient rire dès que plus personne ne serait là pour le voir. Les désarçonner n'était pas non plus une mauvaise chose.

\* \* \*

Anna se demandait si les cartes que Charles lui avait données n'avaient pas brûlé son porte-monnaie à force d'avoir été utilisées. Ils avaient déjà déposé une première cargaison d'achats à l'hôtel et venaient juste de terminer la dernière partie.

— Nous sommes à peu près à mi-chemin entre l'hôtel et les bureaux d'Angus, dit-elle. Quelle direction voulez-vous prendre ?

— Je te ramène à Charles, dit Tom.

— Si tu vas dîner avec cet Anglais bêcheur, tu dois te préparer, lui conseilla Moira derrière lui. Rentre à l'hôtel et commence tout de suite. Tu as un portable, ton compagnon aussi. S'il ne sait pas où te trouver, il peut t'appeler.

Anna regarda Tom.

Il haussa les épaules, mais son visage semblait moitié moins docile que ses paroles.

— Si tu crois que je vais me disputer avec elle, tu fais fausse route.

Moira lui donna un coup de hanche.

— Oooh. Je te fais tellement peur.

Le grand méchant loup sourit, la bouche un peu étirée par la cicatrice de son visage.

— C'est la vérité. La pure vérité.

Il gâcha son effet en caressant la tête de Moira, puis il laissa sa main où elle était, ce qui lui permettait de rester hors de portée tandis qu'elle le frappait.

Anna avait cessé d'être nerveuse en sa présence au bout de la première heure, pendant laquelle il les avait patiemment menées d'une boutique à l'autre. Elle avait entendu parler de Pike Place Market pendant des années... et au début elle n'avait pas été vraiment impressionnée. Cela ressemblait à n'importe quel autre marché aux puces... avec des fruits frais et du poisson.

Puis Moira avait commencé à la traîner ici et là, dans cette petite boutique et dans cette autre petite baraque. Elle avait beau être aveugle, c'était une acheteuse effrénée. Et Tom était toujours au bon endroit pour lui donner le bras et la guider ou lui murmurer des mises en garde à voix basse afin d'éviter les autres clients ou les pièges d'un sol inégal.

Tom était consulté sur la taille et la couleur, tandis que Moira touchait du bout des doigts les tissus et négociait avec les vendeurs. Au final, elle se retrouva avec les prémices d'une garde-robe complète pour moins d'argent qu'elle n'en avait dépensé au lycée pour deux jeans. Quand les échoppes ne prenaient pas la carte bleue, Tom payait malgré les protestations d'Anna.

— Du calme, lui avait-il dit. Charles est doué pour ça.

Cette dernière phrase avait semblé l'amuser.

Elle fit aussi l'acquisition d'un chargement de cadeaux de Noël comme il le lui avait ordonné. L'année précédente, elle avait eu peur – et elle était trop fauchée pour cela – d'envoyer des cadeaux à son père et son frère. Cette année, elle... Charles et elle devaient acheter des cadeaux pour eux, pour toute la famille de Charles et pour beaucoup d'autres encore.

La conférence durerait jusqu'à Noël ; elle avait l'impression qu'un incident quelconque avait resserré l'emploi du temps du Marrok. Charles était parti deux jours et était rentré encore plus grave que d'habitude. Il ne voulait pas y aller ni faire ce qu'il avait à faire, et elle avait été trop intimidée par son silence oppressant pour lui demander de quoi il s'agissait. Le jour

suivant, le Marrok avait entrepris de planifier ce sommet, et Charles et lui avaient commencé à se disputer à ce sujet.

Elle avait trouvé une paire de petites créoles en or ornées de perles d'ambre brut pour Charles en remplacement de celle qu'il avait donnée au troll. Et dans le même magasin, elle avait craqué et acheté une paire moins chère et plus grande pour elle. Elle culpabilisait, mais peut-être pourrait-elle le rembourser. Elles étaient moins chères qu'elles ne l'auraient été à Chicago.

Elle sortit d'une petite boutique, fière de posséder désormais trois chemisiers en soie, et son regard fut attiré par la vitrine d'un magasin à quelques portes de là.

— Quoi donc ? demanda Moira d'un ton pressant. Qu'est-ce qu'il y a, Tom ?

— Un dessus-de-lit, je crois, gronda Tom. Mon Dieu, Moira, si l'une d'entre vous achète encore quelque chose, je vais devoir porter des trucs, et ça fera de moi un mauvais garde du corps.

Le dessus-de-lit était bordé d'étroites bandes rouges et vertes, qui étaient les couleurs des vieilles couvertures amérindiennes. À l'intérieur, quatre carrés et une section centrale ronde. Les panneaux carrés représentaient des vues abstraites de la même montagne ; les deux du haut représentaient le jour au printemps et en été. Les deux du bas représentaient la nuit, à l'automne et en hiver. Le panneau central était marbré de vert foncé sur lequel ressortait la silhouette rouge d'un loup hurlant.

— Je ne pense pas que nous risquions plus qu'un pickpocket, par ici, répliqua Moira. Je te fais confiance pour t'occuper d'eux, même avec quelques sacs dans les bras.

Moira toucha l'épaule d'Anna.

— Qu'est-ce que tu fais là-dehors ? Entre et achète-le. Tom, de quoi ça a l'air ?

Anna regarda le prix sur une discrète étiquette épinglée au bord du dessus-de-lit et déglutit.

Après cela, ils étaient rentrés à l'hôtel, et Anna était en possession de trois... *trois*... dessus-de-lit. Un pour son père, un pour le Marrok, et un pour Charles : celui qu'elle avait vu dans la vitrine.

— Tu peux les poser sur le lit, dit Tom d'un air amusé. Ils ne vont pas se casser, ni s'enfuir.

— Je suis sous le choc, leur dit Anna. Hormis la première fois que j'ai vu Charles, je ne crois pas avoir jamais désiré quelque chose aussi fort de toute ma vie.

Puis, comme au moins Tom saurait qu'elle ne disait pas l'entière vérité :

— OK. Il y avait aussi ce violoncelle chez le luthier à Chicago, qui coûtait plus cher que la plupart des voitures et valait chaque cent.

Et elle a continué à trouver *plus* de dessus-de-lit, dit Moira en l'air, à l'évidence amusée.

— Je ne pouvais pas m'en empêcher, dit Anna.

Même si elle plaisantait, elle était toujours choquée par l'élan possessif qu'elle avait ressenti. Ils avaient eu de la chance qu'elle se soit arrêtée à trois.

— Peut-être que je devrais me mettre à en fabriquer.

— Est-ce que tu sais coudre ? demanda Moira.

— Pas encore. (Anna entendit la détermination dans sa voix.) Qu'en penses-tu ? Est-ce que je trouverai quelqu'un pour me montrer comment faire, à Aspen Creek, dans le Montana ?

Tom se mit à rire.

— Anna, je pense que Charles t'emmènerait en Angleterre par avion deux fois par semaine si tu le lui demandais. Tu devrais pouvoir trouver quelqu'un pour apprendre plus près que ça.

Sa phrase lui fit une étrange impression. Elle toucha le paquet qu'elle avait fait emballer pour Charles, puis se tourna en souriant quand Moira leur déclara qu'ils devaient s'activer parce qu'il y avait des chaussures à trouver, et qu'ils perdaient leur temps.

Anna tira la porte de la chambre pour la fermer derrière eux, tout en essayant d'accepter l'idée que Tom avait très certainement raison.

Elle ne reprit ses esprits que lorsqu'ils furent devant l'ascenseur. Ainsi, il l'emmènerait en Europe en avion si elle le lui demandait... Elle l'avait bien suivi dans l'ascension d'une

montagne ensevelie sous la neige au fin fond de l'hiver du Montana, pas vrai ? Ils étaient à égalité.

— Hé. (Moira claqua des doigts devant le nez d'Anna.) Les chaussures, tu te rappelles ?

La porte de l'ascenseur s'était ouverte.

— Désolée, dit-elle. J'ai eu une révélation.

— Ah. (Moira sembla réfléchir un moment.) Non. Les chaussures sont plus importantes. Surtout si tu dois supporter ce snob anglais en train de manger à tes pieds.

Et c'est ainsi qu'Anna s'était préparée et était partie pour un second marathon de shopping. L'obscurité descendait tôt au cœur de l'hiver, même si c'était juste sous l'effet de la pluie. Quand Moira eut fait du pire qu'elle pouvait, quand Tom se mit à se plaindre de ses pieds endoloris, et quand Anna eut des chaussures – et les cheveux coupés et coiffés –, Moira finit par se calmer et leur dit qu'ils pouvaient rentrer.

À l'hôtel, pas à l'auditorium. La sorcière avait fermement insisté.

Moira se pencha derrière Tom, comme si elle avait besoin de regarder le visage d'Anna pour donner son verdict final.

— Les hommes se fichent de s'habiller pour le dîner. Ils se rasent, mettent une cravate, et « pouf » ça ira bien. Les fe...

Ils les attaquèrent en surgissant de l'obscurité d'un escalier qui menait à un appartement en sous-sol, et apportèrent avec eux un sortilège de silence et d'ombre. Un sortilège qui les avait dissimulés aux sens aiguisés de Tom, aussi bien qu'aux aptitudes sensorielles moins bien entraînées d'Anna.

Ils frappèrent Tom en premier, mais pas de beaucoup. Anna entendit le râle de Tom, mais avant qu'elle ait pu voir ce qu'il lui arrivait, un bras délicat mais résistant comme l'acier s'enroulait autour de sa gorge comme un serpent.

La magie se déplaça et s'installa autour d'eux, un sortilège familial, un de ceux utilisés par les meutes pour cacher les combats, les assassinats ou tout ce qu'elles ne voulaient pas que le reste du monde sache. Mais les attaquants n'avaient pas l'odeur de loups.

Tandis qu'elle se débattait pour libérer sa gorge, elle put voir un de leurs attaquants, une femme, se ruer sur la sorcière

comme un rugbyman et la jeter à terre, la faisant rouler jusqu'au milieu de la rue.

Il y eut un cri, et un corps heurta durement le pavé du côté de Tom. Elle ne pouvait pas le voir, mais ce n'était pas lui qui avait crié ; elle aurait bien parié que Tom n'avait jamais laissé échapper un son aussi aigu de toute sa vie. L'attaquante de Moira abandonna la sorcière pour aider les autres contre Tom.

— Jolie Anna.

Son assaillant était une femme, et elle lui lécha la gorge tout en murmurant. Elle n'était pas humaine, cependant. Des humains n'auraient pas pu immobiliser Anna aussi facilement ou jeter Tom à terre, quel que soit leur nombre.

— Viens avec moi, petite fille, et les autres survivront...

Une fois passé le choc immédiat de l'attaque, Anna donna un coup de pied et cassa le genou de son ennemie. Elle n'était pas une « petite fille ». Elle était un loup-garou.

La femme lui hurla dans l'oreille, un bruit aigu, haut perché qui assourdit et blessa Anna, et la fit se mettre à terre pour y échapper. Des mains dures plongèrent dans ses omoplates pour la tirer quelque part. Anna se tordit, se dégagea et frappa du talon la mâchoire de la femme. Ce qui fit cesser le bruit.

Sa louve prit alors le dessus. Pas avec son corps de loup, mais sous forme humaine, Anna apprit à la femme ce qu'elle aurait déjà dû savoir : Omega ne veut pas dire paillason. Cela ne voulait pas dire faible. Cela voulait dire assez fort pour faire exactement ce qu'il devait pour triompher, que cela signifie se soumettre en présence de loups dominants ou déchiqueter son ennemi.

Anna n'était plus suffisamment elle-même pour dire exactement quand elle avait compris qui les attaquait : des vampires. Mais elle se rappela les leçons d'Asil sur la façon de les tuer. Quand la vampire fut coupée en deux morceaux – le corps à ses pieds et la tête près de Moira, que la rage faisait crier de manière incohérente –, la louve renifla d'un air satisfait et laissa Anna reprendre les rênes. Et Anna entendit ce que la louve n'avait pas entendu.

Moira hurlait :

— Merde, merde ! Dites-moi ce que c'est ! Tom. Tom. Anna !

Et, tandis qu'elle piquait un sprint vers la pile de corps sous laquelle devait se trouver Tom, Anna lui dit :

— Des vampires.

Moira ne l'entendit pas, aussi Anna arracha le bras qu'elle essayait d'écarter de Tom, et hurla :

— Des vampires, Moira. *Des vampires !*

Alors la lumière explosa autour d'eux, chaude et brillante, et les vampires qu'elle et Tom n'avaient pas tués cessèrent le combat et s'enfuirent. Le vampire dont Anna avait arraché le bras le ramassa avant de suivre les autres. Anna fit un pas dans leur direction, puis se força à arrêter.

Il en restait encore quatre, et cela en faisait sans doute trois de trop pour elle. Et elle ne pouvait pas abandonner ses camarades à terre.

— Tom ?

— Il est vivant, dit-elle à Moira après un examen rapide mais complet, effectué à plus d'un mètre de là. Mais il lui faudra un moment avant de pouvoir se rendre compte que nous ne sommes pas ses ennemis. (Elle s'agenouilla à côté de la sorcière.) Est-ce que ça va ?

— Ça va, bordel. Je vais bien.

Anna pouvait sentir que Moira saignait, mais pas beaucoup. Elle vit des coupures sur ses genoux et ses épaules, mais rien d'horrible. Sa terreur n'avait rien à voir avec l'attaque des vampires.

Les lunettes de Moira avaient été projetées sur le sol et Anna découvrit ce qu'elle cachait derrière. L'un de ses yeux était balafre au-delà de l'imaginable, comme si quelqu'un l'avait arraché avec une main griffue. L'autre était ratatiné comme un raisin sec, un raisin blanc-jaunâtre écoeurant.

Sans un mot, Anna trouva les lunettes de soleil, qui étaient intactes, et les déposa dans la main de Moira. Les mains de la sorcière tremblèrent quand elle les posa sur son nez, puis elle se calma.

Anna comprenait ce qu'était un bouclier, et la forme parfois étrange qu'il pouvait prendre.

— Il va s'en sortir, dit Anna, heureuse que Moira ne puisse pas voir à quoi ressemblait Tom.



De cette manière, il serait plus facile de la convaincre qu'il allait s'en sortir. Les loups-garous étaient des durs à cuire.

— Peux-tu nous cacher à la vue des gens ? Les vampires le faisaient, ou quelque chose de similaire... (Cela ressemblait à de la magie de meute.) Et maintenant qu'ils se sont enfuis, le bouclier a disparu.

Elle n'en savait pas assez sur la magie de meute pour le faire elle-même, et de toute façon une meute était normalement nécessaire. Sa meute, sa nouvelle meute, était à Aspen Creek, à deux États de là.

— Je peux y arriver pour un temps assez court, mais tu devras me dire si ça marche, lui répondit Moira, qui ressemblait plus à la femme obstinée avec laquelle Anna avait passé la journée et moins à la sorcière effrayante.

Anna jeta un coup d'œil autour d'eux, mais les corps des vampires décapités s'étaient réduits en cendres, que ce soit dû à leur mort ou à la lumière du soleil invoquée par Moira. Anna ne s'y connaissait pas assez bien en vampires pour le déterminer.

— Ça ira, dit Tom, même s'il ne fit pas le moindre effort pour bouger. (Sa voix était toujours grondante, et ses yeux jaunes brillaient dans l'obscurité.) Anna, mon portable est en morceaux et Moira n'en a pas. Il faut que tu appelles les secours ; je n'irai nulle part à pied avant quelques jours.

Les loups dominants ne s'accommodaient pas bien de ce genre de blessures. Celles qui les laissaient vulnérables. La meute d'Angus devait être organisée comme la plupart des autres. Angus était clairement à sa tête, puis deux ou trois autres loups se trouvaient en haut de la hiérarchie, et le reste était prêt à prendre leur place si nécessaire. Tom avait un bras cassé, et elle était presque sûre qu'il y avait d'autres dégâts qui n'étaient pas immédiatement visibles.

— Vous avez un guérisseur, pas vrai ? demanda Anna.

— Alan Choo, dit Tom. Mais appelle Charles et dis-lui d'envoyer...

Elle décida qu'il n'allait pas bouger et se tourna vers Moira qui avait suivi la voix de Tom jusqu'à pouvoir le toucher. D'après l'expression de son visage, cela valait mieux pour les vampires qu'ils soient morts ou qu'ils aient pris la fuite.

— Moira, parle-moi d'Alan Choo. À quel point est-il dominant ?

— Il ne l'est pas. (Tom avait l'air exaspéré.) Il ne peut pas veiller sur toi.

Quelques minutes auparavant, Anna était engourdie et tremblait encore sous le choc. Mais quand elle saisit le sens des paroles de Tom, elle fut soudain furieuse qu'il puisse se mettre en danger pour elle. Encore. Parce que les vampires la pourchassaient, elle.

La puissance répondit à son appel, et elle déclara :

— *Je me protégerai moi-même.* (Quand il n'eut rien trouvé à y redire, elle se tourna vers la sorcière.) Moira, est-ce que tu as le numéro d'Alan Choo ?

— Donne-moi ton téléphone, et je l'appellerai moi-même, dit Moira d'une voix bizarre.

Anna le lui tendit, se retourna pour s'occuper du compagnon de la sorcière, et découvrit qu'il la regardait avec un petit sourire.

— Merde, femme, dit-il. Je n'ai pas été aussi bien remis à ma place depuis la dernière fois que Charles l'a fait. Tu ferais mieux de l'appeler. Ton compagnon va commencer à se demander pourquoi tu as puisé de cette manière dans sa puissance.

*De quelle manière ?* Mais lui dire qu'elle n'avait pas la moindre idée de ce dont il parlait ne tentait pas Anna. Elle aussi avait appris à ne pas révéler ses faiblesses. Même si elle l'appréciait.

— Il devra attendre. Moira, dis à M. Choo de nous retrouver dans ma chambre d'hôtel.

— Et comment allons-nous retourner à l'hôtel sans aide ? demanda Tom. (Il tenta de s'asseoir et échoua.) Merde, je n'irai nulle part pendant un moment.

Anna attendit que Moira ait fini de parler à leur seigneur puis reprit son téléphone. Ensuite elle répondit à la question de Tom.

— Ta compagne nous rendra invisibles, et je te porterai jusqu'à l'hôtel.

Face à l'expression étonnée de Moira, elle roula des yeux, avant de se rappeler que la sorcière ne pouvait pas la voir.

— Loup-garou je vous rappelle. Je ne ressemble peut-être pas à un mâle musclé, mais je peux très bien porter Tom jusqu'à l'hôtel.

Tom se détendit un peu.

— Nous n'avons pas de femelles, dit-il. Tu es un peu maigre. J'avais oublié. (Elle le regarda et il esquissa un pâle sourire.) Désolé.

Ils n'étaient pas trop loin de l'hôtel, mais cela lui parut des kilomètres et des kilomètres. Tom n'était pas léger ; les loups-garous sont plus denses que les humains, et elle ne cessait de s'inquiéter des plaintes qu'il laissait échapper, quelles que soient les précautions avec lesquelles elle marchait. Puis il cessa de faire du bruit, et ce fut pire. Et se rappeler de signaler à Moira les virages et les imperfections du trottoir était plus difficile que Tom l'avait laissé paraître.

Juste au moment où elle allait laisser tomber, elle leva les yeux... et l'hôtel était là.

Son portable se mit à sonner. Quelques personnes qui sortaient du restaurant tapotèrent leurs poches et eurent l'air perplexes, ce qui fit penser à Anna que le sortilège de Moira était peut-être en train de se dissiper.

Les mains d'Anna étaient occupées, ce fut donc Moira qui sortit le portable et le fit taire. Tom avait perdu connaissance un peu plus tôt, et Anna s'inquiétait de la trace de sang ; mais on ne pouvait rien y faire.

Elle avait mis au point un plan d'action sur le chemin du retour. Elle appellerait Charles et lui expliquerait la situation. Si elle comprenait la hiérarchie de la meute et le danger que courait Tom en tant que dominant blessé, alors Charles comprendrait sûrement lui aussi.

— La porte, murmura-t-elle à Moira, et la sorcière fit courir ses doigts de leur place sur l'épaule d'Anna jusqu'à la porte en verre, et la tint ouverte pendant qu'Anna filait à l'intérieur avec son fardeau blessé.

— Il y a du vent, ce soir, fit remarquer quelqu'un à l'accueil tandis que la porte se refermait derrière eux.

Par chance, il n'y avait personne dans le hall près des ascenseurs, ni à leur étage quand ils y arrivèrent. Anna dut

poser Tom à terre pour trouver la clé électronique de sa chambre. Moira resta près de lui, en lui murmurant doucement à l'oreille, quand Anna le laissa là pour arracher les draps du lit et empiler des serviettes dessus pour absorber le sang.

Faire se relever Tom leur prit un temps qu'ils n'avaient pas. Il était à demi conscient et sur la défensive, et Anna était tout sauf calme. Finalement, elle se contenta de le soulever. S'il la mordait, elle aurait toujours le temps de le faire entrer et de fermer la porte. Il était en trop mauvais état pour que cela cause de réels dégâts, comparés à ceux que les vampires lui avaient infligés volontairement. Elle découvrit qu'elle était prête à prendre le risque.

Mais il ne la mordit pas. Elle le fit entrer dans la pièce, puis monter sur le lit. Moira ferma la porte, et elles laissèrent toutes les deux échapper un soupir de soulagement. Le téléphone d'Anna sonna pour la seconde fois. Moira le poussa dans ses mains couvertes de sang.

C'était Charles.

— Anna ?

Sa voix était grave et pressante, et dès qu'elle l'entendit elle sut qu'il courait dans les rues obscures. Elle sentit sa panique et la rage qui montait derrière, comme une sombre vague de violence.

— Je vais bien, lui dit-elle, même si, après l'avoir dit, elle ne fut plus tout à fait certaine que ce soit vrai.

Dans le feu du combat, rien ne lui faisait mal, mais elle avait pris quelques coups bien placés, et elle en avait aussi donné. Elle ne s'en souvenait pas vraiment. Mais ses articulations étaient endolories, de même que son épaule droite. Et son estomac n'était pas non plus très content d'elle. Heureusement, elle n'avait pas fait le point avant de lui parler.

— Le guérisseur d'Angus l'a appelé pour lui dire qu'il avait été convoqué dans notre chambre d'hôtel, dit Charles. Juste après que j'avais ressenti ton besoin.

Anna se souvint du pouvoir qu'elle avait invoqué pour faire taire Tom, et la conviction de ce dernier que Charles le sentirait. Leah, la compagne du Marrok, utilisait parfois l'influence de

Bran, même quand celui-ci n'était pas là. À l'évidence, Anna pouvait en faire autant.

— Oui, bon.

Anna regarda autour d'elle et inspira profondément. Ce sortilège de dissimulation, celui que les vampires utilisaient, avait aussi des effets bizarres sur les combattants, se rappela-t-elle. Il renforçait le besoin de secret. Elle aurait dû appeler Charles dans l'instant.

— J'apprécierais que tu viennes aussi. (Énormément.) Peut-être aussi Angus, mais personne d'autre. Tom a été assez sérieusement blessé.

— Suffisamment sérieusement pour que le reste de sa meute doive rester à l'écart, dit Charles nonchalamment.

La capacité d'Anna à ressentir les émotions de Charles avait disparu en même temps que l'insistance de Charles, et elle n'était pas certaine qu'elle devait croire à cette nonchalance. Il était passé de la violence au calme trop rapidement.

— C'est ça, répondit-elle, même si ça n'avait pas vraiment été une question. Moira et moi l'avons ramené ici, mais je ne me suis pas rendu compte à quel point il saignait. Il y a sans doute des traces de sang...

— Non, dit fermement Moira, même si elle était aussi blanche que le drap sur lequel elle était assise ; aussi blanc qu'il pouvait l'être, vu qu'ils étaient tous les deux couverts de sang. Je me suis occupée du sang.

Anna en avait assez appris sur la sorcellerie pour savoir qu'elle ne voulait pas en découvrir plus. La bête éveillée en elle acceptait, provisoirement, qu'ils soient en sécurité.

— Tu as entendu ?

— Oui.

— Donc nous sommes en sécurité dans la chambre. Tom n'est pas mortellement blessé... Je ne crois pas... (L'odeur de la chambre changea brusquement.) Il est en train de changer.

— C'est la meilleure chose qu'il ait à faire, s'il peut y arriver, dit Charles. Reste éloignée de lui. Moira devrait réussir à le calmer assez pour qu'il n'y ait aucun danger à être près de lui. J'arrive, et j'appelle Angus pour lui dire que, s'il tient à son premier lieutenant, il va devoir abandonner le reste de sa

meute. Je serai là dans quelques minutes, et tu pourras alors me raconter toute l'histoire.

Le téléphone d'Anna cessa de faire du bruit, et elle en conclut qu'il avait dû raccrocher.

— T'es-tu déjà retrouvée en présence de Tom quand il change ? demanda-t-elle doucement à Moira.

— Oui, dit la sorcière.

— Bien. (Elle se coula dans le fauteuil de l'autre côté du lit.) Reste assise. Ça va prendre plus de temps cette fois-ci, et changer quand on a mal, ça craint vraiment. Il sera d'une humeur exécrationnelle quand il en aura fini. Il ne sera peut-être pas lui-même, pas avant un moment. Accorde-lui un peu de temps avant de le toucher. Il te fera sans doute savoir quand il pourra le supporter.

— Ils ont failli nous tuer, dit Moira. Si j'avais pu les voir...

— Cette explosion solaire était impressionnante, lui dit Anna. La prochaine fois que nous serons attaqués par des vampires, j'irai me planquer derrière toi et te hurlerai à l'oreille de quoi il s'agit. (Elle marqua une pause.) C'est une bonne chose que tu aies été avec nous. Seuls, nous aurions perdu. Quelqu'un en savait beaucoup sur Tom. (Elle se rappela le tas de vampires qui essayaient de le tuer et qui virtuellement les ignoraient, elle et Moira.) Mais ils t'ont sous-estimée.

— Pourquoi des vampires nous attaqueraient-ils ? demanda Moira. Oh, je sais qu'ils ne sont pas amicaux, mais ils ont l'esprit pratique. Attaquer la compagne de Charles est tout sauf pratique.

— Quelqu'un les a payés, je pense, dit Anna d'une voix fatiguée. Quelqu'un dont ils étaient presque certains qu'il les protégerait de Charles, et qui en serait capable. Quelqu'un qui savait que nous irions faire les magasins aujourd'hui.

Elle regarda ses mains pendant que Tom grognait et respirait en sifflant sous la difficulté du changement. Puis elle prononça lentement la dernière partie :

— Quelqu'un qui a pu leur donner la magie de meute pour masquer le bruit et les corps jusqu'à ce qu'ils en aient fini.

— Tu penses que l'un des loups-garous est derrière tout ça ?

— Je ne sais pas.

Mais elle avait peur d'avoir raison.

Tom finit de changer. Sa respiration s'était muée en halètements difficiles entrecoupés de grognements. Sa fourrure était marron chocolat, hormis une cicatrice argentée autour de son museau, et il était presque aussi grand que Charles, sous sa forme de loup. Charles était un très grand loup.

Moira tendit la main et toucha son cou, et le loup se redressa, ce qui fit sauter Anna sur ses pieds. Mais avant qu'elle ait fait quelque chose de stupide, il se calma de nouveau, la tête dans le giron de Moira.

Quelqu'un frappa à la porte, et ce n'était pas Charles.

## Chapitre 6

Charles se forçait à marcher. Il n'y avait pas d'urgence. Tom aurait posé problème dans d'autres circonstances. Mais sa compagne était là pour le garder sous contrôle. Et même fou de douleur et de faiblesse, Tom ne ferait pas de mal à un Omega.

Il était désarçonné : c'était la faute d'Anna. Il n'avait pas l'habitude de paniquer, et cela l'énervait.

Il n'y avait que très peu de gens auxquels il tenait suffisamment pour paniquer, et la plupart d'entre eux, morts depuis longtemps et pour toujours, n'auraient plus jamais besoin de son aide. Quant à son père et son frère Samuel, il pouvait généralement leur faire confiance pour prendre soin d'eux-mêmes.

Anna le rendait vulnérable.

Elle avait dit qu'elle allait bien, et elle le pensait. Il avait entendu la peur de mourir dans sa voix, mais elle était en sécurité pour le moment. Et Tom aurait besoin de calme pour s'occuper de ses blessures, pas d'un loup perfusé à l'adrénaline qui ne faisait pas partie de sa meute. Mais Frère Loup luttait contre sa maîtrise de lui-même, lentement et régulièrement, et sa colère augmentait au lieu de s'atténuer.

Et la moitié humaine n'était pas loin derrière. Quelqu'un avait tenté de blesser sa chère Anna, et il n'avait pas été là pour l'empêcher.

Un jeune homme qui marchait dans la direction opposée tourna la tête pour regarder Charles et baissa rapidement les yeux quand il rencontra les siens. Charles comprit alors qu'il grognait doucement.

Il s'arrêta, prit une profonde inspiration, et hésita quand l'air lui apprit quelque chose... d'inusité. Quelque chose manquait. Quelque chose comme l'habituelle concentration des odeurs de la ville.



Il avançait sur un pan de trottoir aussi propre que le jour où il avait été coulé. Qu'il n'y ait aucun déchet visible n'était pas vraiment étrange, pas à Seattle où la pluie nettoyait les trottoirs régulièrement. Mais aucun déchet, aucune odeur, *rien*, voilà qui l'était. Assez étrange pour lui permettre de refréner l'urgence qu'il éprouvait de retrouver Anna et de s'assurer qu'elle allait bien, même si ce n'était que le temps de réfléchir.

La sorcière de Tom s'était occupée des traces de sang, avait-elle dit, et il était prêt à parier qu'il en regardait le résultat : une bande tremblante de trottoir deux tons plus blanche que le ciment autour. C'était toujours une piste pour qui voulait la suivre, même s'il supposait qu'une aveugle ne pouvait pas le savoir. Et c'était beaucoup mieux que le sang qui aurait conduit nombre de policiers humains à l'hôtel.

Il pouvait la suivre jusqu'à l'hôtel, ou il pouvait partir en chasse. Il s'immobilisa et consulta Frère Loup. Puis ils se détournèrent du chemin de l'hôtel.

*Oui*, dit Frère Loup, à l'unisson avec sa moitié humaine.

Du sang et de la chair seraient les bienvenus. Anna les attendait. Elle serait en sécurité avec Angus dans quelques minutes. Angus avait pris sa voiture pour se rendre à l'hôtel.

C'était donc l'heure de se nourrir. De les débarrasser, Frère Loup et lui, de leur colère pour qu'ils puissent retrouver leur équilibre.

La piste n'était pas longue, à peine quelques pâtés de maisons, jusqu'à ce que le trottoir blanchi de manière si peu naturelle retrouve son état normal et crasseux. Malgré la pluie, l'odeur d'Anna traînait dans l'air.

Il faisait complètement nuit, même s'il n'était pas tard, un peu plus de 18 heures ; d'après lui, cela faisait vingt minutes qu'Anna avait puisé dans son pouvoir, quinze qu'il lui avait parlé. Les ombres n'étaient pas si noires à ce moment-là, mais toujours assez pour que des créatures plus méchantes sortent chasser.

Il recula d'un pas dans la section propre et regarda autour de lui. Un morceau de tissu noirci, humide et sale, un sac en plastique d'où étaient tombées deux paires de chaussures de femme, et une autre chaussure rose fuchsia brûlée, à plusieurs

mètres de là. En cherchant un peu sur les bords du sortilège de la sorcière, il sentit l'odeur des vampires.

Des vampires qui attaquaient des loups à Seattle. Il y réfléchit, et serra les poings à la pensée d'Anna en train d'affronter ces suceurs de sang.

Le tissu ne sentait rien. La chaussure rose solitaire n'avait pas été entièrement prise dans le sortilège de nettoyage de la sorcière. Quand il la porta à son nez, elle dégageait une légère odeur de chair brûlée et de vampire.

Les quatre autres chaussures étaient neuves et sentaient le cuir, la teinture et, légèrement, Anna. Il y avait une paire d'escarpins à petits talons, et une autre en cuir rouge à talons hauts, du genre de celles que les femmes portent pour les hommes.

Charles se fichait des chaussures, et il soupçonnait qu'il n'était pas le seul homme à être de cet avis. Avec ou sans chaussures, il n'en avait rien à faire. La nudité était naturelle, même si, depuis ces dernières semaines, il commençait à penser que porter des vêtements était une option intéressante.

Même en souriant à l'idée d'Anna dans son sweat-shirt, il ne ralentit pas sa traque. Il pista le bord du sortilège de la sorcière jusqu'à trouver la trace que les vampires avaient laissée ; ce qui n'était pas difficile, car au moins l'un d'entre eux saignait gravement. Il laissa son odorat faire le travail, et soudain il ne souriait plus.

Un vampire, avait-il cru, ou peut-être deux. Son nez lui apprenait désormais qu'il y en avait eu plus que cela. Il saisit six odeurs distinctes. Six vampires qui avaient pourchassé sa chère Anna.

Il se demanda si elle avait été aussi honnête qu'il l'avait cru quand elle lui avait dit qu'elle allait bien. La chaussure rose se cassa dans sa main, et il la laissa tomber. Il grognait de nouveau. La piste des vampires le mena jusqu'à un garage, box numéro quarante-six.

Quatre minutes et un peu d'intimidation – ce qui n'était pas compliqué, vu l'état dans lequel il était – lui suffirent pour découvrir que l'endroit avait été réglé pour six mois mais occupé seulement de temps à autre.

Aucun moyen de savoir si les vampires avaient un lien avec la personne qui louait l'endroit ou s'ils avaient seulement trouvé un lieu vide à utiliser. Il penchait pour la seconde possibilité. Ils n'avaient pas prévu de rester longtemps, on vérifiait les voitures toutes les deux heures.

— Ouais, dit l'homme, guère plus âgé qu'un garçon en vérité. (Il ne regardait plus Charles, ce qui lui avait permis de se calmer un peu.) Y en a qui sont arrivés très agités comme s'ils étaient en colère. Je m'en souviens parce que c'était un minivan, une Dodge bleue, du genre qu'on n'utilise qu'en ville. Je ne l'ai pas vu entrer, mais j'ai fait la vérification des véhicules quand j'ai commencé le boulot ce soir. Je ne me rappelle aucun minivan, à part celui de Mme Sullivan qui était garé là-bas quand j'ai fait ma ronde.

Cela n'intéressait pas Charles. Les pouvoirs sur l'esprit étaient l'un des dons les plus répandus parmi les vampires. S'ils avaient dit à l'employé de ne pas se rappeler, il ne se rappellerait pas.

— Parlez-moi du minivan.

— Trois hommes et une femme. Ils ressemblaient au FBI, vous savez ? Friqués et conservateurs. (L'homme leva les yeux vers Charles.) Vous êtes flic ou quoi ? Vous devriez pas me montrer une plaque ?

— Ou quoi, murmura Charles, et l'employé pâlit et détourna de nouveau le regard.

Charles remercia doucement l'homme pour les informations et partit.

Il aurait pu voir leurs visages sur les vidéos, mais il n'était pas nécessaire de traumatiser encore plus le jeune homme ; il avait leur odeur, et ne l'oublierait pas. Si ce n'était pas aujourd'hui, il les rencontrerait par hasard : le monde n'était pas assez vaste pour un homme qui vivait éternellement. Quand il finirait par les découvrir, il leur rappellerait cette nuit.

Lorsqu'il arriva à l'endroit où avait eu lieu l'attaque, il s'arrêta, remit les nouvelles chaussures d'Anna dans le sac en plastique et les emporta. Il n'y avait eu ni sang ni viande au bout de cette chasse, et Frère Loup n'était pas satisfait. Pas du tout.

Le temps qu'il arrive à l'hôtel, il avait retrouvé un semblant de maîtrise. Cela devrait faire l'affaire.

\* \* \*

Angus était assis par terre devant leur chambre, en train de lire un journal. Il ne ressemblait pas vraiment à un garde, mais il n'y avait pas beaucoup d'autres loups que Charles aurait souhaité voir garder la porte de sa compagne. Rares étaient ceux capables de passer devant le vieux loup qui dirigeait Seattle.

— Quelque chose d'intéressant dans le journal ? demanda poliment Charles.

— Pas vraiment, non.

Angus replia le papier dans sa forme première avec une précision économe de ses mouvements, puis se mit sur ses pieds. Il maintenait le visage détourné et baissé. Il comprenait vite, l'Alpha de la meute de la Cité d'Émeraude. Charles avait beau avoir son visage impénétrable, n'importe quel loup digne de ce nom sentirait à cinq mètres la frustration d'une chasse ratée.

— Ta compagne ne voulait laisser entrer personne avant que tu arrives. Avec Tom pratiquement invalide et Moira...

— ... Qui ne dispose plus d'assez de magie pour allumer une bougie, finit Anna en ouvrant la porte. Et je suis désolée, mais je ne connais Angus ni d'Ève ni d'Adam. Je sais que nous avons été présentés, mais j'ai rencontré beaucoup de monde ce matin. Et je crois que notre attaque a été manigancée par l'un des nôtres. Ouvrir la porte juste parce que quelqu'un affirmait qu'il était Angus ne me paraissait pas intelligent.

Charles lui lança un regard pénétrant : il n'avait senti que les vampires. Y avait-il eu un loup-garou aussi ? Une fois de plus, il s'efforça de mieux contrôler le prédateur qui était en lui.

Il avait besoin de quelques réponses. Et il devait s'assurer qu'elle ne devine pas combien il lui était difficile de paraître calme et apaisé. C'était une bonne chose qu'elle n'ait pas encore fini d'apprendre à se fier à son nez.

— Comme il n'y avait pas de danger imminent, la sagesse voulait que j'attende ici jusqu'à ce que quelqu'un qu'elle

connaisse mieux arrive, dit Angus, qui semblait plutôt content d'Anna.

— Anna, dit Charles en ignorant le besoin pressant de l'inspecter de plus près pour s'assurer qu'elle allait bien, voici Angus, Alpha de la meute de la Cité d'Émeraude. Il n'aurait jamais, quelles que soient les circonstances, envoyé Tom affronter une meute de vampires.

Angus jeta un regard acéré à Charles tandis qu'Anna l'examinait, et Charles essayait de refréner son instinct possessif. Elle se contentait d'évaluer Angus. L'Alpha de la Cité d'Émeraude ne faisait que quatre ou cinq centimètres de plus qu'elle, qui n'était pas extrêmement grande pour une femme, et il ne pesait guère plus. Il était sec et mince comme un fil. Des cheveux blond-roux et des yeux sombres lui donnaient une beauté désinvolte dont il se servait impitoyablement. Les gens qui ne le connaissaient pas le sous-estimaient en permanence, ce qui était probablement une des raisons pour lesquelles il était aussi content de la prudence d'Anna. L'autre raison étant qu'elle avait pris sur elle de protéger un de ses loups.

Mais Anna connaissait Bran, qui était encore meilleur qu'Angus pour faire en sorte que les autres le sous-estiment. Sauf que Bran le faisait volontairement.

— Je suis désolée si je vous ai offensé.

L'excuse d'Anna était sincère.

— Aucun problème, dit Angus. Est-ce que j'ai l'air offensé ? Entrons tous et vous pourrez me raconter ce qui s'est passé, pour voir ce qu'il faut faire. Des vampires, hein ?

Anna s'écarta de la porte. L'odeur de son désarroi et la puanteur de la peur encore récente imprégnaient la chambre. Sa lèvre se retroussa quand elle le sentit elle-même.

— Désolée.

Son chemisier était couvert de sang, et l'air de la pièce empestait la chair des plaies ouvertes.

*Pas les siennes*, lui dit Frère Loup avidement. *Mais ça aurait pu*. Il ne pouvait pas dire qui avait pensé la dernière partie, peut-être tous les deux. Cela ne l'aidait pas à se maîtriser : il éprouvait une difficulté inhabituelle à se contrôler.

Il devait garder ses distances, jusqu'à ce qu'il puisse se calmer et se recentrer. Il permit à Angus de passer entre lui et Anna, et comme cela ne mettait pas Frère Loup en rage, Charles prit une profonde inspiration de soulagement et s'autorisa à examiner Anna.

Ses taches de rousseur ressortaient sur ses joues pâles, mais l'odeur de sa peur n'était pas récente. Angus ne lui avait pas fait peur, elle avait juste été prudente. Frère Loup se calma, mais seulement un peu.

— Voici, lui dit Charles, et il lui tendit le sac de chaussures.

Elle regarda le sac avec des yeux vides avant qu'un sourire éclaire son visage.

— Tu es extraordinaire, Charles. Parfaitement extraordinaire.

Elle ouvrit le placard et y fourra les chaussures avec une pile de sacs qui n'étaient pas là le matin même. Deux robes dans des housses plastiques pendaient également à côté des peignoirs de l'hôtel. Elle était allée faire des courses et était rentrée une fois avant qu'ils soient attaqués. Les vampires avaient pu les attendre, surveiller l'hôtel et les suivre.

Dans la pièce, un grognement grave ramena son attention sur la tâche à venir. La petite sorcière, qui portait toujours ses lunettes de soleil, était roulée en boule sur l'oreiller géant à la tête du lit. Si Anna était pâle, le visage de la sorcière était crayeux sous le noir d'encre de ses cheveux courts, et elle avait l'air hâve, comme si elle avait perdu cinq kilos depuis qu'il l'avait vue plus tôt dans la journée.

La bosse sous les couvertures indiquait à Charles que le loup brun qu'était Tom s'était calmé au contact de sa sorcière, mais s'était remis sur pattes devant l'intrusion d'autres loups. L'une des pattes avant était visiblement tordue et devait être douloureuse, mais cela ne le fit pas s'asseoir.

Charles referma les mains sur les épaules d'Anna avant qu'elle puisse s'interposer entre Angus et Tom, et il l'attira dos contre lui.

— Non, lui dit-il. Tout va bien. Angus a les choses en mains.

Il pouvait s'inquiéter à propos de certains Alphas, mais Angus était Alpha depuis longtemps, et il savait ce qu'il voyait :

un loup en train de protéger sa compagne d'une menace inconnue. Pas du défi.

D'une voix calme qui sonnait pourtant comme un ordre, Angus dit :

— Tom. On ne veut pas de mal à ce qui t'appartient. Pas de mal.

Angus n'était peut-être pas un homme grand, mais sa voix, quand il choisissait de s'en servir, était assez puissante pour faire se lever les morts.

Les babines du loup se retroussèrent pour découvrir des crocs impressionnants, et il grogna de nouveau.

— Couché, dit Angus, en mettant une importante énergie dans le mot.

Et le loup se coucha instantanément sur le ventre ; il respirait difficilement et avait de la peine à refréner sa volonté de ne laisser aucun loup s'approcher de sa compagne tant qu'il était faible, alors qu'il faisait face à l'exigence d'obéissance de son Alpha.

— Tom ?

La sorcière avait l'air perdue, et Charles se demanda ce qu'elle imaginait qu'il se passait. Quelle connerie d'être aveugle dans un monde de monstres.

— Il va bien, lui dit Anna. Il veut juste te protéger. Il sait que tu ne peux pas te protéger pour le moment, et il n'a pas encore eu le temps de reprendre ses esprits après ce changement difficile. Il est blessé et ne réfléchit pas bien. Nous allons tous lui accorder une minute pour se calmer.

*Habile*, songea Charles avec un sourire dissimulé. Anna avait glissé l'information à Angus comme si elle parlait à Moira, pour qu'il n'aille pas croire qu'elle essayait de lui dire quoi faire. Mais elle avait tout gâché en ordonnant à tout le monde, y compris Charles, de laisser Tom en paix. L'éclair blanc des dents d'Angus lui apprit qu'il avait compris lui aussi, et qu'il avait choisi de s'en amuser.

— C'est ce que nous allons faire, dit Angus en s'installant sur le bras du fauteuil le plus proche de la fenêtre. Alan a appelé quand j'étais dans le couloir. Il est à environ cinq minutes d'ici.

Pendant que nous l'attendons ainsi que Tom, pourquoi quelqu'un ne m'éclairerait-il pas sur ce qui a abîmé mon loup ?

— Des vampires, dit Anna. Six, et qui chassent comme une meute.

Elle jeta un coup d'œil à Charles.

— Tu veux dire comme s'ils avaient déjà chassé ensemble, dit-il.

Charles savait que sa façade paisible était en place parce qu'elle acquiesça d'un air détaché.

— Exactement, dit-elle. Ils ne se gênaient pas les uns les autres, pas même quand cinq d'entre eux s'en sont pris à Tom après avoir renversé Moira. Ils étaient dans la cage d'escalier d'un appartement au sous-sol, dissimulés par un sortilège d'ombres. Pour moi, ça sentait comme la magie de loup, à moins que les vampires aient accès à la même chose. Si Moira n'avait pas amené le soleil, nous serions morts.

Cinq contre un, ce n'était pas évident, surtout avec un vieux loup rusé comme Tom, qui savait comment exploiter au maximum les faiblesses des autres. Et un sortilège d'ombres... Anna avait raison, cela ressemblait à une meute en chasse. Sauf qu'ils avaient affaire à des vampires.

— Il existe des sortilèges vampiriques qui pourraient imiter l'un des nôtres, dit Angus. Tom est assez âgé pour faire la différence. Quand il pourra penser de nouveau, nous lui demanderons. C'est ce qui te fait croire qu'ils étaient envoyés par un loup ?

Anna acquiesça, mais Moira dit :

— Les vampires ne s'amuse pas à attaquer les loups, pas dans cette ville en tout cas. Ils essayaient d'enlever Anna. Qu'est-ce qu'un vampire voudrait faire avec la compagne de Charles ?

Angus sourit calmement. Les loups de Seattle étaient tout-puissants depuis des décennies.

— Si l'essaim de vampires local se retrouvait à tenir la compagne de Charles prisonnière, ils me la ramèneraient sous escorte armée, après lui avoir verni les ongles et sans qu'il lui manque un seul cheveu. Bien entendu, j'appellerai le Maître, mais je les soupçonne d'être des intrus. Il devrait savoir quelque



chose, et si c'est le cas, peut-être qu'il aura des noms à me donner.

— L'un d'entre eux était une femme qui portait des chaussures en taille trente-sept, dit Charles. Mais je pense qu'elle ne posera plus de problème.

La partie de l'histoire avec Moira l'embêtait. Elle avait sauvé Anna, mais... Il fronça les sourcils dans sa direction.

— Sorcière, je n'ai jamais entendu parler d'une sorcière blanche qui puisse appeler la lumière du soleil. Ce n'est même pas une chose que la sorcellerie devrait pouvoir faire. Les sorcières connaissent l'esprit et le corps, pas les éléments.

— Je n'ai pas appelé la lumière du soleil, rétorqua-t-elle sèchement, en réponse au ton de sa voix, songea-t-il, plutôt qu'à ses mots. Je me suis contentée de le faire croire aux corps des vampires, même aux cadavres. (Elle remua les doigts.) Tss, et ils étaient redevenus poussière ou avaient pris la fuite.

— Ça représente beaucoup de magie. Les vampires ont une certaine résistance. Et ensuite vous avez fait disparaître vos traces sur près d'un kilomètre.

— C'est une sorcière blanche, répondit sèchement Angus.

Moira esquissa un large sourire.

— Je suis une mutante, d'accord. Pauvre petite sorcière blanche aveugle...

— Le sacrifice, dit lentement Charles, c'est de là que les sorcières tirent leur pouvoir. Pour la plupart, c'est la perte du sang et de la chair d'un autre être, mais la rumeur prétend que l'une des raisons pour lesquelles les sorcières ont des animaux familiers est qu'elles peuvent les utiliser pour un sacrifice de plus grande valeur. Pas seulement la mort de l'animal, mais la perte de quelque chose de précieux.

— Vous pensez que je tue des chatons pour donner de la puissance à mes sorts ?

Sa voix était mauvaise, et malgré la suspicion tenace qui l'habitait d'ordinaire, Frère Loup approuva Moira.

Il ne pouvait pas le laisser passer, pas alors qu'il devait s'occuper de la sécurité d'Anna, mais l'approbation de Frère Loup lui accorda une pause. Il y avait peut-être une autre réponse.

— J'ai toujours entendu dire que le sacrifice de soi, comme quand la sorcière utilise son propre sang pour alimenter un sort, a de la puissance, mais qu'elle est difficile à travailler.

La sorcière retira ses lunettes de soleil, et il vit que sa supposition était la bonne. Un œil avait été soufflé par la magie. Il avait déjà vu des résultats similaires, et ce n'était pas quelque chose qu'il oublierait de sitôt. L'œil était blanchi et desséché, comme si quelque chose l'avait aspiré. Les lésions avaient été infligées longtemps auparavant, car aucune odeur ne lui en restait, et quand c'était arrivé elle avait dû empester la magie pendant un bon moment. L'autre œil avait été détruit de manière plus prosaïque, mais tout aussi douloureusement, et sans doute tout aussi longtemps auparavant.

Il était intéressant de voir Angus se raidir comme s'il n'avait pas été au courant, et Anna ne pas avoir la moindre réaction. Pas de réaction devant le visage de la sorcière en tout cas ; elle réagissait sans aucun doute au comportement de Charles. Elle n'était pas du tout contente de la manière dont il persécutait la sorcière.

Quand Moira estima qu'il avait pu regarder tout son saoul, elle remplaça ses lunettes. Tom regardait Charles avec des yeux jaunes intelligents qui lui promettaient de lui rendre la monnaie de sa pièce, et Anna n'avait pas l'air plus contente de lui.

— Je ne connais pas Moira, dit Charles à Tom le loup, dès qu'il eut compris au mieux sa réaction. Je savais que je n'avais jamais entendu parler d'une sorcière blanche capable de faire ce qu'elle a pu faire. Et si une sorcière noire se dissimulait sous l'habit d'une sorcière blanche... Premièrement, la tromperie impliquerait qu'elle appartient aux ennemis, et deuxièmement... (Il fit un petit sourire au loup.) Je n'ai jamais rencontré de sorcière qui puisse me dissimuler sa nature.

— Nous avons failli être tués par une sorcière noire il y a quelques semaines, leur dit Anna, même s'il pouvait voir qu'elle était toujours vexée de son comportement. Cela nous a rendus un peu nerveux.

Moira tendit la main pour toucher le flanc de Tom et laissa dériver ses doigts jusqu'à sa queue, qu'elle se mit à tirer par jeu.

— Tout va bien, Tom. Ce sont les gentils, même si celui-ci se montre impoli.

Elle tourna la tête vers Charles.

— C'est bon. Je n'ai moi non plus jamais entendu parler d'une sorcière blanche qui puisse faire ce que je peux faire. Et je ne suis pas sûre de savoir exactement comment c'est arrivé. Je peux comprendre que vous soyez prudent.

— Je suis désolé d'avoir dû vous bousculer, dit Charles honnêtement.

— Je suis certaine que je trouverai un moyen de vous rendre la pareille, dit-elle en découvrant ses dents dans un sourire éclatant. Au moins, vous n'avez pas fait « iik » et vous ne vous êtes pas enfui en hurlant.

La colère chaude déclenchée par l'attaque des vampires plongea un peu plus profondément dans ses tripes, et il en laissa échapper un peu dans sa voix.

— J'espère que vous avez transformé celui qui a fait ça en cochon.

Elle s'immobilisa. Surprise par sa réaction, songea-t-il.

— Les lâches ne méritent pas mieux, dit Angus.

La sorcière ne s'attendait clairement pas à du soutien de ce côté-là non plus. Avaient-ils été si nombreux à être révoltés par ses cicatrices ?

Mais ce qu'elle avait à dire devrait attendre, car quelqu'un frappait à la porte, non sans hésitation.

— C'est Alan, dit l'intrus. Est-ce que je peux entrer ?

À la minute même où le loup soumis de la meute de la Cité d'Émeraude franchit le seuil, Charles se sentit plus calme. Alan Choo était totalement chinois, et il en avait l'air : d'allure délicate mais étonnamment fort, comme une lame bien trempée.

À part quand il était seul avec Anna, Charles avait passé sa vie entière avec Frère Loup qui hurlait à l'intérieur de lui, qui faisait les cent pas et grognait contre les pièges de la civilisation qu'ils étaient forcés de supporter. C'était ce que signifiait être dominant et prêt à tuer tout ce qui menaçait ceux dont on avait la garde. Tuer en un clin d'œil.

Ce jour-là c'était pire que d'habitude. Frère Loup était déchaîné et Charles faisait tout son possible pour s'assurer que personne ne sache à quel point il luttait pour garder le contrôle. Il avait cru que la présence de deux autres loups dominants, des loups qui n'étaient pas de sa meute, dans la pièce avec lui et sa compagne n'ajoutait qu'un désagrément mineur.

Mais c'était avant qu'Alan Choo entre dans la pièce. Il n'était pas un Omega comme Anna, mais il était soumis, et il savait comment gérer des loups déchaînés. En un sens, l'avoir dans la pièce renversa l'équilibre, et à eux deux, Anna et lui réussirent à calmer tout le monde, y compris Charles.

Charles s'assit dans le fauteuil devant la petite table à l'opposé d'Angus. C'était plus pour donner à Choo la place de travailler que parce qu'il voulait s'asseoir, mais être *capable* de s'asseoir avec les autres loups dans la pièce constituait une amélioration.

Anna jeta un rapide coup d'œil autour d'elle, et Charles sut qu'elle aussi avait ressenti le calme qui s'installait dans la pièce. Elle attira son regard et lui fit un rapide sourire, puis se percha sur le bras de son fauteuil.

— Il est blessé à cause de moi, dit-elle à Choo.

Charles secoua la tête et lui dit la vérité telle qu'il la voyait.

— Ce n'est pas ta faute si quelqu'un a décidé d'essayer de t'enlever. Tom a fait son boulot, ne sois pas désolée.

— Hé Tom, mon vieux, qu'est-ce que t'as foutu ?

Les mots de Choo avaient beau être désinvoltes, il manipula le loup blessé avec prudence.

Tom permit à Alan d'allonger sa patte sans laisser échapper un seul grognement de douleur ; la petite sorcière en faisait assez à sa place.

— Bordel, bordel, murmurait-elle pendant qu'Alan travaillait. Avec juste un peu plus de pouvoir, je pourrais empêcher que tout ça te fasse mal. Je suis désolée. Je suis désolée.

En fin de compte, Angus, *Angus*, qui ne s'intéressait pas à qui n'était pas un loup, déclara :

— Ça suffit, Moira. Ce n'est qu'une petite douleur. Ce sera fini dans un moment et ça ne mérite pas que tu fasses des

histoires. C'aurait été bien pire si tu n'avais pas été avec eux : six vampires, c'est plus qu'il n'en faut pour deux loups-garous et n'importe quelle autre sorcière que j'aie jamais rencontrée. Si tu n'avais pas utilisé ta magie, personne ne s'inquiéterait pour une chose aussi dérisoire qu'une jambe cassée. Ça suffit.

Il y avait une brusquerie dans ses derniers mots qui la fit taire et valut à l'Alpha un regard de son loup. Angus arquait un sourcil, et Tom baissa les yeux. Angus roula des yeux.

— Dieu me préserve des tourtereaux, dit-il, et son regard se posa sur Charles et Anna.

Ils ne se câlinaient pas : Anna ne faisait pas de câlins. Charles avait le sentiment que, si la vie avait été juste avec elle, elle aurait apprécié d'en faire, et peut-être qu'après quelques années ce serait le cas. Mais pour le moment, il lui était reconnaissant de ne pas trembler de peur chaque fois qu'il la touchait.

Néanmoins, elle était assise suffisamment près pour que le vieil Alpha se mette à sourire.

— Vous tous les tourtereaux, dit-il. Vous me mettez mal à l'aise, et je ne suis pas d'une nature patiente. Toi...

Il désigna Anna du doigt, et Charles se retrouva debout entre eux.

Un réflexe. Peut-être n'était-il pas aussi détendu qu'il l'avait cru.

Angus baissa le doigt, mais termina sa phrase.

— Dis-moi ce qui s'est *passé*. Je veux plus de détails.

— Les Amérindiens n'aiment pas qu'on les pointe du doigt, fit remarquer calmement Choo pendant qu'il enveloppait les côtes de Tom pour qu'elles guérissent correctement. Les sorciers indiens, les changeurs de forme et d'autres encore utilisent ce geste pour jeter des malédictions ou des maladies.

Angus leva la main et retomba dans son fauteuil.

— Oh, par pitié. Je ne suis pas un sorcier. Je ne jette pas de sorts, je veux juste savoir ce qui a bien pu se passer ce soir.

Il avait l'air frustré et offensé, mais tous les loups dans la pièce savaient la vérité : il avait peur de Charles. Il n'avait jamais eu peur, pas avant de regarder Frère Loup dans les yeux et de découvrir la menace de mort. Angus était un Alpha, un

Alpha ancien et puissant, mais il n'y avait aucun doute sur qui était dominant.

Angus ne l'avait pas menacé. Charles le savait, mais il lui fallut plus d'effort qu'il aurait dû pour se rasseoir. Si la retraite rapide d'Angus n'avait pas satisfait Frère Loup, les murs auraient été couverts de sang.

Charles reprit lentement son siège et tendit la main pour la poser sur le genou d'Anna, dont le contact l'apaisait.

— Eh bien, dit-elle en souriant, c'était instructif, n'est-ce pas ?

Elle tendit la main et la posa sur l'épaule de Charles, comme si elle avait besoin d'aide pour garder son équilibre sur le bras du fauteuil. Elle et lui étaient les seuls à savoir que le contact d'Anna l'aidait *lui* à retrouver son équilibre pendant qu'elle détournait l'attention des autres avec ses mots.

— OK. Ce qui s'est passé. (Elle inspira un bon coup.) Tom et Moira m'ont emmenée à Pike Street et nous avons acheté autant que nous pouvions porter et avons tout rapporté ici. J'avais tout ce dont j'avais besoin, à part des chaussures, donc Moira m'a emmenée à son magasin de chaussures préféré à quelques kilomètres d'ici. Nous étions sur le chemin du retour quand ils nous ont sauté dessus. Aucun signe, aucun bruit, aucune odeur, ils étaient sur nous.

Elle replia une main froide sur celle de Charles. Elle n'était pas aussi calme qu'elle le paraissait. Il tourna la main paume vers le haut et lui saisit les doigts d'une prise ferme.

— Quatre d'entre eux ont attaqué Tom, un a frappé Moira et l'autre m'a attrapée. J'ai tué la mienne... (Un grognement de satisfaction se mêla à l'angoisse dans sa voix, et Charles resserra sa prise. Sa compagne était résistante.) À ce moment-là, Tom avait tué l'un de ses assaillants, et celui de Moira avait décidé qu'elle n'était pas une menace et avait rejoint les autres adversaires de Tom. J'étais sur le point de me jeter dans la bagarre quand mon cerveau a reconnecté avec mes oreilles, et que j'ai fini par comprendre que Moira essayait de savoir ce qui nous attaquait.

Anna regarda la sorcière avec un sourire.

— Je me rappelle avoir pensé « La pauvre ne peut pas voir qui nous assaille. Comme ce doit être effrayant pour elle ». Et donc je le lui ai dit. Puis nous avons tous été presque aveuglés par la lumière du soleil. Les vampires morts ont brûlé, et les autres se sont enfuis. Nous avons appelé Alan, et j'ai porté Tom et guidé Moira jusqu'ici, pendant qu'elle nettoyait derrière nous et nous maintenait hors de vue.

La sorcière, qui caressait légèrement Tom avec des doigts habiles, jeta un regard innocent à Anna, et celle-ci renifla.

— Pauvre petite sorcière aveugle, mon cul. Une équipe de démolition à elle toute seule. Ils n'ont jamais compris ce qui les avait frappés.

— Tu penses qu'il y avait un loup derrière tout ça, dit Charles. (Anna le regarda et, maintenant qu'elle avait exposé l'histoire, elle hésitait.) L'instinct, lui dit-il, a raison le plus souvent.

Sa bouche se détendit.

— Oui. Je pense que c'était un loup. (Elle ferma les yeux pendant qu'elle retournait le problème dans sa tête.) L'attaque donnait l'impression d'une attaque de meute. Se cacher aux yeux de tous, assez de personnes pour faire le boulot facilement. Ils ne savaient pas pour Moira, ou alors ils l'ont sous-estimée. (Elle la regarda et lui fit un petit sourire.) Et moi. Ils ont d'abord concentré leur attaque sur le plus fort d'entre nous, une tactique de loup-garou. Et ils voulaient m'emmener avec eux. Qu'est-ce qu'un vampire voudrait faire de moi ?

— Des loups.

Charles essaya de ressentir quelque chose. Mais les esprits étaient silencieux comme ils l'étaient habituellement en ville. Ou chaque fois qu'ils pourraient être utiles.

— Alors qu'en penses-tu, Angus ? Est-ce que ça aurait pu être Chastel ? Nous avons eu une prise de bec hier soir, et il était assez en colère pour tuer quelqu'un.

Angus s'étalait délibérément dans son fauteuil, pour montrer à quel point il était détendu en présence de Charles.

— Le Français est une bête. Une bête puissante, mais tuer est sa drogue. Il n'aurait pas envoyé quelqu'un d'autre. Il n'aurait

pas voulu que quelqu'un répande du sang dont il aurait pu se repaître lui-même.

— À qui penses-tu dans ce cas ?

Angus fronça les sourcils d'un air irrité.

— Je ne connais pas assez bien la plupart d'entre eux. Nous pourrions les interroger si nous voulions lancer une guerre. Les Européens sont chatouilleux au sujet de leur honneur. S'ils voulaient seulement un loup Omega... j'appellerai les Italiens et les avertirai de garder le leur à proximité.

Charles arqua les sourcils.

— Je savais qu'ils en avaient un, mais pas qu'ils l'avaient amené ici. (Il regarda Anna.) S'il avait pu t'être utile, je t'en aurais parlé, mais il n'est loup que depuis environ un an, et en sait moins que toi sur ce qu'est être un loup, sans parler d'être un Omega. Asil, qui était en couple avec une Omega, est un bien meilleur professeur... et ne va pas lui dire que j'ai dit ça.

Angus reporta son attention sur Anna.

— C'est un jeune Allemand, en fait, qui skiait dans les Alpes italiennes et a fait une mauvaise chute. Le sauveteur qui l'a découvert était un loup-garou et s'est senti obligé de le sauver par tous les moyens possibles.

— Il l'a changé en loup-garou, dit Anna.

Charles acquiesça.

— Et les Allemands étaient très énervés quand les Italiens l'ont revendiqué comme un des leurs.

— Un problème de garde, en réalité, dit Angus. Je suppose que c'est pour ça que les Italiens l'ont amené, pour remuer le couteau dans la plaie des Allemands et montrer qu'il a choisi de rester avec eux.

Charles put lire l'intérêt sur le visage d'Anna. *Oui*, songea-t-il, *tu n'es pas seule*. Il aurait dû y penser de lui-même. Il veillerait à ce qu'elle rencontre le jeune Omega allemand.

— Peut-être que c'est ça, dit Moira d'un air pensif. Tout le monde dans la meute en a parlé. Désolée, Anna. Mais la plupart d'entre eux étaient plus intéressés par toi que par tous les loups étrangers qui venaient. Peut-être que c'est quelqu'un qui veut un Omega.



— J'ai rencontré quelqu'un comme ça, une fois, dit Anna calmement. Assurez-vous de prévenir les Italiens.

— Oui, dit Angus, avec un petit coup d'œil amusé à Charles, car Anna venait de lui donner un autre ordre.

— N'oubliez pas que vous avez un dîner et que vous devez vous préparer, dit Moira.

Charles regarda la sorcière, et il ne fut pas le seul. Elle leur sourit à tous.

— Nous ne savons pas exactement ce qu'ils essayaient de faire. Ils essayaient probablement de kidnapper Anna. Mais il y a une petite chance qu'ils aient voulu vous empêcher de mieux faire la connaissance d'Arthur de Grande-Bretagne.

— En outre, ajouta Angus, pourquoi leur accorder le pouvoir de modifier nos projets quand aucun mal permanent n'a été fait ?

C'était vrai, comprit Charles. C'était une logique qu'il pouvait faire sienne. Il n'avait pourtant aucun désir de sortir et de s'acquitter de cette obligation sociale. Cette attaque lui avait donné envie d'emmener sa compagne et de la barricader dans un endroit où elle serait en sécurité.

— Je vais prendre une autre chambre, dit-il. Tom et Moira peuvent rester ici jusqu'à ce qu'il soit guéri, et profiter du room service.

— Je resterai ici, moi aussi, dit Angus. Jusqu'à ce que Tom soit en état de veiller sur lui-même.

Charles regarda l'Alpha et comprit qu'il n'était pas le seul à se sentir protecteur.

— Bien, leur dit-il, et il sortit faire ce qu'il avait annoncé.

\* \* \*

Un soupir de soulagement collectif traversa la pièce quand Charles sortit, mais personne ne dit quoi que ce soit avant d'entendre au travers des murs le faible tintement de la porte de l'ascenseur.

Anna savait que Charles produisait cet effet sur les gens, mais elle n'avait ni vu ni senti aucun problème ce soir. Hormis cette histoire de doigt pointé.

— Eh bien, dit Angus, et Tom gémit. Ce n'est pas sans raison que Bran l'utilise pour terrifier les mécréants. Je crois que nous l'avons tous vu ce soir.

— Vu quoi ? demanda Moira.

— Exactement, dit Alan Choo qui remballait ses affaires dans le sac qu'il avait apporté. Angus l'a pointé du doigt, et je ne l'ai même pas vu bouger. Il *était* là. Entre sa compagne et Angus.

Puis il laissa échapper quelques phrases en chinois.

Anna découvrit qu'elle n'aimait pas qu'ils aient peur de Charles. Il en souffrait, même s'il l'acceptait totalement. Même si c'était plus sûr pour lui, ce n'était pas bon.

Angus secoua la tête.

— Vous avez vu les visages de certains loups quand il a parlé aujourd'hui ? Je soupçonne qu'ils ne s'imaginaient même pas qu'il *savait* parler, sans oublier le fait que ce qu'il disait avait un sens. C'était comme si un requin se mettait à parler l'anglais du roi.

Tom leva la tête et regarda Angus, et Alan cessa de marmonner en chinois pour dévisager son Alpha.

— L'anglais de la *reine*, rétorqua Anna plus sèchement qu'elle l'aurait souhaité. Et il n'y a pas de problème chez Charles.

— Devant Dieu, je jure que non, admit Angus. Je me disais : « *Eh bien, voyez-vous ça, il dirige une réunion comme n'importe quel orateur. Peut-être que les autres rumeurs à son sujet sont exagérées aussi.* » Et non. Pas le moins du monde. Je ne veux plus jamais me retrouver face à cet homme avec mes crocs et mes griffes.

— Si vous ne la fermez pas, lança Anna, vous pourriez bien ne plus jamais avoir à vous en soucier.

Angus se rassit dans son fauteuil et lui sourit avec satisfaction.

— Effectivement, dit-il d'une voix entièrement différente, plus à présent.

Elle s'était trompée, elle le comprit en regardant Tom et Alan Choo. Elle avait pris l'étonnement de Tom pour un accord. Angus s'était joué d'elle.

— Pourquoi ce test ? demanda-t-elle.

Angus haussa les épaules.

— Je connais Charles depuis longtemps. Je l'ai vu, ce garçon calme, se transformer en l'arme dont son père avait besoin, dont *nous* avions besoin. Ce n'est pas parce que je comprenais cette nécessité que je ne pouvais pas la regretter. Je voulais juste m'assurer que tu étais capable de voir l'homme derrière le tueur.

— Donc vous l'avez fait exploser volontairement ?

Le sourire d'Angus s'élargit.

— Avec cette histoire de doigt pointé ? Alors qu'il était déjà assoiffé de sang frais parce que tu avais été en danger et que sa chasse était restée sans résultat ? Est-ce que j'ai l'air aussi stupide ? Non, c'était juste un accident.

Anna baissa les yeux sur le bras du fauteuil et frotta doucement une tache du bout du doigt. À présent qu'elle pensait à la tester, elle pouvait sentir la sincérité d'Angus. Il était inquiet pour Charles, inquiet qu'elle puisse lui faire du mal.

— Je savais que les gens avaient peur de lui, dit-elle. Vous pensez vraiment qu'ils croient que quelque chose ne va pas chez Charles ?

Angus inclina la tête, mais ce fut Alan qui répondit.

— Il manque quelque chose en tout cas. Ce n'est pas tant de la folie, c'est... une différence. Il est le tueur sans âme de son père, loyal au Marrok et à personne d'autre. Chaque mot qui sort de sa bouche a été mis là par le Marrok, comme un pantin de ventriloque, mais en plus effrayant.

Anna repensa au combat qui avait opposé Charles à son père, et que Charles avait remporté au bout du compte, et ouvrit la bouche pour faire un commentaire. Mais elle la referma. Si c'était ce que les gens pensaient, c'était parce que Charles voulait qu'ils le pensent.

— Charles le fait délibérément, lui dit Angus, qui l'observait de près.

Elle espéra qu'elle n'avait rien révélé, mais les mots d'Angus étaient si proches de ses pensées qu'elle avait dû le faire. Il tapota le bras de son fauteuil de ses doigts impatients.

— Si les autres loups ont tous peur de lui, ils ne feront rien de stupide et ne le pousseront pas à les tuer. Et ils ont raison,

qu'ils le sachent ou pas. Il y a quelque chose qui cloche, tu n'as pas remarqué ? Son loup était complètement hors de contrôle. Ça aurait dû le transformer en machine à tuer, mais ce n'était pas le cas.

*Frère Loup*, songea Anna.

— Pourquoi penses-tu que ça aurait dû être le cas ? demanda Choo.

Angus arquait un sourcil et la regarda, comme s'il pensait qu'elle pouvait peut-être fournir une explication.

Un loup était responsable de l'attaque contre eux ce soir. Elle ne croyait pas non plus vraiment qu'Angus soit l'ennemi. Il pouvait même être l'ami de Charles si elle pouvait en croire son odorat. Mais elle n'allait pas partager la moindre pensée au sujet de son compagnon – même si elle en avait eu – avec Angus de la meute de la Cité d'Émeraude.

Elle le regarda et se détendit sur son siège, sur le bras du fauteuil de Charles, et attendit son retour.

\* \* \*

La colère.

Il était tellement en colère.

Charles allait bien pendant tout le trajet jusqu'à l'accueil. Il s'était concentré sur la tâche à accomplir, avait obtenu une seconde chambre, et allait bien jusqu'à ce qu'il se retrouve dans l'ascenseur et réfléchisse à l'attaque contre Anna. Il avait cru qu'il pourrait utiliser ce qu'il avait appris dans son récit et découvrir quelque chose de neuf, un soupçon sur le pourquoi ou le qui.

Le contrôle qu'il avait toujours eu au bout des doigts semblait en train de fondre. Il regarda les chiffres des étages défiler, et ils semblaient avancer à une vitesse sacrément rapide alors qu'il avait tant à penser.

*Un.*

Tom avait presque été tué. Si Charles avait renvoyé Anna avec un autre loup d'Angus – et il aurait pu le faire – il l'aurait perdue.

*Deux.*

Six vampires.

*Trois.*

Si la sorcière de Tom avait été ce qu'elle semblait être, Anna aurait été enlevée.

*Quatre.*

S'il l'enchaînait à lui, il la perdrait. Elle n'était pas soumise, elle n'avait pas *besoin* qu'il prenne soin d'elle. Pas de cette manière. Elle avait besoin de lui pour lui donner de l'assurance et la laisser voler de ses propres ailes.

*Cinq.*

Et s'il faisait ça, il allait devoir contrôler son humeur. Ou l'humeur de Frère Loup. Pas seulement maintenant, aujourd'hui, mais pour toujours. Mettre en laisse son besoin de la protéger pour pouvoir la garder heureuse.

*Six.*

Aujourd'hui, néanmoins, il ne la quitterait pas de vue ne nouvelle fois.

La porte de l'ascenseur s'ouvrit.

\* \* \*

Arthur Madden s'activait comme il pouvait, il éloignait les couverts du bord de la table, puis les rapprochait.

— Mon cher, dit sa compagne amusée, qu'es-tu *en train* de faire ? Il est peut-être le fils du Marrok, mais tu diriges les îles Britanniques. Tu es d'un rang supérieur à lui, il n'y a pas besoin d'être nerveux.

Elle ne comprenait pas. Mais il en avait l'habitude. Sa femme était humaine, et il y avait beaucoup de choses qu'elle ne comprenait pas. Il ne lui en voulait pas. Il ne lui expliquerait pas que Charles était dominant, que même avec la force de tous ses loups derrière lui, Charles faisait toujours reculer Arthur sans rien de plus qu'un regard. Ce qui voulait dire qu'il avait besoin de toutes ses défenses. Ce qui voulait dire que le dîner devait être parfait.

Il pouvait faire confiance à sa compagne pour tout rendre parfait.

— Tu as raison, bien entendu, dit-il. C'est fichtrement idiot de ma part de faire autant d'histoires.

Elle se glissa sous son bras, aussi mince que la jeune fille qu'il avait épousée quarante ans plus tôt. Il l'aimait autant à présent qu'autrefois, mais son âge l'attristait. Désormais, quand ils sortaient dîner, les gens pensaient qu'ils étaient associés, ou mère et fils. Quand elle était jeune et belle, il n'avait pas réfléchi une seule fois au fait qu'elle vieillirait, et elle non plus.

Elle sentait la rose.

— Tout ira bien, dit-elle. J'amuserai sa compagne, et pourras lui raconter des histoires.

Il embrassa sa chevelure ensoleillée d'Anglo-Saxonne, qu'elle continuait à colorer délicatement de la même teinte que celle qu'elle avait naturellement quand il l'avait rencontrée.

— Et comment feras-tu ça ?

— Je lui montrerai mes travaux d'aiguille et je lui parlerai d'affaires de filles.

Il se retourna et saisit furtivement une image d'eux dans l'immense miroir doré juste à l'entrée de la maison. Il portait une chemise de soie or qui donnait à ses cheveux une teinte blond-roux plus foncée ; ses yeux étaient bleus, et son pantalon noir aurait pu être celui qu'il avait porté à leur mariage tant de décennies auparavant.

Le chemisier bleu foncé de Sunny avait de longues manches flottantes qui exhibaient la force de ses bras sans trahir à quel point sa peau révélait son âge. Il y avait de la mollesse sous son menton et des rides d'expression autour de ses yeux. Sa Sunny adorait rire.

Elle mourait jour après jour. Il faudrait pourtant du temps, songea-t-il, des décennies, tandis que sa peau perdrait sa tonicité et ses muscles s'assécheraient et se détendraient. Et il devrait assister au spectacle.

Elle saisit son regard dans le miroir.

— Tu es superbe, comme toujours, dit-elle en ramenant le bras qui passait sur ses épaules au-dessus de sa poitrine.

— Je t'aime, lui murmura-t-il à l'oreille, en se frottant le nez contre sa chevelure parfaite, en fermant les yeux pour pouvoir respirer sa précieuse odeur.

Elle attendit qu'il ait les yeux ouverts et qu'elle puisse les voir dans le miroir pour s'y plonger. Puis elle sourit de cet immense sourire qui l'avait fait la surnommer Sunny.

— Je sais que tu m'aimes.

## Chapitre 7

Ils étaient en retard. Sunny cessa d'essayer de maîtriser son mari et préféra s'asseoir sur l'un des deux canapés de style Queen Anne pour le regarder.

Il était magnifique. Il aurait rejeté la comparaison, mais elle avait toujours pensé à lui comme à un lion plutôt qu'à un loup, quand il était sous sa forme humaine. Même quand il était sous sa forme animale, il avait le pelage fauve et mordoré.

À présent, il se tenait debout, et regardait par la fenêtre, les bras serrés dans son dos, ce qui lui donnait une vue charmante. Elle ne le lui avait bien entendu jamais dit – il ne l'aurait pas apprécié – mais elle avait toujours adoré son derrière.

Elle n'arrivait toujours pas à croire qu'elle avait réussi à l'attraper, même pas après toutes ces années. Il était tout ce qu'elle avait toujours voulu : riche, puissant, honorable et de bonne famille. Il ne pouvait pas le proclamer, plus maintenant, si longtemps après sa mort humaine, mais il était le fils cadet d'un baron. Il était intelligent et doux ; il lui apportait toujours des fleurs sans autre raison que parce qu'il voulait qu'elle les reçoive. Elle adorait voyager, mais il ne le pouvait pas, pas en étant ce qu'il était. Mais il lui laissait la liberté de le faire.

Elle admirait toujours son dos.

Elle dissimula son sourire et essaya de prendre l'air sérieux quand il se tourna vers elle. Il fronça les sourcils et elle cligna des yeux d'un air innocent. Elle avait appris depuis longtemps qu'il ne pouvait pas partager certaines de ses plaisanteries, et cela ne servait à rien d'essayer.

D'une voix grognon, il finit par dire :

— Je vais à l'étagère pour travailler un peu. S'ils arrivent, dis-leur que je suis occupé.

Et il grimpa l'escalier.

Sunny jeta un coup d'œil à la Rolex délicate à son poignet et secoua la tête. Ils avaient cinq minutes de retard ; la patience



n'avait jamais été le fort d'Arthur. Elle prit le livre qu'elle avait descendu, un polar qui se déroulait à La Barbade, l'endroit qu'elle préférait, et commença à lire.

Le coup à la porte fut discret, mais pas au point qu'Arthur ne l'entende pas. Quand elle vit qu'il ne descendait pas, Sunny posa son livre et se leva. Il sortirait de son trou bien assez tôt. Elle connaissait son homme : il ne pouvait pas supporter longtemps d'ignorer un public. Pour le moment, c'était à elle de faire en sorte que ses invités se sentent les bienvenus.

Elle lissa sa jupe d'un geste nerveux. Elle avait entendu bien des histoires au sujet de Charles Cornick, l'homme de main du Marrok, mais ne l'avait jamais rencontré. Elle espérait que sa compagne était amicale.

Quand un second coup retentit, elle ouvrit la porte... et ravala son sourire.

L'homme qui se tenait devant elle était grand. Pas seulement grand mais aussi de large carrure. Il était à l'évidence amérindien, avec sa peau mate et ses yeux noirs. Son visage était impassible, elle ne pouvait absolument pas le déchiffrer, mais il se dégageait de lui un air de rigueur, comme un manteau sombre autour de lui.

Rien qu'elle n'ait attendu d'après les descriptions d'Arthur et sa nervosité, rien d'inattendu, hormis que Charles Cornick était beau. Pas selon des critères occidentaux, pas avec ses traits larges et plats et les boucles d'oreilles d'ambre qu'il portait ; et comment un loup-garou pouvait-il avoir les oreilles percées ?

Un homme pouvait ne pas remarquer le pouvoir de séduction de tous ces muscles et de cette peau à la chaude teinte marron, mais elle était prête à parier qu'il ne traversait jamais une pièce sans attirer le regard de toutes les femmes présentes.

Nerveuse, elle le quitta du regard et rencontra celui de la femme qui se tenait à ses côtés.

Anna Cornick faisait deux ou trois centimètres de plus que Sunny, mais elle était toujours un peu plus petite que la moyenne. Elle était mince, maigre même, même si sa chair se composait de muscles durs. Ses cheveux étaient couleur whisky et bouclaient sur ses épaules. Des taches de rousseur parsemaient ses pommettes, et ses yeux étaient d'un brun doré

limpide. Elle portait un chemisier blanc et une jupe en soie blanche qui s'arrêtait juste au-dessus des chevilles. Elle n'était pas jolie au sens traditionnel du terme, mais pas non plus dépourvue de charme.

Anna semblait fatiguée et éclipsée par son compagnon plus exotique, mais elle esquissa un sourire piteux montrant qu'elle comprenait l'extrême admiration qu'éprouvait Sunny malgré elle face à Charles, un sourire compatissant pour une autre femme prise à son charme.

C'était une expression chaleureuse, et Sunny sentit se calmer tous les nerfs que Charles Cornick avait fait se hérissier, si bien qu'elle put reprendre son rôle familial d'hôtesse.

— Bonsoir, dit-elle avec un grand sourire qui n'était pas aussi difficile à esquisser qu'il l'avait été un moment auparavant. Bienvenue. (Elle recula et les invita à entrer.) Je suis Eleanor, la compagne d'Arthur. Vous pouvez m'appeler Sunny, tout le monde m'appelle ainsi. Vous devez être Charles et Anna.

— Ravie de vous rencontrer, Sunny, dit Anna, en lui prenant fermement la main.

Comme son compagnon ne disait rien, Anna lui donna un coup d'épaule.

Il la regarda et elle leva les sourcils, une expression que Sunny possédait dans son propre répertoire, conçue pour gérer un mâle dominant qui ne suivait pas toujours les règles de la civilisation.

— C'est une bonne expression, dit-elle à Anna. Même si j'ai découvert que lever un seul sourcil était plus efficace. Si cela ne marche pas, j'ai appris qu'il valait mieux les ignorer jusqu'à ce qu'ils décident de se calmer. Pourquoi n'entrez-vous pas tous les deux, et je vous apporterai quelque chose à boire. Arthur sera là dans une minute. Je peux vous proposer du whisky ou du cognac. Sinon, nous avons un très bon vin blanc.

Anna lui sourit et la suivit à l'intérieur tandis que son compagnon fermait doucement la porte derrière eux.

— L'ignorer, ça fonctionne pour vous ? Je me contente de petits coups jusqu'à ce qu'il craque. Vous avez de l'eau ? Pas d'alcool pour moi ce soir, je conduis. Cela ne m'affecte peut-être

plus, mais, si je me fais arrêter, je n'ai pas envie de sentir l'alcool.

— Il vous laisse conduire ? demanda Sunny, déconcertée et plus que jalouse. La dernière fois que j'ai conduit aux côtés d'Arthur, c'est le jour où je l'ai rencontré. Je conduisais la voiture de mon père dans le Devon, et sa voiture à lui était arrêtée sur le bord de la route avec deux pneus à plat.

— Je n'aime pas conduire, dit Charles. Un cognac sera parfait, merci.

Sa voix était aussi délicieuse que le reste de sa personne. Profonde et lente, avec un soupçon d'accent gallois, et quelque chose d'autre qui altérerait l'accent américain habituel.

Perturbée car elle ne s'était jamais sentie ainsi en présence d'aucun des loups-garous qu'Arthur avait amenés chez elle auparavant, Sunny profita de l'excuse qu'il venait de lui fournir pour se diriger vers le bar dans un coin du salon, et commença à préparer les boissons pour ses invités.

Ce n'était pas comme si elle n'avait jamais regardé d'autre homme, mais elle ne s'était jamais sentie aussi... en sécurité. C'était une réaction inattendue face à un homme qu'elle savait dangereux, et cela la déstabilisait.

Elle prit la carafe en verre taillé qu'elle avait achetée quelques années auparavant à Venise, et Anna se présenta pour la lui prendre et la poser sur le bar.

— Je sais, dit-elle doucement. Tout va bien. Vous devriez voir quand le Marrok entre dans une pièce où se trouvent des loups inconnus. Il se calmera dans un moment, et cela ne vous frappera plus comme ça. (Elle regarda son compagnon, puis tira le bouchon de la carafe, et l'odeur du bon cognac s'en échappa.) Il a eu une mauvaise journée, ce qui n'arrange rien.

Sunny prit un verre à cognac dans le placard à côté du bar et le donna à Anna.

— Que s'est-il passé ?

Anna sourit et haussa les épaules tout en versant le cognac.

— Rien de spécial, mais c'était un jour différent. (Cela ressemblait à une dérobade.) Il n'aime pas plus les villes qu'il n'aime la conduite, les téléphones portables, les avions, les...

— ...Gens qui parlent de lui comme s'il n'était pas là, grogna le loup-garou comme s'il s'était forcé à parler.

Quand Arthur était comme ça, elle savait le laisser tranquille. Sa compagne se contenta de lui sourire.

— Viens par ici et prends ton cognac. Comment peux-tu supporter ce truc, d'ailleurs ? Je n'ai jamais pu en boire, même quand je trouvais encore intéressant de boire de l'alcool. Cesse d'effrayer notre hôtesse.

Il prit une profonde inspiration et... il ne fut plus qu'un homme exaspéré au milieu du salon. Il traversa la pièce et prit le verre que lui tendait sa femme, avant de tourner son attention vers Sunny.

— Mes excuses, dit-il, et sa voix ne fit pas chavirer son cœur en réaction. Comme Anna vous l'a dit, je ne suis pas dans mon assiette ce soir. Mais il n'y a aucune raison de le prendre pour vous.

Écarter son excuse en prétendant qu'elle n'était pas nécessaire ne paraissait pas correct, aussi essaya-t-elle l'option suivante.

— Accordé.

Anna regardait la pièce.

— Cela ressemble plus à un foyer qu'à un endroit qu'on loue pour quelques semaines. Vous avez bon goût.

Sunny lui tendit une des bouteilles d'eau froide qu'elle gardait dans le frigo.

— Oh, Arthur possède quelques endroits çà et là. Il ne vient pas beaucoup ici, mais il me l'a offert pour notre trentième anniversaire de mariage. D'ordinaire j'y viens un mois pendant l'été. Il n'aime pas voyager, mais il sait que moi, oui.

Elle s'empêcha difficilement d'en dire plus. Dissimulant un froncement de sourcils derrière un sourire amical, elle sortit la bouteille rafraîchie de son vin blanc favori. Elle ne déblatérerait jamais ainsi. Elle avait l'habitude de garder des secrets. Non que ses voyages ou cette résidence soient précisément des secrets. Cependant, elle n'avait pas eu l'intention d'en parler.

Elle fut sauvée par le grincement des marches tandis qu'Arthur descendait à une allure décontractée.

Anna regarda le roi-loup britannique descendre.

— Vous étiez en retard, dit-il en guise de salutation. Je m'inquiétais que quelque chose soit arrivé.

— Non, dit joyeusement Anna.

Ils avaient discuté de ce qu'il fallait dire de l'attaque, et étaient finalement parvenus à la conclusion que la meilleure chose à faire était de prévenir l'Alpha de l'Omega italien, et sinon de la passer sous silence. L'attaque ne concernait personne d'autre, et Charles avait dit qu'il n'allait pas encourager des copieurs. Elle prit donc sur elle le reproche pour leur arrivée tardive. En outre, personne ne croirait jamais que Charles soit en retard, quel que soit le prétexte.

— Il m'a fallu un peu trop de temps pour me préparer. Je suis désolée.

Sunny versa un second verre de cognac pour Arthur ; encore un loup-garou qui en buvait, alors même qu'il ne pouvait pas bénéficier des effets de l'alcool. La compagne d'Arthur se servit un verre de vin.

— Le dîner sera prêt d'ici à une demi-heure, je pense, dit Arthur. En attendant, j'ai pensé que vous seriez peut-être intéressés de jeter un œil à ma collection.

— Votre collection ? demanda Anna.

— Ce que j'ai ici n'est pas de très grande valeur, expliqua-t-il. Ni d'importance historique. Nous ne séjournons pas beaucoup ici, et même avec un service de sécurité... (Il haussa les épaules.) Enfin, j'ai quelques petites choses intéressantes.

— As-tu apporté Excalibur ? demanda Charles.

Arthur haussa élégamment un sourcil tout en souriant légèrement.

— Je ne vais jamais nulle part sans elle.

— Est-ce que ce n'est pas un peu problématique ? demanda Anna. Prendre l'avion pour aller à l'étranger avec une épée ?

— Je prends un avion privé, dit-il.

— Bien sûr, murmura Anna en raillant sa brusque élévation au sein des gens riches et importants. N'est-ce pas le cas de tout le monde ?

— Pauvre plébéienne, murmura Charles, mais elle était presque sûre d'être la seule à avoir saisi l'humour dans sa voix, car Arthur et Sunny eurent l'air désarçonnés.

— Arthur n'apprécie pas les vols commerciaux, se dépêcha d'expliquer Sunny.

— Je suis désolée.

Anna regarda Charles d'un air de dire « aide-moi ». Elle n'arrivait pas à trouver autre chose qui n'aggraverait pas la situation.

Charles vint à son secours.

— La première meute d'Anna était... agitée et très pauvre. Nous ne sommes pas mariés depuis un mois, et elle doit s'adapter à beaucoup de choses.

— Vivre longtemps ne veut pas dire qu'on sera riche, dit Arthur d'un air compréhensif. Mais ça ne fait pas de mal.

— Les investissements à long terme donnent une toute nouvelle signification à l'expression « intérêts composés », ajouta Sunny.

— Parlez-moi de votre collection, dit Anna un peu désespérée.

Puis, comme elle ne pouvait pas refréner son intérêt :

— Parlez-moi d'Excalibur.

— J'étais archéologue, expliqua Arthur. Strictement amateur, ce qui était acceptable pour mon père au sens où travailler ne l'aurait pas été. Les fouilles n'étaient pas aussi bien réglementées à l'époque, et je creusais les terres d'un ancien site cornique, idéalement situé sur le domaine des parents d'un ami d'école, quand je l'ai découverte et déterrée.

Il n'avait pas l'air fou, pas plus qu'il n'avait l'air dérangé par les questions. S'ils n'avaient pas été en train de parler de... d'*Excalibur*, bon sang, elle aurait été fascinée par cette histoire.

— Comment savez-vous que c'est Excalibur que vous avez trouvée ?

Il lui sourit.

— Dites-moi, ma chère, croyez-vous à la réincarnation ?

Non. Mais ce n'était pas une réponse polie.

— Je n'ai jamais entendu d'argument convaincant en faveur de cette thèse.

Le sourire d'Arthur s'élargit.

— Je suppose qu'il suffit de dire que j'y crois, et que je crois que je suis le Roi Éternel, qui reviendra quand on aura le plus besoin de lui. (Puis il lui fit un clin d'œil.) Je n'insiste pas pour que les autres souscrivent à mes excentricités.

*Si les gens se rappelaient qu'ils ont autrefois été des filles de cuisine, ou des fermiers morts de rien de plus intéressant que leur grand âge, je reconsidérerais peut-être mon opinion sur la réincarnation*, songea Anna tout en rendant son sourire au loup britannique. Elle se rappelait que son père avait un jour fait sèchement remarquer : « *Si quatorze personnes croient qu'elles ont été Cléopâtre dans une vie antérieure, est-ce que ça veut dire que Cléopâtre avait un trouble dissociatif de la personnalité ?* »

Puis Arthur les conduisit à sa salle du trésor, qui avait probablement été conçue comme un bureau ou une petite chambre. Trois tapisseries, maintenues entre deux couches transparentes de ce qui pouvait être du verre ou du Plexiglas, pendaient au mur. Quelques vitrines étaient disposées le long du mur lui-même.

— C'est n'est pas un lieu d'exposition approprié, dit-il. Ceux-ci restent ici à l'année, donc je ne peux rien risquer qui ait une réelle valeur. Mes objets les plus précieux ne quittent pas ma demeure de Cornouailles. J'ai fait l'acquisition de toutes ces choses ici, aux États-Unis. Cette tapisserie date du XV<sup>e</sup> siècle et, comme beaucoup, a un thème religieux. Vous pouvez voir saint Étienne se faire crucifier ; la tête à l'envers, comme le veut la tradition.

Anna observa la figure figée, une auréole derrière sa tête renversée et du sang coulant de ses mains.

— C'est joyeux, observa-t-elle.

Il sourit.

— Ce n'est pas non plus ma préférée.

Sur la seconde, une femme, assise sur un banc sous un arbre, était en train de coudre, un grand oiseau perché juste au-dessus de sa tête. Les couleurs étaient passées, mais s'éclaircissaient là où les fils passaient sous la surface. *Autrefois*, songea Anna, *celle-ci était bien plus colorée qu'elle ne l'est aujourd'hui*.

— Celle-ci est écossaise. (Arthur avait un ton désapprobateur.) XIII<sup>e</sup> siècle, environ.

— Des barbares, ces Écossais, dit Charles d'un air amusé. Mon père le Gallois le dit exactement de la même manière.

Arthur se mit à rire.

— D'accord, vous m'avez compris. Je suppose que peu importe combien de temps je vivrai, je serai toujours, par certains aspects, un homme de mon temps, hein ? Tout comme toi, mon vieil ami. Elle est en bon état, ce qui est inhabituel, mais elle a voyagé de musées en collections pendant environ deux cents ans, et on en a bien pris soin même avant cette date.

Il s'avança et fit un geste théâtral en direction de la dernière tapisserie, la plus petite.

— La troisième est ma préférée. Elle date aussi probablement du xv<sup>e</sup> siècle, et je l'ai achetée en Californie à un collectionneur privé. Elle est en mauvais état, aussi l'a-t-on cousue sur une mousseline sans acide pour la stabiliser. Elles sont toutes scellées hermétiquement pour être protégées des variations du climat.

Arthur avait raison, elle n'était pas en bon état. Seul un morceau d'environ soixante centimètres carrés avait survécu. Un chevalier montait un cheval qui galopait sans que ses sabots touchent terre, la bouche ouverte autour du mors. L'homme avait une épée à la main, levée selon un angle légèrement supérieur à quarante-cinq degrés.

Arthur caressa la paroi transparente au niveau du personnage.

— Comme vous pouvez le voir, elle représente Arthur qui combat avec Excalibur.

Anna ne comprenait pas pourquoi il était si certain que ce soit Arthur, jusqu'à ce qu'elle regarde attentivement l'épée. Du mot qui avait été inscrit sur la lame, il ne restait que trois lettres. Un *x*, un *k* et un *u*. Elle dut reconnaître qu'elle aurait du mal à trouver beaucoup de mots gravés sur une épée avec ces lettres-là.

— Il n'a pas l'air très heureux, commenta-t-elle. Je me demande ce qu'il poursuivait.



— Ce pourrait être n'importe quoi, dit Arthur. Il était le Champion de l'Angleterre, et a combattu des dragons et d'autres bêtes féroces, autant qu'il a défendu sa patrie contre les Saxons.

La première vitrine était remplie d'objets romains. Anna soupçonnait que certaines de ces pièces avaient été acquises illégalement. À moins qu'il ait été possible d'emporter une pierre du Mur d'Hadrien à l'époque où Arthur l'avait ramassée.

La seconde vitrine abritait une cotte de mailles, recouverte d'une tunique bleu vif blasonnée de trois couronnes d'argent.

— C'est une réplique, dit Sunny. Même si elle coûte quand même plusieurs milliers de dollars. L'étoffe a été tissée selon des méthodes traditionnelles et teinte avec des teintures végétales, le fil d'argent est en argent véritable, et la cotte de mailles a été faite à la main. (Elle toucha la vitrine.) C'est la cotte d'armes du roi Arthur, ou du moins celle qu'il aurait dû porter sur son bouclier.

— La cotte d'armes d'Arthur, répéta Anna d'un ton dubitatif.

Elle doutait que le véritable Arthur ait jamais porté une cotte de mailles ; peut-être que le Maître britannique avait un peu trop lu *Le Morte d'Arthur*.

Sunny acquiesça.

— Le roi Arthur, pas mon Arthur. Mais mon Arthur ne voulait pas utiliser les armes de sa propre famille.

— Un cochon, dit Arthur par-dessus l'épaule de Sunny.

— Un sanglier, dit Sunny sans se troubler. Il reste encore quelques membres de sa famille qui pourraient le reconnaître... un jeune cousin et sa plus jeune sœur.

— Qui aura quatre-vingt-quatre ans en mai. (Arthur parlait avec une affection évidente.) Je lui rendrais bien visite, mais elle a toujours bon pied bon œil et peut tirer les pigeons d'argile sans porter de lunettes. J'ai donc choisi les armes du Roi.

Il l'avait dit en sous-entendant la majuscule, comme s'il n'y avait jamais eu d'autre roi.

— Il n'existait pas de cotte d'armes à l'époque d'Arthur, dit Charles. Est-ce qu'il n'est pas censé avoir vécu au VI<sup>e</sup> siècle ?

— Ou à la fin du cinquième, reconnut Arthur. Le héros de la bataille du mont Badon, et c'était en 518 ou par là. L'héraldique et tous ses pièges ne sont apparus que bien plus tard.

Néanmoins, il y a une tradition... et j'ai fait faire l'ensemble pour m'amuser, quoi qu'il en soit.

Ses yeux étaient rêveurs. Anna se demanda s'il se costumait et jouait avec l'épée qu'il avait déterrée, quand personne n'était là pour le voir.

Son frère aîné avait l'habitude de descendre en cachette au rez-de-chaussée, la nuit, de prendre la vieille épée de cavalerie qui datait de la guerre de Sécession et que son père avait suspendue sur le mur au-dessus de la cheminée, et de combattre des ennemis invisibles. Et une fois, on s'en souviendrait, de se battre avec sa petite sœur qu'il avait armée d'un balai. Elle avait reçu seize points de suture, et lui un nez cassé. Les hommes, se dit-elle, avaient une étrange attirance pour les choses longues, pointues et tranchantes. Elle garda son sourire pour elle.

— Et maintenant, le *plat de résistance*\*. (Arthur marqua une pause.) Je constate souvent que les gens sont déçus par Excalibur. Je pense que c'est à cause de tous ces films. Ce n'est pas un accessoire, c'est une arme faite pour tuer.

Il mit un genou à terre, déplaça le tapis et tira un pan du plancher. Au-dessous se trouvait un coffre-fort encastré dans le sol. Il posa la main à plat sur le coffre qui, au bout d'un moment, bipa et s'ouvrit d'un mouvement lent et régulier. Il contenait une boîte en bois d'un peu plus d'un mètre de long.

Il la prit et la posa sur le dessus de la table d'exposition. La boîte en elle-même était magnifique, une pièce d'ébénisterie de bois clairs et sombres.

Il ouvrit les loquets qui maintenaient la boîte fermée et ôta complètement le couvercle.

Et elle comprit pourquoi un homme pouvait croire que ceci... ceci était Excalibur. Elle ressemblait autant au sabre de cavalerie de son père qu'un jaguar à un lion, tous deux étant des prédateurs très efficaces.

L'Excalibur d'Arthur était plus petite et plus large que la lame de son père, et elle était aiguisée des deux côtés. La lame était sombre au centre, où elle était ciselée, et Anna discernait des motifs dans l'acier comme s'il était damassé ; peut-être était-ce le cas. Les bords étaient lisses et brillants néanmoins, et étaient parallèles l'un à l'autre sur presque toute la longueur de

la lame. La garde était faite d'acier et, en comparaison de toutes ces Excalibur de films et de séries télévisées qu'Arthur avait mentionnées, elle était très utilitaire et courte. C'était une épée que l'on pouvait tenir à une main, une épée conçue pour tuer.

— Ils avaient de l'acier, au VI<sup>e</sup> siècle ? demanda-t-elle.

— Ils avaient des épées d'acier, à certains endroits, au moins une centaine d'années auparavant, répondit Arthur. Les épées en acier de Tolède étaient mentionnées par les Romains dès le I<sup>er</sup> siècle avant Jésus-Christ.

— C'est... (Elle était sur le point de dire beau, mais ce n'était pas le cas. L'épée de son père était longue et gracieuse, une arme conçue pour la beauté tout autant que pour la fonctionnalité. Celle-ci était différente.) Elle est puissante.

— Pas de pierres précieuses, d'or ou de trucs scintillants, acquiesça Arthur d'un air ravi.

— Elle n'en a pas besoin.

Le désir de la toucher était fort, mais Anna garda les mains dans son dos.

— L'épée n'était pas la seule arme du Roi, dit Arthur d'une voix brûlante de passion. Seulement la plus célèbre. Il y avait l'Épée dans l'Enclume, qui a permis à Arthur de se faire reconnaître comme roi légitime. C'est probablement l'épée connue sous le nom de Clarence, qui était utilisée pour transmettre l'autorité, par exemple la royauté ou la noblesse. Certains contes gallois primitifs mentionnent la dague, Carnwennen, avec laquelle il fit périr la Sorcière noire.

Une sonnerie retentit. Sunny laissa échapper un couinement, regarda sa montre, et sortit en courant de la pièce, en déblatérant contre les minuteurs et les offrandes brûlées.

— Ta compagne est charmante, dit Charles.

— Oui, en effet, dit Arthur. Elle m'apporte beaucoup de joie. (Il toucha la poignée de son épée.) Excalibur a plus de quinze cents ans, et elle sera avec moi pendant encore quinze cents ans. Ma Sunny... (Il déglutit.) Ma Sunny meurt un peu plus chaque jour.

\* \* \*

Il était tard quand ils partirent. Au soulagement d'Anna, la soirée s'était déroulée presque sans incident. Elle avait eu peur que Charles reste dans sa première humeur, mais il avait été parfaitement poli tout au long du dîner.

Il n'avait pas dit grand-chose, mais, quand Arthur eut épuisé ses histoires sur le roi Arthur, il avait réussi à brancher le loup britannique sur les difficultés que les caméras de surveillance – ces caméras que la Grande-Bretagne faisait installer partout pour garder un œil sur ses citoyens – posaient aux loups-garous.

— Eh bien, dit-elle tandis qu'ils approchaient de la Toyota cabossée, ce fut presque civil...

L'homme qui était assis derrière le fourré se leva, un peu raidi. Elle reconnut son odeur un instant après, et ravala le bruit qu'elle avait été sur le point de faire.

— Michel, dit Charles.

Elle l'avait rencontré au restaurant la veille au soir, mais, sans les autres autour, elle le comprenait mieux. C'était un Alpha, mais pas très dominant. Dans son ancienne meute, la meute de Chicago, il aurait peut-être été classé dans le haut de la moyenne, mais guère plus. Son visage était abîmé et ses yeux noircis révélaient que quelqu'un lui avait cassé le nez. Il guérissait, mais pour certains c'était plus lent que pour d'autres. Il ne s'était pas entièrement redressé, et gardait un bras en travers de son ventre.

— Charles, dit-il à voix basse. La Bête a pris mon portable, et je n'étais pas sûr de savoir comment te contacter autrement.

— De quoi as-tu besoin ?

Le Français secoua la tête.

— Je suis venu te mettre en garde. Ta compagne, il la veut. Tu comprends ? Il tue les femmes et les innocents, et il a désigné sa prochaine victime. Il a soif d'elle. Tu dois la tenir hors de sa portée, si tu le peux.

— Merci pour l'avertissement, dit Charles. Viens, nous te déposerons où tu veux.

Mais le loup français recula d'un pas.

— Non. Si je reviens en portant ton odeur, il me tuera.

— Mais pas si tu portes la mienne, dit Arthur.

Anna ne l'avait pas entendu, mais aucun des autres loups n'était surpris.

— Je t'ai découvert blessé sur le bord de la route, poursuivit Arthur en jetant un coup d'œil à la rue qui passait devant l'allée. (Il émit un bruit léger entre ses dents.) Quelle honte, Jean, de ne pas prendre plus grand soin de tes loups. (Il regarda Charles.) Quand j'en aurai fini avec lui, Jean sera tellement enragé après moi qu'il en oubliera de faire du mal à Michel.

— Il te déteste aussi, l'avertit Michel, même s'il était évident sur son visage qu'il acceptait ce plan.

— Depuis toujours. Je n'ai pas peur de lui, dit Arthur.

Et personne ne lui dit qu'ils savaient que c'était un mensonge. Même Anna pouvait voir qu'il avait peur.

Il regarda Charles.

— Rentrez à l'hôtel. Je lui donnerai quelque chose de saignant à manger pour l'aider à guérir. Puis je le ramènerai à sa tanière indemne.

Charles acquiesça sèchement, puis contourna la voiture pour entrer côté passager. Anna ouvrit sa portière, puis dit :

— On dit que le roi Arthur aussi était un homme brave.

Il avait peur, mais prenait soin des loups plus faibles, moins dominants, même si Michel était un Alpha de son plein droit.

— Un homme bon, notre Arthur, dit doucement Charles tandis qu'elle reculait vers la rue. Même si le vent du nord-nord-ouest le rend un peu fou. Par chance, le vent est généralement au sud.

Shakespeare.

— Il peut d'habitude distinguer un faucon d'un héron<sup>5</sup> ? répliqua-t-elle, pour qu'il sache qu'elle avait reconnu son allusion. Tu ne crois pas qu'il soit Arthur ?

Il sourit un peu.

— La plupart des vieux loups font une fixation sur quelque chose. Pour notre monarque britannique, il s'agit du roi Arthur. Une folie relativement bénigne. Je la préfère largement à celle de Chastel.

— Arthur n'est pas aussi vieux que toi.

---

<sup>5</sup> Shakespeare, *Hamlet*, acte II, scène 2. (NdT)

Elle en était sûre.

— Non. Mais il est assez vieux.

\* \* \*

Elle ne faisait pas la grimace. Anna suçota sa lèvre inférieure, croisa les jambes et remua les orteils. Elle avait accepté d'attendre dans un endroit sûr pendant la seconde partie de la réunion. Charles ne voulait pas risquer de l'envoyer prendre l'air toute seule une nouvelle fois, et elle ne voulait pas risquer la vie de quelqu'un d'autre. Tom se remettrait, mais il était toujours raide et endolori ce matin. Et Moira était encore en train de dormir, profondément épuisée, quand Anna avait pris de leurs nouvelles.

Elle avait de nouveau essayé de s'asseoir à côté de Charles et de se détendre, mais il y avait trop d'étrangers qui la dévisageaient...

Elle avait fait signe à Angus, qui l'avait emmenée plus haut dans son propre bureau, un étage au-dessus de l'auditorium. Il l'avait escortée dans son sanctuaire privé, puis avait fermé la porte, en lui ordonnant de la verrouiller. Même verrouillée, la porte d'acier n'empêcherait probablement pas un loup-garou déterminé d'entrer, mais il lui donnerait le temps d'utiliser son portable et d'appeler à l'aide.

Le bureau d'Angus était loin de ressembler au Purgatoire. Il y avait une télévision et un canapé en plus du bureau et de son fauteuil de bureau ridiculement luxueux. Il y avait des magazines, et elle avait apporté un livre.

Alors pourquoi était-elle assise dans la chaise en cuir très confortable d'Angus, à *ne pas faire* la grimace ?

Il n'y avait aucune raison.

Quelqu'un frappa à la porte.

— Qui est-ce ? demanda-t-elle.

— Angus. J'ai un invité pour toi. Ric, l'Omega des Italiens.

Elle déverrouilla la porte qui s'ouvrit d'environ quinze centimètres. Une tête blonde avec une courte barbe rousse passa dans l'ouverture étroite.

— *Presto*. Ton divertissement est là. (Il se glissa de tout son long dans la pièce et referma la porte derrière lui.) Apprivoisé et sûr.

Son accent devait autant à l'Angleterre qu'à l'Allemagne.

— Franchement, lui dit-elle, j'aurais accueilli à bras ouverts une meute de méchants à mettre en morceaux. On s'ennuie ici.

— Hélas, je ne suis pas un méchant, dit-il avec emphase, tout en prenant une poignée de noix dans le bol sur le bureau d'Angus. Même si je pourrais l'être, si tu le souhaitais. (Il remua les sourcils dans sa direction.) Ton compagnon a décidé que mes copains italiens et les Allemands seraient un peu plus calmes en mon absence. Même s'il n'a pas précisément dit ça. (Il lui sourit.) Je crois que tout ce qu'il a dit, c'était : « Omega. Dehors. » Angus a décidé qu'il voulait dire ici. (Il pencha la tête sur le côté comme si cela lui donnait une vue différente d'elle.) Tu es le premier Omega que je rencontre.

— C'est pareil, reconnut Anna. Je croyais que tu *étais* allemand ?

Il secoua la tête et déambula vers la fenêtre.

— Autrichien.

Son choix de rejoindre les Italiens prenait brusquement beaucoup plus de sens. Il avait dû le lire sur son visage parce qu'il se mit à rire.

— Oui, les Italiens sont beaucoup plus pétillants et joyeux que les Allemands. Même les loups-garous.

Il y réfléchit une seconde, puis ajouta :

— Peut-être surtout les loups-garous.

— Pourquoi les Autrichiens n'ont-ils pas voulu de toi ? demanda-t-elle.

Il afficha une expression grave.

— Il n'y a plus de meute autrichienne. Il n'y en avait que deux, et, il y a quatre ans, Chastel s'est ennuyé et a traqué les deux Alphas. Il... (Le loup prit une brusque inspiration.) Mais ce n'est pas le sujet du jour. Je devais donc être italien ou allemand. Et j'ai choisi italien. Mon Alpha dit que, s'ils savaient comme je suis bavard, les Allemands en seraient ravis.

— Tu parles très bien anglais.

Anna se rassit sur le fauteuil d'Angus. Elle le fit pivoter afin de suivre à la trace Ric, qui explorait la pièce, sans être derrière lui.

Il tourna le dos à la fenêtre pour pouvoir la regarder, ou pour qu'elle puisse le regarder. Il posa les deux mains sur sa poitrine en un geste extravagant qui semblait très italien à Anna ; ce n'était pas comme si elle avait rencontré beaucoup d'Italiens.

— Un érudit, dit-il. C'est ce que je suis. J'avais presque un doctorat en psychologie, avant mon Changement. Je parle anglais, je m'améliore beaucoup en italien. Mes amis français prétendent qu'un jour, si j'y travaille, ce ne sera plus me vanter que de dire que je parle un peu le français. (Il s'assit sur le rebord de la fenêtre, qui était assez large pour faire un siège correct.) Mon Alpha dit que tu n'es pas louve depuis longtemps.

— Trois ans.

— C'est deux ans et six mois de plus que moi. Tu peux donc me dire exactement ce qu'est un Omega, chose que mes copains n'ont pas encore bien réussi à m'expliquer de manière satisfaisante. J'aimerais quelque chose de plus que « tu nous rends heureux », ce qui est le meilleur qu'ils aient réussi à dire jusqu'ici. Mes copines me disent ça, et c'est bien, n'est-ce pas ? Ma meute – qui est essentiellement constituée d'hommes, et je n'ai pas ce genre de penchants – me dit les mêmes choses, et ça ne me semble pas si bien que ça. « Tu nous apportes de la joie » est encore pire, alors j'ai arrêté de poser la question. J'ai besoin d'en savoir plus, pas vrai ?

Son regard douloureux était si exagéré qu'elle ne put s'empêcher de rire.

— C'est déconcertant.

Elle essaya d'imaginer ce que Charles ferait si un autre homme apparaissait devant lui et lui disait « Tu m'apportes de la joie ».

— Je ne connais pas bien tout ça, confessa-t-elle. Mon professeur est un homme qui a été marié à une Omega pendant deux siècles, jusqu'à ce qu'elle meure. Le problème est que nous ne sommes pas nombreux. Nous ne sommes pas aussi rares dans la population humaine, mais on nous Change rarement. (Sunny, songea-t-elle, était peut-être un Omega humain, ou



peut-être juste très soumise.) Même les loups enragés attaquent rarement les Omegas humains, et je comprends que, même si l'Omega désire être Changé, il soit difficile de trouver un loup volontaire pour le faire.

— Je comprends aussi, dit-il. J'ai eu un accident de ski, et j'ai eu de la chance que l'homme qui m'a découvert, un ami et membre des sauveteurs en montagne, soit un loup-garou, un secret qu'il avait gardé pour lui tout le temps de notre amitié. J'étais mourant, et il m'a Changé pour essayer de me sauver. (Il esquissa un sourire tendu.) Moi, je pense que c'est parce que nous étions amis, mais il a dit à son Alpha que c'était parce qu'il savait que j'étais un Omega et que je serais un trésor pour sa meute. L'Alpha y a reconnu la vérité et il ne l'a pas châtié pour m'avoir Changé sans permission.

— Est-il toujours ton ami ?

Il soupira et roula en arrière, et le mouvement lui fit heurter la fenêtre de la tête avec un bruit sourd.

— Oui.

— Alors peut-être qu'il n'a donné à l'Alpha que la vérité dont il avait besoin. Très souvent, une personne a plus d'une raison pour faire quelque chose, en particulier, quelque chose de si... important que Changer un humain mortel en loup immortel.

Quelque chose dans le visage de Ric se détendit, et il hocha la tête.

— C'est vrai. Je n'y avais pas réfléchi de cette manière. (Il lui jeta un rapide coup d'œil au travers de ses cils.) En vérité, je n'avais pas remarqué que cela m'ennuyait autant jusqu'à ce que j'en parle ici avec toi. Comment as-tu été Changée ?

Elle détourna le regard.

— Je suis désolé, dit-il, et il fut soudain beaucoup plus près.

Il avait abandonné son siège à la fenêtre et était accroupi sur le bureau. Vu la vitesse de son changement de position, il avait dû sauter jusque-là.

— C'était difficile ? dit-il gentiment. Tu n'as pas à m'en parler. (Il s'installa, glissant une jambe sous l'autre pour reposer sur une hanche.) Pour beaucoup, c'est un sujet qu'ils n'ont pas de mal à aborder.

— Un loup devenu fou attaquerait n'importe quoi, lui dit-elle d'une voix rauque. (Si elle fermait les yeux, elle savait qu'elle verrait le visage de Justin, aussi les garda-t-elle ouverts.) La compagne d'un Alpha était en train de devenir folle, et il a cru qu'un Omega l'aiderait à garder le contrôle. Alors il m'a trouvée. Il ne pouvait cependant pas se forcer à me faire du mal, alors il a pris un loup qui était assoiffé de sang, dément, et il l'a envoyé après moi. (Et il l'avait pourchassée, et avait pris son temps, bien au-delà de la brutalité qui était une part nécessaire du Changement.) Je ne crois pas que j'étais la première sur laquelle il avait essayé. Mais il avait échoué avec les autres, ils sont tous morts.

Il capta son regard, et le sien était intense.

— Dur.

Elle haussa les épaules avec une nonchalance dont il ne serait pas dupe. Mais elle ne voulait pas pleurer sur son épaule. Même si elle soupçonnait que ce n'était pas elle mais Charles que cela aurait dérangé.

Elle sourit, et ce sourire était authentique.

— Les choses vont beaucoup mieux maintenant. Charles est arrivé comme un chevalier blanc et m'a sauvée.

Ric lui rendit son sourire.

— J'ai rencontré Charles. C'est un chevalier blanc très effrayant.

Elle acquiesça.

— Oui. Mais c'était exactement ce dont j'avais besoin. Donc, tu veux en savoir plus sur ce qu'est être un Omega ?

— Oui, *bitte*. Je comprends que je suis au bas de la hiérarchie de la meute, mais en quoi suis-je différent des loups soumis ?

— Est-ce qu'ils t'ont dit que tu étais au bas de la hiérarchie ?

Il appuya le menton sur sa jambe dressée.

— Pas exactement.

— Bien, dit-elle. Parce que ce n'est pas le cas. Tu es hors de la structure de la meute. Tu es le seul qui puisse défier l'Alpha. (Elle hésita.) Ça ne veut pas dire qu'il te laissera t'en tirer comme ça... mais un loup soumis, même un loup qui est beaucoup moins dominant que l'Alpha, aurait du mal à lui tenir tête. La plupart des loups-garous disposent d'un... (Elle se

débattit pour trouver une explication exacte, puis décida de ne pas s'en inquiéter. Il était un loup-garou, il comprendrait.) d'un baromètre interne qui leur indique si un loup les domine ou non. Si ce baromètre ne leur dit rien tout de suite... eh bien, en général, ils le découvrent en se battant.

— Ça, je l'ai vu, dit-il.

— Exactement. C'est une chose dont toi et moi ne disposons pas. Je veux dire, je peux toujours savoir, même avec les humains, qui dirige et qui ne dirige pas. Mais cela n'affecte en rien leur relation avec *moi*.

— *Ja*, dit-il en relevant la tête et frappant le bureau du plat de la main. Je croyais que quelque chose n'allait pas chez moi, parce que je ne ressentais pas ça. Parce que je ne ressentais pas le besoin de détourner le regard ou de baisser la tête.

— Ils n'ont probablement même pas pensé à te le dire, lui dit Anna. Et... il est toujours *plus sûr* de baisser les yeux en compagnie des loups les plus dominants.

Il prit une profonde inspiration et se pencha en avant.

— Je croyais qu'ils avaient du mal à s'en prendre à ceux qui nous ressemblent, toi et moi.

Anna se recula.

— Oui, enfin, il reste toujours les fous.

— Isaac, mon Alpha, m'a dit qu'il y avait eu un problème hier. Je l'ai vu, mais je n'ai pas pu le décrypter moi-même. Il a dit que quelque chose t'avait fait peur, et que chaque loup dans la pièce était prêt à te défendre et regardait tous les autres loups autour pour déterminer de qui venait le problème. Ça a à voir avec le fait d'être Omega, ça aussi ?

Anna poussa un soupir.

— Je t'ai parlé de ma première meute... ils m'ont laissée avec quelques problèmes. Trop de loups dominants, et je me transforme en poule mouillée. Que sais-tu de la différence entre les loups dominants et les loups soumis ?

Il haussa les épaules.

— Ils ne me disent rien. Ces loups, ils ne parlent pas beaucoup. Moi, ils te diront que je parle tout le temps. Ou peut-être que tu l'as remarqué. Comment peut-on résoudre les problèmes si on ne parle pas ? Parler est utile. Mais j'observe,

aussi. Les dominants se battent entre eux et prennent soin des soumis. Les soumis ne représentent aucune menace. Ils ont besoin qu'on prenne soin d'eux, cependant... une tape sur la tête. Un contact physique rassurant leur est nécessaire.

— On me l'a expliqué en des termes très simples, dit Anna. *Les loups dominants...* (Elle rendit sa voix grave pour arriver à un timbre de baryton passable, mais ne put bien saisir l'accent d'Asil.) Leur instinct les force à protéger à l'aide de la violence et à contrôler leur environnement. Ils sont prêts à tuer. Plus le loup est dominant, plus il est prompt à tuer. Les loups moins dominants cèdent le droit de protéger au loup le plus dominant. Un Alpha, c'est le stade ultime du contrôleur obsessionnel, prêt à tuer quiconque menace sa meute. Il protège les plus faibles des forts et ne supporte pas qu'on défie sa volonté. Il y a d'autres choses, en rapport avec la magie, mais c'est l'essentiel.

— Oui, dit-il, j'ai vu ça.

— Les loups soumis sont les plus gentils et les plus doux. Ils n'ont aucun instinct meurtrier. Ce qui ne veut pas dire qu'ils ne tuent pas quand la situation l'exige, juste que ce n'est pas leur première réponse à chaque problème. Ils n'ont pas besoin de contrôler tout le monde autour d'eux. Avec un loup soumis, un loup dominant sera détendu parce que le loup le plus bas dans la meute ne représente aucune menace.

— Tout à fait. Oui.

— Un loup Omega est un loup alpha extrêmement zen.

Il y eut une petite pause, le temps qu'il digère l'information. Elle saisit une poignée de noix et se retrouva avec quantité de noix du Brésil et une seule cacahouète. Angus, à l'évidence, n'aimait pas les noix du Brésil.

Enfin, Ric déclara lentement :

— Un Alpha est le loup le plus dominant de la meute, le plus sujet à la violence.

Anna acquiesça.

— Personne ne le provoque, et son rôle est de protéger sa meute. Personne non plus ne provoque les Omegas, et notre rôle est de protéger nos meutes, même d'elles-mêmes. Le côté zen, c'est parce que nous n'avons besoin de tuer personne pour faire passer notre point de vue.

— Un Alpha.

Il le répéta, pour en avoir la sensation. Il s'en dégagait une certaine énergie. De la colère même.

— Un Alpha, dit Anna en mangeant une noix. (Elle n'avait pas de problème avec les noix du Brésil, même si elle préférait les amandes.) Moins la plupart des trucs pénibles, et notre magie est différente. Avec elle, nous pouvons rendre notre meute heureuse.

Ric lui sourit.

— Alors que l'Alpha peut puiser de la force, et même de la magie, dans toute la meute, le Marrok – et cela n'est que la plus petite partie de ce qui le rend effrayant – peut en tirer de tous ses Alphas. Je ne pense pas que nous ayons quelque chose de ce genre. Mais oui, on n'est pas obligés d'obéir quand les grands méchants loups veulent nous mener par le bout du nez. Omega ne veut pas dire faible.

À l'évidence, lui aussi pouvait être silencieux, car il inclina la tête vers le plafond et réfléchit à tout cela pendant environ dix minutes, assez longtemps pour qu'Anna ait le temps de réfléchir à ce qu'elle lui avait dit. Elle ne s'était pas comportée comme un Alpha zen ; elle s'était comportée comme un loup soumis... Non, parce que d'habitude, même un loup soumis ne mettait pas sa queue entre ses jambes au premier signe d'un loup dominant, ce qu'elle avait fait. Elle avait tué un vampire. Elle avait tué une sorcière tellement effrayante qu'elle avait chassé Asil de son foyer et l'avait forcé à fuir pendant deux siècles. Asil, le Maure, dont le nom était prononcé avec crainte – ou parfois avec un grognement – où qu'il aille.

De mauvaise humeur, elle prit son livre et regarda fixement la page.

— Anna, dit-il enfin.

— Oui ?

— J'aimerais partager avec ma meute cette vérité que tu m'as révélée. Que je ne suis pas un enfant, un jouet qu'ils trouvent peut-être pratique. Un loup hypersoumis, tu vois ? Ils doivent me voir comme le loup zen que je suis.

Un loup zen. Ça en jetait plus qu'un Omega.

— Et comment as-tu décidé de procéder ?

Il lui sourit, le visage éclairé par l'espièglerie.

— J'ai un plan. Ce soir, il doit y avoir un festin, pas vrai ? Et après ça, une chasse. Tout le monde sauf les loups soumis peut y participer. Cette exclusion est prévue pour leur protection, avec autant de dominants autour. Tout le monde. Je crois que je devrais aller chasser.

## Chapitre 8

Charles était plus à l'aise tout seul ou, si ce n'était pas possible, avec sa meute dans la nature. Parler pendant des heures dans un auditorium bondé ne figurait pas sur la liste des choses qu'il appréciait, ou pour lesquelles il était doué. Au moins, personne n'était mort. Pour le moment.

Les Allemands s'étaient calmés dès que l'Omega des Italiens s'était éloigné lentement d'un air de dignité offensée. Les Italiens, pour leur part, avaient fait un bel effort pour dissimuler leur joie et s'étaient remis au travail. On était parvenu à des arrangements après nombre de discussions.

À 14 heures, Charles et les délégués finlandais venaient enfin d'en terminer avec une série de problèmes complexes, rendue encore plus confuse par des difficultés de traduction. Ils prétendaient n'avoir personne qui parle anglais. Charles, lui, ne parlait pas finnois. Ils traduisirent donc par l'intermédiaire d'un loup norvégien qui parlait finnois et espagnol, et d'un Espagnol qui parlait anglais. Charles soupçonnait qu'il s'agissait d'une ruse pour se donner le temps de réfléchir ; il n'y voyait pas d'objection.

Il consentit un prêt à taux zéro aux Finlandais, à utiliser en publicité positive, accordé avec le concours charitable de la société du Marrok. Même si Charles lui-même était responsable de la distribution et attendait des résultats en échange de l'argent, c'était toujours un bon arrangement.

Les Finlandais n'étaient pas les seuls à sourire tandis qu'ils finissaient. Tout le monde avait suivi les négociations de près, la plupart prenant des notes, et finalement tout le monde était d'accord pour croire que le Marrok n'avait aucune intention de les laisser en plan, et qu'il était désireux de signer des contrats, des contrats légaux qui pourraient désormais être portés en justice comme n'importe quel autre contrat : un bénéfice auquel aucun d'entre eux n'avait songé auparavant. Tandis que la

journée progressait, un vent d'optimisme prudent s'était mis à souffler parmi les loups.

— Nous sommes d'accord ? demanda Charles à l'homme qui s'était comporté comme le chef des Finlandais.

Alors que la traduction faisait son chemin au travers de la barrière des langues, et que le Finlandais commençait à acquiescer, Jean Chastel se leva et déclara :

— Non.

Le Français attendit que le Finlandais, qui s'était levé au milieu des négociations, se rasseye lentement avant de continuer.

— Nous n'accepterons pas un argent qui permettrait au Marrok de rompre, en toute bonne conscience, les traités qu'il a précédemment signés nous garantissant qu'il ne mettrait pas son nez dans nos affaires.

Et pour souligner ses propos, il ouvrit une mallette lisse et se mit à empiler des papiers et du parchemin, qui avait l'air d'être encore plus vieux que Chastel et était assez ancien pour sentir la poussière plutôt que l'agneau.

— Nous n'avons pas besoin de l'argent du Marrok. Nous ne sommes pas sous sa « protection ». Nos territoires ne sont pas sous sa juridiction.

Le visage de Chastel exprimait une satisfaction sinistre. Les loups français, y compris Michel et ses ecchymoses, affichaient un air de soutien flegmatique. Ils n'avaient pas le choix.

Le silence s'installa dans la pièce, un silence inconfortable, tandis qu'ils reportaient leur attention sur la Bête. Chastel ne pouvait pas empêcher le Marrok de rendre publique l'existence des loups. Mais il pouvait l'empêcher d'aider les loups européens à faire face ; et à l'arrivée, ce pouvait être désastreux pour tout le monde.

Chastel dirigeait le continent européen quand il en avait envie, et il venait juste de le revendiquer comme son territoire, laissant à Charles le choix entre entériner sa revendication ou le défier sur-le-champ.

— Oui, dit Dana d'une voix maternelle. Merci pour cette intervention, *monsieur\**. Vous avez été entendu. (La fae sourit amicalement à Chastel, puis leva les yeux sur le reste de



l'assistance.) Au nom de la meute de la Cité d'Émeraude, j'ai une invitation pour tous ceux d'entre vous qui sont réunis à Seattle pour cette conférence. En signe d'hospitalité, nous avons organisé une chasse ce soir sur les terrains de la meute. Il n'y aura pas de sang ; le Marrok m'a demandé de vous présenter ses excuses. Mais puisqu'il y aura plus d'une meute, il nous a semblé que cela limiterait les risques de violence...

Charles était peut-être mal à l'aise et pas particulièrement doué pour parler en public, mais Dana l'était. Quand son père lui avait demandé d'être le modérateur, Charles s'était inquiété car elle ne connaissait pas les loups. Son père s'était mis à sourire.

— Elle connaît les hommes, avait-il dit.

Et il avait raison.

Tout le monde savait déjà pour la chasse. Elle volait la vedette – et son pouvoir – à Chastel, et ils en étaient tous conscients. Sans elle, il aurait pu prendre le contrôle de la réunion, et obliger Charles... et peut-être, seulement peut-être, Arthur à lui tenir tête ou reculer et le laisser s'en tirer.

Et s'ils l'avaient défié et tué, Dana aurait été contrainte par l'honneur de les détruire. Il n'était pas certain qu'elle y parvienne, pas si Arthur et Charles faisaient alliance. Mais il n'était pas certain non plus que cette alliance se ferait ; Arthur pouvait se montrer très imprévisible.

Et rien de tout cela n'aurait marché si Dana n'avait pas déjà prouvé devant eux tous qu'elle était plus puissante que Chastel. Le Français la laissa prendre le contrôle parce qu'il avait peur de la défier. Et tandis qu'elle ronronnait des informations qu'ils connaissaient déjà tous – Charles leur avait envoyé un e-mail avec les détails de la chasse une semaine auparavant –, chaque loup dans la pièce comprit ce qu'elle était en train de faire.

Chastel se leva et se rua hors de la salle, en abandonnant ses papiers derrière lui. Angus fit un pas de côté et bloqua la porte.

C'était téméraire. Si Chastel choisissait de ne pas se souvenir qu'Angus était sous la protection du Marrok, celui-ci pouvait y perdre la vie. Et peut-être, seulement peut-être, comptait-il là-dessus. Si Chastel répandait le sang en premier... Mais le Français se retint. De justesse.

— Madame ? dit Angus d'un air déférent.

La Bête tourna la tête vers la fae.

— J'ai besoin d'air frais. Ça pue, ici.

Les sourires de Dana étaient des armes, même quand ils étaient doux.

— À tous points de vue, rétorqua-t-elle. Sortez.

Angus s'écarta et lui ouvrit la porte.

Et la Bête se retira. Mais il avait triomphé. Aucun des loups étrangers ne défierait le droit de Chastel à prendre cette décision pour eux. Et, de même que, quand le Marrok révélerait l'existence des loups-garous, cela se répercuterait sur l'Europe, l'échec des loups européens à persuader la population humaine qu'ils ne représentaient pas une menace se répercuterait sur le territoire du Marrok.

Charles ne put s'empêcher de se demander si les choses se seraient déroulées différemment si son père avait été là.

\* \* \*

Angus avait plus d'une centaine de chaînes sur sa télévision ; des chaînes de sport, d'information, d'humour, de dessins animés, de reportages, et environ cinquante chaînes de téléachat. La seule chose qu'Anna et Ric pouvaient supporter de regarder était un marathon *South Park*.

Les enfants étaient poursuivis par les CM2 Nazgûl quand la chaîne diffusa une pub pour des produits qui permettaient d'augmenter la taille du pénis.

— Donc, dit Anna pour se distraire du sourire idiot plaqué sur le visage de l'homme à la télévision, en quoi penses-tu que participer à la chasse serait utile ?

L'homme avait dû ennuyer Ric aussi, parce qu'il sauta du canapé et éteignit la télévision avant de se réinstaller sur le bureau.

— Je ne pense pas que mon Alpha comprenne la différence entre soumis et Oméga. Maintenant que je la connais, j'aimerais que lui aussi la découvre. Je pense que la chasse l'y aiderait : un jeu où je peux affronter les dominants en toute impunité.

— Tu penses que ça marcherait ? Charles se contenterait de me prendre en pitié et de m'achever.

Il recula et agita les mains.

— Eh, oh, je suis *psychologue*, d'accord ? Ou presque. *Bien sûr* que je n'en sais rien. Je pense que cela m'aiderait, et je *pense* que participer à la chasse t'aiderait aussi à résoudre le problème que tu as avec les loups dominants.

— Comme de jeter l'enfant qui a peur de l'eau dans le grand bain, pour qu'il coule ou qu'il nage ?

Il sourit.

— Pas à ce point-là. *Je* pense que, si tu as quelque chose à faire, une tâche à accomplir, comme trouver ce trésor que la dame fae et Angus ont caché sur les terrains de chasse de la meute, je pense que tu n'auras pas si peur que ça. Si tu n'as pas peur, ils ne s'agglutineront pas autour de toi. Et avant que tu aies eu le temps de t'inquiéter d'eux... (Il claqua des doigts.) ils auront passé du temps avec toi, auront chassé avec toi, et il te semblera idiot d'avoir eu peur.

Elle le regarda. Charles avait suggéré quelque chose de similaire, se rappela-t-elle. Même s'il n'avait pas vraiment l'intention de l'y faire participer.

— L'océan. C'est comme jeter un enfant de deux ans dans l'océan. Avec les requins.

Ric éclata de rire.

— Écoute. Je ne suis pas un loup depuis longtemps, mais j'observe. Mon mentor à l'*uni* – l'université, pour toi – et il dit que je suis un génie. Je te donnerai son numéro, et il te le confirmera. (Il marqua une pause, et sourit un peu timidement.) Bien entendu, il te dira aussi que je suis mort tragiquement dans un accident de ski. Enfin, tout ça pour te dire que tu devrais m'écouter.

» Nous les loups, nous sommes plus déterminés que quand nous étions humains. Le loup est toujours dans le présent, il ne s'inquiète pas beaucoup du passé ou de l'avenir. Ta louve t'empêchera de paniquer si elle le peut. La chasse l'y aidera, si besoin est. Avant la fin, vous irez mieux parce qu'elle t'aidera.

— Sauf s'ils me tuent *pour de bon*, dit Anna.

— Pas de sang, répondit Ric. C'est dans les règles. Est-ce que tu as vu de quelle manière cette fée a cloué le bec à la Bête hier, ou était-ce après ton départ ?

— Avant, dit Anna. Et ils préfèrent fae. Une fée est un genre spécifique de fae, dont la forme réelle fait trente centimètres, et je suis presque certaine que Dana n'en est pas une.

— Et c'est elle qui veillera au respect des consignes : ils se tiendront à carreau.

Elle savait qu'elle mécontenterait Charles si elle choisissait de participer à la chasse. Les accidents, ça arrive. Surtout quand c'est volontaire. Charles avait des ennemis, et cela ne lui ferait rien d'être vengée après sa mort. Elle ne voulait pas le mécontenter.

— Écoute, dit Ric sérieusement. Isaac, mon Alpha, se joindra à la chasse, lui aussi. Je pense qu'il acceptera d'être ton garde du corps avec moi. Personne d'autre ne travaillera en équipe. Est-ce que tu peux imaginer des Alphas coopérer ? À nous trois, nous avons une meilleure chance de gagner. Et nous pouvons assurer ta sécurité.

— Deux personnes ont déjà été blessées hier en essayant de me défendre, dit Anna. Et c'était pendant une excursion shopping.

— Quelqu'un a essayé de te faire du mal ?

Elle savait que Charles avait appelé l'Alpha de Ric la veille au soir pour lui dire que les vampires qui l'avaient attaquée visaient peut-être l'Omega plutôt que sa compagne. Apparemment, celui-ci avait décidé de ne pas transmettre l'information.

— On aurait dû te prévenir, dit-elle avant de s'en charger.

— On nous prend pour des faibles, marmonna Ric d'un air lugubre quand elle eut fini.

Ils avaient décimé les noix, mangé le déjeuner livré par deux loups d'Angus, puis découvert un assortiment de sucreries dans une cachette secrète. Ric piocha dans le sachet et prit quelques morceaux de pêche séchée. Puis il les lança en l'air, les rattrapant dans sa bouche en deux mouvements rapides tandis qu'ils retombaient.

— Peut-être qu'il n'y a pas qu'à mes loups qu'on doit le dire, mais à tout le monde. Dans notre monde, il est dangereux d'être perçu comme un faible. Cela fait de nous des proies.

— Si ton Alpha ne t'avait pas considéré comme une sorte de super soumis, il t'aurait dit pour la menace des vampires, et tu aurais été vigilant face au danger, reconnu Anna.

Il lui jeta des chips de banane et elle aussi les saisit au vol sans utiliser les mains.

Il lui fit un salut.

— Cela dit, je pense que c'est une manière nulle à chier de protéger, même les soumis. Ce ne sont pas des enfants, ce sont des loups-garous. (Il ferma les yeux, jeta une airelle en l'air, puis l'engloutit pendant qu'elle retombait.) Tu dis que nous sommes comme des loups soumis qui n'obéissent pas. Je me demande s'il existe des loups dominants qui ne protègent pas ?

— *Oui.*

Anna leva les yeux, mais Ric dut se retourner complètement pour voir Chastel debout dans l'embrasement de la porte.

— On nous appelle des *bêtes*. (Il sourit à Anna, le regard affamé.) As-tu peur de moi, petite fille ?

Ric aurait tout aussi bien pu ne pas être là vu l'attention que Chastel lui portait. Il était entièrement concentré sur elle, les yeux élargis et dorés. Une légère rougeur sur ses pommettes apprit à Anna qu'il était excité ; il ressemblait tout à fait à Justin, le loup qui l'avait Changée...

Elle ravala cette pensée. Cet homme cherchait une proie. Elle n'entrerait pas dans son jeu. Ni dans celui de personne. Plus jamais.

Elle appela sa louve, pas assez pour initier le changement, mais pour lui emprunter son courage et le laisser s'installer dans ses os. Quand elle fut certaine que ses genoux ne trembleraient pas, elle se leva alors que le silence s'épaississait comme un orage qui couve. Elle prit son temps avant de répondre ; il montrait la patience d'un bon chasseur.

— Vous êtes celui qui devrait avoir peur, finit-elle par dire, laissant sa voix détachée porter le message qu'elle voulait lui transmettre : qu'elle n'avait pas peur de lui.

Parce qu'elle *avait* peur de lui, elle ne pouvait pas dire le contraire. Mais elle pouvait lui mentir en utilisant la vérité et en la mélangeant avec le reste.

— Si vous me touchez, Charles vous pourchassera et mangera votre moelle tant que vous serez encore en vie pour crier. (Elle se remémora les deux cours de théâtre qu'elle avait suivis et esquissa un rictus.) Je serai heureuse d'assister au spectacle.

Elle se lécha les lèvres.

Le sourire disparut du visage de Chastel, et il gronda.

Elle n'était pas sans défense, pas comme elle l'avait été à Chicago quand Justin l'avait pourchassée, ou plus tard, quand la meute l'avait forcée à se soumettre. Ici, il n'y avait que Ric, et il l'aiderait *elle*, pas Chastel. Celui-ci aurait le dessus sur elle, probablement sur eux deux. Mais elle s'assurerait de le blesser avant... puis Charles le tuerait. Sa louve approuvait, et sa peur s'effaça, la laissant prête à affronter le sang et la mort.

Seul l'instant présent comptait, entre cette respiration et la suivante, et cela ne laissait pas une seconde pour la peur.

— Votre vampire était adorable. Elle est morte trop vite. (Anna imita le mouvement qu'elle avait utilisé pour faire craquer le cou de la femme.) J'espère que vous ferez un meilleur spectacle.

— Ma vampire ? (Il écarta ses mots d'une main impatiente.) Tu es folle, et ton compagnon est un malfrat qui manque d'intelligence. Rien d'autre que le toutou de son père, qui rapporte et tue quand on le lui demande.

Elle laissa son sourire s'épanouir.

— Est-ce bien ce que vous pensez ? Quelle folie de votre part.

Avec la main que le Français ne pouvait pas voir, Ric faisait des gestes brusques, pour lui signifier de ne plus exciter la Bête. Elle savait que c'était stupide, mais Ric ne pouvait pas savoir que son alternative était de se recroqueviller dans un coin. Donc elle l'excitait.

— *Salope\**, dit hargneusement Chastel.

Elle parlait suffisamment le français pour comprendre ça.

— Merci.

Et soudain – elle ne l’avait ni vu ni entendu – Charles fut là, juste derrière Chastel.

— Fais attention à qui tu traites de salope, Jean, *mon cher\**, dit-il d’une voix trop calme pour être crédible. Quelqu’un pourrait le ressentir comme une insulte.

Chastel se retourna, montrant son dos à Anna pour pouvoir regarder en face le plus dangereux.

— Ah, le voici. Ta femme me dit que tu me pourchasseras et mangeras ma moelle alors que je serai encore en vie.

— Vraiment ? (Charles la regarda, et elle vit l’approbation sur son visage. Personne d’autre n’aurait pu le déchiffrer. Sa voix était une caresse, rien que pour elle.) Cela te plairait, mon amour ?

Elle posa les mains sous son menton, en une parfaite imitation de star de cinéma muet.

— Seulement si je peux regarder.

Charles éclata de rire et, à la toute fin de ce bruit, attaqua violemment Chastel, utilisant le mouvement pour se placer entre le Français et Anna. Il ne riait plus du tout.

— Dégage.

Elle ne pouvait pas voir le visage de son compagnon, mais elle vit Chastel flancher et baisser les yeux. Il serra les poings, mais cela ne l’empêcha pas de reculer d’un pas. Poussant un juron à voix basse, il fit demi-tour et s’éloigna.

Charles inclina la tête, écoutant manifestement Chastel partir.

— Alors qu’il sera encore en vie ? demanda-t-il.

— Ce sont les femmes qui ont soif de sang, dit Ric tristement. Nous avons cette réputation, mais ce n’est que parce que les femmes se tiennent dans notre dos et nous disent : « Tue-le. Écrase-le. »

Anna songea qu’il était temps de faire des présentations formelles.

— Charles, voici Ric... Je suis désolée, je n’ai pas compris ton nom de famille.

Ric sauta du bureau où il était accroupi et prêt à bondir en cas de besoin, et tendit la main.

— Postinger. Heinrich Postinger.

Charles lui serra la main.

— Je suis Charles Cornick.

Ric regarda Anna.

— Ton attitude provocatrice était admirable, mais ce n'est pas la chose la plus intelligente que j'aie vu faire. Il va te poursuivre, désormais. Il doit le faire.

— Ric est psychologue, expliqua Anna.

— Il la poursuivra quoi qu'elle fasse, dit Charles.

Anna sourit.

— Je ressens une certaine satisfaction à savoir que j'y suis pour quelque chose, tu sais ? C'est mieux que penser qu'il me poursuit parce que je m'enfuis comme une poule mouillée.

Charles l'embrassa.

— Oui, dit-il en écartant la bouche. Il y a de ça, pas vrai ? Je dois y retourner, tout le monde est encore dans l'auditorium à m'attendre. Est-ce que tu pourrais s'il te plaît *verrouiller* la porte cette fois-ci ? Elle ne te sert à rien en étant ouverte aux quatre vents, Ô-Femme-Qui-N'est-Pas-Une-Poule-Mouillée.

— Bien sûr.

Et emportée par un soudain élan de confiance, elle se mit sur la pointe des pieds et lui embrassa le menton, ce qui était le plus haut qu'elle pouvait atteindre. Il ne l'aida pas, mais un sourire faisait étinceler ses yeux quand elle eut fini.

— Bien, dit-il, même s'il laissa délibérément planer le doute sur le fait qu'il approuvait le baiser ou son engagement à verrouiller la porte.

Il avait atteint la porte quand elle se rappela qu'elle devait lui dire quelque chose.

— Il ne savait rien au sujet des vampires.

Quand Charles se retourna vers elle, elle poursuivit :

— J'ai dit que j'avais tué un de ses vampires, et il n'avait pas la moindre idée de ce dont je parlais.

— Je n'ai jamais vraiment soupçonné Chastel d'avoir envoyé les vampires. Mais c'est une bonne chose d'en être certain.

Il lui sourit. Puis il sortit en faisant un signe de tête à Ric, et ferma la porte derrière lui. Elle attendit un moment.

— Anna.



La voix de Charles portait au travers de la porte métallique, de même que son exaspération.

Elle sourit à Ric et tourna le verrou. Charles tapota la porte et partit. Elle ne pouvait pas l'entendre, mais elle pouvait le sentir s'éloigner d'elle.

Elle était satisfaite de s'être défendue contre Chastel, même si ce n'était qu'avec des mots. Elle était fatiguée d'avoir peur de son ombre, et pendant un petit moment, elle n'avait pas eu peur du tout. Elle aimait ça.

Avec la fae pour superviser la chasse, sans compter Charles qui observerait – il n'y prendrait pas part : comme Angus, il était l'un des hôtes –, elle serait aussi en sécurité là-bas qu'elle pourrait jamais l'être entourée d'Alphas.

Elle se tourna vers Ric.

— Si ton Alpha accepte d'aider à jouer les gardes du corps, j'adorerais me joindre à la chasse de ce soir.

Il hocha la tête.

— Je le lui demanderai.

\* \* \*

Dans l'ascenseur qui la menait au garage, Sunny regardait en fronçant les sourcils l'ongle qu'elle avait écaillé. Arthur était pris par ses fonctions de loup-garou ce soir-là, elle avait donc saisi l'occasion de dîner avec quelques amies.

Elle n'avait pas d'amie proche : il était difficile de ne pas révéler à une amie que son mari avait l'air aussi jeune parce qu'il était un loup-garou. Et de vieux amis auraient depuis longtemps remarqué des choses comme le fait que son mari ne vieillissait pas du tout. Elle avait donc des résidences dans différentes villes, et quand elle avait plus ou moins vécu dans un même endroit pendant une dizaine d'années, elle se déracinait et déménageait là où personne ne la connaissait. Elle écrivait des lettres ou des e-mails pendant quelques mois, puis laissait l'amitié disparaître.

Ces femmes, qu'elle connaissait depuis quelques années, des amies de passage, aimaient sortir de temps à autre sans mari ni petit ami et parler de trucs de filles. Elle les avait rencontrées au

club de sport, et même si elles ne partageaient pas réellement de centres d'intérêt, elles étaient intelligentes, drôles, et il était facile de discuter de sujets superficiels avec elles. Elles lui donnaient l'impression d'avoir des relations, de ne pas être aussi seule.

Elle les avait quittées avant le dessert, néanmoins, parce qu'elle craignait de céder à la tentation. Le restaurant qu'elles avaient choisi était célèbre à juste titre pour son cheese-cake exotique. Elle avait réussi à conserver sa ligne en se défendant de goûter aux aliments qu'elle pourrait trop aimer. De plus, elle avait remarqué que la nuit tombait. Arthur n'aimait pas qu'elle soit dehors trop tard, il s'inquiétait à son sujet.

L'ascenseur s'ouvrit au niveau où était garée sa voiture. La lumière à côté de l'ascenseur ne fonctionnait pas. Elle se dépêcha dans l'obscurité jusqu'à la lumière suivante, puis se sentit stupide de s'être angoissée.

Quelqu'un à l'autre bout du parking se disputait avec sa petite amie. Aucun des deux n'était vraiment en colère. *Probablement des préliminaires*, songea-t-elle. Arthur et elle se l'autorisaient, et elle reconnaissait le ton.

Elle regarda, mais ne put voir le couple parce qu'un 4 x 4 était arrêté dans l'allée. Avant qu'elle puisse bien voir, le bruit de portières qu'on claque fit disparaître celui de leurs chamailleries. Un moteur de voiture démarra, et une Porsche gris métallisé la dépassa, ses phares l'aveuglant momentanément.

Elle fit tomber ses clés et se baissa pour les récupérer. Une main étrangère la précéda.

— Permettez-moi.

L'homme était plus grand que son Arthur, même s'il n'avait pas les épaules aussi larges. Pendant une minute, elle fut inquiète, comme n'importe quelle femme seule dans un parking face à un inconnu. Mais ensuite elle vit la coupe de son manteau en laine : des voyous ne porteraient pas un manteau coûteux ni une chemise en lin blanc.

— Merci, dit-elle en prenant les clés dans la main gantée de cuir qui les lui tendait.

— Pas de problème, dit-il. Vous excuserez ma question, mais... qu'est-ce qu'une ravissante femme telle que vous fait ici toute seule ?

Une partie d'elle se rengorgea face à son admiration évidente ; elle savait que son vieillissement faisait de la peine à Arthur. L'appréciation honnête dans les yeux d'un bel homme apaisa la blessure qui grandissait dans son cœur. Cet homme avait l'air d'avoir quelques années de plus qu'elle, et ses manières étaient galantes.

— Je dînais avec des amies, lui dit-elle. Mon mari m'attend.

— Ah.

Il ouvrit les doigts, comme s'il avait tenu quelque chose de précieux qu'il devait laisser partir. C'était fait de manière si artistique qu'elle fut certaine qu'il devait être acteur, ou peut-être danseur.

— J'aurais dû savoir qu'une femme si ravissante ne serait pas libre, mais un homme vit d'espoir. Votre accent est charmant... vous êtes anglaise ?

— Oui. Tout comme mon mari. Merci pour les clés et le compliment.

Elle lui sourit et se dirigea vers sa voiture à pas vifs, ce qui lui signifierait que, même si elle appréciait son admiration, elle n'était pas disponible. Le sourire resta sur son visage, un peu plus soutenu dès qu'elle lui eut tourné le dos.

Elle pressa le bouton qui déverrouillait la voiture et ouvrit la porte, quand une main se referma sur sa bouche.

— Pardonnez-moi un petit flirt inoffensif, lui dit-il à l'oreille. Cela me semblait être une attention que je pouvais vous accorder. Je regrette que votre mort ne soit pas aussi douce. Mon employeur m'a fait défaut, et donc je n'ai plus à suivre ses instructions si explicites. Mes amis sont tristes, et un petit jeu leur remontera le moral.

Elle cria, mais le bruit étouffé par la main ne porterait pas loin.

De sa main libre, il caressait son visage et murmurait ; son haleine sentait la menthe :

— Je ferai en sorte que votre mari sache que vous n’avez pas flirté avec moi. Que vous lui êtes restée fidèle jusqu’à la mort. Croyez-vous que cela l’apaisera ?

Il était fort. Il contrôlait sans le moindre effort les gestes qu’elle faisait pour se débattre, même si elle s’entraînait tous les jours. Un loup-garou. Ce devait être l’un des loups-garous.

— Venez, mes enfants, dit-il, et elle découvrit qu’il n’était pas seul.

Elle entendit du mouvement derrière eux, mais elle ne pouvait voir que la femme qui avait sauté sur le toit de sa voiture. Une femme magnifique, aux cheveux couleur de miel attachés en queue-de-cheval.

— Nous pouvons jouer avec notre dîner ? demanda la femme, et la terreur fit céder les genoux de Sunny.

La femme avait des crocs.

Pas un loup-garou. Un vampire.

— Nous allons voir si elle est sa compagne... ou simplement sa femme, Hannah, dit son geôlier.

— Ça veut dire oui.

La voix venait de sa gauche, mais elle ne pouvait pas voir l’homme qui avait dit cela. Mais elle le sentit lui tirer le bras et plonger les crocs dans son épaule.

C’était douloureux.

\* \* \*

Les terrains de chasse de la meute de la Cité d’Émeraude se trouvaient dans un secteur d’entrepôts qui avaient connu des jours meilleurs. Les bâtiments les plus proches de l’eau étaient éclairés et, même s’il n’y régnait pas une activité débordante, ils continuaient à l’évidence de fonctionner avec toute une équipe. À mesure que le terrain s’éloignait de l’eau, les entrepôts commençaient à avoir l’air de moins en moins prospères.

Suivant les indications de Charles, Anna continua à grimper la route d’asphalte abîmée jusqu’à deux immenses bâtiments entourés par un grillage de trois mètres cinquante de haut, surmonté d’un accueillant fil de fer barbelé.

La propriété tout entière donnait l'impression de ne pas avoir été entretenue depuis cinquante ans, et aucun des autres entrepôts dans l'entourage immédiat n'avait l'air occupé non plus. Pour ajouter à l'aspect général peu recommandable, il manquait plusieurs éléments au toit métallique de l'un des bâtiments.

On avait dû reconnaître la voiture à l'entrée car on leur ouvrit tout de suite. Plus ils se rapprochaient des entrepôts, plus les bâtiments semblaient grands, et, tandis qu'ils passaient entre eux, le ciel nocturne se réduisit à un étroit ruban éclairé par la Lune du Chasseur, juste un mince éclat d'argent au-dessus de leurs têtes.

Trente à quarante voitures étaient garées dans un espace assez vaste pour en contenir une centaine. Comme la plupart étaient regroupées près du plus grand des deux entrepôts, Anna s'y gara elle aussi.

— Tu es silencieuse ce soir, dit Charles.

Elle regarda ses mains et les fit jouer sur le volant, relâchant sa prise quand il craqua.

Elle avait eu l'intention de ne rien lui dire de son désir de prendre part à la chasse, mais plus le moment approchait, plus il lui semblait stupide de le lui annoncer de but en blanc devant tout le monde.

— J'ai eu une idée... et tu ne vas pas l'apprécier.

Il la regarda pendant un long moment, assez long pour qu'elle finisse par le regarder elle aussi.

— Je suis dominant, lui dit-il, comme si elle ne le savait pas déjà. Et ça veut dire que je me dois de prendre soin de ceux qui m'appartiennent.

Elle croisa son regard, le soutint, et comprit lentement que cela lui faisait plaisir qu'elle ne baisse pas les yeux. Cela lui plaisait à elle aussi.

— Tu veux aller à la chasse.

— Oui.

Elle s'attendait à ce qu'il le lui interdise catégoriquement... et comprit qu'une part d'elle-même avait compté l'utiliser comme excuse pour renoncer.

Au lieu de cela, il demanda simplement :

— Pourquoi ?

— Parce que Ric pense que cela pourrait m'aider par rapport à ce... (Elle baissa les yeux, puis les releva et affermit sa voix.) Par rapport à cette peur sans fondement qui m'a fait trembler dans mon siège hier quand l'auditorium s'est rempli d'Alphas... prêts à s'entre-tuer pour me *protéger*. Cela m'a fait me sentir stupide et faible. J'avais moins peur quand Chastel est entré dans le bureau d'Angus, et pourtant j'avais beaucoup plus de raisons.

Ses yeux s'embrasèrent pour devenir dorés, et il dit, d'une voix qui était plus grave et plus rauque que son timbre habituel :

— C'est parce que tu as déjà combattu Justin une fois, et que ta meute t'a attrapée et retenue pour qu'il te frappe.

Elle acquiesça avec un sursaut. Ce n'avait pas été que contre Justin, et cela n'avait pas eu lieu qu'une seule fois, mais elle n'allait pas lui raconter ça alors que Frère Loup regardait par ses yeux.

— En quoi Ric pense-t-il que ça t'aidera ?

— Parce que je serai concentrée sur la chasse. Il pense que ma louve m'aidera, et qu'elle m'empêchera de paniquer.

— Il est psy ?

Elle ne put retenir un sourire.

— Presque, d'après lui. Mais il n'y a pas à s'inquiéter, son mentor pense que c'est un génie.

— Je ne peux pas me joindre à la chasse, dit-il pesamment. Si je gagnais, ce serait un désastre politique. Si je perdais, ce serait pire. Si tu chasses, certains te chasseront, toi, plutôt que le trésor. Parce que tu es ma compagne, et parce que tu es un Omega.

— Chastel.

— Chastel n'est pas le seul ennemi de mon père, et j'en ai quelques-uns moi-même.

— En fait, j'ai envisagé cette possibilité. Ric chasse ce soir. Il dit qu'il gardera un œil sur moi, et il pense que son Alpha – quelqu'un du nom d'Isaac – sera d'accord pour le faire aussi.

Charles hocha la tête et ouvrit sa portière.

— Charles ?

Il se pencha et regarda dans la voiture.

— Est-ce que je peux me joindre à la chasse ?

Il arquait les sourcils.

— Cela n'a jamais été de mon ressort. Tu as pesé le pour et le contre. C'est à toi de choisir.

Il ferma sa portière.

Anna défit sa ceinture et sortit de la voiture.

— Alors qu'est-ce qu'il est arrivé à ton « Je suis dominant et je protège ceux qui m'appartiennent » ?

Il s'appuya de la hanche sur le capot de la voiture.

— Si ça pouvait t'aider, je tuerais chaque loup ici. Mais il y a des choses que tu dois faire, et interférer avec ça, ça ne veut pas dire te protéger, pas pour moi. La meilleure manière que j'aie de le faire est de t'encourager à apprendre à te protéger toi-même. (Il lui fit soudain un sourire contrit.) Je reconnais que ça ne me remplit pas de joie. Mais avec Dana et moi pour surveiller, et Ric et son Alpha en bas, tu es aussi en sécurité que possible dans une chasse pleine de loups dominants. Tu as tué un vampire et une sorcière, tu es loin d'être sans défense.

Elle redressa les épaules. La confiance que Charles lui accordait lui donnait du courage. Elle marcha donc vers lui et passa ses bras autour de sa poitrine, enfouissant son visage dans la chaleur et l'odeur douce de son corps. Il portait l'une de ses chemises de flanelle préférées par-dessus un simple tee-shirt rouge, et le coton était doux contre sa peau.

— Tu es un homme remarquable, Charles Cornick.

Il enroula ses bras autour de ses épaules et posa le menton sur le sommet de sa tête.

— Je sais, lui confia-t-il d'un ton léger. Et souvent je ne suis pas apprécié à ma juste valeur par ceux qui n'y connaissent rien.

Elle lui donna une chiquenaude et leva les yeux vers lui.

— Et drôle, même si je devine que c'est une autre facette de ton caractère qui n'est pas appréciée à sa juste valeur, encore moins que ton côté remarquable.

— Certaines personnes ne le remarquent même pas, dit-il d'une voix faussement lugubre.

\* \* \*

La salle principale du plus grand des deux entrepôts faisait plus de six mètres de haut, était assez grande pour accueillir tous les loups qui avaient choisi de chasser et aurait pu encore en contenir le double. Le reste des loups – une forte majorité – se tenait sur une plate-forme à trois mètres au-dessus d’eux. Tout le monde était encore sous forme humaine. Un des murs de la pièce était couvert d’écrans plats, qui étaient éteints.

Dana se tenait au centre de la plate-forme surélevée et elle se mit à parler.

— La règle est : pas de sang versé ; règle que je ferai respecter. Les murs et les sols de ces bâtiments, et la terre au-dessous, me diront s’il y a du sang. Vous commencerez sous forme humaine et changerez quand la sonnerie retentira. Trois sacs en cuir ont été cachés il y a plusieurs jours, chacun contenant une poignée de saucisses ; vous trouverez également dans l’un d’entre eux une bague en rubis à étoile de deux carats, offerte par le Marrok.

Tandis qu’elle prononçait ces derniers mots, les moniteurs s’allumèrent tous pour montrer une main féminine qui tenait une bague dans sa paume. La monture était assez simple pour que la bague puisse convenir à un homme ou une femme ; c’était la gemme qui rendait la bague magnifique. Le rubis était d’un rouge profond semi-translucide, orné d’une étoile presque blanche.

Elle était splendide et sans aucun doute de grande valeur... Pourtant Anna était presque sûre que personne, parmi ceux qui l’entouraient, n’était là pour le prix. La chasse était la seule chose qui importait. Y avait-il beaucoup d’occasions pour un Alpha de se mesurer aux autres Alphas sans mettre en danger ceux qu’il devait protéger ?

Angus se mit à parler alors que la bague était toujours exposée.

— Nos terrains de chasse s’étendent sur les deux entrepôts, qui sont reliés par des réseaux de tunnels souterrains. Ce bâtiment comprend entre deux et six couches de labyrinthe en surface, l’autre trois ou quatre, et les deux disposent de trois étages de sous-sol appartenant à la structure originelle, plus



deux que nous avons ajoutés. Les trois sacs sont dissimulés ici, et l'un d'entre eux contient la bague.

Anna jeta un coup d'œil autour d'elle. Chastel était là, et elle reconnut Michel et plusieurs loups espagnols qu'elle avait rencontrés au restaurant de viande grillée. Arthur, cependant, se tenait juste derrière Dana, avec ceux qui avaient choisi de ne pas chasser.

Angus continua à donner ses instructions.

— Une fois que vous aurez trouvé un sac, apportez-le ici. Celui qui trouve garde : pas de vol. Tout loup qui transporte un sac est intouchable. Nous avons des moniteurs, nous avons des gens cachés, et Dana a ensorcelé les sacs pour s'assurer que ce sera le cas. Quiconque s'en prendra à un loup transportant un sac sera éliminé de la compétition, et le sac sera retourné à celui qui l'aura découvert. Vous ne pourrez pas les ouvrir, Dana s'en est assurée. Quand les trois sacs seront ici, nous ferons retentir une alarme que vous pourrez entendre n'importe où sur ces terrains. Revenez ici, et quand tout le monde aura été décompté, Dana ouvrira les sacs, et le vainqueur sera proclamé.

Après une brève session de questions-réponses menée par Angus, ce fut le tour de Charles. Il la regarda, puis regarda Ric et son Alpha, qui se tenaient à côté d'elle.

— La chasse est ouverte, proclama-t-il.

Il y eut un bruit métallique, les lumières s'éteignirent. Anna avait déjà à moitié retiré son chemisier avant qu'ils se retrouvent dans le noir. Sur le mur, les moniteurs passèrent de la présentation de la bague à un écran noir avec de petites lettres rouges dans le coin en bas à droite, qui brusquement fut la seule source de lumière de la pièce.

On arrachait des vêtements, et des bruits discrets et douloureux se faisaient écho, alors que plusieurs dizaines de loups-garous commençaient à délaisser leur apparence humaine. Riant, haletant, Anna ôta son pantalon et ses chaussures, ses chaussettes et ses sous-vêtements avant d'entamer son propre changement.

Des éclats de douleur se répandirent en elle, commençant à la base de sa colonne vertébrale et montant en flèche jusqu'à ses doigts et ses orteils. Des claquements humides annoncèrent la

réformation des articulations et des os tandis que sa louve glissait sur sa peau. Griffes et crocs, muscles et fourrure ; des traces humides coururent le long de son visage tandis que ses yeux pleuraient. La force surgit comme une vague déferlante, et elle se retrouva à quatre pattes, grognant sous l'effort.

La pièce était trop pleine des autres pour qu'elle puisse saisir une odeur, et ses yeux étaient aveuglés par la dernière vague de douleur incandescente. Elle se mit debout en tremblant, puis rejeta la tête en arrière et hurla.

Seule.

Parce qu'elle était la première à avoir changé ; ce devait être un cadeau de Frère Loup et du lien de couple qu'ils partageaient. Elle n'avait jamais été capable de changer aussi vite auparavant. Elle aurait pu commencer sa chasse, mais Ric et son Alpha étaient toujours pris dans le changement. Aussi se mit-elle à les surveiller, prête à les protéger s'ils en avaient besoin.

Par un ou par deux, les autres loups se levèrent. Quand ils s'approchaient trop d'elle, elle montrait les crocs, et ils la laissaient en paix.

L'Alpha de Ric, Isaac, un loup d'hiver blanc à peine plus gros qu'elle, se leva et ils attendirent tous les deux Ric, qui n'acheva sa transformation que quelques minutes plus tard. Il chancela comme un agneau nouveau-né quand il se mit sur pied, n'ayant pas encore assez d'expérience pour attendre que les muscles et le cerveau se reconnectent. Elle posa son épaule contre lui et lui permit de s'appuyer sur elle.

Sous sa forme humaine, il était de taille et de carrure moyennes, peut-être un peu mince. Son loup faisait partie des plus grands, sans doute plus grand qu'elle ou Isaac. Dans le noir, les yeux d'Anna percevaient les formes, mais pas les couleurs. Il était plus sombre que son Alpha, mais de plusieurs teintes plus clair qu'elle, et elle ne pouvait pas dire s'il était gris, brun ou roux.

Il se secoua comme s'il était mouillé et, comme si cela avait été un signal, son Alpha s'élança, laissant Anna et Ric le suivre. Ils traversèrent d'abord un hall puis s'engagèrent dans un

escalier étroit qui descendait toujours plus bas, et les odeurs changèrent, passant de l'air frais au renfermé et au moisi.

\* \* \*

Au bout d'une ou deux minutes, la noirceur d'enfer se mua en quelque chose de plus saisissable pour la vision améliorée du loup de Charles. Un trou dans le plafond laissait passer un peu de la lumière des étoiles, et les moniteurs commençaient à montrer de l'orange, du rouge et du doré tandis que les loups passaient devant les caméras infrarouges disséminées à travers tout le labyrinthe, et éclairaient la grande pièce de la chaleur de leurs corps.

Même s'il ne pouvait pas la voir, Frère Loup lui apprit qu'elle avait déjà achevé son changement. *La première à le faire*, songea-t-il. Il pensait qu'elle partirait immédiatement, mais elle attendit.

*Ses gardes*, dit Frère Loup d'un ton approbateur. Il n'était pas heureux qu'Anna participe à cette chasse alors qu'eux étaient bloqués avec les loups qui avaient choisi de ne pas y aller. Il n'était pas particulièrement heureux à l'idée de rater lui-même la chasse, surtout avec Chastel quelque part là-bas. Seul le fait de savoir qu'Anna avait des alliés retenait Frère Loup.

Les grognements de douleur se transformèrent en hurlements, puis le bruit de griffes qui creusaient le bois alors que le dernier loup rejoignait la chasse, et finalement le silence descendit sur la salle. Charles entendit un froissement et un déclic, et une batterie de faibles lampes illumina la pièce.

— Les lampes sont toujours éteintes partout ailleurs, dit Angus. Il faudra un moment avant que nous les revoyions, et autant être à notre aise. Venez, mes loups installent des tables et des chaises à l'étage principal, d'où nous pourrons suivre l'action.

Il leur fallut du temps, mais la plupart des spectateurs surent bientôt identifier amis et ennemis, même en infrarouges. Des éclats de rire retentirent tandis que des pièges se déclenchaient et que des loups tombaient dans l'eau, dans les ordures ou dans des billes de polystyrène. Des filets tombaient à l'improviste, et

l'un d'entre eux prit même six loups alors qu'il n'était conçu que pour un seul. Quand ils eurent fini de le déchiqueter, il n'en restait pas un fragment de plus de vingt centimètres.

— Quelle manière de tuer un pauvre filet sans défense, commenta sèchement Arthur, dont le clair accent anglais portait par-dessus la foule.

Charles se tenait dans le fond, bras croisés, et pistant des yeux la trace de chaleur de trois loups alors qu'ils quittaient un moniteur pour réapparaître sur le suivant.

Arthur se leva brusquement et chancela, renversant la table à côté de lui. Les occupants se retournèrent vers lui avec des grognements surpris, mais il ne sembla pas les remarquer.

— Sunny ? dit-il, et sa voix se brisa, comme celle d'un adolescent.

Les loups qui avaient été renversés cessèrent leurs protestations. Et quand ses yeux roulèrent dans leurs orbites et qu'il s'effondra, l'un d'entre eux le rattrapa avant qu'il touche le sol.

## Chapitre 9

Quelle direction ? Quelle direction ? Anna, langue pendante pour absorber la fraîcheur de l'air, décida de laisser les autres choisir. Sa respiration résonnait dans sa gorge, et l'exaltation la faisait frissonner.

La chasse.

Peu importait que la chanson de la lune ne soit qu'un carillon follet dans son cœur, ou que le prix soit un sac de viande de porc qui se gâtait depuis deux jours et contenait, peut-être, la bague. Pour la toute première fois, elle aimait la chasse, alors même que Charles ne courait pas à ses côtés.

— *Parce que nous sommes avec toi*, lui dit Frère Loup. *C'est ce que veut dire l'accouplement. Tu n'es jamais seule. Jamais, aussi longtemps que nous vivrons.*

— *Tant mieux*, lui dit-elle.

Ils avaient suivi l'odeur d'Angus un long moment, jusqu'à ce qu'elle s'achève sur un message appuyé sur une toute petite batterie d'éclairage de secours. Il disait : « Je n'en ai caché aucun. Angus. » Ils n'étaient pas les premiers arrivés, elle pouvait sentir l'odeur de plusieurs concurrents, et un autre loup se montra juste au moment où ils partaient.

Puis Ric saisit une autre odeur, sans doute celle d'un membre de la meute d'Angus, même si elle ne la reconnaissait pas. Elle était sur les talons de Ric quand l'Alpha se jeta de tout son poids sur elle et la fit trébucher de côté contre le mur, tandis qu'un filet se refermait et soulevait brusquement Ric en un paquet bien ficelé.

Entre ses mâchoires et celles d'Isaac, il ne leur fallut qu'un moment pour l'en défaire... après l'avoir un peu taquiné. Cinq virages plus tard, ils se retrouvèrent devant un loup qui pendait la tête en bas, attaché à un conduit qui menait tout droit jusqu'à l'air libre, quatre étages au-dessus de leurs têtes.

Isaac produisit un bruit de gorge qui avait l'air compatissant, mais ne l'était probablement pas. Le loup piégé grogna alors qu'ils l'abandonnaient et, après cela, l'Alpha de Ric sembla extrêmement heureux pendant un moment.

Anna saisit l'odeur de Moira et les mena dans un étroit tunnel qui ne faisait pas plus de soixante centimètres de diamètre, ce qui rendit Isaac très malheureux et obligea Ric à se mettre à plat ventre pour s'y glisser.

Ils arrivèrent dans une petite chambre presque sans air. Ils toussèrent, désespérés, jusqu'à ce que Ric parvienne à détruire le mur de bois de soixante centimètres par un mètre quatre-vingts bordé d'un joint qui empêchait l'air d'entrer. Anna et lui durent tirer Isaac par la peau du cou jusqu'au courant d'air, même s'il s'en dégageait une forte – et désagréable – odeur de renfermé.

\* \* \*

— Est-ce que quelqu'un ici a le numéro de portable de la compagne d'Arthur ? gronda Charles.

Personne ne répondit ; il sortit donc son propre portable pour poser la question à son père.

— *Quel est le problème ?* demanda Bran quand il décrocha à la première sonnerie.

— C'est ce que nous essayons de comprendre. Est-ce que tu as le numéro de portable de Sunny... la compagne d'Arthur, ici, à Seattle ?

— *Oui, donne-moi une seconde.*

Fidèle à sa parole, Bran fut de retour un instant plus tard et lui lut le numéro à voix haute.

— Je te rappelle quand je saurai ce qui s'est passé, dit Charles avant de raccrocher.

Il appela le numéro, mais ne fut pas surpris, étant donné le désarroi d'Arthur, qu'elle ne réponde pas. Puis il appela un autre numéro.

— J'ai besoin de connaître l'emplacement de ce téléphone portable : 360-555-1834. Localisation GPS, puis l'adresse qui va avec s'il y en a une.

Il ne prit pas la peine d'attendre la réponse, et raccrocha.

Arthur était pâle et en sueur, sa peau était froide au toucher. Son corps tressautait, mais il demeurait inconscient.

Il faudrait un moment avant que son homme puisse localiser le téléphone. Pirater le système sans laisser de trace prenait du temps. Il aurait pu le faire, avec un ordinateur, un accès Internet, et quelques jours... Son homme était plus doué que lui. Mais le temps ne jouait pas en faveur de Sunny.

Vingt minutes passèrent, peut-être vingt-cinq, avant que son téléphone sonne.

— *Charles ?*

— Oui ?

— *Ce téléphone est à environ quatre cents mètres du tien, et il ne bouge pas.*

Il regarda Angus.

— Je dois vérifier ça. Peux-tu veiller sur elle à ma place ?

L'Alpha de la meute de la Cité d'Émeraude acquiesça.

— Moi, ma meute, Isaac, son Omega, et la fae, nous veillerons tous sur elle.

\* \* \*

Ils découvrirent Sunny juste devant la clôture, à cent mètres de la porte verrouillée : nue, brisée, et morte. Juste au cas où ils n'auraient pas remarqué le corps, une jaguar bleu ciel, qu'il présuma être celle de Sunny, était garée à quelques mètres de là, la portière conducteur ouverte.

Le corps de Sunny était encore chaud, et ses yeux étaient ouverts, embrumés par la mort.

Un esprit s'agenouilla à côté d'elle, un membre du peuple de la forêt. Il les voyait rarement, même s'il pouvait dire quand ils étaient dans les parages. Les frêles mains brunes de l'esprit caressèrent la joue de Sunny tout en lui chantant à l'oreille. Il sut ainsi qu'elle était en vie quand ils l'avaient jetée là. L'esprit était une chose timide, qui s'éclipsa quand les autres, qui n'avaient pas remarqué sa présence, entourèrent le corps. Il frôla Charles, qui sentit son chagrin tirailler son propre esprit.

— *La pauvre*, lui dit-il. *Elle avait si peur, si peur. Seule. Elle était toute seule.*

Distract, Charles faillit oublier d'empêcher les autres de la toucher.

— Laissez-moi saisir l'odeur, dit-il. Je connaîtrai alors son assassin.

Il ne servirait à rien de questionner l'esprit. Ils ne lui disaient que ce qu'ils voulaient, qu'il veuille l'entendre ou pas.

Les autres loups reculèrent, et il posa le nez entre son cou et sa mâchoire, là où l'odeur s'attardait. Et il reconnut, non sans s'y attendre, un ennemi familier. Qui pouvait bien rôder la nuit en s'attaquant aux loups-garous et à leurs familles ?

Il ne la toucha pas en se déplaçant d'un point à un autre. Là où les vampires s'étaient nourris, la chair était déchirée, mais elle n'avait pas eu le temps de virer au bleu. Et ils s'étaient nourris partout.

Il sentit sa peur, sa souffrance, et en fut le témoin. Il l'examina avec minutie, s'assurant que personne ne s'était joint à cette bande de chasseurs. Mais il ne découvrit pas de surprise : seulement les quatre vampires qui avaient attaqué Anna.

Frère Loup était fou de rage à l'idée que cela aurait pu être *elle*, cela aurait pu être leur Anna, allongée là.

Charles ferma les yeux et força son corps à l'immobilité. De longs doigts froids tapotèrent son visage et chantèrent pour le loup, ce qui n'aidait pas. Ce que pouvait bien faire un esprit de la forêt ici en pleine ville, il l'ignorait. Il profita de la distraction que lui offrait ce mystère.

Il ouvrit les yeux et regarda autour de lui. Un grand nombre d'entrepôts abandonnés se trouvaient à proximité, et les ronces, cette herbe tristement célèbre du Pacifique nord-ouest, prenaient d'assaut les places de parking désertes, créant un sanctuaire pour ceux qui ne craignaient pas les épines.

Un mystère de résolu. Charles laissa l'une des chansons de son grand-père lui traverser la tête, lui apportant la clarté et la paix, malgré l'esprit qui le tapotait et le caressait. S'il avait été seul, il aurait éloigné l'esprit d'un coup : Frère Loup n'aimait pas que quelqu'un d'autre qu'Anna le touche. Mais il était seul à pouvoir le voir... et il avait déjà assez la réputation d'être



bizarre. Il n'avait pas besoin que les gens sachent qu'il voyait des choses invisibles au reste du monde.

Quand il fut raisonnablement sûr que Frère Loup le laisserait se comporter de manière civilisée, il se releva.

— Des vampires, dit-il. Emmenez-la à l'entrepôt pour Arthur.

Cela n'aiderait pas le loup britannique, sauf pour confirmer qu'elle n'était plus aux mains des vampires.

\* \* \*

Frustrée, Anna regarda le sac qui pendait six mètres au-dessus de leurs têtes, en haut de l'un des longs puits qui trouaient à l'occasion le plafond de ce niveau. Après leur quasi-désastre dans la pièce sans air, Anna était convaincue de l'utilité de ces puits.

Tandis qu'elle l'observait, un loup leur déroba la victoire.

Il faisait trop sombre pour être sûre de son identité, même si elle avait connu tous les autres loups sous leur forme à fourrure. Le loup bondit d'une ouverture un étage au-dessus du sac, saisit le prix, et disparut dans une autre ouverture un étage plus bas, toujours bien au-dessus de la tête d'Anna. Regarder, sans pouvoir intervenir, leur prix être volé juste sous... OK, au-dessus de leurs nez, était exaspérant.

Isaac renifla de dégoût.

Et Frère Loup... l'entourait ; son anxiété, sa peur et son amour la firent chanceler contre Isaac, ce que Frère Loup n'appréciait pas du tout.

Quelque chose n'allait pas. Mais quand elle lui posa la question, Frère Loup ne put ou ne voulut pas lui dire quoi.

Elle devait trouver Charles. Tout de suite. Le problème était qu'Anna ne savait pas précisément *comment* revenir au point de départ... Oh, elle aurait pu rebrousser chemin, mais ils avaient erré partout dans le terrain et devraient repasser par l'étroit tunnel.

Vers le haut, c'était une bonne solution.

Elle courait à toute allure devant, quand un loup blanc la dépassa. Un second loup la talonnait. Isaac et Ric.

Ce fut Isaac qui découvrit la première volée de marches qui montaient. Ils émergèrent au rez-de-chaussée du plus petit des deux entrepôts, et quand ils s'approchèrent de la porte, un loup-garou sous forme humaine les arrêta.

— Si vous franchissez la porte de sortie, vous aurez officiellement terminé, dit-il.

Le loup alpha le regarda froidement, et l'homme baissa les yeux, levant les mains tout en reculant.

— Je ne fais que répéter ce qu'on m'a dit, mon vieux. Si vous sortez, vous serez hors des limites.

Ils le dépassèrent et se retrouvèrent à l'air libre. Ric, la fourrure grise dans la lumière de la cour, éternua, ravi de laisser derrière eux le labyrinthe souterrain. Anna prit une profonde inspiration et sentit... des vampires.

Elle chancela et dut s'arrêter, examinant les alentours à la recherche de l'ennemi. Enfin, elle le vit debout de l'autre côté du grillage, à une centaine de mètres de là.

Il fallut un moment à ses yeux pour faire le lien entre le vieil homme soigneusement habillé et le tueur brutal qu'elle avait vu pour la dernière fois assis sur Tom. Mais son nez l'avait déjà identifié. Elle avait fait deux longues enjambées quand elle heurta le flanc du loup blanc, qui s'était précipité devant elle pour l'arrêter, son attention elle aussi concentrée sur le vampire.

Le mort-vivant s'esclaffa et esquissa un geste de la main. Un minivan bleu surgit, et il grimpa à l'intérieur. Le véhicule démarra avant qu'il ait fini de fermer la portière.

Isaac gronda dans sa poitrine, faisant écho au bruit qu'elle émettait elle aussi. Il avait très bien compris ce qu'était l'autre. Ric leur jeta à tous deux un regard surpris, mais Anna non plus n'avait jamais croisé de vampires avant les événements de la veille.

Il n'y avait aucune raison de rester là, aussi Anna fit-elle demi-tour et se dirigea-t-elle vers la pièce principale du plus grand des entrepôts, où les lumières brillaient. La présence de Frère Loup lui faisait mal dans la poitrine.

À l'intérieur de l'entrepôt, tous les loups qui étaient restés sous forme humaine étaient regroupés en rangs serrés,

concentrés sur ce qui se passait à l'intérieur. Ils étaient trop nombreux pour que son nez puisse lui apprendre quoi que ce soit.

Tous les vêtements avaient été poussés contre le mur, et il lui fallut un moment pour trier les siens. Charles la découvrit alors qu'elle finissait de les réunir. Il était entièrement concentré sur l'attroupement au centre de la pièce, et il y avait une étrange raideur dans son corps, qui l'inquiéta.

Elle entreprit de changer, son corps protestant contre la transformation encore plus que quand elle avait pris sa forme de loup. Comme tous les loups, elle avait été bien entraînée à ne pas faire trop de bruit quand elle se transformait, mais, bon sang, c'était douloureux.

— Ouille, ouille, ouille, murmura-t-elle tandis que ses mains reprenaient à contrecœur, lentement, difficilement forme humaine.

Elle les coinça sous ses bras et les pressa, car la pression atténuait la douleur. Chaque changement était différent, mais elle détestait ceux qui finissaient par les mains. Il y avait tellement de nerfs dans une main... et ils étaient tous douloureux. Le changement la laissa sonnée.

Charles grogna en ressentant sa douleur.

Elle leva les yeux, mais il n'y avait personne auprès d'eux. Ric et son Alpha étaient toujours pris dans leur changement à l'autre bout du tas de vêtements. Elle lui jeta un coup d'œil et laissa son corps se calmer. Les yeux de Charles étaient jaunes, et le coin de sa bouche tressauta une fois, puis une seconde fois, comme s'il avait un tic nerveux.

— Charles ? dit-elle d'une voix encore rauque à cause du changement.

— Sunny est morte.

Son ton était guttural, et elle savait qu'il était sur le point... de faire quelque chose.

Anna s'en inquiéta une bonne demi-seconde avant de comprendre le sens de ses paroles.

— La Sunny d'Arthur ?

Il hocha la tête d'un demi-centimètre, le regard verrouillé sur son visage.

— Des vampires. On a trouvé son corps juste devant les portes.

Et les vampires s'étaient cachés, attendant que les loups découvrent Sunny. Quand il – le vampire en costume – avait vu Anna, il s'était assuré qu'elle le voie, elle aussi. Tout en observant ces yeux jaunes pleins de rage, elle décida que c'était une chose dont elle parlerait à Charles un peu plus tard. Les vampires étaient partis. Elle avait retenu le numéro de leur plaque d'immatriculation, mais cela importait peu : c'était probablement une voiture de location.

Un loup hurla, un cri sauvage et funèbre, et une demi-douzaine d'autres voix s'élevèrent pour se joindre au chant et exprimer leur compassion à celui qui venait de perdre sa compagne. Tous ces cris sortaient de gorges humaines.

Charles lui tendit la main, et Anna le laissa l'aider à se mettre debout. Elle était encore un peu raide, et il semblait avoir besoin de s'occuper.

Il utilisa son corps pour la dissimuler à la vue de tous dans la pièce, comme s'il savait qu'elle n'aimait pas vraiment être nue devant tout un tas d'étrangers. La plupart des loups surmontaient cela au cours de la première année après leur Changement. Pour Anna, c'était toujours un effort. Pas par pudeur, mais parce que les vêtements lui donnaient l'illusion d'être protégée de l'attention des mâles de sa première meute.

Elle saisit ses vêtements et les enfila aussi vite qu'elle put, passant les pieds dans ses baskets tout en fourrant ses chaussettes dans ses poches.

— Est-ce qu'Arthur va bien ? demanda-t-elle.

Charles ferma les yeux et l'attira à lui, pressant son nez dans le creux de son cou, respirant comme s'il avait couru un marathon.

— Non, dit-il. Et moi non plus.

La peau d'Anna lui faisait mal, ses os étaient douloureux, et elle avait autant envie que quelqu'un la prenne dans ses bras qu'une personne qui se serait endormie sur la plage pendant quatre heures sans crème solaire aurait voulu qu'on la câline. Mais parce qu'il en avait besoin, elle se détendit contre lui.

Sunny avait été tuée par des vampires.

— Sunny aurait été un Omega si elle avait été Changée.

Elle en fit une affirmation, mais c'était une question.

— Oui.

Anna frissonna, et la prise de Charles se raffermir. Sa peau rendue sensible par le changement protesta, ses muscles endoloris se plaignirent, mais sa louve voulait se presser contre lui, pour le protéger.

\* \* \*

Elle était là, elle était en sécurité. Il laissa la réalité de sa présence, de son odeur, éloigner le besoin de répandre le sang.

Il la serrait trop fortement, il le savait. Tout comme il savait qu'elle avait besoin de temps pour se remettre, et qu'il ne pouvait pas lui en accorder. Le bruit de sa douleur quand elle avait changé avait de nouveau excité le loup. Frère Loup réclamait du sang ou du sexe, et il n'obtiendrait ni l'un ni l'autre. Pas de sang, et pas de sexe avant qu'il se soit bien calmé. Frère Loup ne ferait pas de mal à Anna, mais il pouvait l'effrayer.

Tenir Anna contre lui était la meilleure chose à faire. Graduellement, tandis qu'elle se détendait contre lui, Frère Loup consentit à s'apaiser un peu. Il faudrait encore beaucoup de temps avant qu'il soit assez calmé pour laisser Charles prendre le contrôle. Il était trop facile de voir la douleur d'Arthur et de comprendre qu'elle aurait pu être la sienne.

Les attaques étaient étranges. Trop concentrées sur les mauvaises choses, les mauvaises personnes, pour avoir une quelconque efficacité. L'attaque contre Anna était peut-être une tentative de la kidnapper pour obtenir une rançon ou pour la retenir en otage. Mais la mort de Sunny n'avait aucun intérêt. La mort d'Anna n'en aurait pas eu non plus. Il ne comprenait pas pourquoi des Omegas étaient visés, surtout que l'un d'eux n'était pas un loup. Peut-être avaient-ils ciblé les compagnes de deux des trois loups les plus puissants ou dominants de la conférence. Dans quel but ? D'autant que les discussions avaient donné tous les résultats qu'on pouvait attendre.

Il ne pouvait pas discerner ce que les vampires, ou celui qui les avait engagés, cherchaient à faire. Rien ne collait.

Omega.

Anna pensait que les vampires travaillaient pour un loup. Son expérience personnelle de l'ennemi donnait du poids à son instinct, et il croyait à son intuition. Frère Loup y croyait, et cela lui suffisait.

Quel que soit le but ultime, Charles pouvait trouver au moins une raison pour laquelle un loup aurait pu engager quelqu'un pour assassiner Sunny et attaquer Anna. Un loup, en particulier un loup dominant, aurait du mal à blesser délibérément un Omega, même un Omega humain.

Peut-être que Chastel lui-même n'en serait pas capable.

Charles se força à relâcher Anna et recula pour lui faire de la place. Il essaya de ne pas tenir compte du soulagement qu'il put lire dans son attitude : ce n'était pas une réaction contre lui. C'était la réaction au changement qui s'attardait dans sa chair et la poussait à vouloir rester seule.

— Vous êtes les premiers de retour, dit-il à Anna. Qu'est-ce qui vous a fait revenir si rapidement ?

Elle lui jeta un regard étrange.

— Frère Loup m'a dit que tu avais besoin de moi ici.

Il n'avait pas la moindre idée de ce qu'il fallait répondre à cela. Devait-il reconnaître qu'il ne savait absolument pas ce que Frère Loup mijotait ? Est-ce que cela l'inquiéterait ? Avant qu'il ait pu prendre une décision, Dana avait quitté le groupe autour d'Arthur et s'approchait de lui.

— Je m'inquiète pour la santé mentale d'Arthur, murmura-t-elle doucement dès qu'elle fut assez près.

Aucun autre des loups présents n'aurait la moindre chance de contrôler Arthur s'il perdait les pédales, sous-entendait-elle. Ils avaient tous besoin que Charles soit sur ses gardes.

— J'arrive, dit-il.

— Je viens aussi, lui dit Anna. Ça ne peut pas faire de mal, pas vrai ?

Il ne voulait pas qu'elle soit près des autres loups. Ils étaient trop nombreux. S'ils l'attaquaient tous, il n'avait aucun moyen de la protéger.

Mais un loup oméga pouvait se montrer utile.

— Merci, dit-il à Anna tandis qu'il se disputait en silence avec Frère Loup. Cela nous aidera.

Arthur était assis par terre, il berçait sa compagne dans ses bras et lui murmurait à l'oreille, pendant que les autres restaient vigilants et méfiants. Son visage était inondé de larmes et son nez coulait.

— Sunny, mon rayon de soleil.

Il leva la tête et croisa le regard de Charles.

— Elle est partie.

— Oui, dit Charles.

— Ce sont les vampires, murmura-t-il. (Puis il rugit, et sa voix se répercuta dans la grande pièce.) *Ils lui ont fait du mal !*

— Je sais. Je les retrouverai.

— Tue-les.

Le visage d'Arthur était dévasté, rendu presque méconnaissable par son chagrin et sa rage. Par sa douleur.

— Je le ferai.

Arthur resserra sa prise sur sa femme, coinçant sa tête sous son épaule.

— Elle ne supportait pas de vieillir, dit-il en la berçant. Maintenant elle ne vieillira plus. Ma pauvre Sunny.

Angus dit à Charles, sans faire le moindre effort pour baisser la voix :

— Il survivra. Si la folie avait dû s'emparer de lui, ce serait déjà le cas. Vu les circonstances, il vaudrait mieux éloigner de nos terrains de chasse tous ceux d'entre nous qui sont tombés dans des pièges ou sont blessés. (Il regarda Arthur un moment.) Arthur, nous laisseras-tu te ramener à la maison ? Les autres seront bientôt ici, à peine sortis de la chasse.

Un cadavre sentant la peur et la douleur ne ferait délirer probablement aucun de ces loups. Mais il était inutile d'en prendre le risque.

— Oui.

Arthur se leva, sa femme dans les bras. Charles songea que le pronostic d'Angus sur le rétablissement d'Arthur était peut-être un peu trop rapide. Celui-ci chancelait légèrement et avait l'air

sous le choc. Néanmoins, il valait mieux l'emmener loin de la chasse.

Mais il ne pouvait pas partir seul. Il n'avait amené personne de sa meute ; une affirmation de force et, peut-être, de confiance. Mais cela le laissait seul dans un pays étranger avec sa femme décédée.

Angus croisa brièvement le regard de Charles ; peut-être y vit-il la panique. Charles n'était pas en état de réconforter Arthur ce soir. Il n'était pas doué pour ça, même quand il était au mieux de sa forme.

L'Alpha de la Cité d'Émeraude regarda un de ses loups par-dessus son épaule.

— Envoie quelqu'un chercher Alan Choo. Amène-moi Tom.

Il jeta un coup d'œil à Charles, pas assez longtemps pour que ce soit un défi, mais juste assez pour indiquer que c'était à lui qu'il parlait quand il déclara :

— Les cousins d'Alan possèdent une entreprise de pompes funèbres. Sa famille prend soin de nos morts, ils savent ce que nous sommes, et ils peuvent aider Arthur à présent. Et si Tom et sa sorcière peuvent affronter un essaim de vampires, ils devraient être capables de maintenir Arthur sur les rails.

— Tu voulais me voir, Angus ? J'étais dehors.

La démarche souple, d'ordinaire aisée, de Tom était un peu raide. C'était la seule chose qui montrait qu'il n'était pas entièrement remis de son combat. Il remarqua le loup bouleversé et le cadavre de Sunny.

— Je vois. Tu as aussi envoyé quelqu'un chercher Alan ?

— Oui. Prends quelques autres membres de la meute, ta sorcière et Alan – il sera là dans un instant – et vois si tu peux installer Arthur pour la nuit chez lui.

Charles sortit son portefeuille et en tira une des cartes de visite d'Arthur. Il en avait reçu deux, une de son père, et une d'Arthur.

— Voici son adresse à Seattle. Quelqu'un devra aussi reconduire la voiture de sa femme chez lui. C'est la jaguar bleue garée juste devant la porte ; j'ignore quel véhicule il a pris pour venir ici.

— Je le sais. (Tom prit la carte.) Je m'en occupe.



En quelques minutes, il enleva Arthur, le corps, et une poignée de loups d'Angus, avec l'habileté d'un chirurgien.

Et le premier vainqueur de la chasse entra dans la pièce juste au moment où la porte se refermait derrière Tom. Charles regarda autour de lui à la recherche de sa chère Anna, et la découvrit en train de parler à Ric et Isaac, le visage grave.

Mieux valait qu'elle parle avec eux qu'avec lui à cet instant. Il voulait l'emmener, la ramener à la maison, où les vampires et celui qui était derrière eux ne pourraient jamais venir. L'enfermer dans sa maison et barricader la porte.

Oui, mieux valait qu'il ne lui parle pas tout de suite.

\* \* \*

Le loup qui entra portait leur sac. Même sous sa forme humaine, Anna pouvait en reconnaître l'odeur, celle des mains de Moira. Le loup qui l'avait apporté marqua une pause devant leur groupe, et elle identifia son odeur. C'était le loup qu'ils avaient trouvé ligoté dans le filet au début de leur chasse.

— Eh bien Valentin, mon cher, dit Isaac, je vois que tu as réussi. Félicitations. (Sous le sarcasme mordant, Anna entendit l'amusement peu enthousiaste d'Isaac.) Éloigne ça d'ici, ça pue.

L'odeur du porc moisi *était* un peu accablante.

Le loup sourit, son prix dans la gueule, et avança jusqu'à Dana et Angus qui l'attendaient. On lui prit le sac et le marqua avec un feutre.

— Les discussions sont donc condamnées, dit Anna en poursuivant la conversation que le loup avait interrompue.

Charles ne lui avait pas parlé de la journée ; peut-être n'avait-il pas encore reconnu la défaite, mais Isaac en semblait quasiment certain.

Isaac haussa les épaules.

— Tout est possible, sauf défier Chastel de but en blanc. Je suppose que chacun rentrera à la maison sans rien accepter de ce que le Marrok a offert. (Il lui sourit, même si une certaine noirceur nuançait son sourire.) Ensuite ils l'appelleront et concluront discrètement des accords. Rien d'aussi bien que ce

nous aurions pu accomplir publiquement, mais peut-être, seulement peut-être, cela suffira-t-il à assurer notre survie.

— Pourquoi est-ce que personne ne défie Chastel ?

— Parce qu'il est aussi bon qu'il le prétend. Les champs d'Europe sont pleins de nos loups, morts en essayant de tuer la Bête. Peut-être le Marrok pourrait-il s'y attaquer, mais sur le territoire de Chastel, je ne parierais pas sur lui. Ici ? (Il haussa les épaules.) Mais il n'est pas là, et je ne pense pas que Charles soit à la hauteur.

— Il a fait reculer Chastel, dit-elle. Deux fois.

— Quand Chastel est en chasse, il ne laisse pas à sa proie l'occasion de lui faire face. (Le visage d'Isaac était lugubre.) Ce n'est pas ainsi qu'il attrape ses proies, à moins qu'il s'agisse d'enfants ou de femmes humains. (Il la regarda.) Pendant le premier siècle de sa vie, il a tué *trois cents* humains à notre connaissance, et probablement plus. Il en a attrapé beaucoup, beaucoup en plein jour, devant leurs familles et leurs amis. Ils lui ont tiré dessus, l'ont frappé, mais rien n'y a fait.

» À la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, Chastel a concentré ses meurtres dans le Gévaudan, en France. Les choses allaient tellement mal là-bas que les paysans – ceux qui travaillaient la terre – n'allaient plus aux champs. Effrayés, les nobles ont organisé des battues, engagé des chasseurs de loups et tué tous les loups de la région, et beaucoup de loups-garous, également. Le roi de France s'en préoccupait, puis l'histoire nous apprend qu'un homme du nom de Jean Chastel, dont la femme venait juste d'être tuée par la bête, a pris une balle de mousquet en argent fabriquée à partir d'un crucifix de famille fondu. Il l'a fait bénir trois fois par le prêtre du village et est parti avec un petit groupe pour traquer l'animal. Une grande bête est apparue devant eux, et Chastel a tiré une fois et l'a tuée... Et c'est ainsi qu'est morte la Bête du Gévaudan.

— Que s'est-il vraiment passé ?

— Le Marrok, dit Ric.

— Il n'était pas encore le Marrok, corrigea Isaac. L'histoire la plus plausible, selon moi, est que Bran Cornick a traqué la Bête et lui a dit qu'à moins qu'elle mette fin à ses agissements, il ferait en sorte que Chastel finisse entre les mains des sorcières.

(Il sourit un peu.) Les sorcières étaient bien plus puissantes à l'époque et auraient adoré avoir un loup-garou à torturer, avant de récupérer son sang, sa viande et sa fourrure pour alimenter leurs sorts. Chastel avait un siècle et Bran était... *Bran*. C'était une très bonne menace à l'époque. Aujourd'hui Chastel est plus fort qu'il l'était, plus intelligent aussi, et il déteste Bran, comme n'importe quel dominant déteste celui qui l'a humilié.

— Il fait ça pour se venger de Bran ?

Isaac secoua la tête.

— Pour beaucoup de raisons, je pense. C'en est une. Tout comme ce qu'il a dit à propos de tenir le Marrok à l'écart de son territoire.

— Est-ce que la mort de Sunny change quelque chose ?

Elle essayait toujours de trouver une raison à la mort de cette femme, mais ne parvenait à mettre le doigt sur aucune.

Un autre loup entra, méfiant et boitillant, mais il avait un sac dans la gueule. Il ne leur prêta pas attention, et seule Anna sembla remarquer qu'il passait.

Isaac haussa les épaules en réponse à la question d'Anna.

— Si cela change quelque chose, c'est la goutte d'eau qui fera déborder le vase. Arthur est perçu comme le soutien le plus fort de Charles : le seul d'entre nous qui soit assez loin de la Bête pour se risquer à lui déplaire. Je ne suis pas sûr que ce soit vrai, sauf au sens de « l'ennemi de mon ennemi... ». Arthur et Bran... ne partagent pas le même point de vue sur beaucoup de sujets. Cela importe peu, cependant. Arthur ne sera d'aucune utilité pendant des semaines, après ça. Perdre sa compagne, c'est... (Son visage se crispa un peu, puis, avec effort, il retrouva son habituelle placidité.) Il ne sera d'aucune aide à Charles, c'est certain.

Le premier loup victorieux était déjà redevenu humain et, nu, cherchait ses vêtements dans le tas. Ce qui rappela à Anna qu'elle avait toujours ses chaussettes dans les poches de son jean et qu'elle n'était pas à l'aise. Elle ôta ses chaussures, et mit les chaussettes à ses pieds, là où elles devaient être.

Elle était agenouillée et laçait ses chaussures quand le troisième vainqueur entra dans la pièce. Elle ne l'avait jamais vu

sous sa forme de loup auparavant, mais son odeur lui apprit exactement de qui il s'agissait : Chastel.

Dès qu'il entra dans la pièce, quelqu'un déclencha l'alarme et tout l'entrepôt retentit d'un bourdonnement grave à cinq reprises. Puis encore cinq fois : c'était le signal qui indiquait que le troisième sac avait été trouvé.

Anna l'entendit à peine. Chastel était le loup le plus énorme qu'elle ait jamais vu. Ric était plus grand que la moyenne ; Charles était plus grand que lui ; et Chastel donnait à tous deux l'air de jeunes chiots. On aurait dit un saint-bernard dans une pièce remplie de bergers allemands : l'exception qui confirme la règle. Sa robe était tachetée de différentes teintes de marron : la couleur idéale pour se fondre dans la forêt.

Il croisa son regard ; ses yeux étaient jaunes et fous, et elle recula, buttant contre Isaac, qui l'aida à garder son équilibre en posant une main sur chacune de ses épaules et à se tenir droite. Chastel trotta jusqu'à l'endroit où se tenaient Anna et ses compagnons de chasse.

Il s'arrêta devant elle et laissa tomber le sac, faisant un pas en arrière : une invitation.

— J'ai un compagnon, dit-elle.

Ric avait eu raison au sujet de sa participation à la chasse, comprit-elle. Elle s'était trouvée dans cette pièce, avec tous ces loups, et n'avait pas senti la moindre trace de peur. Ici, avec Charles, avec ses amis, aussi récents soient-ils, elle n'avait pas peur.

— Et je ne veux rien recevoir de votre part.

Il ouvrit la gueule et laissa pendre sa langue tout en lui souriant. Le sale bâtard. Il ramassa le sac. Il les dépassa, puis fit demi-tour et s'approcha d'elle, laissant tomber le sac pour libérer ses mâchoires. Il était rapide, si rapide. Elle recula et heurta Isaac, qui se tenait juste là, sans bouger.

Elle n'avait pas la moindre chance de se mettre hors du chemin de la Bête, et elle attendit que ses crocs plongent en elle. Le sang rugit dans sa tête, et elle eut le temps de comprendre qu'il allait la tuer. Devant tous ces loups, il allait la tuer, et personne ne pourrait y faire quoi que ce soit avant qu'il soit trop tard.

Pourtant elle n'avait pas peur. Elle n'avait jamais eu peur de la mort ; elle avait peur d'être sans défense.

Il arrêta de lui-même son attaque, s'éloignant au dernier moment et faisant claquer ses mâchoires juste devant sa gorge, qu'il aurait pu atteindre sans sauter. Trop tard, Isaac, avait sauté en arrière et l'avait tirée avec lui. Chastel leur jeta à tous un regard satisfait et se retourna pour reprendre son sac... C'est alors que Frère Loup l'attaqua dans son angle mort.

L'attaque était fluide et silencieuse ; Anna était aussi surprise que Chastel. Elle n'avait même pas vu Charles bouger, ne l'avait pas senti se changer en loup.

Chastel grognait et grondait, mais Charles était mortellement silencieux, ce qui le rendait encore plus effrayant. Il y avait dans son attaque une intensité qui manquait à Chastel : Charles combattait pour tuer, et Chastel essayait toujours de comprendre ce qui se passait.

Anna avait déjà vu Charles combattre, mais ces fois-là il avait été épuisé et blessé ou réticent, et la plupart du temps sous forme humaine. Frère Loup à l'offensive était une chose entièrement différente. Il n'y avait ni intelligence ni technique dans sa façon de se battre.

Les autres loups reculèrent, libérant l'espace pour le combat. Il n'y avait ni encouragements, ni commentaires bruyants. Les témoins, tout comme Charles, étaient silencieux, absorbés, tandis que les loups qui s'affrontaient plongeaient profondément leurs griffes et leurs crocs. Ce n'était pas un jeu, et personne ne le traitait ainsi.

La différence de taille inquiétait-elle Charles, Anna n'en avait aucune idée. Une fois que Chastel était entré dans le combat, la lutte n'était plus aussi inégale qu'au début... et c'était un combat brutal. Les fourrures empêchaient d'évaluer l'ampleur des blessures, mais ils étaient tous les deux sanguinolents. Quand ils se séparèrent et se firent face de nouveau, tête baissée, crocs découverts, le sang dégouлина de leurs corps et forma de petites mares sur le sol au-dessous d'eux.

Chastel plongea sous Charles et claqua des dents près de sa patte arrière. Avant que la prise du loup français soit assurée, Charles lança la patte en avant, se tordit comme un

contorsionniste du *Cirque du Soleil*, et planta ses crocs dans le museau de Chastel. Anna put entendre le craquement de là où elle était.

Chastel se concentra sur la façon de libérer sa truffe, relâchant la patte arrière de Charles, puis tirant, poussant, secouant... tous les moyens pour se défaire de l'adversaire. Frère Loup, Charles, tenait bon comme un bouledogue tandis que les tentatives du loup français pour se dégager s'affaiblissaient. Jusqu'à ce que ses yeux se ferment et que son corps tressaute sans qu'il puisse rien y faire.

Quelque chose essayait de détourner son attention de Charles. Un discret *regarde ici, regarde ici* à l'intérieur d'elle, mais Anna était trop occupée à essayer de distinguer à quel point il était blessé.

Angus s'avança d'un pas.

— Laisse-le, Charles.

Frère Loup tourna la tête d'un côté puis de l'autre, entraînant le corps massif et mou de Chastel avec lui. Il regarda Angus dans les yeux et grogna. Angus pâlit et recula de quelques pas jusqu'à ce qu'il se cogne dans Dana, qui regardait le combat d'un air bien trop réjoui.

Des frissons remontèrent le long de la colonne vertébrale d'Anna tandis qu'elle regardait la fae dont le travail était de faire respecter l'ordre. *Oui, ici. Regarde. Regarde. Elle lui veut du mal*, murmura la louve d'Anna.

Son intention était gravée dans le corps de la fae, non sur son visage, qui n'exprimait que de l'inquiétude. Mais son corps la trahissait, le jeu avide de ses doigts, un léger balancement : elle était prête à bondir pour tuer. Une chasse se préparait et, pour la fae, Charles était la bague au rubis étoilé qui se trouvait au bout.

La louve d'Anna lui dit : *Nous l'arrêterons. Personne ne touche à ce qui est à nous.*

— Oui, murmura Anna.

Dana parla :

— Charles Cornick, vous avez rompu la paix. Relâchez-le.

Frère Loup ne prit même pas la peine de la regarder. Comment l'avait-il appelée ? Celle-Qui-N'est-Pas-Des-Nôtres

prétendait le commander ici, dans un endroit qui appartenait aux loups-garous. Anna aurait presque pu toucher ses pensées rien qu'en lisant son langage corporel. Chastel essaya de lutter encore, mais son compagnon s'abaissa pour renforcer sa prise. Au bout d'un moment, le loup français se tint de nouveau tranquille.

Si la mort de Chastel ne posait pas de problème à Anna, les conséquences pour Charles seraient autrement plus graves. Si elle avait pensé que Charles affronterait la fae, elle aurait été moins inquiète. Mais son compagnon était, tout au fond de lui, un homme d'ordre. Si Chastel mourait parce qu'il avait essayé de terrifier Anna, et que la fae décidait d'appeler ça une rupture de la trêve, Charles pourrait peut-être le lui concéder. Elle ne savait pas ce que la fae lui ferait, et elle n'avait pas l'intention de le découvrir.

Anna s'arracha à l'emprise légère d'Isaac.

— Charles, laisse-le, dit-elle en avançant vers le milieu de la zone dégagée.

Elle l'avait presque appelé Frère Loup, mais d'une certaine manière cela paraissait trop intime, trop privé pour être partagé.

Ce fut assurément Frère Loup, et non Charles, qui se retourna pour la regarder, les yeux embués de rage. Elle essaya d'ouvrir plus largement le lien qui les unissait, mais Charles se tenait en retrait, essayant de la protéger de ce qu'il était.

Elle s'approcha de lui et le tapota sur la truffe, ignorant la rage qui le faisait enfin gronder à pleine gorge et exprimer sa colère.

— Ouvre.

Elle n'avait pas peur, mais ses grognements, l'odeur du sang et d'autres choses lui rappelaient trop de souvenirs. Lui rappelaient quand le sang, le désespoir avaient été les siens.

Ses mains tremblaient, et elle respirait par le nez, comme un cheval de course à la fin du derby du Kentucky. Mais elle coinça son pouce dans la gueule de Charles et tira ; son croc glissa le long de sa main et l'entailla.

Dès qu'il eut goûté son sang, il lâcha prise, laissant la tête de l'autre loup s'affaisser par terre, et s'éloigna brusquement d'elle.

Elle ignorait si Chastel était vivant ou mort ; elle ne pouvait pas se forcer à s'en inquiéter, même si elle savait que ce serait important dans les minutes à venir. Pour le moment, toute son attention était concentrée sur Frère Loup.

Le loup roux qui était à la fois Frère Loup et Charles la regarda droit dans les yeux, et elle le vit comprendre une seule chose parmi toutes celles qu'il aurait pu voir en elle. Elle était morte de peur, à cause de la fae, du sang et de la colère, de sa propre audace, mais tout ce qu'il s'autorisa à voir fut la peur, et non ses raisons.

Il soutint son regard encore un moment, puis sortit en trotinant par la porte qui s'ouvrit devant lui, alors que personne ne la tenait, et claqua dès qu'il fut passé.

— Ramenez-le, ordonna Dana d'une voix tranchante. Il a fait couler le premier sang.

Sa voix fournit l'impulsion aux hommes qui avaient été des observateurs immobiles, et ils se dirigèrent vers la porte.

— Stop.

Anna fit ensuite quelque chose qu'elle n'avait jamais fait, pas de cette manière. Mais la louve savait comment faire, elle avait utilisé le pouvoir de Charles pour changer plus vite qu'elle l'avait jamais fait, et elle l'utilisait à présent pour mettre de la force dans sa voix.

— *Stop !*

Et les loups, à deux et quatre pattes, qui avaient commencé à bouger sur l'ordre de Dana, se figèrent et se retournèrent pour la regarder.

La fae, elle aussi, se tourna vers elle, et sa voix aussi était pleine de pouvoir.

— Il a fait couler le premier sang. Je suis fae, je ne peux pas mentir. Celui qui fait couler le sang pendant la chasse doit être puni : sang pour sang. Les murs crient pour que ma parole soit respectée.

Elle laissa son regard posé sur Anna, mais toucha Angus, qui se tenait à côté.

— Liam Angus Magnusson, fils de Margaret Hooper, fils de Thomas Magnusson. Par ton vrai nom, je t'ordonne de me ramener Charles Cornick.



Angus esquissa un pas vers la porte.

— *Non*, dit Anna, et sa louve fit passer le message.

Angus se retourna vers elle, un sourire s'épanouissant lentement sur son visage.

— Oui, ma dame, dit-il à Anna. (Le sourire s'élargit.) Vous oubliez quelque chose, Dana Shea. La chasse était terminée. La sonnerie a retenti avant que Charles attaque, et la règle du sang ne s'applique plus.

Le visage de Dana se figea, et pendant un instant Anna lut dans ses yeux le désir de voir Charles mourir, par n'importe quel moyen. Un désir qui ne rivalisait avec rien de ce qu'elle avait vu chez un loup-garou. Mais la fae reprit le contrôle, et elle passa les mains sur sa veste de tailleur comme si elle était froissée.

— Ah. Vous avez raison.

— Chastel a menacé Anna, la compagne de Charles, poursuivit rondement Angus. En dehors de la chasse, une telle chose justifie l'attaque, d'après nos lois.

Il avait raison. Anna s'était tellement focalisée sur la manière dont Charles ressentait la situation qu'elle n'avait pas pris assez de recul pour voir toute la vérité. Même si Chastel ne l'avait pas blessée, la menace était suffisante pour justifier l'attaque de Charles dans le feu de l'action. Charles ne le ressentirait peut-être pas de cette manière, mais les loups, si, et c'était assez pour forcer Dana Shea à revoir sa position.

— Pas à mort, dit Dana.

— Il n'est pas mort, rétorqua Ric, qui était agenouillé à côté du Français, avec Michel, l'Alpha français.

Quelqu'un, peut-être Michel, murmura :

— C'est bien dommage.

Angus avança à grands pas jusqu'au loup qui gisait à terre et le regarda attentivement.

— Pas même blessé gravement, dit-il, et lui-même avait l'air un peu déçu. Charles l'a juste privé d'air, et il ira bien d'ici à cinq minutes, en dehors d'un nez très endolori.

— Bien, dit Anna. (Elle dépassa Angus et Dana, mais s'arrêta à la porte.) Finissez-en ici, dit-elle. Je vais parler à Charles.

Il ne s'était pas dirigé vers la porte principale, ce à quoi elle s'attendait, venant de lui.

Anna n'avait pas beaucoup d'expérience pour pister, et la plupart de ses connaissances requéraient de la neige. Le gravier l'aurait vaincue si son gibier n'avait pas saigné comme un goret. Impossible de ne pas voir que la trace allait dans la direction exactement opposée à la porte principale. Tout ce sang l'inquiétait, et elle accéléra le rythme. Le gravier se changea en boue, qui constituait un second choix acceptable comparé à la neige. Charles avait de grandes pattes, et ses griffes s'étaient enfoncées profondément tandis qu'il s'était dirigé vers l'eau qui bordait la zone d'entrepôts où ils se trouvaient.

Il ne courait pas ; c'était plutôt un trot régulier qui fit espérer à Anna qu'il n'était pas trop gravement blessé malgré le sang. Ses traces la menèrent jusqu'à la clôture à l'arrière de l'enceinte. Trois mètres cinquante de grillage barbelé... et même blessé, il avait réussi à sauter par-dessus. Elle n'était pas sûre qu'elle en aurait été capable, même sous sa forme de loup. Et elle n'allait pas changer une nouvelle fois si rapidement, à moins d'y être obligée. Dans vingt minutes, peut-être. Mais elle n'allait pas attendre aussi longtemps.

Quelque chose n'allait pas dans le regard de Frère Loup. Quelque chose de fou... quelque chose l'avait rendu fou. Tandis qu'elle contemplait la clôture, elle se rappela un défi qu'il lui avait posé quand ils étaient allés voir Dana Shea la première fois. Ils l'avaient tous les deux oublié.

— Quel genre de fae est Dana Shea ? se murmura-t-elle à elle-même, tandis qu'elle cherchait un moyen de passer la clôture.

Dana était quelque chose d'assez fort pour effrayer un troll, c'était certain, assez fort pour être un Seigneur Gris, même si Anna ne savait pas vraiment à quel point il fallait être fort pour cela. Quelque chose qui mangeait les gens : la faim que la fae avait affichée était indiscutablement celle d'un prédateur. Quelque chose en rapport avec l'eau : elle vivait sur une péniche et disposait en plus d'une fontaine et d'un bassin à l'intérieur.

*La Belle Dame Sans Merci.* Qui attirait les hommes jusqu'à sa rivière ou son cours d'eau, et les noyait. Qui leur faisait croire à quelque chose qui n'existait pas.

Qui leur faisait croire à quelque chose qui n'existait pas.

Charles avait prouvé qu'il était immunisé contre le sortilège de désir de Dana. Peut-être n'était-il cependant pas immunisé contre toute sa magie.

Il avait été plutôt énervé, ce soir. Mais il était malin, il comprenait vite, et il avait attaqué après que Chastel s'était retiré. C'était très inhabituel. Elle s'était inquiétée des conséquences : comment Charles se sentirait après cela. Elle n'avait pas eu le temps de se dire que c'était parce que jusque-là ses actions sortaient de l'ordinaire.

Son compagnon en savait plus au sujet de Dana, il le lui avait dit, et il était vraisemblable que Bran en savait encore plus que Charles. Elle lui poserait la question, lui dirait ce qu'elle avait vu sur le visage de Dana... dès qu'elle l'aurait retrouvé.

Elle alla au poteau de clôture le plus proche, et tira le grillage jusqu'à ce qu'elle ait arraché toutes les attaches qui le retenaient au poteau. Puis elle le souleva, et sentit la morsure dans ses épaules et ses biceps. Un humain de sa taille n'aurait pas pu accomplir une telle prouesse : être un loup-garou avait ses avantages. Quand elle eut fini, elle avait un trou assez grand pour passer en rampant. Elle devrait se souvenir de dire à Angus de réparer sa clôture.

Elle suivit la piste de Charles, sans se presser, car lui non plus ne se pressait pas. Elle ignorait ce qu'elle trouverait au bout de la piste, mais elle était presque certaine qu'il valait mieux qu'elle ne le découvre pas trop tôt. Ni trop tard.

S'attendrait-il à voir arriver la chasse que Dana avait été si prompte à envoyer ? Était-il prêt à affronter par dizaines les loups les plus coriaces que l'Europe avait à offrir ? S'attendait-il à ce qu'Angus vienne le chercher ? Ou Dana en personne ? Avait-il senti quand Anna avait tiré sur son pouvoir pour arrêter la femme fae ? Pouvait-il la sentir à sa poursuite à présent ? Le lien entre eux était fort et tendu, mais il ne lui apprendrait rien de plus.

Sauf que... elle découvrit que, tant qu'elle y pensait, elle pouvait savoir où se trouvait Charles. Il relâchait sa prise sur leur lien, ne se cachant pas tant que ça. Anna s'arrêta à cette pensée. Était-ce ce qu'il était en train de faire ? Se cacher d'elle ?

Il n'était pas un homme violent par nature. Elle le savait, avait elle-même ressenti sa gentillesse. Il s'était transformé en l'homme dont son père avait besoin, son tueur domestique, son bras armé. Il était très, très doué pour ce travail.

Mais Frère Loup désirait ardemment du sang et de la chair. Ce n'était pas le cas de sa propre louve : c'était une des différences que le statut d'Omega lui accordait. Elle se rappela quand Charles s'était arrêté devant la maison de son père qui sentait le sang et la douleur. Il lui avait demandé ce qu'elle sentait, puis lui avait dit que, si elle n'avait pas été Omega, l'odeur lui aurait donné faim.

Il avait eu faim, même s'il ne le lui avait pas dit.

Sous sa forme de loup, elle pouvait manger de la viande crue et aimer ça. Mais quand elle était humaine, le sang sentait le sang, pas la nourriture.

Anna recommença à marcher, et remarqua qu'il s'était dirigé en contrebas, vers le... elle plissa les yeux, incapable de savoir si c'était Puget Sound, ou un autre de ces lacs salés que l'on voyait partout à Seattle, où qu'on pose le regard. Elle n'avait pas songé à le demander quand ils étaient arrivés ; elle était trop angoissée par la chasse.

Un chemin étroit filait le long d'un cours d'eau douce tout aussi étroit, entre les ronciers, à présent dénués de mûres et pleins de feuilles mortes et d'épines. Le chemin était boueux et collait à ses chaussures, les lui ôtant à moitié, tout en menaçant de céder entièrement et de la faire tomber dans le ruisseau.

Les empreintes des pattes de Charles s'enfonçaient profondément, là où il s'était arrêté pour boire. Saigner donnait soif, elle le savait. La piste de sang avait été de moins en moins facile à suivre. Elle espérait que c'était parce qu'il guérissait. Les loups plus dominants guérissaient plus vite, tant qu'on ne mélangeait pas ces blessures avec l'argent, l'épuisement, ou la magie.

Elle ne pouvait de toute façon pas s'empêcher de s'inquiéter pour lui.

Ce fut donc avec un grand soulagement qu'elle parvint à la plage, une bande de terre rocailleuse, mouillée et froide, et qu'elle vit Charles s'ébrouer. Il était allé dans l'eau, pour nettoyer le sang.

— C'est courageux de ta part, lui dit Anna. Cette eau est tellement froide que je n'ai pas de mots pour la qualifier.

Mais elle n'avait jamais eu de raison de douter de la bravoure de Charles.

Des yeux d'ambre l'observaient tandis qu'elle dévalait en glissant les trois derniers mètres de pente plus gracieusement qu'elle s'y attendait, avant de trébucher quand ses chaussures rencontrèrent les cailloux de la plage qui lui offraient une meilleure prise.

— Donc, dit-elle à Frère Loup, j'ai à te parler de plusieurs choses quand tu seras prêt. Mais nous sommes suffisamment en sécurité pour le moment. J'ai confié la responsabilité de l'entrepôt à Angus.

Avait-elle fait cela ? Peut-être qu'Angus s'était lui-même confié la responsabilité de l'entrepôt.

Les cailloux n'étaient secs que sur une bande de quinze centimètres de large. Elle regarda ses chaussures boueuses et, tout en se disant que, quoi qu'elle fasse, la situation ne pouvait être pire, elle avança dans l'eau glacée. Elle poussa un sifflement.

— Elle est très froide, dit-elle, avant de se mettre à longer le rivage, car son corps ne voulait pas rester immobile.

## Chapitre 10

Charles restait sans bouger, debout dans l'eau glacée, qui lui arrivait quelques centimètres au-dessus des pattes. Il avait attendu l'escadron de la mort, et avait récupéré en lieu et place la belle, et cela le laissait étrangement sans défense.

Elle marchait sur les cailloux le long du rivage, pataugeant avec ses chaussures boueuses. Tout autour d'eux, les docks s'étendaient sur les eaux noires. À quatre ou cinq docks de là, on chargeait un bateau, et il entendait des hommes parler, avec ce rythme ahanant qui est celui des travailleurs de force. Ils étaient trop éloignés pour pouvoir voir une femme et son très gros chien marcher au bord de l'eau.

Il décida qu'elle s'éloignait trop de lui, donc il la suivit à pas feutrés pour s'assurer qu'elle était en sécurité. Il n'avait pas tué la Bête qui la menaçait... Un grognement naquit dans sa poitrine à cette pensée. Il aurait dû le tuer. Il aurait dû lui arracher la tête pour qu'il ne fasse plus jamais de mal aux faibles ni aux personnes sans défense. Ne fasse plus de mal à sa chère Anna. Peu importait qu'elle ait démontré qu'elle n'était ni faible ni sans défense.

Frère Loup flaira l'air, mais l'odeur des autres loups était lointaine. Devant lui, Anna avait trouvé un tronc rejeté sur le rivage, désormais un trône pour sa dame. Mais d'abord il fallait qu'elle grimpe dessus.

Il le contourna, s'assurant qu'il resterait stable, et découvrit qu'il était difficile de réduire la distance entre eux.

Elle l'avait déjà vu en action auparavant, l'avait vu tuer, et elle n'avait pas flanché devant lui. Mais cette fois, c'était différent, Charles le savait. Cela n'avait pas été... délibéré, mais certainement pas nécessaire non plus.

Chastel pensait trop à sa propre peau pour tenter quoi que ce soit au milieu d'une meute de loups ennemis. Il ne lui aurait pas fait de mal, pas sur le coup. Rien de tout cela n'avait importé à

Charles, néanmoins ; tout ce qu'il avait pu voir était ces crocs enfoncés dans la gorge d'Anna, et lui à l'autre bout du bâtiment, terriblement trop lent.

Il la regarda, juste pour s'assurer que sa vision ne s'était pas concrétisée. Elle avait trouvé un endroit confortable et s'y était installée, le visage incliné vers lui, appuyé sur un bras.

Anna avait dit qu'elle voulait parler de certaines choses. Elle n'avait pas l'air en colère ou, pire, déçue.

Et il y avait des choses qu'il avait besoin de savoir. Comme la raison pour laquelle des dizaines de loups ne s'étaient pas lancés à sa recherche : il avait entendu Dana ordonner qu'on le ramène, les avait attendus. Pourquoi Anna avait-elle dit qu'elle avait confié les rênes à Angus ? Il sentait bien que ça avait un rapport avec le fait qu'il l'avait sentie puiser de sa puissance peu après son départ de l'entrepôt.

Si Frère Loup n'avait pas été en première ligne, il aurait simplement attendu que les autres loups, agissant sur l'ordre de Dana, l'attaquent dans l'entrepôt. Mais Frère Loup avait exigé de pouvoir choisir le champ de bataille. Ce qui voulait dire au bord du rivage, pour que l'eau profonde dans son dos empêche qu'on l'attaque par-derrière ; les loups-garous ne nagent pas, ils coulent.

Et l'élément de Dana était l'eau douce, pas l'eau salée.

Mais Anna lui avait coupé l'herbe sous le pied. Ils ne venaient pas à sa poursuite, et c'était Angus, et non Dana, qu'on avait laissé aux commandes. Et Anna, toute seule sur son tronc, était là à le regarder du coin de l'œil pendant qu'il avançait.

Il garda ses distances encore un peu. Tant qu'il était loup et qu'Anna était à bonne distance de lui, elle ne pouvait pas lui dire que... quoi ? Qu'elle était dégoûtée par son attaque contre Chastel ? Qu'il lui avait fait peur ? Ou, peut-être encore pire, qu'elle avait aimé regarder ? Elle ne dirait rien de tout cela, et il la connaissait assez bien pour le comprendre.

Il ne savait donc pas pourquoi il venait vers elle en tant que loup et non en tant qu'homme. Elle s'assit et tapota le tronc devant elle. Il sauta et elle l'étreignit, ses longs doigts jouant avec ses oreilles et les points sensibles de son visage.

Elle s'appuya contre lui.

— Je t'aime, dit-elle.

C'était ce dont il avait besoin. Il prit une profonde inspiration et changea. Elle recula pour lui laisser de la place.

— Comment se fait-il que tu n'aies pas quatre dizaines de tee-shirts rouges ou bleus et cinquante paires de bottes ? demanda-t-elle quand il eut fini. Et tu crois que ce truc de couple pourrait faire que, quand je me rechange en humaine, je sois habillée plutôt que toute nue ?

Il se regarda d'un coup d'œil, habillé de la tête aux pieds, comme d'habitude. Il n'avait jamais entendu parler d'un autre loup-garou qui puisse achever son changement tout habillé. Il ignorait s'il s'agissait de magie loup-garou ou d'un peu de la magie de son grand-père chaman. Il savait seulement que cela avait commencé quand il avait quatorze ou quinze ans, et que la nudité était une chose honteuse dans la tribu de sa mère. À l'époque, il se retrouvait vêtu de peaux de daim ; il pouvait toujours le faire s'il y pensait en changeant.

Charles se retourna pour la regarder en face ; il observa attentivement son visage souriant, le prit entre ses mains et l'embrassa comme s'il pouvait se remplir d'elle. Elle ouvrit la bouche et le laissa entrer, l'accueillant avec des gestes tendres et des bruits légers. Ils n'étaient pas ensemble depuis assez longtemps pour que même les contacts les plus basiques soient devenus une routine... mais il ne pensait pas qu'il pourrait jamais prendre ses baisers pour acquis, le contact de sa langue, de ses dents et de ses lèvres.

Quand il s'écarta, il laissa son visage contre le sien en lui disant :

— Je ne sais pas. Nous devrions juste vérifier, ou garder le compte des tee-shirts rouges, peut-être.

Et pourquoi rouges ? demanda-t-elle. Pourquoi pas un vert ou un bleu cette fois-ci ? Je t'ai vu faire du bleu. Tu choisis ?

Il éclata de rire ; il avait besoin de cela, ces petits moments d'intimité qu'il n'avait jamais connus avant Anna.

— Je ne sais pas. Personne ne me l'a jamais demandé, et je n'ai jamais fait attention.

Elle posa la bouche sur son oreille, et la sensation de sa respiration dans son oreille le rendit attentif.



— Je parie qu'ils se sont posé la question, eux aussi. Trop peur du grand méchant loup pour demander.

Il rit de nouveau ; le soulagement de sa présence, pas seulement l'Omega, mais sa chère Anna, rendait le rire possible, quel que soit le prétexte.

Elle se recula, les yeux toujours rieurs.

— Dana est une fae aquatique, n'est-ce pas ? De celles qui attirent les hommes dans l'eau et les noient.

— Oui.

— Comment fait-elle ça ? Est-ce que c'est sous la contrainte, ou une sorte de manipulation ?

Il ne pouvait rien déchiffrer sur son visage.

— Je l'ignore. Pourquoi poses-tu la question ?

— Ça ne te ressemble pas de péter les plombs comme ça, pas sans mieux planifier les choses. Et Chastel. Il a quel âge ? Sa manière d'agir est plus subtile habituellement, pas vrai ? Il enlève des petits enfants et des femmes humaines devant des gens trop faibles pour le blesser. Toi, il n'éveillerait jamais ton hostilité de cette manière, pas quand tu aurais tout à fait le droit de l'attaquer face à face.

Avec la présence d'Anna, Frère Loup se calma et se laissa baigner dans ce bien-être. Charles pouvait réfléchir plus clairement, étudier les étrangetés de la soirée.

— Ce n'est pas tout à fait vrai. Il est parfois imprudent, et ce n'est vraiment pas un lâche. Il aime jouer : ce bond qu'il a fait dans ta direction aurait été fatal s'il l'avait voulu ; ça ressemble beaucoup à la Bête du Gévaudan. (Mais elle avait raison sur un point : le comportement du Français avait été étrange.) Mais ce moment où il a déposé le sac, son prix, à tes pieds, ça, c'était inhabituel. (Il réfléchit un instant.) C'était même romantique. Je ne crois pas avoir déjà entendu dire que Chastel avait une compagne. Les femmes, pour la plupart, il les tue. Les enfants aussi. C'est comme si leur fragilité faisait ressortir ce qu'il y a de pire en lui.

— Il nous a dit, à Ric et moi, qu'il était l'exact opposé de l'Omega. Tout en violence, aucun esprit de protection.

Charles arquait les sourcils.

— C'est perspicace, dit-il. Je me serais contenté de le traiter de sociopathe. Mon père l'appelle le mal.

— « Le mal », ça me convient, murmura Anna.

Elle jouait avec l'écorce de l'arbre en grande partie pourrie après son immersion dans l'eau ; elle se dissolvait pratiquement sous ses doigts.

— Mais cette histoire avec le sac, ce n'était pas le genre de Chastel, dit Charles. Et... ce que j'ai fait n'était pas mon genre non plus. Pas comme ça. J'ai eu l'impression qu'il l'avait fait, qu'il t'avait arraché la gorge, même si je savais très bien qu'il ne t'avait pas touchée. Tu crois que la fae a quelque chose à voir avec ça ?

— Je crois avoir déchiffré une soif de sang dans son attitude quand tu as attaqué Chastel. La première chose à franchir ses lèvres, c'était une accusation... de quelque chose que tu n'avais pas fait. Cette stupide fae ne s'est pas souvenue qu'une fois que la sonnerie avait retenti, la chasse était terminée. (Les ongles d'Anna creusaient dans l'arbre comme si elle avait des griffes, et sa voix était dure.) C'était toi qu'elle chassait.

Et brusquement, il comprit que la raison pour laquelle Dana ne lui avait pas mis la main dessus était assise à côté de lui sur ce tronc. Elle n'avait pas l'air coriace, son Anna, avec son visage constellé de taches de rousseur et son corps qui pouvait bien encore prendre cinq kilos, même s'il était considérablement plus robuste que la première fois qu'il l'avait vue. Mais elle était plus coriace qu'une vieille chaussure en cuir, et ce qui lui appartenait, elle en prenait soin.

— Dana ne savait pas à qui elle s'attaquait, murmura-t-il, à la fois charmé et impressionné.

— C'est rudement vrai, dit Anna. Elle était en chasse, ce soir. Je ne sais pas qui était sa vraie proie... c'est peut-être comme quand un dominant arrive dans une nouvelle meute et cherche la brute la plus vicieuse du coin pour l'affronter et donc établir son rang. J'ignore si c'était planifié ou si c'est juste arrivé comme ça.

Charles saisit une odeur et tourna la tête.

— Angus, dit-il, tandis que l'autre loup marchait vers eux.

— Je t'ai laissé me sentir, dit Angus, un peu sur la défensive.

— Merci. (Charles se rendit compte que cela ne suffisait pas parce qu'Angus avait toujours l'air mal à l'aise de les avoir interrompus.) J'apprécie l'attention. Que sais-tu ?

Parce que le loup était là depuis un petit moment, et serait probablement rentré sans faire de bruit, sans rien dire, s'il n'avait rien eu à ajouter.

— J'en ai entendu un bout, dit Angus. Anna a raison. J'ai senti de la magie fae à l'œuvre, mais je n'ai pas compris ce qu'elle faisait avant que tu attaques Chastel. Elle a essayé de te faire tuer Chastel.

— Je croyais qu'ils ne pouvaient pas faire ça, dit Anna.

— De toute évidence, si, dit Charles. J'ignore pourquoi ils s'abstiennent. Je sais juste qu'ils ne le font pas. Jamais. Ils ne manquent pas à leur parole, et ils ne mentent pas. J'ai toujours entendu dire qu'ils *ne le pouvaient pas*. Toujours. Mais elle l'a fait.

— Demande au Marrok, suggéra Angus.

Charles tendit la main pour attraper son téléphone, puis s'arrêta.

— Pas de portable, leur dit-il.

Anna laissa échapper un petit rire.

— Tous ces tee-shirts rouges et pas de portable ? Je n'ai pas non plus le mien, je l'ai laissé dans la voiture.

Angus tendit le sien à Charles.

— Des tee-shirts rouges ? Est-ce que j'ai envie de savoir ?

— Probablement pas, lui dit Charles tandis qu'il composait le numéro et portait le téléphone à son oreille.

Puis son père répondit et il entreprit de présenter toute l'histoire au vieux barde. Bran écouta tout du long sans faire un seul commentaire. Quand Charles eut fini, il marqua une brève pause tandis que son père mettait en ordre les sujets dont il voulait discuter.

— *Six vampires qui chassent ensemble*, finit-il par dire.

Ce n'était pas une question, mais Charles y répondit tout de même.

— Oui.

— *J'examinerai la question. J'ai eu vent de quelques rumeurs... je les vérifierai minutieusement. Ils me semblent*

*être des mercenaires : des assassins dont on loue les services. Angus n'a pas eu de problème avec les vampires de Seattle depuis un bon moment, et Tom les aurait reconnus s'ils avaient été du coin. Des vampires dans un minivan, pour moi c'est de la location...*

— J'ai le numéro de leur plaque, dit Anna. Mais je pense aussi que c'est une voiture de location. Un minivan américain de moins de cinq ans.

Elle récita les trois lettres et les trois chiffres.

La joie des appels téléphoniques avec des loups-garous à l'ouïe fine était qu'ils se terminaient tous en conférence téléphonique, qu'ils le veuillent ou non. Au moins Charles n'aurait rien à répéter à personne.

Il entendit le stylo courir sur le papier pendant que son père notait le numéro de la plaque d'immatriculation sur un morceau de papier.

— *Je vérifierai*, dit-il quand il eut fini d'écrire. *Mais je soupçonne qu'elle ait raison. Nous les trouverons plus rapidement par d'autres méthodes. Tu penses qu'ils sont entraînés par un loup-garou ?*

— Ils combattaient comme une meute, dit Anna, ont choisi leur adversaire comme une meute, étaient dissimulés par une magie qui ressemblait à de la magie de meute.

— C'est aussi ce qu'a affirmé Tom, dit Angus. Tom a participé à quelques combats, et peut manier la magie de meute avec les meilleurs d'entre nous.

Il y eut une autre pause, puis le Marrok dit, de ce ton plaisant qui avertissait quiconque le connaissait que l'enfer allait bientôt se déchaîner :

— *Est-ce que vous pouvez prouver que Dana a provoqué le combat ?*

Charles regarda Anna.

Elle secoua la tête.

— Non. Il aurait fallu que vous soyez là.

— C'est ainsi, dit Angus. Je l'ai vu, mais je doute qu'un des autres témoins de la scène ait compris ce qu'il a vu. Elle m'aurait envoyé à la poursuite de Charles, tu sais, après que j'ai refusé d'y aller. Elle m'a envoûté avec mon vrai nom. Je n'ai pas

répondu à ce nom depuis presque cent ans, et il y a un siècle, je n'étais personne. Je n'étais pas un Alpha à l'époque, je ne résidais même pas dans ce pays. Ce serait intéressant de savoir comment elle a découvert mon nom de naissance. Je doute qu'il y ait dix personnes qui le connaissent après tout ce temps.

— *Tu as été appelé par ton vrai nom et tu n'as pas suivi ses ordres ?*

Angus rejeta la tête en arrière et éclata de rire.

— Dieu Tout-Puissant m'est témoin, Bran. La première fois que j'ai vu la petite chose peureuse qu'est ta belle-fille, elle tremblait de tous ses membres au milieu d'un auditorium rempli de prédateurs, et j'ai songé que ton fils s'était trouvé un lapin-garou.

— Merci, dit Anna d'une voix violemment tranchante.

Pas du tout intimidé, Angus lui sourit. Mais quand il reprit, c'était à l'attention de Bran.

— J'ai cru qu'elle ne faisait pas le poids face à lui. Mais c'était avant qu'elle tue un vampire et cloue sur place cette vieille fée. Je me suis retrouvé envoûté par cette fae... Anna m'a dit « Stop ». Et bordel, il fallait que je l'écoute, sous la contrainte de la fae ou pas. Elle a brisé l'emprise de Dana, aussi certainement que si tu l'avais fait toi-même.

— *Tu aurais dû la voir tuer la sorcière il y a quelques semaines*, dit Bran d'un ton affable. *Cela faisait un ou deux siècles qu'Asil la fuyait, et le petit « lapin » de mon fils l'a tuée alors qu'elle était toujours sous forme humaine et armée de rien de plus qu'un couteau.*

— Asil ? demanda Angus, convenablement désarçonné. Asil le Maure ?

— Lui-même, dit Charles.

— D'un seul coup, je ne me sens plus si mal d'avoir été sauvé par un lapin, dit Angus d'un ton joyeux.

Anna le regarda, les yeux étrécis.

— Encore une remarque sur le lapin, et vous le regretterez.

Le Marrok rompit le silence qui avait suivi la menace d'Anna.

— *Si je venais maintenant...*

— Non, dit Charles en rejetant instantanément la proposition.

Son père poussa un soupir.

— *Tu as remarqué le « si », n'est-ce pas ?*

Il n'y avait pas de bonne réponse à ça, alors Charles se contenta d'attendre.

Satisfait d'avoir correctement remis son fils à sa place, Bran dit :

— *Je ne pense pas que ce serait utile à ce stade. Cela ne ferait à coup sûr aucune différence dans les négociations. Chastel a fait exactement ce qu'il avait l'intention de faire, et nous le contournerons.*

— Je suis désolé, monsieur, dit Charles.

— *Tu n'as pas à l'être. Cela n'aurait rien changé au problème si j'avais été là. En attendant que l'un des Européens décide de débarrasser le monde de Chastel, nous devons le contourner. Cela aurait été... très inattendu qu'il joue le jeu avec nous.*

— Il n'est pas anti-Omega, dit Anna. Il est anti-Marrok.

Charles expliqua la référence, et son père rit de bon cœur. Certaines personnes auraient pu penser que cela signifiait qu'il n'était pas en colère, et elles se seraient trompées.

— *Je suppose que les deux sont corrects.*

— Pourquoi est-ce que tu ne t'en débarrasses pas ? demanda brusquement Angus.

— *Ce n'est pas à moi de le faire, répondit Bran.*

Puis, prouvant qu'il y avait réfléchi, il ajouta :

— *Après il faudrait que je m'occupe aussi de l'Europe. Je peux t'assurer que j'ai assez de pain sur la planche comme ça. Je n'ai pas besoin de plus de responsabilités. Est-ce que tu cherches du travail, Angus ?*

— Bon sang, non. (Le chef de la meute de la Cité d'Émeraude sourit d'un air admiratif) Ce n'est pas comme si je pouvais avoir le dessus sur Chastel, de toute façon. Au corps à corps, ton fils est un salopard de la pire espèce. Je l'ai déjà vu combattre froidement, mais tu aurais dû le voir sous l'emprise de la rage. Ça ne lui a pas pris plus de deux minutes pour mettre Chastel au tapis.

— *Les combats de Charles sont toujours rapides, dit Bran. C'est le cas de la plupart des combats sérieux. Nous ne sommes*

*pas des chats, pour jouer avec la nourriture. (Charles entendit son père inspirer profondément tandis qu'il changeait de sujet.) Donc. Ton travail, Charles, tel que je le vois, est de trouver les vampires qui ont tué notre pauvre Sunny. Élimine-les et découvre qui les a embauchés. Dirige les affaires comme d'habitude demain, et comprends bien que personne ne peut accepter de l'aide ouvertement, mais qu'ils écouteront ce que tu as à dire. Et nous les aiderons comme nous le pourrons. C'est notre seul moyen de le leur faire savoir. Et empêche Dana de te faire tuer quelqu'un que tu n'as pas l'intention de tuer.*

— Elle a manqué à sa parole, dit Anna.

— *Nous ne pouvons pas le prouver*, répondit Bran.

— Que se passe-t-il quand un fae manque à sa parole ? demanda Charles à son père. J'ai toujours entendu dire que cela n'arrivait jamais.

— *Je n'en ai pas la moindre idée*, dit son père. *Je ne suis pas fae, et nous n'avons rien contre le fait que les faes gardent des secrets. Je n'ai jamais connu de fae qui ait manqué à sa parole... qui l'ait pliée, tordue comme un bretzel, oui. Mais y manquer, non. Je me serais attendu à ce qu'un éclair la frappe du haut des cieux. Vu que ce n'est pas arrivé, je me pose les mêmes questions que vous. (Il marqua une pause.) Soyez prudents. Et tu devrais envisager de porter ton crucifix et de trouver quelque chose qui fonctionnerait pour Anna. Ce n'est pas infailible, mais c'est utile quand on a affaire à des vampires.*

Et il raccrocha.

— Tu sais, dit Anna d'un air pensif, je suis un peu déçue. Je croyais qu'il savait tout.

— Pas tout, reconnut Charles. Il est juste très doué pour donner cette impression.

— Et il improvise, ajouta Angus. Même si je ne l'ai jamais vraiment surpris à le faire.

Après une pause, il ajouta :

— Vous savez, je crois qu'il sera peut-être cet éclair. J'espère être là pour voir ça.

Charles bâilla.

— Donc, demain il y aura encore une réunion. Je révélerai quelques-unes des choses les plus inventives que père a gardées pour la fin ; ensuite... peut-être que je mettrai fin avant l'heure aux négociations, qui sont désormais inutiles.

— La mort de Sunny, dit Anna. Ça me paraît mal de l'utiliser ainsi... mais la mort de Sunny serait un bon prétexte pour achever la réunion plus tôt.

Angus acquiesça.

— Personne ne sera dupe – ils savent ce que Chastel a fait – mais cela nous permettra de sauver la face.

\* \* \*

Anna s'enfouit sous lui et grommela quand Charles éclata de rire alors que ses orteils froids se posaient sur des endroits que des orteils froids ne devraient jamais toucher chez un homme adulte. Il roula sur elle, et elle poussa un soupir heureux ; ses yeux n'étaient pas plus larges que deux fentes et leur bleu scintillait dans l'obscurité de la chambre.

— Eh bien, bonjour, murmura-t-il à la louve d'Anna. Les loups-garous, l'informa-t-il d'un ton solennel, sont des animaux à sang chaud. À sang très chaud. Nous ne mettons pas des orteils et des doigts gelés et frigorifiés dans des endroits où on ne devrait pas mettre de choses froides.

Elle cligna des yeux à plusieurs reprises.

— Chaud, dit-elle, la voix rauque.

— Oui, répondit-il. Mais tu aurais pu tirer la couverture avant d'avoir aussi froid.

Elle se cambra et l'embrassa farouchement, agrippant des mains sa mâchoire.

Tout en l'embrassant, il roula jusqu'à ce qu'elle se retrouve sur le dessus. Sa louve faisait parfois des choses qui mettaient Anna mal à l'aise. Il avait appris à s'en accommoder, et l'un de ses remèdes était de s'assurer qu'Anna soit sur le dessus quand elle reprenait le contrôle. Si elle se réveillait sous lui, elle avait tendance à paniquer.

Il ne pouvait pas communiquer avec la louve de la manière dont lui et Anna pouvaient parler à Frère Loup. Elle avait



tendance à sortir quand Anna était endormie, et parlait généralement par monosyllabes.

Elle lui mordilla l'oreille, tirant sur les boucles d'oreilles d'ambre qu'elle lui avait trouvées.

— Doucement, lui dit-il. J'aime bien ces boucles d'oreilles.

Il fit courir ses mains sur le creux de son dos, et elle se cambra sur lui en laissant échapper un son ravi. Il la laissa faire comme elle l'entendait pendant un moment, avant de lui attraper les mains.

— Hé, dame louve, dit-il haletant. Nous devons réveiller ton autre moitié avant d'aller plus loin.

Il ignorait en fait à quel point Anna savait ce que sa louve faisait dans des moments pareils... si elle participait ou si elle était toujours endormie. Mais cela ne lui semblait pas bien de faire quoi que ce soit de sérieux avant d'être sûr qu'Anna savait ce que sa louve avait l'intention de faire.

Elle le dévisagea, et il regarda le changement se dérouler, seulement dans ses yeux. Les yeux d'un bleu aveuglant se réchauffèrent pour devenir bruns comme la bière en quelques pulsations. Elle n'eut pas l'air surpris de se retrouver arc-boutée sur lui, se contenta de sourire et appuya les mains sur ses épaules.

— Tout va bien ? demanda-t-il.

En guise de réponse, elle ondula des hanches pour s'installer. Il grogna face à cette offensive inattendue. La louve d'Anna faisait ce genre de choses ; Anna était d'ordinaire plus modérée. Elle établit un rythme rapide et soutenu, et il la laissa faire ce qu'elle voulait.

— Je vais juste m'allonger sur le dos et penser à l'Angleterre, souffla-t-il pour la faire rire.

Mais cela se retourna contre lui, car elle se leva, puis s'arrêta, tout en maintenant les hanches de Charles contre le lit en coinçant les pieds sur ses cuisses.

— Si tu penses à l'Angleterre, dit-elle, c'est que je ne dois pas faire ça bien.

Et elle fit des choses qui lui firent immédiatement perdre la tête.

Après cela, elle s'allongea en travers de lui comme une couverture à l'odeur douce ; sauf que les couvertures ne faisaient généralement pas pleuvoir des baisers le long de son cou.

— Tu te rappelles quand je t'ai dit que tu étais ma compagne, et que tu as répondu en me disant que tu n'aimais pas le sexe ?

Elle rit un peu de son ton suffisant.

— Je pensais qu'il était juste de te prévenir.

— Les lapins aiment le sexe, dit-il d'une voix atone.

Elle s'assit et lui mordilla le nez.

— Je vais m'occuper de toi, *mon lapin*. Je connais les points où tu es chatouilleux.

Quelqu'un frappa à la porte, d'un bruit rapide et pressant.

— C'est Angus. Laissez-moi entrer.

Anna couina et plongea hors du lit, enfilant ses vêtements de la veille. Charles enfila son jean et se dirigea à grands pas vers la porte. Il était 2 heures du matin passées : une urgence sans doute. D'autant plus qu'Angus n'avait pas appelé.

Dès qu'Anna fut décemment couverte, Charles ouvrit la porte et invita Angus à entrer. Ce dernier hésita sur le seuil, mais ne fit pas d'autre commentaire sur ce que Charles et Anna avaient été en train de faire, alors que même un nez humain l'aurait probablement remarqué.

— J'ai apporté de quoi tenir. Prenez-en un, dit Angus.

Il tenait un porte-gobelets avec quatre gobelets fumants : deux chocolats chauds, deux cafés.

Charles prit un chocolat et Anna, qui d'habitude buvait du chocolat avec lui, saisit brutalement le café.

— Besoin de me réveiller, lui dit-elle.

Il en déduisit qu'il avait dû avoir l'air surpris.

Angus posa le porte-gobelets sur la table et prit un siège, l'autre café à la main.

— Chastel est mort, dit-il platement.

— Je croyais que ses blessures n'étaient pas suffisantes pour le tuer.

Charles ne pouvait en fait pas se rappeler quels dégâts il lui avait infligés.

— Il n'est pas mort des suites du combat. (Angus prit une lampée de café.) Quelqu'un lui a tiré dessus à la chevrotine en argent et ensuite... On dirait qu'ils l'ont découpé en steaks. Ils ont battu à mort Michel, pauvre vieux. Tu le connais ? Crâne fracturé, mâchoire cassée, côtes cassées, et autres traumatismes. Il faudra un moment avant qu'il soit en état de dire quoi que ce soit à quelqu'un.

— Qui l'a tué ?

— C'est le problème : on n'a retrouvé que ton odeur en plus de celles de Chastel et de Michel.

— Il était avec moi toute la nuit, dit Anna d'un ton indigné. Charles lui sourit d'un air enchanté.

— Je ne l'ai pas tué, et je n'y ai même pas donné un coup de main.

Angus acquiesça d'un air lugubre.

— J'avais compris. Mais j'avais besoin de te l'entendre dire.

— Découper une personne en steaks, ça prend du temps. (Charles supposa qu'il n'aurait pas dû reconnaître qu'il le savait.) Quel est le degré de professionnalisme du boulot ?

— J'aurais été incapable de débiter un cochon aussi bien, dit Angus. Et j'ai travaillé comme boucher pendant vingt ans. (Il hésita, puis s'assit sur une chaise.) Écoute, je sais que ce n'était pas toi. C'est... ce n'est pas ton style de mise à mort. Celui qui a fait ça était fou à lier. Tu l'aurais juste découpé en morceaux, point final. Mais cette fae... elle ne peut pas reconnaître la vérité quand elle l'entend. Pas comme nous : les faes pensent que notre parole n'a pas de valeur.

Il avait l'air un peu amer.

— Dès que Dana apprendra la nouvelle, elle se lancera à ta poursuite... toi qui as déjà échappé à ses griffes. (Il fit un petit signe de tête à Anna.) je l'ai vue, moi aussi, quand elle s'est concentrée sur Charles comme sur une proie. Si on met la vérité de côté, tout te désigne. Le combat. L'obstruction de Chastel à la conférence. Le harcèlement de ta compagne. Tom a été policier par intermittence presque toute sa vie. Il dit que ce qu'elle a contre toi te ferait arrêter et mener aux tribunaux humains, et très probablement condamner. (Il leva les yeux sur Charles, qui l'y autorisa.) Elle n'a pas besoin de nous convaincre ou de

convaincre ton père, rappelle-toi. La seule autorité plus haute parmi les faes, ce sont les Seigneurs Gris, et si ça suffit aux tribunaux humains, ça leur ira très bien.

Il prit une grosse gorgée de café.

— Sa parole. Et c'est un Seigneur Gris. Elle mettra chaque fae des États-Unis sur ta piste. Si tu résistes, si ton père résiste – et tu sais qu'il le fera –, ce sera la guerre.

— Est-ce qu'elle ferait ça ? demanda Anna.

— Oui, lança Angus sans hésitation.

— Nous devons découvrir qui l'a tué avant qu'elle apprenne que Chastel est mort, dans ce cas.

Charles avait dit cela comme si ce n'était qu'une formalité.

— Bien.

— Appelle tes subordonnés et fais-leur annuler le grand spectacle prévu pour aujourd'hui, dit Charles. La mort de la compagne d'Arthur est une assez bonne excuse pour le moment. Nous devons jeter un coup d'œil à l'endroit où est mort Chastel, puis je parlerai à Michel.

\* \* \*

Angus était un bon guide, s'arrêtant aux feux orange pour qu'Anna, derrière lui dans la Corolla cabossée, n'ait pas à passer au rouge ni ne risque de le perdre.

Il leur avait dit que les loups français étaient descendus dans une résidence privée, louée dans le secteur de Queen Anne, un quartier de maisons bien tenues sur le flanc d'une colline, qui n'était pas trop éloigné de leur hôtel.

Elle vit la maison avant qu'Angus allume son clignotant. Elle était totalement moderne, se démarquant nettement de ses voisines plus traditionnelles. Et ce qui lui avait fait deviner que c'était la bonne maison était le loup-garou qui buvait une bière sous le porche d'entrée.

Ian, leur hôte de la piste d'atterrissage, était assis sur un rocking-chair métallique, une cannette à la main. La bière était un camouflage, songea-t-elle. Il faisait assez froid dehors pour qu'un homme assis sous son porche à 2 heures du matin depuis des heures semble étrange, et la bière rendait les choses un peu

moins... bizarres. Comme s'il avait été jeté dehors et qu'il attendait qu'on le laisse rentrer.

Anna suivit la voiture d'Angus et se gara dans l'allée plutôt que dans la rue. C'était serré – deux véhicules s'y trouvaient déjà – mais la Corolla était une bonne petite voiture.

Anna ouvrit sa portière, et elle put sentir l'odeur du sang. Elle jeta un coup d'œil à Charles, mais il ne montra pas le moindre signe qu'il l'avait remarqué. La faim de viande crue n'était pas nouvelle pour lui. Il savait ce qu'il était et, d'ordinaire, arrivait à l'accepter ; il l'acceptait assez pour que Frère Loup et lui puissent travailler ensemble comme aucun autre loup ne pouvait le faire.

En haut des marches, Ian maintenait la porte d'entrée ouverte, tout en se tenant un peu de côté, pour se protéger autant que possible de l'odeur du meurtre. Il maintint fermement son attention sur son Alpha.

— Monsieur, dit-il, personne n'est entré depuis votre départ. Des gardes sont postés devant et derrière, comme vous l'avez demandé. Les autres Français sont installés à l'hôtel, comme vous l'avez demandé.

— Bien.

— Oui, monsieur.

Ian avait l'air un peu angoissé. Impulsivement, Anna lui toucha la main.

Il prit deux profondes inspirations et la dévisagea.

Angus lui tapota affectueusement la joue.

— Un loup Omega, mon garçon. Répandre la paix et le bonheur, c'est leur affaire.

Il esquissa un geste théâtral, et Anna laissa Ian pour suivre Charles dans la maison.

— Si Dana a monté tout ça, elle est déjà au courant, dit Anna quand la porte fut refermée derrière eux.

— Oui, dit Charles. Cependant, ça ne sert à rien de le rendre public si elle ne l'a pas fait. (Il s'arrêta dans l'entrée et la regarda.) Tu comprends les gens mieux que moi. Penses-tu que Dana aurait engagé des vampires ? Penses-tu que les vampires pourraient travailler pour leur propre compte ?

Il se sous-estimait, songea-t-elle, mais elle mit quand même son instinct au travail.

— C'est un Seigneur Gris. Elle aime jouer : elle... prend du plaisir à se rendre... peu attirante. Ce qui veut probablement dire qu'elle est soit horriblement laide soit éblouissante, sans son glamour. (Elle ferma les yeux, essayant de réunir les pièces du puzzle.) Elle ne peut pas avoir engagé un vampire. Elle ne lui confierait pas ses secrets. (C'était juste.) Elle... elle n'aurait rien contre le fait que quelqu'un fasse son sale boulot, mais pas pour de l'argent, je ne pense pas. Quelqu'un qui lui doit quelque chose, ses subalternes faes, peut-être. Du chantage. Mais pas des tueurs à gages.

— Je suis d'accord, dit Charles.

— En ce qui concerne les vampires... Quand ils nous sont tombés dessus, il n'y avait pas d'émotion, pas d'implication personnelle dans leur attaque. Ils faisaient juste leur boulot. Mais ensuite nous en avons tué deux, et ça a donné une dimension personnelle aux choses, pas vrai ? Donc quand ils ont tué Sunny, ils l'ont démolie et laissée là où ils l'ont laissée pour... pour rendre le coup aux loups-garous.

— Angus ? demanda Charles. Dana vit ici. Tu la connais mieux que nous.

— Je ne comprends pas du tout les femmes, protesta Angus. Ajoute à ça qu'elle est une fae, et tu peux me disqualifier. (Il marqua une brève pause.) Mais je pense que Lapin a mis le doigt dessus. Elle me semble avoir raison aussi à propos des vampires.

— Anna, dit Charles doucement avant qu'Anna puisse protester. Pas Lapin.

Angus inclina la tête.

— C'est une forme de respect, dit-il à Anna. C'est tout. Anna.

— D'accord. (Charles ne s'attardait pas sur la question, il abordait juste le sujet suivant.) Les vampires ont un moyen de nous masquer leur odeur. Ça nous empêche de trouver leur refuge pendant la journée.

Angus se figea.

— Tu penses que c'est un assassinat vampirique ? Quatre vampires contre Chastel et Michel ?

— La Bête était blessée.

Charles évitait d'habitude de prononcer le nom des morts. Mais il pouvait apparemment les appeler par leur surnom.

— Michel... est beaucoup moins dominant que Tom par exemple. Il a du courage, mais ce n'est pas un guerrier. Autrement, la Bête l'aurait tué il y a longtemps. Où étaient les autres loups français ?

— À une *LAN party* qui devait durer toute la nuit.

— Une *LAN party* ? (Anna savait plus ou moins de quoi il s'agissait.) Ce n'est pas là que les geeks se rencontrent et jouent au même jeu tous ensemble sur plein d'ordinateurs ?

Angus acquiesça.

— Alan a pensé que ce pouvait être intéressant : ça les aiderait à évacuer leur agressivité sans réellement tuer quelqu'un. (Il marqua une pause.) Et personne n'a vraiment tué quelqu'un... pas là-bas, en tout cas. Bref, lui et quelques membres de sa famille, plusieurs membres de ma meute, et... je crois l'un des Espagnols ont pris sur eux d'organiser une *LAN party*.

— Qui aurait pu savoir qu'il n'y avait que deux loups ici ? demanda Anna.

— Quiconque aura lu les feuilles d'émargement, qui sont sur notre site Internet semi-privé. Ce qui veut dire toute ma meute et chacun des loups présents à la conférence qui a pris le temps de jeter un coup d'œil aux plaquettes de bienvenue que nous avons fournies.

— Si l'on suppose que nos vampires travaillent pour l'un d'entre nous, songea Charles, ils auraient su.

— Si ce sont les vampires, ils se déplacent affreusement vite, fit remarquer Anna. (Elle comprit qu'ils essayaient tous d'éviter d'avancer, d'entrer dans la maison, de s'approcher de l'odeur de sang.) Tom, Moira et moi avons été attaqués avant-hier, Sunny hier, et Chastel plus tard hier soir.

Elle ne voulait pas voir ça, la source de cette odeur de douleur et de mort. Elle songea que les autres luttaient peut-être exactement en sens inverse.

— Des assassins avec des cibles multiples, et qui les éliminent le plus vite possible, suggéra Angus. Attaquer avant

que l'ennemi ait une chance de mettre son pantalon et de répliquer. Occupés comme des petites abeilles.

— La question est : qu'est-ce qu'ils font ? Et pourquoi ? (Charles avait l'air songeur, comme s'il parlait d'une partie d'échecs et non d'un meurtre au milieu d'un joli petit salon qui puait la mort.) Et est-ce que Dana fait partie de ça ? Ou est-ce qu'elle est un problème totalement à part ?

Il regarda Anna.

— Tu peux rester ici.

— Mais tu voudrais que je vienne.

Elle savait qu'elle avait raison, et cela la surprit.

— Tu apportes un regard différent, dit-il. Angus et moi, nous pouvons déchiffrer le combat. Tu peux nous parler de la personne. Celle que nous chassons et ce qu'elle essaie d'accomplir. (Il esquissa un mince sourire.) Tu vois les choses, tu vois ce qui pousse les gens à agir ainsi. Des vampires qui se comportent comme des loups. J'aimerais que tu restes ici, mais je crains que nous ayons besoin de toi à l'intérieur.

Elle inspira profondément.

— OK. Mais si je vomis, ce sera ta faute.

— Bien entendu.

Elle se pencha pour rattacher ses baskets et entra aperçut le visage d'Angus.

— Il est très protecteur, lui dit-elle. Dans un genre très nietzschéen, « ce qui ne nous tue pas nous rend plus fort ». Au moins ici, il n'y aura pas six mètres de neige.

Charles éclata de rire.

Personne ne souriait quand ils entrèrent dans la pièce.

Le sang imbibait la moquette, et les murs en étaient recouverts. Il séchait ; dans quelques heures, il commencerait à sentir la pourriture. Les murs étaient plus bruns que rouges. Elle ne regardait pas encore les deux montagnes de viande, d'os et de morceaux de corps. Un pas à la fois. Qu'est-ce que tout ce sang lui apprenait ?



— « Mais qui aurait cru que ce vieillard eût encore tant de sang dans le corps<sup>6</sup> ? », murmura Anna.

— Je croyais que ton truc, c'étaient les citations latines, dit Charles.

— Je ne peux pas citer Shakespeare en latin. (Elle réfléchit un peu car cela lui permettait pour le moment de ne pas regarder de plus près ce qui était dans la pièce.) *Cui bono*, alors. À qui profite le crime ?

— Je ne vois pas comment ce pourrait être pour l'argent, dit Angus. Ou seulement pour l'argent. Pour l'amour non plus. Sunny, peut-être... mais Chastel ?

Anna traversa toute la pièce, et la moquette fit un bruit qui lui rappela le jour où, dans l'appartement d'amis, un fût de bière avait été éventré ; une personne intelligente avait essayé de l'ouvrir avec un tournevis et un marteau quand le robinet avait cessé de fonctionner.

Elle pouvait déterminer où s'était trouvé Michel son corps avait empêché le sang d'imbiber totalement la moquette à un endroit.

Et il y avait le corps... ou ses morceaux. Elle se força à regarder. La vie de Charles dépendait peut-être de ce qu'ils allaient découvrir sur l'auteur de la tuerie. Elle ne pouvait pas s'offrir le luxe de faire la chochette.

Les mains, les pieds, la tête – qui ressemblait beaucoup plus à une statue de cire pour un film d'horreur qu'à quelque chose qui avait été perché sur des épaules et avait parlé – se trouvaient sur le sommet du tas. La tête faisait face à la porte par laquelle ils étaient arrivés, une main de chaque côté, les pieds sur l'extérieur. Le reste du tas était fait d'entrailles et d'os.

Un carré de tissu – aucun moyen de dire à quoi il avait ressemblé à l'origine, mais elle était presque sûre, d'après sa forme, que c'était une nappe – était étendu sur le sol près du tas. Sur le carré de tissu se trouvaient une pile de viande découpée en steaks et deux rangs de côtelettes, comme si quelqu'un avait préparé un barbecue.

---

<sup>6</sup> Shakespeare, *Macbeth*, acte I, scène 5, traduction de François Guizot. (NdT)

Pourquoi est-ce que le sang lui posait problème ?

— Je ne connais pas les vampires, dit-elle, parlant vite pour que ses dents ne se mettent pas à claquer. Mais j'ai lu *Dracula* quand j'étais au lycée. Est-ce qu'ils gaspilleraient tout ce sang comme ça ? Ou est-ce que le but est d'horrifier ? Qui veulent-ils effrayer, et pourquoi ?

— Non, dit brusquement Charles. Ils ne gaspilleraient pas le sang. Pas sans une bonne raison. Tu as raison, c'était délibéré. On voulait que ça ressemble à un truc de *serial killer*. Rien ne colle avec les vampires. Si un vampire avait laissé des victimes dans cet état, il aurait été tué avant qu'il – ou elle – recommence. Ils peuvent beaucoup moins que nous se permettre d'attirer l'attention des humains.

» C'est une mise en scène. Qui a demandé beaucoup d'efforts. (Il regarda les morceaux de corps et sourit d'un air satisfait.) Trop d'efforts, apparemment.

Il désigna du bras ce qu'il restait de Chastel.

— Ils ont triché. Nous avons un cadavre, mais il y a beaucoup trop de viande ici, environ dix kilos. Je parie que nous trouverons un peu de bœuf en barquette au milieu de tout ça, et un peu plus du Français sous les abats. Ils n'avaient pas réellement le temps de fignoler le travail. Il fallait juste que ça ait l'air bien pour le public.

— Qui est le public ? demanda Angus.

— Pas nous, dit Anna. À part moi... pour qui c'est mal ; mais pour les loups qui sortent à chaque pleine lune pour chasser ? Du sang et de la viande, ce n'est pas vraiment horrible. (Elle n'allait pas souligner qu'Angus avait du mal à détourner le regard de la pile de steaks.) Surtout si la victime est quelqu'un comme Jean Chastel. Je parie que les loups français étaient désolés pour Michel, mais ont dit « bon débarras » quand ils ont vu Chastel. Est-ce que vous croyez que c'est pour l'opinion publique ? Pour forcer le Marrok à *ne pas* se révéler ? Ou est-ce que c'est pour les faes, qui ne peuvent imaginer à quel point Chastel était un boucher ? Pour ajouter à l'horreur de la mort, pour justifier qu'on poursuive Charles ?

— On croirait entendre un psy, dit Angus.

Anna secoua la tête.

— Non. Ce n'est pas le bon Omega : c'est Ric, le psy. Je me contente de regarder la télé et de lire beaucoup de polars de médecine légale. Je me sentirais beaucoup plus mal devant ce spectacle si c'était Sunny. Si ce sont les vampires – et je ne sens personne hormis Charles, Michel et Chastel, donc on dirait bien que ce sont eux –, alors c'est qu'ils ont une raison d'avoir fait ça à Chastel... et une autre d'avoir agi comme ils l'ont fait avec Sunny.

— Pour Sunny, c'était personnel, dit Charles. Tu ne t'es pas approchée pour voir son corps, le sentir. Ils lui ont fait peur et l'ont saignée longtemps. Elle a eu mal et l'a enduré. Chaque loup-garou qui s'est trouvé à proximité de son cadavre l'a senti. Ils voulaient que nous sachions qu'elle avait souffert. Ça... c'est juste effroyable. Mais ce n'est pas sincère. C'est mis en scène. (Il regarda Anna et lui fit un hochement de tête solennel.) Et ce n'est pas à notre attention... Espérons que celui à qui c'est destiné ne l'a pas encore vu.

— Alors nous devons nettoyer ça tout de suite, dit Angus, qui sortit son téléphone et composa rapidement un numéro. Tu diras à ton père qu'il devra financer ce truc-là : notre sorcière coûte cher. Tom ?

— *Oui ?*

La voix de son premier lieutenant était étouffée, comme s'il faisait attention à ne pas déranger la personne avec qui il était.

— Prends une équipe de nettoyage, minutieuse et rapide, et ta sorcière. Oui, nous la paierons cette fois-ci, ou le Marrok le fera, et tu lui diras de facturer plein pot. Amène-les à la résidence de Chastel, et je t'en dirai plus quand tu arriveras. Oui, quelqu'un a finalement tué ce salopard.

Il raccrocha le téléphone et Anna comprit, avec un soupçon d'amusement, que Tom n'avait pas prononcé le moindre mot après le premier bonjour. Angus était un Alpha qui savait qu'on obéissait à ses ordres.

— Un boucher, dit Charles, l'air pensif Peut-être que ce n'était pas uniquement pour épater la galerie. Les vampires n'en avaient pas l'intention... mais ils agissent sur ordre. (Il regarda Anna.) Je pense que tu as raison, cela dit. Mais je pense aussi que c'était symbolique. Une fin de boucher pour la Bête. Pas de

rage, parce que alors la personne qui a commandité ça s'en serait chargée elle-même. Mais il existe un lien entre Chastel et l'homme qui est derrière cette affaire.

Anna se rappela une chose qu'avait dite le Marrok.

— Peut-être que le tueur ne veut pas prendre la place de Chastel dans la hiérarchie européenne. On s'y attendrait, pas vrai ? Un loup-garou qui tuerait Chastel devrait intervenir et prendre le pouvoir... devenir le Marrok d'Europe ? Même si ce n'était pas un défi digne de ce nom.

Charles esquissa un petit sourire, ce qui n'était pas bon signe, pas dans cette pièce. Mais il était loup-garou depuis très longtemps et n'avait probablement plus les réactions encore humaines d'Anna face à l'horreur.

— Tu m'as sauvé d'un sort bien pire que tu ne pensais quand tu m'as empêché de le tuer tout à l'heure. Je n'ai pas envie de faire le travail de mon père.

— J'ai encore une question, dit Anna en jetant un dernier regard dans la pièce.

Elle devait sortir de là. Peut-être que, si elle avait été louve à ce moment-là, cela ne l'aurait pas autant dérangée, mais elle ne pouvait s'empêcher de regarder la tête de Chastel, et ses yeux morts lui renvoyaient son regard.

— Oui ?

— Pourquoi ont-ils laissé Michel en vie ?

— Je ne pense pas qu'ils en avaient l'intention, dit Angus. Je pense qu'ils l'ont cru mort. Il est en très mauvais état, mais il est intelligent et a l'habitude de faire semblant d'être plus touché qu'il ne l'est en réalité.

Anna savait tout à ce sujet. S'ils pensaient qu'ils avaient cassé des os du premier coup, parfois ils ne vous frappaient pas une seconde fois.

— C'est ça, dit-elle, sortant à l'aveuglette de la pièce. C'est tout ce que je peux faire.

Et elle se précipita dans les toilettes devant lesquelles ils étaient passés en arrivant. Le café n'était pas dans son estomac depuis assez longtemps pour avoir mauvais goût. Au moins, elle n'avait pas pris de petit déjeuner.

Elle saisit une serviette propre et l'humidifia d'eau froide. Quand elle eut fini, elle nettoya l'arrière de ses chaussures. Elles étaient en cuir et n'avaient que quelques semaines, et le sang n'y était pas resté très longtemps. Pour l'essentiel, elles furent comme neuves.

## Chapitre 11

Michel allait mal. Il était à l'article de la mort. Et il ne raconterait rien à personne avant un bon moment. Alan l'avait fait installer sur un lit d'hôpital, dans une cage au sous-sol de sa maison, à vingt minutes de là. La cage était nécessaire car les loups-garous gravement blessés, quand ils n'étaient pas encadrés par des loups plus dominants, avaient tendance à être violents.

Ce n'était probablement pas utile d'aller lui parler avant un ou deux jours, le temps qu'il guérisse un peu, décida Charles. Le lendemain, il irait lui parler avec un des loups français.

Anna avait l'air malade et fatiguée... écoeurée, se corrigea-t-il. Elle avait raison. L'horreur de la scène n'avait eu aucun effet sur lui, et c'était sans doute pareil pour Angus. Si la découpe avait eu lieu alors que Chastel était toujours en vie... peut-être que cela l'aurait plus dérangé. Si cela avait été quelqu'un qu'il aimait, ou qu'il était censé protéger, cela aurait été différent.

Mais Anna était jeune, et malgré ses premières années difficiles en tant que loup-garou, il y avait beaucoup de choses qu'elle n'avait pas vues ; ou peut-être pouvait-elle simplement regarder une scène de crime sans penser au petit déjeuner.

— Angus, nous retournons à l'hôtel dormir quelques heures. Tu pourras m'appeler quand le nettoyage sera fini ?

Angus, de nouveau au téléphone, signifia son accord d'un geste, et Charles toucha l'épaule d'Anna pour la faire avancer.

— Je croyais que nous allions parler à Michel ? demanda Anna.

— Pas ce soir. Donnons-lui du temps pour se remettre. Je suis heureux que ce soit l'œuvre des vampires. Ce n'est pas moi. Je ne vois pas Michel faire ça. Même s'il avait pu l'emporter sur un Chastel blessé, ce que je ne pense pas réellement possible, un homme gravement blessé n'aurait absolument pas eu le temps

ni la force de créer une telle scène. Ça a été fait froidement, professionnellement : des vampires.

Elle s'arrêta.

— Pourquoi est-ce que la pièce portait ton odeur ?

Il la poussa de nouveau en avant.

— Je n'en ai pas la moindre idée. Angus, tu pourras vérifier ça, s'il te plaît ?

Angus acquiesça sans interrompre sa conversation.

Elle fit un pas et s'arrêta encore.

— Et qui a gagné la chasse ?

— C'est important ?

— Peut-être. Si Chastel avait gagné la bague en rubis, et que Dana y avait eu accès. Les faes peuvent ensorceler des objets, pas vrai ?

Charles leva les yeux et vit qu'Angus les écoutait toujours.

— Attends une minute, dit Angus à son interlocuteur. C'est Valentin qui a gagné. Le loup allemand.

Anna dit :

— Crotte.

Il ne l'avait jamais entendue utiliser ce mot avec autant de conviction auparavant.

Elle lui sourit d'un air fatigué.

— Valentin nous a arraché le sac. Nous l'avions presque.

— Il vous l'a pris, aux Italiens et à toi ? demanda Charles d'un ton appréciateur. Ça lui aura fait plaisir : c'est un peu récupérer son dû, après la décision de l'Omega de rester avec la meute d'Isaac.

— Donc, pas de pierre envoûtée par un fae, dit Anna.

— On dirait que non.

Charles guida Anna vers la porte d'entrée et ils sortirent dans la nuit froide... ou le petit matin.

Ian les salua avec sa canette de bière tandis qu'ils sortaient, et Charles installa Anna sur le siège passager.

Elle était tellement fatiguée qu'il lui fallut quelques pâtés de maisons avant de dire :

— Eh. Comment ça se fait que ce soit toi qui conduises ?

— Parce que tu es tellement fatiguée que tu marmonnes, lui dit-il. Ferme les yeux, et je nous ramène.

— Combien de temps on peut dormir ? demanda Anna en se débarrassant de ses vêtements avant même qu’il ait complètement fermé la porte de la chambre derrière eux.

— Jusqu’à ce qu’on doive se lever, lui répondit Charles.

Lui aussi était fatigué, mais il ramassa ses vêtements et les entassa sur une valise avant de s’occuper des siens de la même manière. Il garda ses sous-vêtements, comme il avait désormais l’habitude de le faire : cela semblait faciliter un peu les choses pour Anna.

Il la rejoignit sur le lit, allongé à plat ventre, grognant presque du plaisir que lui procurait ce repos. Quatre heures du matin, mais avec les rideaux tirés, ils auraient peut-être quatre ou cinq heures de sommeil... tant qu’Angus n’aurait rien de neuf à leur apprendre.

Elle était au bout du lit, et avait laissé soixante centimètres de matelas froid entre eux. Il savait qu’elle allait s’endormir comme ça... il se rapprocha donc jusqu’à ce qu’elle soit collée à lui. Alors il pourrait dormir, lui aussi.

— Charles ? demanda-t-elle.

— Hmmm ?

Elle remua mais, tête baissée, il ne pouvait pas savoir si elle s’éloignait ou se tournait vers lui. Sa voix s’était faite timide et Frère Loup, ce vieux chasseur rusé, lui intima de garder la tête baissée et le corps détendu pendant que leur proie venait à eux.

— Est-ce que ça t’ennuie ? murmura-t-elle.

Il examina toutes les choses qui pouvaient bien l’ennuyer, mais ne put en trouver une appropriée à la situation.

— Qu’est-ce qui m’ennuie ?

— Ce soir. (Pause.) Moi. Ma louve.

Et ensuite elle ne dit plus rien.

C’était suffisant. Elle parlait de leurs ébats, plus tôt cette nuit. Comment répondre ? *Je te prendrai quelle que soit la manière dont tu viens à moi... pourquoi pas maintenant ?* ne ressemblait pas exactement à la bonne réponse.

— Est-ce que cela t’ennuie, toi ? demanda Charles.



Un léger bruit sourd et répété et une vibration subtile lui apprirent qu'elle tapotait le lit des doigts. Ensuite le matelas fit un bond quand elle s'assit. Il tourna la tête pour pouvoir ouvrir un œil et la regarder.

Elle était nue. Une partie du mouvement avait consisté à retirer le dernier de ses vêtements. Tandis qu'il l'observait, elle tendit la main, penchée en avant, et toucha son dos nu. Elle se contenta de poser la main là. Elle resta assise mais son pouls monta jusqu'à ce qu'il puisse le voir battre sur son cou, et ce n'était pas dû au désir.

— Des mauvaises pensées ? demanda-t-il.

Elle hocha la tête.

— C'est fini. Terminé. Depuis longtemps. Pourquoi est-ce que tout ça m'affecte toujours autant ?

La main sur sa peau se serra, se retira, puis revint où elle était, les doigts à plat.

Les mots. Il n'était pas doué avec. Mais il essaierait.

— Ce n'est pas terminé dans ta tête. Et c'est normal, Anna. Ne t'attends pas à ce que ce soit fini et oublié aussi vite. C'est comme... comme l'argent qui reste dans ma blessure. Il a besoin de suppurer, et parfois ça fait plus mal que la blessure originelle.

— Si je laisse la louve faire, dit-elle un peu amèrement, ce n'est pas du tout une lutte.

— La louve est tout en émotions : ses besoins et le présent, reconnut-il. Elle se fiche du passé tant qu'il n'affecte pas le présent.

— Elle sait que tu ne nous feras pas de mal, dit Anna, qui semblait frustrée. Je le sais, moi aussi, mais ça ne m'aide pas. Elle peut s'approcher et prendre ce qu'elle désire.

Il roula sur lui-même, prenant son temps pour le faire sans la surprendre. Quand il eut fini, il s'était rapproché d'elle d'une trentaine de centimètres, et pouvait la regarder sans attraper de torticolis.

— Et est-ce que tu as envie de moi ?

Elle avait retiré sa main quand il avait bougé, et était à présent assise raide, le dos droit. Quelque chose commença à changer...

— Pas ta louve, dit-il. Est-ce que *toi* tu veux de moi ? Ou n'est-ce que la louve ?

Faisait-elle seulement de son mieux pour vivre avec la créature à l'intérieur d'elle ? Lui donner ce qu'elle voulait ? C'était ce que son père faisait avec sa compagne. De loup à louve, ils étaient aussi proches que n'importe quel couple de sa connaissance ; d'homme à femme... ils n'allaient pas ensemble. Il ne voulait pas de cela pour Anna.

Il ne pensait pas qu'Anna ne l'appréciait pas, ne pensait pas que tout ce qu'il y avait entre eux était le seul fait de sa louve. Mais le simple fait d'y songer lui était très pénible.

— J'ai envie de toi, lui dit-elle en se désignant la poitrine du pouce. Vraiment. (Puis elle esquissa un sourire contrit.) Et elle aussi.

Il revint alors à sa question d'origine. Il était vraiment important pour lui d'en connaître la réponse.

— Est-ce que cela t'ennuie quand ta louve prend l'initiative de faire l'amour ?

Elle baissa les yeux, non à cause d'un désir de soumission, mais sous le coup d'une impulsion humaine de cacher ce qu'elle ressentait.

— Pas de la manière dont tu l'entends, finit-elle par dire.

— Et comment est-ce que je l'entends ? (Elle lui jeta un regard exaspéré.) Je ne joue pas, Anna, lui dit-il, en la regardant droit dans les yeux alors qu'elle aurait voulu les cacher. J'ai besoin de savoir comment gérer ça. J'ai besoin d'en savoir plus.

— Tu me demandes si je suis entièrement désireuse de faire l'amour quand elle commence les choses.

Sa voix tremblait du même embarras qui lui colorait les pommettes.

— C'est ce que je te demande.

Elle déglutit.

— Oui.

Puis, elle ajouta à toute vitesse, comme un ballon qui se dégonfle :

— Je crois que c'est moi qui commence par lui en donner l'idée.

Le soulagement le submergea. Il pouvait gérer tout le reste. Tout.

— Donc, est-ce que cela t'ennuie quand elle commence à faire l'amour de la manière dont tu l'entends ? Elle poussa un grognement amusé.

— Désolée. Mais ça paraît stupide quand tu le présentes de cette manière. (Elle baissa la tête, puis la releva, rejetant ses cheveux en arrière et lui montrant son visage, rouge d'embarras et de chaleur.) Cela m'ennuie qu'elle puisse le faire sans moi. Mais je ne peux pas te toucher, peau contre peau, sans un peu d'aide de sa part.

— Ah, dit-il. Alors essayons un petit jeu et voyons si, avec ma coopération plutôt qu'avec la sienne, tu peux obtenir des résultats.

Elle cligna des yeux.

— Hein ? Il est 4 heures du matin. Tu vas devoir parler avec des phrases plus courtes et plus compréhensibles.

Il s'allongea à plat dos, levant le menton en une pose soumise qu'il n'avait jamais offerte qu'à son père auparavant.

— Me voici, dit-il. À ta merci. (Il posa les mains comme si ses poignets étaient liés au matelas. Remua les pieds.) Que vas-tu faire de moi ?

\* \* \*

Elle le dévisagea. Soumis ? *Charles* ? Mais cette gorge offerte était toujours là. Aucune menace. Il n'aurait pas pu lui faire comprendre avec des mots qu'il ne lui ferait pas de mal, parce qu'elle croyait déjà les mots. Mais son corps lui disait la même chose, et elle avait foi en cela du plus profond d'elle-même.

Parce qu'elle avait confiance, elle put s'approcher, jusqu'à ce que ses genoux touchent son corps. Elle posa le nez contre sa gorge et il bougea pour lui faire plus de place, même quand elle ouvrit la bouche et laissa ses dents reposer contre sa peau.

Sous sa langue, son pouls commença à accélérer. Pas de peur... elle sentait son excitation, et l'appel pur et inaltéré de cette odeur détendit quelque chose en elle, la faisant gémir de plaisir. Elle lécha le côté de son cou, appréciant le goût de sel et

d'homme, appréciant la liberté qu'il lui avait accordée de le toucher et de le goûter à sa guise.

Elle prit son temps, ses contacts d'abord timides. Elle avait l'impression... de violer son intimité. D'être une intruse.

Elle se rappela soudain quelque chose.

— Quelqu'un m'a dit que tu n'aimais pas qu'on te touche, lui dit-elle.

Elle ne pouvait plus se rappeler de qui il s'agissait. Asil, peut-être.

Il souleva son torse du lit, pour suivre ses doigts alors qu'elle commençait à les retirer. Mal assurée, elle laissa ses mains où elles se trouvaient, pour qu'il doive faire un effort pour garder le contact.

— D'habitude non, reconnut-il, d'un ton un peu haletant. Mais j'aime que tu me touches. Touche-moi n'importe quand. Dans n'importe quel endroit. N'importe où.

C'était sincère et honnête et soudain elle eut une vision : Charles en train de parler à son père, alors qu'elle posait les mains sur son corps en des endroits inappropriés.

Elle était sur le point de partager cette image avec lui, mais elle observa attentivement son visage et comprit qu'il voulait vraiment dire ce qu'il avait dit... et son envie de plaisanter disparut aussi vite qu'elle était venue. Délibérément, il se souleva un peu plus, se pressant contre ses mains, utilisant les muscles de son dos car il gardait les mains et les pieds à leur place.

— Caresse-moi, lui dit-il. J'aime ça.

Le cœur d'Anna battait si fort qu'elle pouvait l'entendre. De peur, un petit peu, oui. Mais il y avait aussi quelque chose de capital et d'exaltant dans le fait d'avoir Charles à sa merci. Il tint parole : quoi qu'elle fasse, ses mains et ses pieds restèrent à leur place.

\* \* \*

Quelque chose vibra sous sa tête.

C'était une sensation tellement étrange que, bien que toujours à demi consciente, Anna essaya de comprendre de quoi

il s'agissait. Ses oreilles lui apprirent qu'il y avait un moteur de voiture tout près de là, et elle essaya de comprendre comment elle avait réussi à passer du lit à une voiture sans s'en rendre compte.

C'est alors qu'elle sentit les vampires.

— Elle est réveillée, Ivan, dit une voix féminine.

Anna ouvrit les yeux et vit la vampire qui avait attaqué Moira. La femme lui sourit.

— Pour ma part, dit-elle, je n'aimais pas Krissy. C'était une petite bimbo arriviste. Mais Ivan avait un faible pour elle, et il ne t'aime pas du tout. Donc sois un gentil petit chiot, et nous n'aurons pas de problème, d'accord ?

Anna ne prit pas la peine de répondre. Elle était nue, pieds et mains enchaînés, et coincée dans ce qui ne pouvait être que l'arrière du minivan bleu avec lequel les vampires se déplaçaient. Ils avaient retiré les sièges arrière et installé d'énormes anneaux auxquels ils avaient enchaîné Anna. Ils allaient devoir payer un max à la société de location quand ils rendraient le van. Elle était presque certaine que même l'assurance ne couvrirait pas des choses telles que forer le plancher pour y installer des entraves.

La femme vampire était appuyée contre l'une des grandes portières coulissantes. Ses pieds reposaient contre le flanc d'Anna. À côté d'elle, se trouvait un homme qui avait l'air d'avoir environ quarante-cinq ans, mais qui était un vampire. Il devait sans doute avoir cet âge-là depuis des années.

Des questions lui brûlaient le bout de la langue. *Qu'est-ce que vous voulez de moi ? Comment m'avez-vous fait sortir de l'hôtel ? Qu'est-ce que vous avez fait à Charles ?*

Charles ne les aurait tout simplement pas laissés l'emmener. Elle ferma les yeux et chercha le bout de leur lien : il était comme d'habitude quand Frère Loup le maintenait fermé. Quoi qu'il ait pu arriver, Charles allait bien.

La dernière chose dont elle se souvenait était de s'être penchée pour goûter la peau de son ventre. On ne doit pas montrer de faiblesse à l'ennemi. Elle devait donc choisir attentivement sa question.

— Qui vous a engagés ?

La femme sourit, découvrant une rangée de crocs.

— C'est pas moi qui gère, dit-elle. Tout ce que je connais, c'est le boulot. Nous allons te mettre en boîte et te faire traverser la mer scintillante en avion. On te fera pas de mal si tu nous causes pas de souci.

Son sourire s'élargit.

— Bien sûr, si tu nous causes du souci, on sera amenés à te faire du mal. On va bien se marrer.

Traverser la mer ça voulait dire l'Europe, songea Anna. L'un des loups voulait la kidnapper ? Est-ce qu'ils croyaient que Charles ne pourrait pas la retrouver en dehors du pays ? Si c'était le cas, ils se trompaient. Néanmoins, ce serait plus facile pour tout le monde si elle n'y allait pas.

Elle se leva brusquement, utilisant les grands muscles de son dos et de ses cuisses pour trouver de la force. Les menottes métalliques s'enfoncèrent dans sa peau, mais elle ignora la douleur. Ses mains étaient enchaînées à quelque chose de coriace, mais l'anneau auquel étaient attachés ses pieds commença à plier, et le sol au-dessous à remonter.

— Merde ! (L'homme assis à ses pieds regarda à l'avant de la voiture.) Je t'avais dit qu'il n'y avait pas de bon endroit pour attacher les chaînes, dans cette caisse de location pourrie.

— Tirez-lui dessus, dit le conducteur.

Elle ne pouvait ni redresser ni tourner assez la tête pour voir qui conduisait, mais elle pariait sur l'homme qu'elle avait vu à l'entrepôt. Un fusil vola vers l'arrière, lancé par quelqu'un sur le siège passager. Le vampire masculin qu'elle pouvait voir l'attrapa et tira à moins d'un mètre, la touchant à l'épaule.

\* \* \*

Charles s'assit et prit sa tête douloureuse entre ses mains. Il lui fallut un moment pour saisir le message frénétique de Frère Loup. *Elle a disparu. Ils la détiennent. Pas pu bouger. Pas pu les arrêter. Pas pu te réveiller. Debout !*

Anna ?

Elle avait disparu, indiscutablement. Le lit était vide.

La chambre sentait les vampires et l'air de la nuit, les deux odeurs provenant de la fenêtre cassée. Il attrapa son jean et l'enfila, puis saisit ses chaussures et ses chaussettes, car ne pas s'abîmer les pieds pourrait lui permettre de les rattraper encore plus vite.

Du sixième étage, c'aurait été impossible, mais la seconde chambre qu'il leur avait prise se trouvait au quatrième. Il sauta par la fenêtre cassée, atterrit sur ses pieds et roula pour adoucir la chute. Il se releva, les épaules et les genoux douloureux mais en état de fonctionner.

Il pouvait peut-être les traquer, même en ville, mais il existait un meilleur moyen. Imprudemment, il ouvrit en grand le lien qui l'unissait à Anna.

La première chose qu'il découvrit, c'est qu'elle n'était pas loin, mais qu'elle se déplaçait rapidement. Et elle était blessée ; sa blessure était probablement ce qui avait brisé le sort qui le maintenait inconscient. Il en sentit les derniers filets qui tentaient toujours de le retenir mais, éveillé et conscient, il était capable de venir à bout de la magie. Le sortilège était de la pure sorcellerie. Alors que le reste de sa personne était concentré pour retrouver Anna, une petite partie remarqua que les vampires semblaient avoir accès à plusieurs sortes de magie : de la magie de loup et de la magie de sorcière.

Il restreignit le lien avec sa compagne jusqu'à ne plus pouvoir sentir sa douleur, jusqu'à n'avoir plus qu'une direction à suivre. Autrement, il serait distrait par l'inquiétude et par des choses dont il ne pourrait s'occuper avant d'être sur place, et il ne pourrait pas agir avec efficacité. D'abord, les trouver.

Il se mit à courir.

Le problème avec les grandes villes, surtout Seattle et ses voies d'eau partout, était qu'il ne devait pas seulement savoir où elle se trouvait, mais où ils l'emmenaient.

*Vers le sud*, songea-t-il, dévalant imprudemment la colline. Qu'y avait-il au sud ? Beacon Hill, Seattle Ouest, Kent, Renton, Tacoma. La plupart des loups séjournaient près du centre-ville, mais il songea que les italiens étaient peut-être quelque part dans Seattle Ouest.

*L'aéroport.* Frère Loup en était tout à fait certain. Peut-être avait-il saisi quelque chose auprès d'Anna que Charles avait loupé.

Sea-Tac, se dit-il, à environ vingt-cinq kilomètres de l'hôtel. Il pouvait courir plus vite sous sa forme de loup, mais il perdrait du temps, et quelqu'un pouvait les apercevoir sur l'autoroute. Mais s'ils étaient allés si loin, même Frère Loup ne pourrait pas les suivre. Il devrait voler une voiture ; ce qu'il ferait. Mais cela laisserait Anna entre leurs mains encore plus longtemps. Il choisit donc d'essayer de les rattraper tout de suite.

Même sous cette forme, il courait plus vite que la vitesse autorisée pour les voitures dans les rues de la ville. Les vampires ne voudraient pas attirer l'attention de la police, pas avec une femme blessée dans leur véhicule. Ils respecteraient les limitations de vitesse et les stops.

Il se rapprochait.

Il faisait toujours nuit, et il n'y avait pas beaucoup plus de circulation que quand il les avait ramenés à l'hôtel. Il n'était pas encore 5 heures, estima-t-il. Il n'avait pas été inconscient longtemps.

Ils étaient arrêtés droit devant lui. Il pouvait voir les feux arrière du minivan à moins d'un pâté de maisons, arrêtés à un feu rouge.

Il se concentra sur le feu pour que sa volonté le maintienne rouge. Il n'avait jamais fait une chose pareille, et il n'était pas certain que cela marcherait en ville. Mais le feu resta rouge tout le temps qu'il courut le long du pâté de maisons. Le feu était toujours rouge quand il s'engouffra dans le van par la vitre arrière.

Il atterrit sur l'un des vampires. Sans précaution ni préparation, il lui arracha la tête et la jeta dans la partie conducteur pour ajouter à la confusion. Un de moins. Encore trois. À côté de son genou, il y avait un objet long et dur. Il s'en saisit.

— Tuez-le !

Le conducteur commençait à avancer vers le fond, mais il n'y avait pas beaucoup de place entre les sièges avant, et cela le ralentit. Cela donna à Charles le temps de s'occuper du dernier



vampire à l'arrière. Le passager à l'avant ouvrit sa portière et sortit. Il s'échappait, ou il comptait arriver par la portière latérale. Dans les deux cas, cela donna à Charles une brève occasion d'en affronter un, seul à seul.

La femme hurlait quelque chose à propos d'un fusil quand Charles comprit que ce qu'il avait attrapé par terre pour s'en servir d'arme était effectivement un fusil. Il le planta dans la cage thoracique de la vampire et continua à avancer, la poussant à travers la fenêtre latérale jusque dans la rue. Elle n'était pas morte, mais elle n'irait nulle part. Deux de moins. Encore deux.

Anna eut le souffle coupé quand le conducteur, escaladant les sièges avant, lui marcha dessus.

Dans le van, Charles avait l'avantage. L'étroit espace le ralentissait un peu, mais les vampires, qui étaient généralement plus rapides et avaient plus de facilité à manœuvrer, se trouvaient beaucoup plus pénalisés.

Mais lutter à l'intérieur du van, cela voulait dire mettre en danger Anna, qui était enchaînée au sol. Il attrapa donc le vampire, sentant la douleur d'être lui aussi attrapé, et sauta par la portière latérale quand le quatrième vampire l'ouvrit d'un coup. Un mouvement inattendu de son adversaire apprit à Charles que le conducteur s'était très mal préparé et il put ainsi mettre beaucoup de poids dans son saut au lieu de gaspiller sa force à se battre avec lui.

Tous deux heurtèrent le quatrième vampire mortellement lui faisant lâcher le bâton – de la taille d'une canne ou d'un bâton de combat – qu'il portait. Charles ne perdit pas de temps à déterminer de quoi il s'agissait ; il n'avait jamais vu un vampire transporter une arme qu'il était possible de retourner aussi facilement contre celui qui la brandissait. Mais loin de lui de se plaindre de la stupidité d'un autre.

Charles relâcha son prisonnier et, le balançant contre l'aile du van, il parvint à lui faire lâcher prise. Il saisit le bâton et poignarda le vampire à terre sous la cage thoracique et remonta jusqu'au cœur. Un loup-garou n'a pas besoin d'un pieu *aiguisé* ; un objet contondant marche tout aussi bien.

Il ne restait qu'un vampire.

Il se retourna pour faire face au van, et ne vit que la tôle froissée. Il inhala, pour essayer de trouver l'autre, et entendit quelqu'un s'enfuir. Il contourna le van pour s'assurer que c'était bien le conducteur qui s'enfuyait et pas un humain frappé de terreur à la vue du carnage, mais il n'y avait aucun moyen de prendre la vitesse du vampire pour celle d'un simple humain.

— Ne me laissez pas.

Il baissa les yeux sur la femme vampire avec le fusil enfoncé dans la poitrine.

— L'aube, dit-elle alors que quelque chose de sombre et d'humide faisait des bulles autour du canon du fusil. Y en a plus pour longtemps. Tuez-moi. S'il vous plaît.

Anna blessée, il n'avait aucun désir de prendre la peine d'interroger la vampire. Pas plus qu'il ne voulait laisser derrière lui une menace potentielle. Il accéda à son désir et prit soin de l'autre vampire tant qu'il y était. Moins de quatre minutes s'étaient écoulées depuis qu'il avait sauté par la vitre arrière du van, et il avait trois corps décapités et leurs têtes fourrés à l'arrière du van.

Le danger immédiat passé, il s'occupa d'Anna. Elle était en train de lui parler, mais Frère Loup était plus intéressé de voir ce qui lui faisait si mal. Il n'avait ni les outils ni la patience de s'occuper des menottes, mais la chaîne sauta quand il utilisa le canon du fusil comme levier.

Dès qu'il l'eut libérée, elle essaya de s'asseoir et laissa échapper un cri de douleur. Elle avait été touchée à l'épaule à bout portant, ce qui avait limité la dispersion de la chevrotine. C'était une charge légère, du petit calibre. Du plomb. Ils ne voulaient pas la tuer, juste l'immobiliser. Ce qui ne voulait pas dire qu'elle ne pouvait pas en mourir quand même.

— Je vais bien, lui disait-elle encore et encore, en essayant de le rassurer.

Ce n'était pas vrai.

— Chut, lui dit-il. Reste tranquille.

Son portable était toujours dans la poche de son pantalon, et il fonctionnait. Il appela Angus.

— Où est Choo ? demanda-t-il dès que l'autre loup répondit. Anna a été blessée par balle.

— *Anna blessée par balle ?*

— J'ai trois vampires morts dans un minivan bleu qui a l'air d'avoir eu plusieurs accidents ce matin. Et ils ont tiré sur Anna. J'ai besoin d'Alan Choo. Est-ce qu'il est avec Michel ?

Il espéra que ce n'était pas le cas. La maison d'Angus se trouvait à Issaquah. Il devait trouver de l'aide pour Anna au plus vite.

— *La compagne de l'un des loups français est infirmière. Ils sont rentrés avec Michel. Alan est chez Arthur, dans le quartier de l'université.*

— Je sais où est la maison d'Arthur.

— *Je dirai aux vampires d'ici que nous avons du nettoyage pour eux, et ils s'occuperont des corps et du van. Je vais appeler Alan pour lui dire de t'attendre. Tu as besoin d'autre chose ?*

— Non.

Charles raccrocha.

Il n'aimait pas laisser Anna à l'arrière du van avec les vampires morts, mais la déplacer sur le siège avant n'aurait fait que la blesser encore plus... et une femme nue et ensanglantée aurait attiré encore plus l'attention que les vitres cassées et la tôle froissée.

— Reste ici, lui dit-il. Je dois conduire. Ce ne sera pas long.

Elle acquiesça, ferma les yeux.

— Je savais que tu viendrais, dit-elle. Je voulais juste que tu n'aies pas à faire tout le trajet à l'étranger pour me retrouver.

— Une bonne chose que je sois rapide.

Elle sourit, les yeux toujours fermés.

— Une bonne chose.

Il eut du mal avec la porte latérale : elle était cabossée et ne voulait pas fermer. Après un effort raté pour remettre la portière en forme, il retourna dans le van et ôta une ceinture à l'un des corps. Il baissa la vitre passager, tira la portière au maximum et l'attacha au cadre de la portière avant avec la ceinture.

Les vampires avaient laissé le van allumé et les clés sur le contact. Il monta et, au moment où il enclenchait la première vitesse, le feu passa au vert.

— Charles ? (Sa voix était tendue.) Tu peux me parler ? Il me semble que les vampires bougent toujours.

— Ils sont morts, dit-il. Mais nous pouvons parler.

Il s'inquiétait de devoir trouver un sujet de conversation, alors que tout ce qu'il voulait, c'était tuer autre chose. Mais Anna vint à son secours.

— Est-ce que notre Arthur pourrait être le véritable Arthur ?

— Mon père dit que le véritable Arthur était un stratège remarquable, un combattant inspirant l'admiration et un homme à l'esprit très pratique qui se serait moqué de lui-même en écoutant les histoires du roi Arthur, de la chevalerie et de la quête du Saint Graal. Père dit aussi qu'il y avait une dame blanche mais qu'elle ne ressemblait en rien à la Guenièvre de la Table ronde. Nimué, la fée Morgane et Merlin, oui, ils ont existé mais pas tels qu'ils y sont décrits. Pas le moindre Lancelot. Pas de Table ronde. Juste une poignée d'hommes désespérés qui essayaient de tenir les Anglo-Saxons loin de leurs terres. Il dit que la vraie histoire est plus belle que celle que tout le monde connaît, mais beaucoup moins attrayante. (Il jeta un coup d'œil à Anna, mais ne put dire si elle allait mieux ou moins bien.) Il ne raconte jamais les vraies histoires.

— Donc, Arthur le loup-garou...

— Aime pester pour dire que Lancelot a tout fichu en l'air, dit sèchement Charles. S'il est une réincarnation, il ressemble très peu à la réalité. Mais après il y a plus qu'une mésentente entre Arthur et mon père ; ils se détestent cordialement. Il faut en tenir compte.

— Arthur n'a pas l'air de te détester, dit Anna.

— Jusqu'ici tout va bien.

— La réincarnation ?

Il haussa les épaules.

— Je n'ai jamais vu la moindre preuve qu'elle existe. Mais je n'ai jamais rien vu non plus qui permette d'en douter. Je crois que la vie après la mort est meilleure que ce que nous vivons ici-bas. Et il faudrait quelque chose d'extraordinaire pour donner à quelqu'un envie de revenir.

— Et pour l'épée ?

— Elle est vieille, mais mon père dit que ce n'est pas Excalibur. Ou si ça l'est, elle a perdu toute la magie qui faisait Excalibur.

— Excalibur a réellement existé, malgré tout ?

— C'est ce que dit père : le résultat d'un marché avec les faes, qui n'étaient pas plus contents des Anglo-Saxons que les humains autochtones. Arthur a raison de dire qu'Excalibur n'était pas la seule arme. Il y avait aussi une lance et une dague.

Pendant quelques rues, Anna fut silencieuse. Puis elle dit d'une voix notablement plus faible :

— Ton père est assez vieux pour avoir connu Arthur ?

Il n'avait pas vu la moindre trace d'une hémorragie importante, mais peut-être qu'il n'avait pas vérifié assez minutieusement. Il appuya plus fort sur l'accélérateur.

— Si tu le lui demandes, il te répondra peut-être. Moi, il n'a jamais voulu.

\* \* \*

Alan et deux personnes qu'il ne connaissait pas l'attendaient dehors alors qu'il entra dans l'allée de la maison d'Arthur. Dès que Charles sortit du van, il comprit que les étrangers ne faisaient pas partie de la meute d'Angus.

— Des vampires, dit-il.

— Pour s'occuper du bordel, expliqua Alan. Où est Anna ?

Charles ouvrit la portière latérale qui fonctionnait encore. Alan passa la tête à l'intérieur.

— Salut Alan, dit Anna.

— Tu t'es fait tirer dessus, dit-il après un examen attentif.

— Oups.

Il rit.

— Tu t'en sortiras.

Il recula avant d'ajouter :

— Amène-la à l'intérieur et nous allons lui retirer ce truc.

Charles la prit aussi prudemment que possible. Alan lui tint la porte d'entrée ouverte, et Charles le dépassa et s'arrêta.

Arthur se tenait entre lui et le reste de la maison. Il avait une mine épouvantable : ses yeux étaient vides et sa peau prenait différentes teintes de gris.

À tout autre moment, Charles aurait joué le jeu nécessaire du dominant étranger entrant sur le territoire d'un autre, mais dans ses bras Anna saignait.

— Où veux-tu que je la mette ? demanda-t-il, ce qui constituait la seule concession qu'il était capable de faire.

— Viens.

La voix d'Arthur était fatiguée et tendue, mais accueillante. Peut-être que Charles avait mal interprété son langage corporel.

Il se retourna et prit la tête.

— Il y a une chambre libre par là. À l'étage, ce serait peut-être plus sûr, mais Sunny... Sunny est dans la chambre du haut.

La chambre d'amis portait l'odeur d'Alan Choo, qui à l'évidence avait dormi là cette nuit. Arthur tira un peu plus les couvertures pour que Charles puisse déposer Anna.

— Angus a dit que c'étaient des vampires ? s'enquit Arthur.

Se rappelant qu'il avait le droit de savoir, Charles lui expliqua brièvement. Il remonta les couvertures sur Anna jusqu'à ce que seules les blessures de son épaule soient visibles.

— Quel dommage que l'un d'eux ait pu s'en tirer, dit Arthur.

— Ivan, leur dit Anna. (Il avait cru qu'Anna était inconsciente, elle était tellement immobile.) Son nom est Ivan.

Charles détourna un moment le regard d'Anna pour regarder Arthur.

— Il peut bien courir, je le retrouverai.

Arthur voila ses yeux de ses cils au lieu de baisser le regard, mais Charles s'en moquait.

— Oui. Dis-moi quand tu l'auras.

— Entendu.

— Tu penses que ce sont des tueurs à gages. (Arthur regarda par la fenêtre, l'obscurité avant l'aube.) As-tu trouvé pour qui ils travaillaient, ou pourquoi ils ont tué ma Sunny ?

— Non. Je n'étais pas d'humeur à discuter, dit Charles. Peut-être qu'Anna...

— Non, murmura-t-elle. Ce n'était pas un loup-garou d'ici. Ni Angus, ni sa meute. Ni... (Elle jeta un coup d'œil à Arthur et

ne mentionna pas le nom de Dana) personne d'autre ici. Quelqu'un d'un autre pays. Ils voulaient m'envoyer à l'étranger par avion.

— Ça n'a aucun sens, dit Alan en entrant dans la pièce avec, sur un plateau, divers instruments chirurgicaux. Tuer Sunny, essayer de kidnapper Anna, tuer Chastel. Il n'y a pas de lien.

— Ça a un sens pour quelqu'un, dit Arthur. Il n'y a rien de plus que je puisse faire ?

— Non, dit Charles. (La présence d'Arthur dans la pièce où reposait Anna blessée mettait sa patience à l'épreuve.) Merci.

Arthur lui fit un pâle sourire.

— Appelle-moi si tu as besoin de quelque chose.

Et il les laissa à eux-mêmes.

— J'ai de la morphine, dit Alan à Anna. Mais les loups y réagissent différemment. Pour certains, ça ne sert à rien du tout. Pour d'autres c'est pire qu'inutile, ça n'arrête pas la douleur et ne les laisse pas non plus s'y préparer.

— Pas de morphine, dit Anna. Sors-les de là.

Alan leva les yeux vers Charles.

— Je la tiendrai pour toi, dit Charles en se glissant derrière Anna pour que la partie supérieure de son corps soit arc-boutée contre le sien.

Cette position lui permettrait de la maintenir au mieux. Il avait beau être un loup-garou, elle aussi.

— Essaie de te détendre, lui dit-il.

Alan s'assit sur le lit, lui aussi, et pivota jusqu'à faire face à Anna. Il posa le plateau sur la table de nuit et un bol près de sa hanche. Il commença avec un forceps à bouts pointus et sortit les faciles en premier.

— Tu as vu ? dit Anna, les yeux fermés.

— Vu quoi ? demanda Charles.

— Le vampire manchot. Je me demande ce qu'il a fait de son bras.

Puis elle siffla quand Alan retira un autre plomb.

— Je ne sais pas.

Charles embrassa le sommet de sa tête.

Anna ne lutta pas contre sa prise tandis qu'Alan retirait d'autres plombs superficiels. Elle ne bougea pas tant qu'il ne dut pas chercher plus profondément.



## Chapitre 12

Anna transpirait et jurait. Charles était extrêmement agité et en bonne voie pour qu'on doive le maîtriser lui aussi. Alan avait des nerfs d'acier, car ses mains étaient calmes même si Charles ne parvenait pas à garder ses grognements pour lui. Enfin, Alan laissa tomber le forceps dans le bol.

— Très bien, dit-il. Il y a encore du plomb là-dedans. Je peux le sentir, mais je ne suis pas foutu de le trouver. Au moins, ce n'est pas de l'argent. Un appareil de radiographie permettrait de localiser le reste.

— Nous en avons un à Aspen Creek, dit Charles.

— Ou tu peux laisser le reste suppurer et sortir. Il n'y en a pas beaucoup, je ne pense pas que ce soit suffisant pour la rendre malade.

— Je vote pour cette solution. (La peau lumineuse d'Anna était verdâtre et ses yeux étaient cerclés de noir.) Plus d'extraction, s'il vous plaît.

Charles se dégagea de derrière elle.

— Tu changeras d'avis quand elles commenceront à suppurer, lui prédit-il. Mais tu peux attendre si tu en as envie.

— Je vais faire ça, souffla-t-elle d'une voix indignée. Suppurer. Quelle idée ravissante.

Il l'embrassa légèrement, puis regarda attentivement les menottes avec lesquelles ils avaient attaché Anna.

— Je peux m'occuper de ça, dit-il, si Arthur a les outils appropriés.

— Va voir, lui dit Anna. Si je me mets à suppurer, j'aimerais le faire à mon aise. Ces choses ne sont pas confortables. Et en plus, elles sont de mauvais goût.

Charles souriait quand il quitta la pièce, fermant la porte derrière lui. Tant qu'elle avait eu mal et qu'il avait dû lui chercher de l'aide, il n'avait pas pensé qu'elle était nue. Mais il

ne voulait pas qu'Arthur la voie par hasard, aussi ferma-t-il la porte.

La maison était sombre, et il songea qu'Arthur avait dû retourner se coucher ; le soleil ne se lèverait pas avant plusieurs heures. Charles n'allait pas se rendormir, pas dans la maison d'Arthur, et il ne voulait pas déplacer Anna tant qu'elle n'aurait pas un peu guéri.

Il se rendit dans la cuisine et ouvrit les tiroirs pour voir s'il pourrait trouver quelque chose d'utile.

— Charles ?

La voix d'Arthur. Elle venait de la pièce où il conservait ses trésors.

— Oui, répondit-il. Je cherche quelque chose pour ôter les menottes d'Anna. Tu n'aurais pas un crochet de serrurier par hasard ?

— J'ai sans doute de quoi faire l'affaire, dit Arthur.

Charles s'arrêta de fouiller le tiroir à ustensiles de cuisine et releva la tête. Il y avait quelque chose... d'étrange dans la voix de l'autre homme.

Peut-être que ce n'était rien. Peut-être. Il prit un couteau à steak sur le présentoir et le glissa dans la poche de son jean.

— Ce serait génial. (Il fit attention à contrôler le ton de sa voix, pour qu'Arthur n'ait aucune raison de penser qu'il avait remarqué quelque chose de différent.) Elle est forte, elle pourrait les supporter, mais je veux les lui retirer.

Il traversa sans hâte le salon assombri... et saisit l'odeur persistante de Sunny qui émanait du canapé le plus proche de lui.

La pauvre. Il ne l'avait pas assez bien connue pour faire plus que se sentir désolé pour elle. Pas étonnant qu'Arthur ne soit plus tout à fait lui-même. Étrangement, la compassion qu'il ressentait pour Arthur était beaucoup plus sincère que la peine qu'il éprouvait pour Sunny.

Il essaya de ne pas penser à quel point cette nuit aurait pu être pire. Anna, ils voulaient la kidnapper. Pas la tuer.

Qu'ils aient pu l'enlever l'avait mis en colère, tellement en colère que même en tuer trois ne l'avait pas apaisé. Ni Frère Loup, d'ailleurs.

S'ils l'avaient tuée... il l'aurait rejointe. Il s'arrêta, car il venait de faire une découverte. Mais cela ne l'ennuyait pas particulièrement. Si elle mourait, il la suivrait. Tout comme il l'aurait suivie où qu'ils aient prévu de l'emmener s'ils avaient réussi. Elle était sienne et il était sien.

— Charles ?

Son téléphone sonna.

— J'arrive tout de suite. C'est Angus qui m'appelle. Il prit la communication.

— Oui ?

— *Ton Anna avait raison. Il y a environ une heure – un quart d'heure après le départ de l'équipe de nettoyage de chez Chastel – nous avons eu la police partout dans la maison. Quelqu'un avait appelé pour dire qu'il avait entendu des cris, des hurlements de chien, des coups de feu et Dieu sait quoi d'autre. Ils ont apporté du luminol, ce truc qui brille en présence de sang. Nous devons une fière chandelle à Moira, parce qu'ils n'ont rien trouvé. La dernière sorcière que nous avons n'aurait jamais pu nettoyer aussi bien. La police est toujours en train de mettre la maison sens dessus dessous, mais ils le font plus gentiment.*

— Le piège s'est refermé trop tard, dit Charles, conscient qu'Arthur était sorti de la pièce pour écouter.

— *Oui. (Angus marqua une pause.) Et ton odeur ? Moira a trouvé des vêtements dans un des... eh bien, parmi les morceaux de corps. D'après nous, quelqu'un a piqué les vêtements que tu portais à la chasse, les a frottés dans toute la pièce puis les a balancés là.*

— C'était intentionnel.

— *Absolument. Et même la fae ne peut pas t'accuser à présent. Je t'ai vu quitter le terrain de chasse dans des vêtements totalement différents.*

— Bien.

— *Un autre truc intéressant... à propos du van. Les vampires d'ici qui se sont occupés du nettoyage ont reconnu le bâton avec lequel tu en as empalé un. Ils ont appelé ça un attrape-sortilèges.*

Charles fronça les sourcils.

— Un attrape-sortilèges ?

— *Un truc de vampire apparemment. Très secret : les vampires ici ne veulent vraiment pas avoir de problèmes avec ton père pour nous en avoir révélé autant. Seuls quelques vampires peuvent les fabriquer, et ils les vendent un max. Si notre équipe de vampires extérieurs étaient des tueurs à gages, ils doivent être doués et coûter cher, pour pouvoir acheter une chose pareille. Apparemment, ce bâton peut absorber jusqu'à quatre sortilèges, et la personne sur laquelle il est réglé peut l'utiliser pour les lancer, même si cette personne n'a pas d'aptitudes magiques en temps normal.*

— Ça expliquerait le sortilège d'ombres et le Ne-Me-Regardez-Pas que les vampires ont utilisé quand ils ont attaqué Anna la première fois. Et la façon dont ils ont kidnappé Anna alors que nous étions tous les deux dans la chambre d'hôtel : ils ont dû utiliser l'attrape-sortilège pour nous mettre hors jeu avec le sort de sommeil d'une sorcière.

— *Il faut garder en tête que cet objet ne peut absorber que des sortilèges qui lui sont donnés volontairement par l'envoûteur. Ce qui veut dire qu'un loup leur a donné le sortilège d'ombre et le Ne-Me-Regardez-Pas.*

— Ce qui confirme la théorie d'Anna, dit Charles.

Il faisait les cent pas. Il n'aimait pas les portables pour de nombreuses raisons, mais ne pas s'emmêler dans le cordon était définitivement un avantage.

— *Est-ce qu'elle va bien ?*

— Elle ira bien dès que les quelques morceaux de plomb restants se seront mis à suppurer et que j'aurai trouvé des outils pour qu'elle n'ait pas à justifier ses choix intéressants en matière de bijoux.

Arthur était appuyé au chambranle de la porte de sa salle du trésor ; il ne faisait même pas semblant de ne pas écouter.

— *Bien. (Angus s'éclaircit la voix.) Tu as bien réagi, mon garçon.*

Le « mon garçon » fit sourire Charles. Il avait quelques décennies de plus qu'Angus.

— Je le pense aussi. Elle... elle me complète.

— *Dis-le-lui*, lui conseilla Angus avec humour. *Les femmes aiment voir leurs hommes tout émus.*

— Je le ferai.

Il raccrocha.

— Une équipe de nettoyage ? demanda Arthur.

Charles comprit qu'Arthur en ignorait beaucoup.

— Chastel a été tué la nuit dernière d'une façon particulièrement sanglante, et qui a requis des mesures rapides.

— C'est toi qui l'as tué ?

— Non. Des vampires.

— Ah. (Arthur regarda ailleurs.) Chastel. Étrange de le savoir enfin mort. Ça n'aurait pas pu tomber sur une meilleure cible. (Il se retourna et fit un sourire brisé à Charles.) Et je suppose que c'est le cas, n'est-ce pas ? Pauvre Sunny. (Il se passa la main sur le visage, le dissimulant pendant une minute.) Désolé. Désolé. Donc il fallait une équipe de nettoyage pour Chastel ?

Charles envisagea de lui offrir sa compassion, et décida que ce serait inutile.

— Anna a suggéré que le meurtre était si sanglant, surtout si l'on considère que ce sont des vampires qui l'ont accompli...

— Les vampires ont tué Chastel ? Tu en es sûr ?

Charles acquiesça.

— C'est ironique, quand on sait combien de loups auraient adoré le tuer.

— Qui a appelé la police ? Les vampires ?

Charles haussa les épaules.

— Le timing était mauvais. La police était censée découvrir la scène dans toute sa gloire.

Peut-être pour empêcher son père de révéler l'existence des loups. Peut-être pour tenir les loups à l'écart afin de faciliter la tâche à celui qui avait essayé de mettre ce meurtre sur le dos de Charles. Sans l'accès à la scène du crime, les loups-garous n'auraient peut-être jamais compris comment l'odeur de Charles était apparue sur un lieu où il ne s'était jamais rendu.

— Mais ils nous ont donné trop de temps. La police ne trouvera plus rien désormais.

— Je suppose que non. Angus est remarquablement efficace.

— Et il me semble que son premier lieutenant est officier de police. Tom sait ce qu'ils recherchent et comment les empêcher de le trouver.

Charles marqua une pause.

Il venait de s'apercevoir qu'il imaginait bien Arthur engager quelqu'un pour commettre ses assassinats pour lui. Mais il chassa ce soupçon. Sunny avait été tuée. Un loup ne pourrait jamais tuer sa propre compagne.

Malgré cela, Charles ne put s'empêcher de tenter de le piéger.

— Celui qui a appelé la police l'a fait plusieurs heures trop tard. Cela aurait pu fonctionner s'il avait appelé tout de suite après avoir terminé le travail. (Il secoua la tête.) C'est ce qui m'ennuyait, je pense. Tant d'incompétence. La plupart des loups sont de meilleurs chasseurs que ça. Les vampires ont tenté leur chance avec Anna... juste avant que nous venions dîner ici, en fait. Ils ont échoué et ont également perdu deux membres de leur essaim. Michel, l'un des loups-garous français, était avec Chastel quand il a été tué. Et ils l'ont laissé pour mort. Il survivra et dans quelques jours il nous dira exactement ce que les vampires ont dit quand ils ont attaqué. Peut-être qu'ils lui ont dit qui les avait engagés.

— Engagés ?

— Ce sont des pros. Payés pour venir à Seattle et accomplir au moins trois tâches. (Charles les comptabilisa sur ses doigts.) Enlever Anna. Tuer Sunny. Tuer Chastel, et rendre sa mort horrible et sanglante, quelque chose qui hurlerait « monstre » aux policiers. (Charles marmonna tout en réfléchissant.) Ce n'étaient pas les vampires, les incompetents. S'ils avaient su ce qu'ils allaient affronter quand ils ont tenté d'enlever Anna la première fois, ils auraient réussi. Quelqu'un a sous-estimé l'escorte que je lui avais assignée. Quelqu'un a pensé que le seul qui poserait problème serait le premier lieutenant d'Angus, Tom. La mort de Chastel était... magistrale. Chaque humain qui serait entré dans la maison, qui aurait vu les photos, s'en serait souvenu pour le restant de ses jours. Mais la personne qui était censée appeler la police a été trop lente.

Charles observait Arthur du coin de l'œil. Le visage du loup ne trahissait rien d'autre que de l'intérêt poli. Son corps, en revanche, se contractait sous l'effet de la colère au fur et à mesure que Charles avançait dans son discours.

— Un incompetent, répéta-t-il.

Et il vit Arthur serrer les poings.

Arthur.

Son père l'avait soupçonné quand un Alpha avait récemment trouvé la mort à Londres. Un type coriace et très dominant, décapité dans un accident de voiture. Qui n'était peut-être pas si accidentel que cela.

Charles recommença à faire les cent pas, sans se préoccuper d'Arthur, comme s'il n'était pas du tout là. Pour qu'Arthur ne s'aperçoive pas qu'il s'était trahi.

Éliminer Chastel était logique. Celui-ci constituait une menace pour Arthur. Il l'empêchait de s'étendre en Europe. Sa mort laissait son territoire libre d'être conquis. Arthur n'aurait pas eu la moindre chance dans un combat loyal. Il n'aurait cependant pas pu se contenter de l'assassiner sans cacher le crime : si on apprenait qu'Arthur avait utilisé un moyen lâche pour éliminer Chastel, personne ne le suivrait jamais. Arthur n'était pas Bran, il manquait de force pour diriger un continent en s'appuyant sur son seul pouvoir, il fallait que les loups se soumettent librement. Il devait trouver un coupable pour la mort Chastel.

Charles pensait que la révélation de l'existence des loups-garous importait peu à Arthur, dans un sens ou dans l'autre. Il était précisément le genre de loup charismatique que Bran avait prévu de présenter en premier au public. Mais faire en sorte que Chastel semble avoir été assassiné pour attirer l'attention humaine était un moyen de détourner les soupçons. Beaucoup de loups étaient mécontents des projets de son père. Bran n'aurait pas cru que Charles avait tué Chastel, donc Arthur avait besoin d'un coupable anonyme que Bran aurait pu accuser. Quelqu'un qui aurait engagé les vampires, puis aurait, de manière fort pratique, disparu par la suite.

Toute cette boucherie... c'était Arthur qui faisait une constatation. Chastel était un barbare, Arthur lui était

clairement supérieur. Il n'aurait pas vu les ressemblances. Dans son esprit, une brute qui tuait pour le plaisir n'était pas civilisée. Arthur, lui, ne tuait pas par plaisir.

Chastel dirigeait en éliminant tous ceux qui défiaient son autorité, et en terrifiant les autres. Arthur... avait commencé à assassiner les Alphas de Grande-Bretagne, puis s'était arrêté. Ou avait trouvé un meilleur moyen de se débarrasser des loups qui le défiaient. Bran pourrait deviner ce qui s'était passé à partir de là. Pour Charles, Arthur et Chastel se valaient l'un l'autre : ils convoitaient tous deux le pouvoir sans ressentir la nécessité de prendre soin de ce qui leur appartenait. Arthur ne verrait pas les choses sous cet angle, même si la sauvagerie avec laquelle Chastel avait été éliminé lui avait sûrement fait reconsidérer la question.

Sunny.

Si la raison pour laquelle des vampires avaient été engagés était qu'un loup-garou pouvait difficilement attaquer un Omega, alors il était impératif de les engager pour assassiner sa propre compagne, qui était un Omega, ou presque.

Et soudain la tentative d'enlèvement d'Anna devenait beaucoup plus logique. Arthur n'était pas le seul loup-garou à posséder son propre jet, mais il en avait un. Et Anna était ce que Sunny aurait pu être. Un Omega. Précieuse non tant pour qui elle était, mais pour ce que tous les autres penseraient qu'elle était. Le gros lot. Et, contrairement à Sunny, elle vivrait éternellement. Sunny vieillissait, comme tous les humains. Arthur en avait réellement souffert. Il l'avait donc fait assassiner pour s'épargner cette douleur. D'après ses réactions à l'entrepôt, Charles songea qu'Arthur avait sous-estimé la peine que lui causerait sa mort. Il l'espérait.

D'un air détaché, il sortit son téléphone et commença à rédiger un message.

— J'ai oublié de mettre père au courant des dernières nouvelles, dit-il. Il doit être en train de petit-déjeuner et il n'aime pas être dérangé. Je vais lui envoyer un message pour lui raconter les événements de cette nuit et il pourra me rappeler quand il le souhaitera.



Pas de mensonge là-dedans. Il rédigea un message simple : « C'est Arthur. »

Il tint le téléphone incliné loin d'Arthur pour que celui-ci croie qu'il écrivait toujours à Bran et composa un message pour Angus : « N'appelle pas. Envoie de l'aide ici. Arthur est le coupable. » Le message était un peu mélodramatique, mais bref et simple, et Angus ne risquait pas de comprendre de travers. Il appuya sur envoyer.

Il pouvait s'occuper d'Arthur. Arthur n'était pas assez loup pour l'emporter sur Chastel. Mais Anna et Alan Choo se trouvaient là, et il devait les protéger de son mieux, et cela signifiait appeler à l'aide.

— Tu cherchais des crochets de serrurier, dit Arthur.

— Oui.

— J'en ai par ici. (Arthur inclina la tête pour désigner sa salle du trésor.) J'ai commencé à emballer des choses... je ne reviendrai pas ici.

Charles le suivit. Il semblait qu'Arthur faisait exactement ce qu'il avait annoncé. Les tapisseries étaient décrochées du mur, installées dans des cadres de soixante centimètres par un mètre vingt pour les stabiliser, et glissées dans une sorte de caisse d'expédition en contreplaqué de bois brut que les musées utilisaient pour transporter des œuvre d'art. Une plus petite caisse en bois avait déjà été scellée. La seule chose non emballée était la boîte qui contenait l'épée.

— Je comprends le reste, dit Charles, en faisant courir ses doigts sur le bois qui protégeait la vieille épée. Mais comment as-tu fait pour que Dana revienne sur sa parole ?

Il leva les yeux et regarda Arthur s'immobiliser complètement. Le loup britannique... changea d'une manière subtile. Il perdit presque entièrement son aura de chagrin.

— De la même manière que j'ai fait obéir les vampires à mes ordres. Je lui ai offert quelque chose qu'elle désirait. (Arthur sourit.) Mais même ça, ça n'aurait pas marché si tu ne l'avais pas agacée.

— Et comment ai-je fait ça ?

Dès que Charles eut posé la question, il se rappela la réaction extrême de Dana face à la peinture que son père lui avait fait

parvenir. Il était perdu à jamais, cet endroit qui lui avait appartenu autrefois, et son père voulait lui faire don d'un souvenir... mais peut-être avait-elle pris cela pour de la raillerie.

Arthur leva les mains d'un air théâtral.

— Comment le saurais-je ? Les faes s'offensent facilement. Quant à ce que je lui ai offert...

Il désigna le coffre contenant l'épée.

— Ce n'est pas Excalibur, dit Charles. Quand elle découvrira que tu ne l'as pas, elle sera... offensée.

Arthur fit courir doucement ses doigts sur la vitrine, et un morceau de bois sombre au bout glissa et s'ouvrit.

— Cacher des objets à la vue de tous comporte de nombreux avantages.

L'épée qu'il retira du compartiment caché n'était pas celle qui avait été exposée, même si elle y ressemblait beaucoup. Toutes deux étaient des armes de guerrier et non des accessoires de cinéma. Dès que cette épée autrefois cachée quitta la vitrine, Charles sentit se dresser les poils de sa nuque.

Excalibur ou pas, il était indéniable que l'épée dans la main d'Arthur était une lame fae : il pouvait sentir sa magie sur sa peau, pouvait en sentir l'odeur.

Arthur était une fine lame, Charles le savait. Il avait étudié l'escrime et avait reçu le même genre d'entraînement guerrier que Charles lui-même. Il avait un bon équilibre, et sa prise, ni trop ferme ni trop lâche, montrait que tout cet entraînement n'avait pas été vain.

Charles ne se serait pas inquiété d'une épée, mais *cette* épée... Il était un homme mort, c'était plus que probable. Mais Angus amenait de l'aide. Suffisamment d'aide pour que, malgré l'épée, Anna soit sauvée. Charles n'avait qu'à retenir Arthur le plus longtemps possible. Et ce dernier avait toujours adoré se donner en spectacle.

— Anna ne partira pas avec toi, dit-il à Arthur. Elle ne restera pas à tes côtés. Elle attendra un moment d'inattention de ta part, et elle t'étripera.

Arthur sourit.

— Tu ne crois vraiment pas à la réincarnation, pas vrai ? Ni au destin. Je suis venu ici pour tuer Chastel et ton père. Pour Chastel, j'avais la solution. Pour ton père, j'avais besoin de plus.

— Pourquoi mon père ?

Arthur le regarda comme s'il était idiot.

— Parce que je suis lui, bien sûr. Le roi Arthur. C'est mon destin de devenir le haut roi.

*C'est de la folie, effectivement*, songea Charles.

— Mais mon père n'est pas venu.

— Non, reconnut Arthur. Le destin est une chose étrange. Est-ce que tu sais exactement qui est Dana ?

— À l'évidence, tu vas me le révéler, dit Charles sèchement.

— Je me demande si ton père le sait. C'est ce que je voulais dire en parlant de destin : que moi qui fus Arthur j'ai trouvé Nimué, la Dame du Lac, ici. J'ai appris il y a quelques décennies qu'elle vivait à Seattle ; la première fois que je l'ai vue, en fait. Je savais que le moment viendrait où ce serait important, et j'ai donc acheté cette maison à Sunny.

À l'évidence, songea Charles, ce ne serait pas difficile de continuer à le faire monologuer.

Le sourire d'Arthur devint sournois.

— Je n'ai pas trouvé Excalibur lors de fouilles archéologiques, même si c'était mon activité à l'époque. À Cambridge, je me suis lié d'amitié avec un garçon dont la famille était issue de vieille noblesse cornique. Il m'a invité chez lui pour Noël. J'ai découvert qu'ils gardaient un trésor depuis tant de générations qu'ils l'avaient oublié. Ça m'a coûté, de le retrouver. Il était caché sous la dalle de la remise. Une épée dans la pierre, pour ainsi dire. (Il rit de sa propre intelligence.) La sœur aînée du garçon ressemblait assez à Dana pour être sa jumelle. (Il frotta le pouce de sa main libre contre deux doigts.) Un peu de recherche, et l'intuition devint certitude. J'ai donc su quand j'ai vu Dana que j'avais la monnaie d'échange parfaite pour la soudoyer. (Il balança doucement l'épée.) Elle ignorait totalement qu'elle n'était plus sous la pierre sous laquelle elle l'avait placée jusqu'à ce que je la lui montre. Une photographie. Je ne suis pas stupide.

— Je pourrais ne pas être d'accord avec toi sur ce point, dit Charles. Je pourrais te citer beaucoup d'erreurs stupides que tu as commises. Mais essayer de duper un Seigneur Gris, c'est de loin la plus stupide. Tu n'as jamais eu la moindre intention de lui donner l'épée.

Arthur inclina la tête en signe d'agrément poli.

— Le premier arrangement aurait été honnête. Excalibur n'est pas la seule chose que j'aie découverte là-bas. J'avais d'autres armes, tu sais. Je lui ai offert la dague. Elle a refusé, et m'a bien fait comprendre qu'elle me pourchasserait, « jusqu'aux confins de la terre », je crois. Je la connais, tu sais, mais elle ne me connaît pas. Elle ne croit pas que je suis Arthur.

Charles savait de quel Arthur il parlait.

— Mais mon père n'est pas venu.

— Non, tu es venu à sa place. Et tu l'as amenée avec toi.

— Amenée ?

— Guenièvre. Ma Dame blanche.

Alors Arthur prouva qu'il n'était pas aussi stupide que Charles avait commencé à le croire. Ne révélant son mouvement que par une inspiration, alors que Charles en était encore à assimiler l'idée qu'Arthur voulait Anna parce qu'il croyait qu'elle *lui* appartenait, Arthur frappa.

Le contact de l'épée dans son estomac ne lui fit pas mal, mais il priva Charles de sa force vitale. De sa capacité à bouger.

Il entendit Anna pousser un cri, mais son attention était concentrée sur le froid glacé qui l'aspirait.

Quand ses jambes s'effondrèrent, Arthur le suivit par terre.

— Un combat rapide, dit Arthur, c'est le meilleur des combats. Je te connais. Quand ton père n'est pas venu, j'étais tellement déçu. Mais quand je l'ai vue, elle... que j'ai vu ma Guenièvre, j'ai su. (Il grimaça.) Elle était à moi, et tu l'as eue, tout comme alors. J'aurais pu te tuer proprement, tu sais. Mais je veux que tu souffres. Lancelot.

— Lancelot n'a jamais existé, imbécile.

Pendant un instant, Charles crut qu'il avait prononcé ces mots, tant il les avait pensés fort. Mais la voix était celle d'une femme.

Dana.

Arthur lâcha l'épée, recula en chancelant et se releva. Dès que l'acier eut quitté son corps, le froid se dissipa. Charles posa une main sur son ventre pour contenir l'hémorragie. Elle ne l'avait pas entièrement traversé – Arthur avait voulu qu'il souffre – donc, s'il pouvait s'empêcher de saigner à mort, Frère Loup les soignerait. La blessure était assez petite pour guérir rapidement.

*L'acier acéré, lui dit Frère loup, coupe vite, fait moins mal, guérit plus tôt.*

Charles tira un peu sur la magie de la meute, et reçut une récompense en échange. Il n'était pas l'Alpha, mais son père pouvait lui accorder son aide s'il choisissait de le faire. Et Bran était un chef généreux. La douleur s'estompa. Inutile de montrer qu'il n'était pas mourant, néanmoins. Pas encore. Il resta étendu, à l'écart. *Ne faites pas attention à moi, je ne suis pas une menace.* Charles pouvait se faire tout petit s'il en avait besoin, mais pas aussi bien que Bran ; son père avait poussé la technique à la perfection. « *Il est plus facile de passer inaperçu quand tout le monde se concentre sur autre chose* », aimait-il affirmer.

— Donne-moi l'épée, dit Dana.

— Elle est à moi, rétorqua Arthur en raffermissant sa prise et en levant l'estoc pour se mettre en garde. À moi depuis le début. Elle est passée de tes mains aux miennes. Et quand je suis mort, ce n'est pas moi qui l'ai rendue.

Dana entra dans le champ de vision de Charles. Elle avait laissé tomber son glamour, ou en avait adopté un nouveau. Elle n'avait pas tant changé quelque chose qu'elle était devenue *plus*. Et Anna avait raison, elle était fascinante. *Bien. Retiens l'attention d'Arthur.*

Charles bougea la main, et comme le sang ne coulait pas, souleva sa chemise et regarda la croûte. Trop récente pour qu'il puisse bouger, mais c'était pour bientôt.

— Tu l'as volée, dit Dana, d'une voix grave et sauvage. Elle n'est pas à toi. Ne l'a jamais été. Le Roi reviendra peut-être, en effet : c'est ce qui a été prédit. Mais ce n'est pas toi. Ce n'a jamais été toi. Tu n'es pas Arthur.

— Tu n'es pas censée me connaître. Et nous sommes quittes. Chastel n'a pas tué Charles, comme tu l'avais promis. Et quand Charles l'a emporté sur le Français, tu as été incapable de trouver un autre moyen de le tuer, de tuer Charles. Tu as échoué. Je ne te dois rien.

Elle leva la main.

— *Caladbog. Caledfwych.* Excalibur. J'ai l'ai remise aux mains de grands hommes, tous des combattants, des héros. Tes mains la profanent. Un lâche qui engage pour ses meurtres et tue ceux qui sont meilleurs, plus intelligents et plus forts que lui.

— Tu ne peux pas me la prendre. Pas à moins de tuer Charles. Et tu ne peux pas me faire de mal tant que Charles est en vie. Je sais comment fonctionne un marché avec les faes.

*Je ne serais pas aussi confiant si j'étais toi, Arthur, songea Charles. J'ai cru que mon père avait conclu un marché avec elle... et vois ce qui nous est arrivé. Excalibur avait beaucoup plus d'importance pour elle que sa parole, et c'est toujours le cas.*

— Très bien, dit-elle, et elle écarta une main.

Et Charles vécut l'expérience très étrange de se voir lui-même tomber de tout son long sur le sol alors qu'il était assis et qu'il observait. Ce qui était mieux que ce à quoi il s'était attendu : mourir.

— Tu ne peux pas tuer comme ça, dit Arthur, la voix soudain brisée par la peur.

Il leva l'épée entre eux, comme si la lame pouvait retenir la magie fae. Ce qui, si c'était Excalibur, et cela semblait presque certain, était peut-être le cas.

Arthur avait raison, songea Charles tout en se relevant. Dana ne pouvait pas tuer comme ça, mais elle pouvait donner l'illusion de la mort à tout moment. Sa blessure était toujours douloureuse, mais il paraissait peu probable qu'elle se rouvre et le fasse saigner à mort quand il bougerait.

— Je ne peux pas ? demanda Dana. Que sais-tu des faes ? Pas autant que tu crois, à mon avis. Si le marché est rempli, donne-moi l'épée.

Tandis qu'elle continuait à occuper Arthur, Charles se dirigea à pas de loup vers la vitrine. L'épée qui s'y trouvait n'était pas Excalibur, mais c'était une bonne épée. *Une réplique, songea-t-il, créée longtemps auparavant pour protéger l'original.* Il arracha le couvercle de la boîte et se saisit de l'épée.

Arthur se retourna pour voir d'où venait le bruit et, d'après l'expression sur son visage, il pouvait désormais voir Charles. Soit le bruit avait brisé l'illusion, soit Dana l'avait laissée se dissiper.

— Arthur Madden, dit Charles d'un ton formel, pour le meurtre d'innocents sur le territoire du Marrok, vous avez été reconnu coupable et condamné à mort.

Il n'eut rien à dire de plus car Arthur avait levé l'épée et venait à sa rencontre.

Arthur avait beau avoir des années d'entraînement aux arts martiaux derrière lui, Charles avait été entraîné par son père, un homme qui avait vraiment utilisé une épée de ce genre pour rester en vie. Charles était plus fort et plus rapide, et Arthur avait peur de lui.

Cela dit, Charles n'avait jamais réellement utilisé d'épée dans un vrai combat auparavant.

« *Rappelle-toi – le souvenir de la voix de son père résonnait dans ses oreilles –, les loups ne sont pas humains. Si tu engages un autre loup et frappes sa lame de toutes tes forces, tu vas détruire ton épée. Si tu as besoin de préserver ton arme, détourne les coups et frappe le corps, pas le métal.* »

La voix de son frère intervint gentiment : « *L'esquive vaut mieux que la parade ; c'est moins risqué.* »

Charles s'écarta donc du premier coup qu'Arthur lui destina. Il gardait les deux pieds sur le parquet, se déplaçant en effleurant le sol. Les pas chassés lui permettaient de frapper avec un meilleur équilibre et de changer de direction plus vite.

La pièce était petite. Les épées étaient courtes. Ce qui voulait dire qu'il y avait peu de chances de dégager, et que le combat était rapproché.

— Tu es mort, dit Arthur. Je t'ai tué.

— Tu m’as poignardé avec de l’acier et tu as pavoisé beaucoup trop, murmura Charles, son attention rivée sur la préservation de son épée.

Glisser, s’écarter, tourner, laisser Arthur faire le travail pour le moment. Cela décontenançait clairement le loup britannique quand il ne touchait rien, aussi Charles se concentra-t-il pour ne pas être là quand l’épée d’Arthur jaillissait.

— Je guéris sacrément vite de ce genre de petites blessures.

Inutile de mentionner la magie de meute... laisser Arthur prendre peur.

Charles avait conscience de Dana, qui avait reculé loin du combat et se trouvait juste à l’extérieur de la pièce. Il s’ordonna de ne pas en tenir compte. Elle n’était plus une alliée, plus maintenant, mais il valait mieux pour elle qu’il remporte le combat. Il se fichait qu’elle prenne Excalibur. Elle avait beau avoir manqué à sa parole, lui et, surtout, sa compagne n’en avaient pas souffert. Frère Loup était enclin à la tenir quelque peu responsable de la blessure d’Anna, mais tout ce que Dana aurait pu faire pour l’empêcher, c’était de lui parler d’Arthur.

Arthur était en train de perdre. Les attaques régulières et expérimentées devinrent aléatoires et floues. Charles accéléra le rythme. Moins d’esquives mêlées de parades intermittentes, il commença à glisser des attaques : deux coups à gauche, un tour, une parade ; droite, gauche, droite, en bas, et encore – des enchaînements expérimentés et affinés depuis des années –, sans jamais oublier que l’épée d’Arthur était sans doute moins fragile. Arthur ne parvint pas à parer complètement un coup et une longue entaille rouge apparut en travers de sa poitrine.

La douleur qui en résulta, ou peut-être la peur, lui donna suffisamment de puissance pour rendre le coup, et il frappa l’autre lame directement. L’épée de Charles se brisa. Il laissa l’énergie du coup d’Arthur le faire tourner. Il esquiva en passant sur le flanc gauche et désarmé de son adversaire et roula derrière lui, tirant le couteau à découper de l’arrière de son pantalon. Avec toute la force qu’il put trouver, il poignarda Arthur dans la colonne vertébrale, juste là où elle était reliée au crâne. Et le couteau, qui était un outil coûteux et de bonne



facture, glissa entre les os, traversa le disque plus mou et trancha la moelle épinière.

Arthur tomba en avant et lâcha son épée.

— Je..., dit Arthur avant de perdre la capacité de parler.

Charles ramassa la lame fae et trancha entièrement le cou du loup britannique. Puis, l'épée à la main, il regarda Dana.

— Est-ce que tu savais qu'il allait tuer sa compagne ? demanda-t-il.

Elle sourit d'un air d'excuse.

— Il tenait l'épée en otage.

— Ce n'est pas une réponse, lui rétorqua-t-il. Mais je suppose que la vie d'un humain n'a aucune importance pour toi. Ils ont une vie si courte de toute façon. Que pouvait bien valoir sa vie ? Ou celle de Chastel... c'était un monstre, pas vrai ? Que pouvaient bien valoir leurs vies par rapport à une épée telle que celle-ci ?

— Le sarcasme te va très mal au teint, répliqua Dana avec dignité.

— Oui. Probablement. Il t'a engagée pour tuer mon père ?

Elle acquiesça.

— J'ai refusé jusqu'à ce qu'il m'offre Excalibur. Elle m'a été confiée, elle est la raison de mon existence, et cet imbécile l'avait découverte.

— Mais mon père n'est pas venu.

Tant qu'il aurait l'épée, elle lui parlerait. Et Charles voulait savoir exactement ce qu'elle avait fait, pour pouvoir en informer son père.

— Non. Je savais que Bran ne viendrait pas : les éléments me l'ont dit. Mais je devais trouver une raison pour que cet imbécile m'apporte Excalibur. Sa forteresse en Cornouailles est protégée contre les faes ; j'avais besoin qu'il l'apporte ici. Je ne voulais conclure aucun marché avec Arthur, je voulais seulement récupérer l'épée.

— Tu n'aurais pas tué mon père ?

— Pas s'il était resté dans le Montana. Et il y est resté, n'est-ce pas ? Mais alors tu as choisi de venir à sa place, et tu as apporté avec toi quelque chose qu'Arthur désirait plus que la mort de ton père. Je devais m'arranger pour que Chastel te tue.

Cela aurait eu deux conséquences : assurer que Chastel ne serait pas au mieux de sa forme quand les assassins d'Arthur répondraient à son appel, et laisser ta compagne disponible pour qu'Arthur la revendique.

Charles prit une profonde inspiration. Il n'avait aucun motif de la condamner pour ses méfaits. Elle n'avait tué personne, n'avait pas versé de sang, pas même celui d'Arthur. L'intention de tuer n'était pas suffisante pour que Charles agisse contre elle, pas même le dégoût que lui inspirait son sens de la morale.

Soudain, de manière pressante, il ne désira rien tant qu'une douche pour nettoyer le sang, la sueur et les sales actions de cette nuit. Il ouvrit la main jusqu'à tenir la garde de l'épée à deux doigts et la lui tendit.

— Ceci t'appartient, il a reconnu le vol. Prends-en meilleur soin cette fois-ci.

Elle la prit de la main gauche et ses jointures blanchirent tandis qu'elle soupirait comme une amante enfin comblée. Elle tendit la main droite.

— Sans rancune ?

Il regarda la main et ne sentit aucune envie de la prendre. Il lui gardait rancune.

— S'il te plaît, dit-elle.

Il lui prit la main.

— Mon père te reparlera de tout ça. Tu as manqué à ta parole envers lui.

Sa main se crispa sur celle de Charles, et elle baissa les yeux.

— Je sais. Je sais. Et je ne peux pas me le permettre. Personne ne doit savoir. Si personne ne sait, tout ira bien. Tu comprends.

Pour la seconde fois de la nuit, Charles se retrouva à genoux sans la moindre idée de comment c'était arrivé. Il regarda sa main, toujours dans celle de Dana : des motifs bleutés glissaient de la main de celle-ci à son bras.

Tandis qu'il s'effondrait complètement sur le flanc, une douleur s'insinua en lui, mais il ne put ouvrir la bouche.

— Si tu avais été humain, tu serais déjà mort, dit Dana. (Elle écarta du visage de Charles une mèche de cheveux qui s'était échappée de sa tresse.) Cela prendra plus de temps, mais ne

laissera aucune trace qu'on puisse suivre. Ton père aura des soupçons, sans aucun doute, mais tant que personne ne connaît mon rôle, tout ira bien.

Elle se pencha et l'embrassa sur la joue.

— Je t'aime vraiment beaucoup, Charles. Je n'aurais jamais conclu de marché avec Arthur pour te tuer, mais je dois ta mort à ton père. Il m'a offert un souvenir de ce que je ne retrouverai jamais, je ne fais que lui rendre la pareille, comme je l'ai promis.

Frère Loup grogna, mais la douleur les riva au sol dur.

\* \* \*

— Dis-lui que nous sommes à *quatorze* minutes d'ici, dit Angus dès qu'il répondit au téléphone. Et, aussi tentant que ce soit, je ne conduirai pas à l'aveuglette autour du pâté de maisons, donc je soupçonne que la prochaine fois qu'elle te fera appeler, nous serons à *treize* minutes d'ici.

Alan tenait son téléphone à bout de bras pour s'assurer qu'Anna entende.

— Oui, monsieur, dit-il, puis il mit fin à l'appel.

Anna savait qu'elle aurait dû s'excuser, mais c'était au-dessus de ses forces. Quand ils avaient compris que le bruit qu'ils avaient entendu quelques minutes après que Charles eut fermé la porte était un mécanisme de fermeture, et que la pièce dans laquelle ils se trouvaient était conçue pour retenir des loups-garous, ils avaient découvert que le téléphone d'Alan ne fonctionnait pas. Ça leur avait pris un moment pour trouver cette stupide boîte noire qui empêchait le portable d'Alan d'émettre : un brouilleur de portable.

Quand ils avaient appelé Angus, il était déjà en route, alerté par un sms de Charles. Le Marrok était à environ trente minutes de Seattle. Il avait eu un mauvais pressentiment plus tôt, et quand Charles n'avait pas répondu au téléphone, Bran avait grimpé dans le jet et s'était dirigé vers Seattle.

À ce rythme-là, songea Anna, il allait arriver avant Angus. Cela faisait dix minutes depuis que le bruit – identifié par Alan comme un bruit de combat à l'épée – s'était arrêté. Huit minutes depuis que Charles avait restreint leur lien si fortement

que tout ce qu'elle pouvait dire, c'était qu'il était à côté et immobile.

Ses blessures s'étaient refermées, même s'il y avait encore quelques points qui la démangeaient et deux ou trois endroits douloureux. Elle avait attrapé un drap et l'avait enroulé autour d'elle pour en faire une robe improvisée. Tandis qu'elle faisait les cent pas, les courtes chaînes qui pendaient de ses poignets et ses chevilles l'agaçaient en cliquetant joyeusement. Alan était sans doute encore plus agacé, mais il n'en dit rien.

Seize minutes après leur dernier appel, la porte se déverrouilla.

— Désolé, dit Tom. Nous avons eu un peu de mal à trouver la serrure électronique : elle était dans la pièce où se trouvait le corps d'Arthur.

— Charles ?

— Moira s'occupe de lui, dit Tom.

Anna découvrit Charles allongé sur le flanc dans la salle des trophées d'Arthur, au milieu d'éclats d'acier et d'une mare de sang. Moira était agenouillée à côté de lui, les deux mains sur son épaule nue.

— Je viens juste de le stabiliser, mais cela ne durera pas. Quelqu'un lui a jeté une malédiction de mort. Il la combat, et je l'aide.

Anna regarda son visage. Il n'était pas inconscient, et chaque muscle de son corps était tendu, les veines ressortaient comme s'il soulevait des haltères.

— Comment on arrête ça ? demanda Anna, sans reconnaître sa propre voix.

Elle en savait assez sur la magie pour garder les mains éloignées.

— En trouvant celui qui lui a jeté ça et en le lui faisant retirer, dit Moira. Ou en le tuant.

— Peux-tu déterminer qui l'a fait ?

Moira secoua la tête.

— C'est nouveau, pour moi. Je ne peux même pas dire si ça vient d'un sorcier, d'un fae ou d'un loup-garou. C'est trop entrelacé avec la magie de Charles. Et sa magie est une chose que je n'ai jamais rencontrée.

— Sa mère était la fille d'un chaman indien, dit Angus.

— Et son père est fils de sorcière, dit Anna, sans se demander si c'était une chose que Bran accepterait de divulguer.

Fils de sorcière voulait dire que Charles possédait plus de magie que la moyenne des loups-garous ; peut-être que cela aiderait Moira à le garder en vie.

Anna observa la pièce, essayant de reconstituer ce qui avait pu se passer, pour pouvoir comprendre comment aider, une épée brisée, un couteau de cuisine, Arthur mort. De la magie... les vampires avaient pu utiliser la magie, et il restait un vampire. Ou alors ce pouvait être la femme fae.

— Combien de temps ? demanda-t-elle à Moira.

— Jusqu'à ce que je ne puisse plus le retenir, lui dit la sorcière. Une heure. Peut-être deux.

— Le Marrok arrive. (Angus avait l'air lugubre.) Si quelqu'un peut arranger ça, c'est bien lui.

Un seul combat avait eu lieu dans cette pièce. Celui de Charles et Arthur. Charles avait succombé à quelqu'un qui l'avait attaqué par surprise. Les vampires n'y seraient jamais parvenus.

Elle devait réfléchir. Devait trouver qui faisait du mal à Charles et le tuer.

— Si Charles avait raison quand il t'a envoyé ce message et qu'Arthur était le coupable, alors Arthur l'a fait tuer, dit Anna. Sa propre compagne.

— Ou la personne qui a ensorcelé Charles, dit Angus.

Elle regarda la coupure nette qui avait tranché le cou d'Arthur. C'était le style d'une exécution, le style de Charles. Elle n'argumenta pas avec Angus, mais sa louve en était sûre : Arthur avait tué sa femme.

— Je vais voir si je trouve des vêtements.

— Toi et Sunny faites à peu près la même taille, dit Angus. Je ne pense pas que ça l'ennuierait si tu lui empruntais des vêtements.

Elle suivit l'odeur de mort jusqu'à la chambre de Sunny. Sans regarder le corps allongé sur le lit, elle se dirigea vers la commode et saisit un survêtement rose vif et un tee-shirt. Après

s'être habillée, elle enfila des chaussettes et les baskets de Sunny qui, merveille des merveilles, lui allaient comme un gant.

Anna se dirigea vers la porte, s'arrêta et regarda la morte.

— Mon mari s'est occupé de votre assassin.

La bouche de Sunny s'ouvrit et elle inspira. Anna se figea.

La morte dit :

— Anna Latham Cornick, compagne de Charles Cornick, Omega de la meute d'Aspen Creek. Louve. Sœur. Fille. Amante. Bien-aimée.

Les yeux de Sunny s'ouvrirent, voilés et morts, et sa tête se tourna jusqu'à regarder Anna droit dans les yeux.

— Celle qui fut Nimué, Dame du Lac, et est maintenant Dana Shea a rompu la confiance, manqué à sa parole. Elle doit être punie, et tu as été choisie comme instrument de notre justice. Nous t'accordons le don de Trouver et ceci.

La main de Sunny se souleva, et dans celle-ci se trouvait une dague avec une lame de quelques centimètres plus longue que son avant-bras. La poignée était d'os ou d'ivoire, c'était difficile à dire.

— Prends Carnwennen comme moyen. La vie de ton compagnon comme raison. Notre geis<sup>7</sup> comme prix. L'amour véritable comme récompense. Rappelle-lui la Chasse sauvage<sup>8</sup>, la Horde.

Anna n'esquissa pas le moindre geste pour toucher la dague.

— Qui êtes-vous ?

— Nous sommes les Seigneurs Gris. Celle qui fait parler la morte est celle qui prend les morts sur le champ de bataille. (Le corps de Sunny sursauta, la dague tomba de ses mains sur le lit.) Hâte-toi, ou il mourra, et tu n'auras plus que la justice et la vengeance comme unique récompense.

---

<sup>7</sup> Dans la tradition folklorique irlandaise, le geis est une incantation prononcée par un druide, ayant une valeur d'obligation et d'interdit. (*NdT*)

<sup>8</sup> La Chasse sauvage est un mythe présent dans la plupart des civilisations d'Europe du nord et de l'ouest, présentant un groupe de chasseurs d'origine surnaturelle. La croiser était un présage néfaste, qui annonçait des catastrophes. (*NdT*)

Les yeux de Sunny se refermèrent, et son corps fut de nouveau juste un corps. Anna tendit la main et prit la dague, une partie d'elle-même s'attendant à ce que Sunny lui attrape le poignet. Mais rien de tel ne se passa avant qu'elle ait touché la dague.

Alors, la magie s'enroula autour de sa main, réchauffant d'abord sa peau là où elle était en contact avec la dague, puis la refroidissant. Le don de Trouver, avaient dit les Seigneurs Gris, et l'amour véritable en récompense.

— Où est Dana Shea ? dit-elle.

Et elle sut.

## Chapitre 13

Elle descendit l'escalier en deux bonds et franchit la porte en courant, frôlant Tom et ignorant les cris d'Angus. Elle dépassa les voitures garées et sortit dans la rue, puis tourna pour descendre vers l'eau. Bien entendu, Dana s'était dirigée vers l'eau.

— Où vas-tu ? demanda Tom, courant près d'elle.

— Carnwennen le moyen, lui répondit Anna, en montrant la dague.

Il chancela, mais finit par la rattraper.

— Merde de fae, dit-il.

— Les Seigneurs Gris, reconnut Anna. Carnwennen comme moyen. La justice comme cause. L'amour véritable comme récompense. Leur geis comme prix.

— Et voilà ! s'exclama-t-il en sortant son portable. Ouais, Angus. Les faes l'ont eue. Du mieux que je puisse dire, ils envoient Anna à la poursuite de Dana. Je ne peux pas croire qu'ils se sentiraient concernés par le vampire qui s'est échappé, et c'est le seul autre joueur de la partie. Elle parle en charabia, mais j'ai l'impression qu'ils lui ont promis que ça sauverait Charles.

— *Reste avec elle. Aide-la si tu peux.* (Angus avait l'air frustré.) *Il me tuera s'il lui arrive quelque chose.*

— Charles ? demanda Anna au travers de la brume qui la forçait toujours à fuir.

— *Oui, lui aussi. Même si je parlais de Bran.* (Anna fit claquer sa langue d'impatience.) *Charles est toujours avec nous. Moira dit que, si Dana a fait ça, ça s'arrêtera probablement avec sa mort. Mais les faes sont durs à tuer.*

— Oh, je pense que la dague qu'ils ont donnée à Anna peut tuer une fae, dit Tom. Ça pue la magie à cent lieues à la ronde. Et ça a un nom. En général, les trucs faes qui portent un nom



peuvent tout tuer. Tu sais quoi au sujet d'une dague appelée... Carnwellen ?

Angus répéta la question pour la seule personne chez Arthur qui ne pouvait pas entendre toute la conversation.

— *Moira, que sais-tu au sujet d'une dague appelée Carnwellen ?*

— *Carnwennen ?* grinça-t-elle.

— *Sans doute. Tom a dit wellen.*

— *Carnwennen était la dague du roi Arthur. Ça veut dire Petite Garde blanche. Arthur l'a utilisée pour traquer la Sorcière noire.*

— Sa garde est bien blanche, confirma Tom. Elle n'a pas du tout l'air petite, pour moi. Presque aussi longue que l'avant-bras d'Anna, on dirait une épée courte plutôt qu'une dague.

— *Elle ne peut pas être trop petite*, dit Moira, quand on répéta pour elle la réponse de Tom. *Il est censé avoir coupé la sorcière en deux avec.*

Anna vit Tom regarder une seconde fois la dague.

— Oui, acquiesça-t-il. Je pense qu'elle peut très bien faire un truc de ce genre.

— *Sois prudent*, lui intima Angus.

— *Rappelez-vous*, ajouta Moira d'un ton pressant. *Ne faites jamais confiance aux faes.*

Anna fronça les sourcils.

— Le troll nous a dit ça.

— Dit quoi ? demanda Tom.

Mais Anna était plus intéressée de trouver Dana que de se répéter. Une voie pavée s'éloignait de la route et Tom la tira par le bras pour l'arrêter.

— Anna, est-ce qu'on va sur le bateau de Dana ?

— Je ne sais pas. (Elle tendit le doigt.) Par là.

— On aurait pu prendre une voiture, tu sais, lui dit-il en fourrant son portable dans une poche.

Il avait tort.

— Non, pas de voiture.

Il fronça les sourcils.

— Bien sûr que non. De la magie de fée, hein ? De l'acier froid. (Il regarda les menottes à ses poignets.) J'aurais cru que ça te protégerait.

— Je dois y aller, lui dit-elle avec vivacité. Tout de suite.

— C'est la piste Burke-Gilman, lui dit-il. Si tu vas chez Dana, cette piste passe juste à côté de son ponton. C'est un chemin plus direct que de descendre la route en courant, et nous aurons moins de chances d'attirer l'attention avec cette chose. Il n'y a pas beaucoup de gens sur une piste de jogging en plein hiver à cette heure de la matinée.

Puis il la laissa partir. La laissa décider.

Elle dévala la piste, étirant les jambes et laissant la chasse s'emparer d'elle. La Chasse sauvage, la Horde. C'était le petit matin, mais l'obscurité continuait à veiller sur eux, l'obscurité et le croissant de lune très pâle. La lune disparaîtrait bientôt, songea-t-elle, mais en cette nuit elle avait toujours une lumière pour guider sa traque.

\* \* \*

Ils étaient presque arrivés sur les quais quand le geis disparut. Elle pouvait voir la péniche de Dana, mais se força à marcher. Une fois qu'elle eut ralenti, il n'était pas si difficile de s'arrêter complètement. Les menottes faisaient leur effet, songea-t-elle, parce qu'il lui semblait avoir repris le contrôle de ses mains et de ses pieds avant toute autre partie de son corps.

— Tom ? demanda Anna, haletante.

— Louée soit la Vierge Marie. Tu es de retour avec moi.

— De la magie.

— Exact. Qu'est-ce qu'il t'est arrivé ?

Elle lui expliqua, parlant de plus en plus vite à mesure que sa langue recommençait à fonctionner correctement.

— Des cadavres parlants, hein ? Quelle saleté.

Puis il appela Moira, et Anna raconta l'histoire à la sorcière, et sans doute à tous les loups réunis autour du téléphone.

— *Celle qui prend les morts...* (Moira avait l'air épuisé.) *Ce sera probablement l'une des Morrigan. Babd, ou peut-être Nemain, sans doute pas Macha. Désolée, vous n'avez pas*

*besoin de ça. Ma concentration est flinguée. Ils veulent que tu tues Dana. Pourquoi ?*

— *Elle a manqué à sa parole, dit Angus. Elle doit désormais servir d'exemple. Je n'aime pas qu'ils utilisent Anna pour le faire.*

— La Horde, dit Anna. Ils ont aussi appelé ça la Chasse sauvage, je crois que c'est ce qu'ils ont dit. Une partie du discours était un peu difficile à interpréter. On aurait dit que la horde ne comportait que moi.

— *Ils ont envoyé un loup coincé sous sa forme humaine avec une dague – même si elle est enchantée – à la poursuite d'une femme qui est un Seigneur Gris, dit Angus gravement, à ses autres interlocuteurs, ou peut-être juste à lui-même. Je ne crois pas qu'elle soit censée réussir.*

— *Elle est Nimué, la Dame du Lac.*

Frère Loup lui parla en termes clairs pour la première fois. Sa voix ressemblait à celle de Charles, mais pas tout à fait, et elle tonnait au travers de leur lien.

Après les mots, il ajouta un flot d'informations sans mots. La douleur qu'il essayait de lui dissimuler, non pour la lui cacher, mais pour la protéger. La dague faisait partie du trésor volé par Arthur, avec Excalibur, désormais en la possession de Dana. L'inquiétude et un ordre : elle devait retourner à l'appartement d'Arthur et attendre le Marrok. Elle devait rester à l'écart de Dana. Il pensait qu'on l'utilisait pour rapporter la dague à Dana.

Il croyait qu'elle n'était qu'un avertissement, et destinée à être détruite après avoir transmis son message.

Puis Frère Loup disparut de nouveau et le lien sembla... plus faible.

— Ne faites jamais confiance aux faes, dit Anna.

Elle croyait Frère Loup. Mais elle était la seule à l'avoir entendu, Dieu merci, ou ils ne l'auraient pas laissée faire ce qu'elle devait faire.

— Moira. Comment va Charles ?

— *Pas bien.*

Elle le savait, elle l'avait senti quand Frère Loup avait communiqué avec elle.

— Combien de temps lui reste-t-il ?

— *Je peux l'aider pendant encore peut-être quinze minutes... et ensuite ce ne sera plus qu'une question de temps. Il souffre beaucoup, je pense, et ça ne lui facilite pas la tâche.*

— S'il... (Elle dut inspirer et réessayer.) S'il était mort avant que tu arrives, est-ce que tu aurais pu dire ce qui l'avait tué ? Que c'était une malédiction de mort ? Qu'une fae la lui avait jetée ?

— *Non, répondit Moira. Je ne peux pas dire pour le moment qui la lui a lancée. S'il était mort, personne n'aurait sans doute pu même affirmer que c'est la magie qui l'a tué. Si Charles n'avait pas encore été en train de se battre...*

— Et Dana ignorait qu'Angus et moi savions tous deux qu'elle avait manqué à sa parole envers Bran. Elle aura cru que Charles était le seul à savoir. (Elle se parlait à elle-même.) À quelle distance se trouve le Marrok ?

Elle n'était même pas certaine que Bran pourrait aider. Elle avait appris qu'il n'était pas infailible, seulement effrayant.

— *Il atterrira à Sea-Tac dans dix minutes.*

— Ça ne suffira pas, dit Anna.

Elle raccrocha.

— Quel est ton plan ? demanda Tom.

— Je pense que c'est un terme trop savant pour ça. J'improvise. Mais je pense que c'est la seule chance de Charles.

Elle était censée mourir. Charles était mourant.

Le téléphone sonna.

Tom baissa les yeux.

— C'est Angus. Il va peut-être nous dire de poursuivre.

— Et si ce n'est pas le cas ?

Tom éteignit son téléphone.

— Est-ce qu'on entre ensemble ou est-ce que tu préfères que je te serve de renfort ?

Elle y réfléchit.

— Elle aime les hommes. Je pense que ce serait peut-être mieux si tu venais avec moi. (Elle le regarda de nouveau.) Mais laisse-moi t'emprunter ta veste.

Les gens la sous-estimaient sans cesse. Peut-être que les Seigneurs Gris aussi.

L'eau était noire sous le pont flottant, et Anna n'avait pas le moindre désir de jouer. Elle frappa à la porte, heureuse que Tom soit derrière elle.

— Qui est-ce ?

D'après sa voix, on aurait cru que Dana se trouvait à côté d'eux.

— Vous savez qui c'est, dit Anna, sans prendre la peine d'élever la voix : Dana pouvait l'entendre. J'ai quelque chose pour vous. Un présent, un avertissement... tout dépend de vous.

— Je suis dans l'atelier.

La porte s'ouvrit.

Anna les guida dans le bateau jusqu'à l'escalier qui menait à l'atelier.

À l'exception des lumières allumées, la scène ressemblait beaucoup à celle que la fae leur avait présentée la première fois qu'Anna était venue. Elle travaillait sur un tableau qu'Anna ne pouvait pas voir. Le tableau envoyé par le Marrok était accroché sur le mur de gauche, tout seul. Une épée était appuyée simplement contre le même mur, mais plus près du fond de la pièce que du milieu. Elle ressemblait beaucoup à celle qu'Arthur lui avait montrée, prétendant qu'il s'agissait d'Excalibur. D'après ce que Frère Loup lui avait dit, celle-ci devait être la vraie. Sa copie était dispersée en morceaux dans la salle du trésor d'Arthur ; elle avait servi à défendre son compagnon.

— Les Seigneurs Gris m'ont envoyée ici pour que j'essaie de vous tuer, dit Anna à la femme fae, qui n'avait pas levé les yeux de son tableau.

» Frère Loup pense que je suis un messenger, poursuivit Anna, envoyée ici pour vous avertir que, si vous recommencez, la Horde sauvage elle-même s'occupera de vous. Il pense qu'ils voulaient que je vous apporte leur présent. Et que vous me tuiez. (Elle inspira profondément.) Et je pense qu'il a raison.

La fae leva les yeux de son tableau. Elle était magnifique. Ce n'était pas une beauté froide et sans défaut, mais saisissante. Cette femme devait être terrible dans la colère et sauvage dans

la bataille. Anna ressentit la même fascination pour Dana que celle qui l'avait frappée la toute première fois où elle l'avait vue.

Anna inspira profondément et referma la main droite sur la menotte en acier de son poignet gauche. Quand elle regarda de nouveau, Dana était toujours magnifique, mais Anna n'avait plus l'impression d'être aspirée par sa beauté.

Dana sourit, comme si la lutte d'Anna l'amusait.

— Qui est Frère Loup ?

— Un ami. (Anna ne voulait rien révéler à Dana que celle-ci pourrait utiliser contre eux.) J'étais censée venir ici et vous attaquer, mais c'était compter sans le petit cadeau que les vampires d'Arthur m'ont laissé.

Elle montra à Dana l'une de ses menottes de poignet et secoua un pied pour faire tinter la chaîne.

— Leur échec m'a laissé quelques options... et à vous aussi. Si je vous avais attaquée, et que vous m'ayez tuée... vous seriez en leur pouvoir, n'est-ce pas ?

— Je suis un Seigneur Gris, je ne réponds à personne.

— Quand Charles mourra. Quand vous m'aurez tuée... le Marrok vous traquera. Vous serez forcée de mourir ou de quitter ce continent. De rentrer en Europe. De vous retrouver à leur botte.

Les lèvres de Dana s'amincirent de colère et, le nez d'Anna le lui apprit, sous le coup d'un soupçon de peur.

— Tu as dit que tu m'apportais un cadeau ?

Dana essayait juste de changer de sujet, estima Anna. Mais cette dernière avait le contrôle de la situation.

— Vous ignoriez, dit-elle en ayant l'air, avec un peu d'effort, relativement compatissante, quand vous avez maudit Charles, que nous savions tous que vous aviez manqué à votre serment de protéger les loups qui assistaient à cette conférence, n'est-ce pas ? Je l'ai vu, Angus l'a vu, et nous avons prévenu Bran et Charles. Pas assez pour une accusation. Mais plus qu'assez pour que, si Charles meurt de cause non naturelle, Bran se tourne immédiatement vers vous.

La fae posa son pinceau et utilisa ce geste comme excuse pour détourner les yeux. Mais Anna pouvait en saisir bien plus à son odeur qu'à son expression. L'odeur de la panique était une

vieille amie. La fae n'avait pas peur d'Anna. Elle avait peur du Marrok. Bien. Avec un peu de chance, cela suffirait.

Anna contourna le tableau, jusqu'à se retrouver à moins de soixante centimètres de Dana.

— Nimué, Dame du Lac, dit Anna, en appelant la partie d'elle-même qui savait apaiser et calmer. Ôtez la malédiction de mon mari. Je jure que personne ne saura rien de votre tromperie. (*Et vous pouvez vous fier à ma parole*, songea-t-elle, mais elle ne le dit pas.) Le Marrok ne vous traquera pas, ni ne vous harcèlera pour que vous quittiez ses terres.

La fae regardait fixement le tableau sur le chevalet. Picasso était un choix plus sage que Vermeer, songea Anna sans que cela ait d'importance. Même les experts ne pouvaient pas s'accorder sur ce que Picasso essayait de dire dans ses tableaux. Personne ne pouvait penser que Dana l'avait mal interprété.

— Non, dit Dana, la voix lourde de rage. (Elle leva la main et la pointa sur le tableau, pas le sien, mais celui sur le mur : le cadeau du Marrok.) Je n'ai pas eu aussi mal en un millénaire. Vois ce qu'il m'a fait. Chaque fois que je le regarde, je me sens... je me sens comme le jour où j'ai dû le quitter. J'ai juré devant vous deux que je lui rendrais la monnaie de sa pièce. Qu'il paierait, et qu'il paierait de la même manière que moi, avec le même chagrin. J'ai perdu mon foyer, il perd son fils. Je retournerai en Europe et il...

Anna la poignarda avec la dague qu'elle avait dissimulée dans la veste de Tom. Sous les côtes et jusqu'au cœur, comme sa série criminelle préférée le lui avait appris.

Un éclair de surprise traversa les yeux de la fae ; cela ne dura qu'un instant, puis il n'y eut plus rien du tout.

— « Non » n'était pas la bonne réponse, l'informa Anna.

— Ne bouge pas, dit Tom, et il utilisa l'épée qui se trouvait contre le mur.

Anna retira la dague du corps et la nettoya avec un chiffon que Dana avait mis sur la petite table avec ses couleurs. Elle essayait de ne pas réfléchir à ce qui venait juste de se passer. Et elle échoua lamentablement.

— Ça fait un voyage à six corps décapités, dit-elle, détestant entendre sa voix trembler. Et je ne compte pas les deux

premiers vampires que nous avons tués, parce que leurs corps sont en poussière. Six, ça fait un peu beaucoup, tu ne crois pas ?

— Peut-être qu'elle ne s'en serait pas relevée. Je ne m'y connais pas vraiment en meurtre de fae. L'acier froid est censé aider, et cette dague en est pleine, du bel acier froid et aiguisé. Mais je n'avais vraiment pas envie de la recroiser après ça, alors il valait mieux s'en assurer.

— Est-ce que... est-ce que tu peux appeler ?

Avait-elle fini à temps ? Est-ce que cela avait seulement marché ? Est-ce que Charles était en train de mourir alors qu'elle était là ?

Tom lui prit le chiffon ensanglanté et essuya l'épée en quelques coups efficaces. Puis il la lui tendit et sortit son portable.

— Eh, Moira, dit-il. Comment va Charles ?

— *Mieux. (Moira avait l'air à moitié morte.) Pas bien. Pas bien, et de loin. Mais la malédiction s'est dissipée il y a quelques minutes. Il s'en sortira.*

— *Voilà ce qui arrive quand un Omega part négocier, commenta Angus. Même les faes ne peuvent s'y opposer.*

Tom baissa les yeux sur le cadavre de Dana.

— Exactement, dit-il. Même si je crois que personne ne s'attendait vraiment à ce résultat.

\* \* \*

Le troll, dans son déguisement de clochard, les attendait à la porte. Il était appuyé contre le bateau, fumant une cigarette et regardant ses pieds.

Tom s'interposa entre lui et Anna.

— Eh bien, dit le troll d'une voix douce. Je suppose que ça leur a servi de leçon. Y avait personne qui croyait que vous en aviez les tripes, dame. Surtout celle-là.

Il inclina la tête vers le bateau.

— Elle allait tuer mon compagnon.

Le troll hocha la tête.

— Et vous aussi, on dirait. Elle aurait dû savoir que certaines personnes prennent à cœur certaines choses, comme le meurtre



de leurs compagnons. Parfait. (Il écrasa la cigarette sur son pouce et la jeta dans l'eau.) Je suis censé prendre possession de...

Anna contourna Tom et tendit la dague d'une main et l'épée de l'autre.

— Elles ne m'appartiennent pas, dit-elle. Je n'en veux pas.

Le troll recula, et dut faire un jeu de jambes sophistiqué pour éviter de tomber à l'eau.

— Ne me souhaitez pas ces choses-là. *Surtout pas*. Je suis censé prendre possession du corps. Nous veillerons à ce que Mme Dana Shea ne soit pas découverte. (Il sembla plus calme dès qu'Anna laissa retomber ses mains et cessa de lui tendre les armes.) C'est mieux, vous voyez. Maintenant, je suis censé vous demander de veiller là-dessus un peu plus longtemps. Quelqu'un viendra les prendre plus tard. Quelqu'un *d'autre*.

Et, juste au cas où elle n'aurait pas compris, il ajouta :

— Quelqu'un mais pas moi.

— Très bien, répondit Anna. Compris.

Il ôta le vieil imperméable qu'il portait.

— Il se pourrait que vous vouliez emballer les choses là-dedans. Ça les garderait hors de vue ; un peu de magie... et beaucoup de tissu.

Elle ravala un merci. Tom, qui prit le manteau, n'avait pas l'air d'avoir les mêmes problèmes.

— Je veillerai à ce que le manteau aille à celui qui viendra chercher les armes, dit-il. Peut-être qu'ils pourront le lui renvoyer.

Le troll hocha la tête une fois et s'en fut vers le bateau.

— Troll, dit Tom d'un air pensif, et il frappa deux fois du poing sur le flanc du bateau, je crois que ce n'était pas nécessaire que je lui coupe la tête, après tout. *Bon appétit\**.

\* \* \*

Ils étaient peut-être à mi-chemin, même si Anna était épuisée au point de trébucher et d'avoir des difficultés à évaluer les distances, quand elle remarqua une voiture coûteuse mais

anonyme qui ronronnait à un carrefour entre le chemin sur lequel ils étaient et une rue transversale.

— Je la vois, dit Tom en se plaçant entre elle et la voiture.

Très consciente de ce qu'elle portait, Anna ne protesta pas. Elle ne voulait pas de l'épée, mais il y avait beaucoup de gens qu'elle ne voulait pas voir avec l'épée non plus. Comme le vampire qui s'était échappé.

Elle recula d'environ trois mètres et laissa Tom prendre la tête. Si seulement l'épée avait été une arme à feu. Elle savait utiliser une arme à feu.

La portière arrière de la voiture s'ouvrit et Bran sortit.

Tom n'eut pas l'air soulagé. Anna se lança donc dans ce qui était censé être une course, mais qui se concrétisa plutôt en un raclement de pieds plus rapide.

— C'est bon, c'est bon. Tom, voici Bran Cornick, le Marrok. Bran, voici Tom. Je ne me rappelle pas son nom de famille, mais il m'a sauvé la vie.

— Tom Franklin, dit Bran. Merci Anna... (Il secoua la tête.) Les mots me manquent.

— Tenez. (Elle poussa le manteau contenant l'épée et la dague vers Bran.) *Vous*, prenez ça. Je n'en veux pas. Quelqu'un est censé passer les prendre plus tard.

— Ah. (Il regarda le tissu abîmé.) Seattle n'est pas le lieu où je me serais attendu à croiser ça.

Il avait l'air de savoir ce qu'il portait, même si les deux objets étaient toujours enveloppés.

Tom sourit.

— Seattle est une ville avec un certain... *panache*. On ne sait jamais ce qu'on va trouver quand on vient visiter. De la bonne nourriture, des gens amicaux, d'anciennes armes légendaires. Toujours quelque chose de différent.

— Montez dans la voiture, leur dit Bran. Ils sont en route vers la maison d'Angus.

— Charles ?

Anna ne put s'empêcher d'avoir l'air anxieux.

— Il voulait venir avec moi, répondit Bran. Mais je lui ai dit qu'il devrait attendre de pouvoir marcher. On le conduit chez Angus, s'il n'y est pas déjà.

Il monta dans la voiture, et Anna se glissa à côté de lui, laissant le côté fenêtre à Tom.

Bran lui jeta un coup d'œil rieur.

— Il n'était pas content de moi. Ni de toi. Attends-toi à ce qu'il te hurle dessus parce que tu lui as fait effroyablement peur cette fois-ci.

— Ça me paraît injuste, dit Anna, même si elle s'en fichait. Je risque ma peau pour le sauver, et il me hurle dessus.

Charles était vivant, il pouvait lui hurler dessus tout son saoul.

— Si tu ne sais pas quoi faire, verse juste quelques larmes, murmura Tom. Il la bouclera. Ça marche pour Moira.

— Arthur est mort, Dana est morte. Cinq des six vampires sont morts, résuma Anna. Il ne reste plus qu'un seul des responsables de ce carnage.

Nous n'avons pas à nous inquiéter du vampire qui s'est échappé, lui apprit Bran. Les vampires du coin l'ont découvert et se sont occupés de lui. Apparemment, ils vont envoyer une preuve à Angus.

— Bien, dit Tom.

« Bien » n'était pas le bon terme, songea Anna. « Bien » ne devrait pas s'appliquer à des corps décapités et à des morts. Mais elle ne trouvait pas de meilleur terme.

Elle devait poser la question.

— Bran ? Est-ce que vous auriez pu faire quelque chose pour empêcher la fae de tuer Charles ? Est-ce que j'aurais dû vous attendre ?

*Est-ce que j'ai tué alors que c'était inutile ?*

Il avait dû entendre son inquiétude inexprimée.

— Dans les tribunaux humains, la moins grave des charges qui aurait pesé sur Dana aurait été la préméditation de meurtre. Charles confirme qu'elle savait qu'Arthur avait l'intention de tuer Sunny. Jean Chastel. Charles. Elle était en train de tuer Charles. C'est une tentative de meurtre. (Il secoua la tête.) Ne regrette pas sa mort.

— Elle était la Dame du Lac, dit Anna d'une petite voix.

— Et être célèbre aurait dû lui accorder l'impunité pour les conséquences de ses actes ?

Il attira sa tête vers lui et l'embrassa sur le front.

— *Ego te absolvo*. Voici un peu de latin pour toi, ma chère. Je t'absous de ta faute. Tu as bien fait. Je n'avais qu'un seul moyen de l'arrêter et c'était le même que toi. Sauf que je serais arrivé trop tard.

— *De duobus malis, minus est semper eligendum*, murmura-t-elle. Sa mort était le moindre mal.

\* \* \*

Charles était assis seul dans toute sa splendeur sur l'immense canapé au milieu du spacieux salon d'Angus, pendant que les dix ou douze personnes restantes s'étaient installées de l'autre côté de la pièce.

Anna évalua la scène.

— OK. Qui a joué les rôleurs ? demanda-t-elle.

Il la regarda. Pour un regard pareil, songea-t-elle, elle aurait fait bien plus que tuer. Il tapota le canapé à côté de lui, mais elle préféra se glisser sur ses genoux.

— J'ai vraiment passé une mauvaise nuit, dit-elle. Il y aurait moyen de dormir ?

Charles l'embrassa, un long baiser passionné, et sans concessions. Quand il eut fini, elle se lécha les lèvres et demanda, d'une voix un peu haletante :

— Est-ce que ça veut dire non ?

— Je pourrais tuer des dragons pour toi, lui dit-il. Mais je pense qu'il sera plus facile de trouver une chambre inoccupée.

Elle s'écarta un peu, juste assez pour voir son visage.

— Des dragons, hein ? Et bien, j'ai tué la Dame du Lac pour vous, messire.

Il prit son visage dans ses mains.

— Je suis désolé, Anna.

Te absolvo, *vraiment*, songea-t-elle. Face à la chair tiède et indéniablement vivante de Charles, elle aurait tué la fae encore et encore.

— Pas moi. Je t'aime.

— Ah, les tourtereaux, soupira Angus.

